

essai

LA DÉSPÉCIATION *SCIENTIFIQUE*

Pierre Le Coq



HYPALLAGE

EDITIONS

Pierre Le Coq

La Déspéciation scientifique

(Essai)

Hypallage Editions

Hypallage Editions
16, rue de la Marne, 06 500 MENTON

Édité sur Internet le 10 mars 2015
Prix : 8,97 €

© 2015 Hypallage Editions
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-37107-113-1

Sommaire

<u>MENTION LÉGALES</u>	03
<u>PRÉFACE</u>	06
<u>INTRODUCTION</u>	
LES FORMES DE LA DESPECIATION	07
Section 1 – La genèse de la négation de l’Autre	15
§ 1 – L’esclavage : la négation de l’Autre au nom de sa nature	22
§ 2 – Les Lumières et la condamnation de la traite	26
Section 2 – Le progrès et son ordre	37
§1 – L’utopie ou la mise en forme d’un monde eugénique	39
§2 – La colonisation ou l’Europe à la conquête du monde	48
Problématique	57
<u>CHAPITRE I</u>	
LA RACE : UNE CONSTRUCTION SCIENTIFIQUE DISCRIMINANTE	60
Section 1 – La conquête du continent biologique	74
§1 – Le développement de la biologie	75
§2 – Les premières acquisitions de la biologie moderne	76
A – Darwin	77
B – Galton	82
C – Pearson	85
Section 2 – L’anthropologie physique et son hégémonie intellectuelle	88
§1 – L’exploration des races	90
A – Débats sur les races : unité de l’espèce humaine ou écarts insurmontables	91
B – Le développement de l’ethnographie	94
§2 – Des savants français en quête de savoir définitif	94
A – Broca	95
B – Vacher de Lapouge	97
C – Carrel	100
<u>CHAPITRE II</u>	
LA POLITIQUE RACIALE : LA DÉFINITION DE L’ENNEMI BIOLOGIQUE	107
Section 1 – La quête de la race pure	108
§1 – Philosophies de la décadence et mythe arien	111
§2 – Les dangers du métissage	120
§3 – La nécessité d’une politique hygiéniste et eugéniste	122
§4 – Le Juif : le prototype de l’ennemi biologique	131

Section 2 – L’offensive raciste	136
§1 – La race : un concept juridique discriminant	138
§2 – Le National Socialisme ou la mise en place d’un régime totalitaire et raciste	140
§3 – Le génocide programmé	143
<u>CONCLUSION</u>	146
Ouvrages cités ou mentionnés	152
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	157
<u>NOTES</u>	161

PRÉFACE

À mes yeux, la première des démarches consiste à dévoiler à mes interlocuteurs la nature de mon travail. Aussi je vais commencer par vous préciser mes préoccupations d'ordre méthodologique et les enjeux de cette thèse.

Le propre d'une thèse, c'est d'abord de pouvoir présenter une recherche à partir de sources de « première main », en clair de présenter une collection d'auteurs et de citations dont on estime que l'apport explicite le sujet traité. Cette démarche conduit nécessairement à la monographie, dans le cas présent à l'étude microhistorique, ce qui permet de ne pas se laisser submerger par les sources et borne le sujet dans le temps et l'espace.

A contrario, une synthèse permet d'élargir le champ d'investigation, situe le sujet dans une dimension macrohistorique et permet le passage du particulier au général. Elle autorise donc la mise en perspective d'un problème historique, une approche synoptique du sujet. Mettre en évidence des lignes de force et des constantes à travers l'histoire de la déspéciation : voilà l'enjeu de l'introduction. Elle se présente comme une synthèse – provisoire et sommaire – de ce mouvement ; il s'agira de présenter dans le cadre d'une approche transhistorique et comparatiste les formes de la déspéciation ; tenter de trouver une explication, une cohérence par delà les différences en mettant en évidence « l'histoire problème » de ce sujet dans la problématique.

L'étude de la question de la déspéciation scientifique – notre objet d'étude spécifique – renvoie au corpus de ce travail. Il s'agira de démontrer que ce sujet conserve une dimension endogène, une originalité, propre à l'Europe du XIX^e siècle. L'enjeu réside alors dans la mise en exergue des caractéristiques de ce sujet qui en font sa spécificité.

INTRODUCTION : LES FORMES DE LA DÉSPÉCIATION

De l'indifférence à la curiosité, de la sympathie enthousiaste au mépris mêlé de condescendance, la confrontation entre les civilisations peut prendre des formes diverses. Dans l'histoire des relations entre les Européens et ceux qu'ils appellent « barbares » dans l'Antiquité, ou « sauvages » à partir du XVI^e siècle, l'Autre constitue un sujet privilégié de réflexion pour des écrivains philosophes qui voyagent peu, mais qui s'inspirent des récits des explorateurs et des missionnaires.

À partir du XVI^e siècle, l'expansion européenne bouleverse des univers culturels relativement isolés jusque-là, et des humanités « nouvelles » apparaissent dans le savoir et la conscience européens. La découverte de l'Amérique, en particulier, a des répercussions dans tous les domaines de l'entendement et de la sensibilité. L'humanité même des Américains, comme celle des Africains à partir de l'exploration et de l'esclavage portugais au XV^e siècle, est en question¹.

Les interrogations sont toutes les mêmes. Où doit-on placer ces humains dans le tableau général (biblique) de l'humanité ? Quels rapports historiques entretiennent les Américains avec l'humanité connue ? Quelle place occupent les nouveaux phénomènes observés dans la nature ? Quelles sont la nature et l'origine de leurs institutions et de leurs croyances ?

La défiance, la méfiance, voire la xénophobie² – à l'égard de l'Autre semble relever de l'atavisme ; elle est consubstantielle à l'être humain et semble remonter à l'aube de l'histoire³. Elle consiste à attribuer à l'Autre, à celui qui est différent ou qui est extérieur à notre communauté, des caractéristiques négatives et à gommer – consciemment ou non – les caractéristiques individuelles au profit de traits relevant de l'appartenance collective. Elle serait la conséquence directe de la peur de l'Autre, parce que ce dernier serait différent et parce que cette différence représenterait un danger, une menace tant à un niveau individuel que collectif. Il faudrait s'en défier si ce n'est l'éliminer.

Suffit-il, pour situer l'homme, de le placer, simplement, en tête de la lignée des mammifères supérieurs, en lui accordant cette primauté parce qu'il se trouve doté d'un caractère, d'une « différence spécifique », qui le distingue de tous les autres membres de cette lignée, proches et lointains : la rationalité ? La fameuse définition que donne de lui Aristote : l'homme est un animal doué de raison, équivaut sans doute à une réponse affirmative. Il importe peu, dès lors, que cette différence spécifique soit conçue comme la résultante finale d'une évolution continue qui, au cours des siècles, mène l'homme de l'état simplement animal à l'état proprement humain, en passant par les anthropoïdes ; ou que – au contraire –, on estime, par opposition à la thèse évolutionniste, que le caractère distinctif de l'humanité soit apparu par quelque mutation soudaine, créatrice d'une nouvelle espèce animale appelée par l'intelligence à dominer toutes les autres. L'homme,

dans l'un et l'autre cas, se limite à être un animal raisonnable qui demeure en parfaite continuité avec la nature.

L'autre conception admet ou souligne une faille radicale entre l'être de l'animal et celui de l'homme en sorte que, chez ce dernier, même le biologique en est transformée et cesse de pouvoir être repéré comme une zone simplement commune entre l'animal et lui-même. Cette thèse trouve un appui empirique, accessoire, mais non négligeable, dans la complète subversion, chez l'homme, de l'ordre proprement instinctuel, comme aussi dans les divers phénomènes qui donnent au corps et même à la vie organique une portée expressive et signifiante. Cette manière de voir est, elle aussi, fort diversifiée. Elle n'implique pas, par exemple, que l'on se fasse de la raison une notion statique, ni non plus que l'on cherche à l'isoler du corps. Le sens de la raison peut être lui-même historique et s'avère, pour beaucoup d'auteurs, solidaire du langage. L'idée que l'humanité de l'homme est en constant devenir n'est donc aucunement le privilège du naturalisme, comme, d'autre part, il s'en faut que le platonisme soit la seule philosophie à pouvoir, par la raison, refuser la naturalisation de l'homme.

Cette option fondamentale n'empêche donc pas que les conceptions relatives aux rapports de l'homme à l'animalité et à la nature en général ne dessinent un très large éventail. Adhésion, complicité, acceptation, domination et refus en forment les principaux volets. Le plus souvent, néanmoins, la relation de l'homme à l'homme, la relation intersubjective, est elle-même étroitement imbriquée dans ce rapport à l'animalité et à la nature, soit qu'elle le détermine, soit qu'elle apparaisse déterminée par lui, soit, enfin, qu'ils se déterminent réciproquement sans priorité pour l'un ou l'autre.

Le rejet pur et simple des formes de culture éloignées de celles auxquelles les membres d'une société s'identifient peut se manifester diversement : il se traduit notamment dans deux formes de négation, ou verbale, ou physique et directe.

Historiquement, les formes de la déspéciation⁴ sont multiples. Il faut ici comprendre la déspéciation comme un cadre général où il est dénié à une partie du genre humain sa qualité même d'être humain sous des motifs variables. Tenter de les appréhender au travers de l'histoire fait courir le risque de procéder par anachronisme en ne relevant de ces périodes que les éléments dépréciatifs qui contribuent à l'élaboration de modèles dans la négation de la qualité d'être humain. En effet, ces époques ne sont pas réductibles à leurs violences et nous ne pouvons les juger à l'aune des valeurs du XXI^e siècle. Pour autant, cette démarche nous permet de mettre en évidence le fil conducteur de la déspéciation qui jalonne l'histoire jusqu'au racialisme scientifique de l'époque contemporaine.

Dès l'Antiquité gréco-latine, l'application du terme générique de « Barbaroi » aux peuplades non helléniques exprime bien le frisson, sinon une répulsion des Grecs face aux manières de vivre, de croire ou de penser qui leur étaient étrangères ; il existe, traduit dans le langage, un rejet direct, ayant valeur de négation franche, des cultures autres que grecques ; par l'application générale du terme « barbare », les Grecs refusent de reconnaître la diversité des autres

cultures, l'appartenance des étrangers à des sociétés autres et en même temps l'identité propre de ces cultures, de ces sociétés et des individus qui les composent. L'usage d'une telle épithète exprime donc, à l'extrême, une réduction de l'humanité à la seule hellénité.

De même, plus tard, la qualification de « sauvage » (l'adjectif latin *silvester* désigne tout ce qui est « de la forêt ») rejette dans une catégorie de l'infrahumain des individus et des sociétés auxquelles on attribue un genre de vie qui les rapproche plus de la vie animale que de la culture humaine. Un tel ethnocentrisme⁵, ainsi manifesté, laisse apparaître une distinction fondée sur l'opposition entre nature et culture : pour nombre de Grecs de même que pour maints colons européens des Temps modernes, le « barbare » et le « sauvage » sont situés et apparaissent aux marges, à la limite d'un système qui est celui de la culture du locuteur.

Ainsi la réflexion qui s'exprime en termes de nature et de culture fonde, par une théorie grossière de l'appartenance, le rejet des individualités et des cultures autres dans l'ordre indéfini – fondamental, mais infrahumain – des données naturelles, et donc dans une nature indistincte.

Outre cette façon, fort ancienne, de répudier les cultures en niant la singularité de l'autre, il existe une forme également immédiate de répudier celui-ci qui se manifeste dans des formes de destruction directe : destruction à terme des conditions de subsistance des différentes cultures et des conditions de survie des sociétés qui les véhiculent. De tels processus ou actes correspondent à une attitude qui atteint par violence la personne physique de l'autre et tout ce qui touche à sa culture.

À la différence de la négation verbale de l'autre, qui reste quelque chose d'indistinct, ces pratiques nient l'autre dans son mode d'existence collective spécifique, et se justifient par projection sur les sociétés visées de stéréotypes, d'images figées par les jugements préconçus ; ainsi, aux yeux des membres de la société destructrice, l'action apparaît bonne et même bénéfique ; les cultures et/ou les communautés atteintes sont d'emblée jugées « autres », donc inférieures, et cette infériorité est considérée comme mauvaise. Tout se passe comme si l'esprit des sociétés dominatrices fonctionnait sur un modèle à la fois essentialiste, manichéen et autistique : ces sociétés croient qu'elles concentrent en elles-mêmes l'« humanité », l'« être », le « vrai » et le « bien » ; elles attribuent aux autres communautés une réalité moindre, et jugent leurs données culturelles inférieures, erronées, et parfois même mauvaises.

Considérons la manière dont les sociétés primitives se nomment elles-mêmes. On s'aperçoit qu'en réalité les sociétés s'attribuent presque toujours un seul et même nom : les Hommes. Illustrant de quelques exemples ce trait culturel, on rappellera que les Indiens Guarani se nomment Ava, qui signifie les Hommes ; que les Guayaki disent d'eux-mêmes qu'ils sont Aché, les Personnes ; que les Waika du Venezuela se proclament Yanomami, les Gens ; que les Eskimos sont des Inuit, des Hommes. On pourrait allonger indéfiniment la liste de ces noms

propres qui composent un dictionnaire où tous les mots ont le même sens : hommes. Inversement, chaque société désigne systématiquement ses voisins de noms péjoratifs, méprisants, injurieux.

Toute culture opère ainsi un partage de l'humanité en deux parts : elle-même, qui s'affirme comme représentation par excellence de l'humain, et les autres, qui ne participent qu'à un moindre titre à l'humanité. Le discours que tiennent sur elles-mêmes les sociétés primitives, qui se trouve condensé dans les noms qu'elles se confèrent, est donc ethnocentriste de part en part : affirmation de la supériorité de son soi culturel, refus de reconnaître les autres comme des égaux.

La relation entre « nous » (mon groupe culturel ou social, ce qui reste à définir) et les « autres » (ceux qui n'appartiennent pas à ce groupe) renvoie au rapport entre l'unité du genre humain et la diversité des peuples. Ce débat se concentre autour de questions cardinales comme l'opposition entre jugements universels et jugements relatifs, les races, les nations ou encore l'exotisme. En étudiant n'importe quelle famille dans n'importe quelle civilisation, nous trouvons sous des formes diverses l'expression du sentiment profond d'un individu d'appartenir à plusieurs horizons sociaux – les limites sociales qu'il peut percevoir ayant pour lui plus ou moins d'importance les « siens », conjoint(s) ascendants et descendants proches ; le clan ou famille étendue. Cette dernière notion pouvant s'étendre dans les civilisations méditerranéennes de naguère, au quartier d'un village ou à une fraction de tribu ; puis au village, à tout un groupe de villages, à une tribu. Parmi ces horizons sociaux perçus de façon plus ou moins nette, l'un d'eux peut s'imposer avec netteté au détriment des autres, selon les circonstances.

Au-delà, il y a l'Autre, celui qui n'entre dans aucun des horizons sociaux présents dans la connaissance d'un individu ou ne peut y entrer qu'au terme de rites établissant des liens d'une parenté d'adoption provisoire ou définitive. L'Autre est celui qui est différent, par son mode de vie, sa façon d'être, son aspect physique, sa langue, parfois simplement une prononciation différente, sa classe sociale ou encore son éducation.

Il ne s'agit pas d'étudier les races en elles-mêmes, mais les doctrines sur les races. Il ne sera pas examiné les conquêtes coloniales, mais les justifications qui leur ont été apportées. En effet, ces philosophies ont été des événements, des moteurs de l'histoire. Si les idées ne font pas seules l'histoire, elles ont une influence certaine en rendant d'abord les actes possibles et en les faisant accepter ensuite.

Nous pouvons distinguer deux moments déterminants dans le regard porté sur l'Autre :

- la découverte de l'Autre et le recueil des faits, marquants pour l'observateur, soulignant ou accentuant encore ce sentiment d'altérité ;
- la construction d'une pensée permettant d'expliquer de façon satisfaisante cette altérité.

Si des peuples étrangers nous sont connus, c'est au travers des victoires du conquérant vainqueur. Sur les monuments figurés, ils sont reconnaissables à leurs costumes, à leur coiffure qui soulignent leurs attitudes de captifs avilis. L'Autre est parfois l'allié, le plus souvent l'ennemi. De l'Ailleurs, du pays de l'Autre viennent toujours des richesses innombrables : du bois, toujours précieux dans des pays d'Orient, des métaux, toujours précieux et des parfums. L'étrangeté physique de l'Autre n'est indiquée que lorsqu'elle est particulièrement frappante. Une autre distinction achève d'établir l'altérité : l'Ailleurs, où vit l'Autre, se trouve au bout de l'espace.

Le voyage ne fait que rendre plus sensible cette sortie de soi qui est l'essentiel de la rencontre de l'Autre. Le voyage est intimement lié à l'Initiation, c'est-à-dire à la connaissance profonde de soi-même : descente symbolique dans les ténèbres de la Terre et remontée, éloignement dans la « brousse » loin de la Cité des hommes – des néophytes africains. L'Au-delà étant pour tous les hommes l'Ailleurs absolu.

Quel est l'étonnement des peuples voyant arriver les premiers Blancs : des ombres venues d'un pays des brumes, proche des ténèbres de la nuit sans fin. À leur arrivée en Colombie britannique, les Blancs font cuire du riz. Ce sont des vers, pensent les Indiens⁶.

« À leur arrivée dans les Nouvelles-Hébrides, les Européens furent d'abord pris pour des fantômes. On appelait leurs vêtements peaux de fantômes et leurs chats : rats de fantômes »⁷. Les Australiens virent dans les cavaliers des enfants monstrueux venus de l'Autre Monde portés à dos par leurs sorcières de mères. Souvent aussi, ces hommes pâles, au poil blond ou roux et aux yeux clairs, furent considérés comme des fauves. Les Eskimo de la mer de Behring crurent que les premiers Blancs, en l'occurrence des officiers de la Marine impériale russe, étaient des poissons-scies monstrueux.

Parfois, les hommes blancs ont été vénérés. Ils se sont félicités alors de la crainte « superstitieuse » qu'ils inspiraient, sans imaginer un seul instant qu'ils devaient à leur peau blême d'être considérés comme des cadavres sans âme, sans sépulture, privés de tout sens moral et même de la conscience de leurs actes, contraints d'errer sans fin par les mers et les continents parce qu'ils ignoraient les rites.⁸

Le navigateur « découvrant » des peuples inconnus de lui était lui aussi « découvert » et décrit en termes d'Au-delà. La mer apportait l'Inconnu sur des rivages toujours considérés par ses habitants comme porteurs de la seule « civilisation » possible. Le récit, comme le rêve, est construit à l'aide de notions connues, d'images empruntées au « fantastique » d'une culture, plaquées sur les faits observés – des faits étranges donc étrangers – comme une explication.

Cette découverte de l'Autre conduit à l'élaboration de systèmes permettant d'intégrer les faits dans un ensemble cohérent. Des écoles sont nées, édifiées autour d'une pensée ; d'autres, plus tard, ont tenté de mettre en première place le

recueil des faits à observer – les critères de l'altérité de les étudier, de les classer, et enfin, mais en fin seulement, d'essayer d'en tirer non une « réflexion », mais bien de reconstituer à l'aide d'éléments épars : d'objets, d'institutions, de récits ou de rites, un système cohérent de pensée : l'ensemble de concepts, d'images dont les faits collectés ne sont que les expressions, bref d'essayer d'appréhender dans son ensemble une autre conception de l'espace, du temps, de l'homme et de la place de l'homme dans le monde.

Dans cette optique, il faut définir une série d'espaces sociaux qui structuraient autrefois les différents continents. De façon toute formelle, on peut distinguer des espaces d'échanges, des espaces étatiques, politiques et guerriers, des espaces linguistiques et des espaces culturels et religieux. On aboutit ainsi à la définition d'unités sociales effectives qui sont les véritables sujets de l'histoire à chaque période considérée. Il s'agit, en particulier, de mettre en évidence les opérateurs qui régissent les différentes procédures d'encodage ou d'enregistrement. En général, ce sont les unités politiques de toute taille – royaumes, chefferies, confédérations de villages, aires matrimoniales, lignages, etc. – qui jouent ce rôle en liaison avec l'existence de courants d'échanges internationaux. L'ensemble articulé de ces multiples unités est donc la véritable matrice d'identification⁹.

Aussi les êtres humains n'existent pas seulement en tant qu'individu. À travers un certain nombre de critères communs tels que : la langue, un espace, des coutumes, des valeurs, un nom, une même ascendance et la conscience, les acteurs sociaux ont le sentiment d'appartenir à un même groupe social. Deux groupes semblent plus importants que les autres : les entités ethniques et les entités politiques. D'une part, nous appartenons à des communautés qui pratiquent la même langue, habitent le même territoire et d'autre part, nous appartenons à des communautés qui nous imposent des devoirs et nous assurent des droits en tant que citoyen. Les nations, introduites en Europe à l'époque moderne, sont à la fois des entités politiques et culturelles.

Outre les répudiations pures et simples des autres cultures, l'ethnocentrisme fonctionne aussi, comme pratique négative, par assimilation de l'autre à soi. En effet, si sous le terme d'ethnocentrisme on regroupe divers modes caractéristiques de la négation d'une culture par une autre, et si l'on considère que, par son acte de négation, l'homme peut nier soit l'objet, soit la relation même à l'objet, on peut discerner, par delà la répudiation directe de l'autre, une forme moins grossière d'une telle négation : celle-ci résidera dans la négation de la relation même existant entre le locuteur et son objet. L'acte négateur fait alors connaître l'autre comme non distant, comme identique, ce qui interdit de poser le problème de la différence et de reconnaître l'identité et l'originalité de l'autre culture¹⁰. La volonté d'assimilation chez les tenants d'une culture qui imposent par décision administrative ou politique leurs règles à une autre culture repose sur un ensemble d'idées erronées : l'état dans lequel se trouve telle autre population est considéré comme une étape vers une civilisation plus parfaite, celle du locuteur ; corrélativement, les données propres au cadre naturel, au mode de vie et aux expressions culturelles afférentes sont considérées comme négligeables, et méconnues sinon inconnues.

Un tel stéréotype repose sur un faux évolutionnisme qui s'appuie sur deux idées : d'une part, l'idée selon laquelle il y aurait des degrés sur le chemin de la civilisation – ce qui suppose l'existence de moindres civilisations –, et d'autre part, l'idée de changement possible de l'enveloppe culturelle. Cette conception évolutionniste implique donc que celui, individu ou société, qui pense ainsi vit sa culture comme une enveloppe, une donnée interchangeable. Ainsi, et tel est l'un des principaux résultats de l'assimilation, en disant que l'autre « est un moindre soi » et en prétendant l'assimiler, l'homme d'une culture donnée nie la distance qui le sépare d'une culture autre pour ne pas reconnaître en elle un système différent.

À partir de la diversité de fait que chacun peut constater à l'œil nu entre les groupes humains (le phénotype), il existe deux attitudes fondamentales aisément repérables qui conduisent toutes deux, quoique par des chemins opposés, à légitimer la violence d'un groupe sur l'autre. En réalité ces deux attitudes ont en commun une même négation de la différence. Elles supposent la discrimination et, par là même, l'affirmation exclusive de soi.

1) La première attitude n'admet la différence des cultures que pour mieux la valoriser en termes de rapport de forces. On postule une hiérarchie des groupes humains selon des critères qui sont favorables aux « gens du soi ». La valeur ne peut être préservée que par le maintien d'une distance infranchissable entre soi et les autres. Maintenir la « pureté » de la race contre les mélanges qui la font dégénérer devient la préoccupation obsédante et la tâche essentielle du pouvoir.

À partir d'une différence, on institue une discrimination qui devient la charte du pouvoir, de l'ordre et de la sécurité. Peu importe la manière dont est reconnue la supériorité congénitale d'une fraction de l'espèce humaine, elle est un dogme. Cette discrimination fondamentale a pour conséquence logique de désigner l'Autre pour victime. Ce faisant, l'exercice de la violence et du meurtre est une tentative d'identification à l'autre par le sacrifice même qu'on lui inflige. Le refus d'acceptation de la différence ne supporte que l'identification forcée, par le moyen du meurtre.

L'affirmation de soi passe ici par la négation de l'autre, et ce meurtre est une protestation d'identité avec la victime. Faute de pouvoir accepter la différence, la volonté d'identité transforme l'autre en victime d'un sacrifice qui, à l'échelle parfois de tout un peuple, prend la forme de l'extermination. Ainsi, la discrimination, qui correspond au refus d'accorder existence à l'autre, est une affirmation exclusive de soi. Cette attitude d'identification forcée de l'autre à soi entraîne le massacre de l'autre au nom de quelque chose de supérieur. Le peuple victime n'est autre que soi-même offert en sacrifice en l'honneur d'une puissance supérieure qu'il importe de vénérer¹¹.

Il semble que ce soit la culture occidentale qui ait, la première, ajouté une connotation naturaliste à ce phénomène, et ce, bien avant le règne de la biologie et de la notion contemporaine de races. La perception de l'Autre repose sur

l'opposition entre Nature et Culture. À ce titre, l'Antiquité fait bien peu de cas de l'Autre figé dans une infériorité naturelle, de l'étranger, du vaincu ou encore de celui qui est différent.

2) La seconde attitude est une tentative pour supprimer la diversité des cultures, tout en feignant de la reconnaître pleinement. Car, si l'on traite les différents états où se trouvent les sociétés humaines, tant anciennes que lointaines, comme des stades ou des étapes d'un développement unique qui, partant du même point, doit les faire converger vers le même but, on voit bien que la diversité n'est qu'apparente. Le monde moderne est parvenu à étendre son universalité de fait aux autres ères. Ce mouvement historique ne renvoie donc plus au simple concept, mais il accède au statut de réalité.

Privilégier ce processus de nature historique c'est vouloir écrire dans les faits une histoire pour soi, une histoire pour l'Europe, une histoire pour le Blanc. La référence historique est contraignante pour les autres, exaltante pour soi puisqu'on est toujours à l'aboutissement du devenir historique comme à la pointe significative du présent. Seul est reconnu « actuel », c'est-à-dire pertinent, le présent de sa propre société, et seul est valorisé, dans le futur, son propre projet.

C'est ce faux évolutionnisme qui a permis de réduire la diversité des cultures en la rendant moins inquiétante et de sauvegarder une précieuse et rassurante image de soi. Il est clair que le pouvoir trouve ici raison de nier la différence et de vouloir réduire la diversité en forçant l'autre à l'identité. C'est ne réhabiliter l'autre qu'en en faisant un autre soi-même ; et pour cela la force est dans « le » sens de l'histoire. Toutes les techniques d'« assimilation », d'intégration, de même que toutes les contraintes allant jusqu'à l'extermination physique ou culturelle sont légitimées. Cet universalisme accompagne la modernité triomphante, lorsqu'elle se veut référence au progrès, à la nation universelle, ou encore à un projet d'évangélisation religieuse. La marche en avant de ceux qui s'identifient à la modernité est vécue ou présentée comme une chance historique offerte à ceux qu'elle croise dans sa progression, et dont ils n'admettent pas qu'ils puissent s'y refuser. Cet universalisme se révélera violent et entachera son caractère altruiste et généreux.

Tout obstacle dressé sur le chemin de l'inclusion dans la modernité par ceux qui sont supposés en bénéficier est susceptible d'être combattu au travers des catégories raciales qui permettront tout à la fois de dénoncer l'obscurantisme, de détruire les résistances les plus systématiques des uns, et de justifier l'exploitation des autres, prix à payer par ces derniers pour une entrée dans le monde moderne.

Ainsi ces deux attitudes conduisent-elles au même refus de la différence, à une même volonté d'identification de l'autre, ramené au même. L'esclavage comme la colonisation sont des formes ancestrales du rapport à l'Autre. La violence en est le dénominateur commun. Cependant elle prend des formes radicalement distinctes. Les motivations qui ont pu prévaloir à ces deux pratiques ont évolué au cours des siècles.

Appréhendons ces justifications par un regard transversal qui conduit de l'esclave par nature au colonisé au nom du progrès. L'esclavage semble être une des premières formes – les plus archaïques – de la négation de l'Autre (Section I – La genèse du rejet de l'Autre). Plus près de nous, un faux évolutionnisme conduit à la réduction de l'autre par la négation de sa culture et de ses formes de relation avec le monde (Section II – Le progrès et son ordre).

Section I – La genèse de la négation de l'Autre

Si la Bible fait bien descendre toute l'humanité du premier homme, Adam, elle attribue aux trois fils du patriarche Noé l'origine des Européens (Japhet), des Asiatiques (Sem) et des Africains (Cham). « Les fils de Noé qui sortirent de l'arche étaient Sem, Cham et Japhet : Cham est le père de Canaan. Ces trois-là étaient les fils de Noé et, à partir d'eux, se fit le peuplement de toute la Terre. »¹² Ainsi, du même mouvement, se trouvaient affirmées l'unité du genre humain et sa division. Le texte biblique poursuit : « Noé, le cultivateur, commença de planter la vigne. Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses frères au-dehors. Mais Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père ; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père. Lorsque Noé se réveilla de son ivresse, il apprit ce que lui avait fait son fils le plus jeune. Et il dit : « Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves ! » Il dit aussi : « Béni soit Yahvé, le Dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave ! Que Dieu mette Japhet au large, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Canaan soit son esclave ! »¹³

La Bible contribue au travers de cet aspect à instaurer non seulement la différence, mais encore la hiérarchie entre les trois ancêtres qui peuplèrent les continents, et la malédiction qui pèse sur les fils de Canaan les désigne à la fois comme esclaves de tous les autres, et comme victimes de toutes les violences. Le Moyen Âge reconnaissait en Cham l'ancêtre des serfs, en Sem celui des clercs, en Japhet celui des seigneurs. Il s'agit toujours de confondre la différence des apparences avec la délimitation des statuts et de la hiérarchie. Pour sa part, la tradition hébraïque, fondée sur la loi de Moïse, tout en ne faisant pas de référence explicite à la race, affirmait que la barrière qui devait séparer le peuple élu des nations était destinée à perpétuer sa fonction de peuple prêtre. On sait que la différence, quand elle n'est pas acceptée, sert souvent de prétexte pour étayer un jugement de valeur, pour appuyer un rapport de force, pour autoriser la violence.

La philosophie grecque témoigne d'une grande diversité au sujet de la conception de la nature humaine. Elle jette les fondements de la plupart des principales doctrines touchant l'Homme. Matérialiste, elle étend le matérialisme jusqu'à l'explication de la connaissance, tout en se divisant sur la conception du bonheur et les moyens de l'obtenir, comme sur le rôle et la place que l'individu pourra revendiquer dans la cité et dans le monde. Mais, aussi déterminant qu'ait été le matérialisme grec pour la pensée ultérieure, la portée des tendances qui,

comme le platonisme, lui sont radicalement contraires s'avérera encore bien plus considérable.

On reconnaît généralement à Socrate et à Platon le mérite de la découverte de la raison. On insiste moins sur la modification totale que cette découverte va entraîner pour le statut de l'homme. En identifiant la réalité de l'homme à son idée, et en érigeant celle-ci en royaume séparé, Platon a, par là, scellé le primat de la pensée théorique, identifié l'existence à l'essence. Ainsi s'ouvre pour l'homme le destin de l'intellectualisme.

Le terme historiè nous vient directement d'Hérodote et il signifie au Ve siècle avant notre ère l'« Enquête menée par un témoin »¹⁴. Dans son périple, il signale les risques et les dangers du chemin, car toute entrée dans l'inconnu reproduit le scénario type de l'initiation. Ici, les monstres et les ennemis qu'Hannon doit affronter au cours du voyage.

Il parle « des hommes sauvages vêtus de peaux de bêtes », qui cherchent à écraser les navires sous leurs jets de pierres, « des feux nocturnes qui remplissent la plaine », « des hurlements accompagnés de flûtes et de tambourins et des coulées de feu qui rendent la côte inabordable »¹⁵. Le monde connu des poèmes homériques a été tout entier parcouru par Ménélas qui relate son périple de Chypre en Phénicie « dans l'Égyptos et chez les Éthiopiens »¹⁶.

L'Autre n'apparaît qu'à peine, il est mal connu des navigateurs. Les Lotophages : « ce peuple qui n'a, pour tout mets, qu'une fleur »¹⁷, fleur qui devient, un peu plus loin, des « fruits de miel »¹⁸. Plus loin encore est mentionné « le bon pays des Lotophages »¹⁹. De la Libye sont rapportés des traits étonnants : les habitants y élèvent des agneaux qui « ont des cornes dès leur naissance » et des brebis mettant bas « trois fois dans l'année ».

Enfin, les Éthiopiens : littéralement les « faces brûlées » sont signalées par un trait de leurs mœurs préparer tous les soirs un festin de viande pour les dieux. Ainsi Zeus est parti « festoyer (...) chez les parfaits Éthiopiens » et Iris déclare « Les Éthiopiens, pour l'heure, aux Immortels offrent des hécatombes. »²⁰ Une classification est esquissée, non des « races », mais, si l'on peut dire, des « phagies ».

En fait, la nourriture permettait aux Grecs d'établir des degrés dans la « barbarie » et une distinction entre barbares et civilisés : ces derniers étant les sitophages ou mangeurs de pain. « En arrivant sur une côte, le premier soin d'Ulysse, une fois les équipages reposés, est de s'enquérir : quels sont les « Mangeurs de Pai » qui l'habitent ? »

La nourriture de base, devenue critère de civilisation, procède du même ethnocentrisme et fonde l'altérité de façon tout aussi subjective que les autres tentatives faites pour rationaliser les différences de l'homme, peut-être aussi pour masquer l'inquiétude née de ce sentiment profond devant « tout ce qui est humain » ?

Pour Platon, le maître a le pouvoir d'user et d'abuser de ses esclaves, il doit cependant les utiliser en vue de la réalisation du bien, entendant sous cette notion l'intérêt du maître ou l'intérêt supérieur de la cité. Avec Aristote, la réflexion évolue. Il théorise l'existence d'un esclavage naturel. En établissant une équation entre « homme » et « citoyen », Aristote autorise une lecture de sa philosophie politique en termes d'attribution exclusive de la rationalité aux citoyens de la cité grecque. L'esclave, par nature, n'est qu'un outil. Il est évident pour Aristote qu'il y a « par nature des gens qui sont libres et d'autres qui sont esclaves. »²¹

Aristote et Hippocrate relèvent l'influence naturelle des éléments climatiques sur les caractères humains, mais c'est sans doute en raison d'une évidence populaire que l'idée se perpétue jusqu'à devenir un lieu commun jusqu'à aujourd'hui. Définir les traits d'un peuple dans un rapport étroit avec son implantation géographique et ses aspects distinctifs devient au fil du temps le produit de la « sagesse des nations » où se mêlent inextricablement expérience et préjugés divers²².

Platon souhaite, dans la République, déterminer quelle est l'organisation de la cité la plus favorable à la justice et à l'harmonie générale²³. Platon est – en ce sens – le précurseur du genre utopique. La cité idéale platonicienne est refermée sur elle-même, hostile à tout ce qui est étranger ou extérieur. Cette fermeture est d'abord physique, la cité étant volontairement éloignée géographiquement et ainsi coupée de toutes influences étrangères, afin de « prévenir de dangereuses innovations et toute altération de la pureté de nos mœurs »²⁴. De plus, les habitants s'interdisent d'entrer en contact avec des étrangers. Cette autarcie est aussi sociale, car l'utopie est avant tout une technique de gestion sociale des hommes. Rien n'échappe à la rationalisation, pas même la vie et la mort qui sont soumises à la nécessité sociale²⁵.

Dans la plupart des cultures antiques, on trouve la trace d'une volonté eugénique avant la lettre, non seulement dans le but d'éviter la procréation d'individus malades, mais aussi pour assurer la reconduction de l'élite au pouvoir. C'est l'Antiquité grecque qui nous a légué la plus ancienne législation eugéniste, celle de Sparte. Plutarque a décrit le système, dans lequel le père « n'était pas maître » d'élever son enfant : les anciens devaient au préalable l'examiner et, s'ils le jugeaient « difforme et mal venu », ils ordonnaient qu'il soit jeté dans un précipice, car cela valait mieux « pour lui-même et pour l'État ». On ignore si Athènes éliminait légalement l'enfant « mal doué dès sa naissance quant à sa force et sa santé », mais cette proposition est formulée par Platon comme par Aristote qui limitent à quarante ans l'âge de procréation des femmes, instituent un contrôle médical de l'aptitude à procréer, et demandent que les enfants malformés soient « exposés », c'est-à-dire éliminés. Le sacrifice des enfants difformes est aussi pratiqué à Rome où le père reconnaît le nouveau-né en le posant sur ses genoux ; s'il n'est pas accepté par ce rite, l'enfant est sacrifié.

L'Afrique a été pour les antiques civilisations méditerranéennes la patrie des êtres les plus étrangers à la nature humaine, sans doute parce que, étant de l'autre côté de la Mer, elle était déjà un au-delà.

Un ethnologue peut trouver matière à réflexion dans le *De situ orbis* de Pomponius Mela dans le culte des mânes – qu'il relate – signalé chez les Augiles, les songes obtenus en dormant sur les tombes, et à propos « des femmes qui s'abandonnent la première nuit de leurs noces à tous ceux qui leur apportent quelque présent »²⁶.

Héraclide du Pont, suivant Posidonius, fait intervenir dans un de ses dialogues un mage qui, en présence de Gélon de Syracuse, affirme avoir accompli le périple de la Libye. Gélon régna de 492 à 478 avant l'ère chrétienne. C'est donc peu de temps après Scylax que le mage aurait effectué cette navigation, que Scylax ne put faire qu'en partie.

Les faits mentionnés par Héraclide du Pont²⁷ confirment l'étrangeté des peuples rencontrés par le mage, situés aux marges de l'humanité.

« Au-delà des plages désertes vivent des peuples muets, qui ne peuvent se faire entendre que par signes : les uns ont une langue et n'articulent aucun son ; les autres sont privés de cet organe. D'autres dont les lèvres sont adhérentes ont sous les narines un conduit par lequel on dit qu'ils boivent comme à l'aide d'un chalumeau et qu'ils une à une, quand ils ont besoin de manger, les graines et les jeunes fruits qu'ils trouvent çà et là. La côte forme un vaste golfe dans lequel est une grande lie qu'on dit n'être peuplée que de femmes dont tout le corps est couvert de poils et qui deviennent fécondes par elles-mêmes, sans aucun commerce avec les hommes. Elles sont, au reste, d'un naturel si sauvage et si farouche que les liens les plus forts suffisent à peine à les contenir. Hannon raconte ce fait et la vérité en est attestée par les peaux de ces femmes qu'il rapporta à Carthage. »

Si les faits sont exacts, l'observation en est altérée, modifiée par une volonté inconsciente de ne trouver Ailleurs que de l'étrange. Mais la notion de barbarie reposait aussi pour les Grecs sur une géographie linguistique : étaient barbares les peuples qui ne parlaient pas grec. Cette notion, du langage inconnu de l'Autre, aboutira très vite à la négation de toute culture. Le langage articulé et appris, transmis, n'est-il pas l'un des critères de l'humanité ? De là d'autres malentendus. L'accompagnement de gestes fera conclure au mutisme ou à la surdité des peuples qui l'utilisent : les langages sifflés employés jadis chez les Guanches et naguère chez les Berbères du nord de l'Afrique – entre autres peuples deviendront non des moyens de communication à distance – ce qu'ils sont – mais le seul moyen de communication de populations proches de l'animalité.

La rencontre de l'Autre et de l'Ailleurs est bien certainement à l'origine de ce que l'on a appelé la pensée grecque : du voisinage de l'Asie Mineure à l'extension de l'Empire d'Alexandre en passant par la langue et la présence de la civilisation perse en Méditerranée occidentale pendant plus de deux siècles.

Ainsi, l'Ailleurs est réduit aux dimensions de notre monde habité. Du même coup, c'est l'Autre qui est rejeté hors des limites d'une humanité ramenée aux peuples partageant la même civilisation méditerranéenne ou ayant une civilisation analogue et des coutumes proches de celles du monde d'alors. Nous voyons apparaître dans tout cet imaginaire monstrueux la trace de faits observés à la hâte, cette exagération de l'altérité tendant à rejeter l'Autre vers le monde animal qui aboutira, opportunément, sous la forme d'un évolutionnisme « scientifique » à justifier la conquête du monde.

Le monde antique développe quantité de préjugés et les religions ont pu contribuer, à certains égards, à stigmatiser l'Autre. Nous sommes alors dans des oppositions du type croyants-païens, fidèles-infidèles ou orthodoxes-hérétiques. Les Juifs subissent par exemple des humiliations qu'ils doivent à l'hostilité des païens pour leur monothéisme²⁸. La Bible se fait l'écho des craintes de Moïse devant Pharaon : « Les Égyptiens ont en abomination ce que nous sacrifions à Yahvé, notre Dieu ; si nous sacrifions sous leurs yeux ce qu'ils ont en abomination, ne vont-ils pas nous lapider ? »²⁹ Au III^e siècle av. J.-C., l'historien grec Appien d'Alexandrie parle des Juifs comme d'une « race de lépreux ». Sous les Grecs puis les Romains, il est reproché aux Juifs de ne pas être patriotes et de ne pas honorer les dieux.

Cette hostilité envers les Juifs, dont certaines coutumes apparaissaient étranges aux Grecs et aux Latins, fut reprise et se développa en milieu chrétien. Cette rencontre ou cette confrontation renvoie au paradoxe de l'affirmation de l'universalité de la religion chrétienne et d'une définition particulière de cet universel.

Les premières oppositions entre Juifs et chrétiens reposent d'abord sur des conflits de religions. Au II^e et III^e siècle, les chrétiens veulent convertir les païens au christianisme. Dans cette bataille pour imposer leurs croyances, les chrétiens vont alors accuser les Juifs de tous les maux et multiplier les batailles d'interprétation autour des textes bibliques. Religion officielle de l'Empire romain à partir de 394, le christianisme s'emploie à évincer le judaïsme. Peuple élu selon l'Ancien Testament, les Juifs, qui ont rejeté Jésus, sont déchus au profit des chrétiens, qui se présentent comme « le vrai Israël ». De là découle la diabolisation des Juifs. Au IV^e siècle, la synagogue est d'ailleurs considérée comme « la maison de Satan, celle des meurtriers de Dieu ».

Le christianisme s'est efforcé, accordant tantôt ses préférences au platonisme et tantôt à l'aristotélisme, d'amalgamer autant que possible la vision chrétienne de l'Homme avec les conceptions anthropologiques héritées de la Grèce. Elle l'a fait en cherchant plus à reprendre qu'à innover, mais non sans aboutir à des transformations parfois considérables. En vérité, l'anthropologie chrétienne va, par la force des choses, élaborer et souligner des notions qui, comme la liberté, l'âme, la responsabilité, ne jouent dans la pensée grecque qu'un rôle épisodique ou embryonnaire, en tout cas fort différent.

Pourtant, la perception de l'Autre – l'étranger – évolue peu : il faut se défier de l'étranger. À titre d'exemple, le *Guide du pèlerin*, de Saint-Jacques de Compostelle, mettait en garde, dans la France du XII^e siècle, contre les dangers que représentent les Noirs³⁰. Notons que les caricatures de l'étranger sont multilatérales. Les musulmans voyant dans les Croisés des guerriers anthropophages.

« Arrive le soir du 11 décembre. Il fait très sombre et les Franj n'osent pas encore pénétrer dans la cité. Les notables de Maara entrent en contact avec Bohémond, le nouveau maître d'Antioche, qui se trouve à la tête des assaillants. Le chef franc promet aux habitants la vie sauve s'ils cessent le combat et se retirent de certains bâtiments. S'accrochant désespérément à sa parole, les familles se regroupent dans les maisons et les caves de la ville et, toute la nuit, attendent en tremblant.

À l'aube, les Franj arrivent : c'est le carnage. Pendant trois jours, ils passèrent les gens au fil de l'épée, tuant plus de cent mille personnes et faisant beaucoup de prisonniers.

Les chiffres d'Ibn al-Athir sont évidemment fantaisistes, car la population de la cité à la veille de sa chute était probablement inférieure à dix mille habitants. Mais l'horreur ici réside moins dans le nombre des victimes que dans le sort à peine imaginable qui leur a été réservé. « À Maara, les nôtres faisaient bouillir des païens adultes dans les marmites, ils fixaient les enfants sur des broches et les dévoraient grillés ». Cet aveu du chroniqueur franc Raoul de Caen, les habitants des localités proches de Maara ne le liront pas, mais jusqu'à la fin de leur vie ils se rappelleront ce qu'ils ont vu et entendu. Car le souvenir de ces atrocités, propagé par les poètes locaux ainsi que par la tradition orale, fixera dans les esprits une image des Franj difficile à effacer.

Le chroniqueur Oussama Ibn Mounqidh, né trois ans avant ces événements dans la ville voisine de Chayzar, écrira un jour : « Tous ceux qui se sont renseignés sur les Franj ont vu en eux des bêtes qui ont la supériorité du courage et de l'ardeur au combat, mais aucune autre, de même que les animaux ont la supériorité de la force et de l'agression. »

Un jugement sans complaisance qui résume bien l'impression produite par les Franj à leur arrivée en Syrie : un mélange de crainte et de mépris, bien compréhensible de la part d'une nation arabe très supérieure par la culture, mais qui a perdu toute combativité.

Jamais les Turcs n'oublieront le cannibalisme des Occidentaux. À travers toute leur littérature épique, les Franj seront invariablement décrits comme des anthropophages.³¹

Mais c'est aussi au moment des croisades contre les ennemis de l'extérieur qu'un antijudaïsme s'est développé contre les « ennemis de l'intérieur » de la chrétienté. Ces mouvements populaires, entraînant des massacres, étaient en général condamnés par la hiérarchie catholique. Cependant les juifs demeurent rejetés simultanément à partir de motifs sociaux, économiques et politiques. En définitive, le statut des Juifs est devenu de plus en plus discriminatoire en Occident au fil du temps³².

Inquisition, pogroms : aux flambées de violence qui jalonnent ces siècles s'ajoutent des exclusions de fait. En 1215, le concile de Latran impose le port de la rouelle (une étoffe jaune). En Allemagne, les Juifs doivent porter un chapeau conique. Il leur est interdit d'entrer dans une église, de sortir le jour des fêtes chrétiennes, ils sont contraints de vivre dans un ghetto fermé la nuit (le premier est créé à Francfort en 1349), mais surtout, ils n'ont pas le droit de posséder de terres, ni de faire de la politique.

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, les Juifs sont traités en parias, ils sont considérés comme les membres du peuple déicide, responsable de la mort du Christ³³. Lors de l'épidémie de peste qui, entre 1347 et 1350, ils sont montrés du doigt et persécutés. Une bulle papale expliquant que les Juifs eux aussi sont victimes de la peste ne convaincra pas les foules déchaînées. Le peuple juif est démoniaque et conspirateur.

Il ne leur reste, pour survivre, que les activités de commerce et de finance. Les chrétiens, n'ayant pas le droit de pratiquer l'usure, recourent aux services des Juifs, dont certains jouent alors un rôle prépondérant de fournisseurs de fonds dans les cours royales et princières. L'un des principaux préjugés antisémites se forge ainsi au Moyen Âge. Après le mythe du Juif errant (qui, après avoir refusé son aide à Jésus sur le chemin du Calvaire, a été condamné à errer jusqu'au retour du Christ sur Terre), naît le mythe du Juif âpre au gain.

En Espagne, la limpieza de sangre (pureté de sang) devint une obsession. Cette notion nouvelle de pureté de sang, qui naît au milieu du XV^e siècle, focalise l'attention d'une partie de la population. Celle-ci voyait dans ces conversos (Juifs convertis) des traîtres à leur foi. Indignes d'occuper des charges publiques ou privées dans la ville de Tolède, ces conversos étaient victimes de l'ostracisme ambiant. Turquet de Mayerne, dans son *Histoire générale d'Espagne*, emploie le mot race au sujet des juifs dans un sens très voisin de celui que pourrait lui donner l'antisémitisme actuel. Relatant comment une partie des juifs espagnols, après l'édit de 1492, préféra se convertir, l'auteur écrit : « Dont advint un autre inconvénient, c'est qu'avec le temps les nobles familles d'Espagne, s'alliant par mariages avec ceste race, se sont entièrement contaminées, et polluées de sang, et de créance »³⁴

La Renaissance vit un regain d'animosité envers les Juifs. En France, la noblesse affirme son origine particulière. Ainsi, Joachim du Bellay conseille au Roy de conserver la pureté de son aristocratie. Progressivement, toutefois, les hébraïsants chrétiens en vinrent à étudier la religion et les coutumes juives pour elles-mêmes, et non comme le prélude au christianisme. On voulut voir dans la persistance de ces coutumes particulières le signe d'une « inassimilation. »

La découverte de la culture antique, présentée cette fois, au contraire de ce qui eut lieu pour la philosophie grecque au Moyen Âge, hors de toute référence au christianisme, fournit la preuve que l'homme est capable de se constituer une culture dont il est la seule mesure. Paganisme et barbarie ne peuvent plus être tenus pour simplement synonymes. La pluralité des morales devient pensable, et,

avec elle, s'introduit peu à peu dans la société un ferment de différenciation qui appelle la tolérance. En même temps, aussi, l'homme prend possession de la Terre.

La Renaissance modifie l'expérience que l'homme se fait de lui-même. Les perspectives de cette expérience s'élargissent dans des proportions qu'aucune époque, sans doute, ne connut avant elle notamment au travers de l'œuvre de Montaigne.

Montaigne élabore une doctrine « relativiste » qui repose sur la notion de coutume. L'origine s'en trouve dans la diversité des vécus. Ce relativisme conduit à une très grande tolérance dans le regard porté sur l'autre. Puisque tout devient coutume, il ne subsiste plus de raisons de préférer une loi à une autre. Non seulement tout est équivalent, mais Montaigne découvre dans cette diversité une richesse et une originalité. « La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage à sa raison. »³⁵ Dans le chapitre 31 du livre I des *Essais*, intitulé *Des Cannibales*³⁶, Montaigne fait un éloge des « cannibales »³⁷ pour mieux condamner notre société. Les sauvages ne sont pas ceux que l'on croit. Si on peut excuser le cannibalisme, on ne peut accepter « la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires ». Et Montaigne de conclure : « Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à deschirer par tourmens et par géenes un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire). »³⁸

Montaigne semble donc poser les fondements du relativisme culturel en stigmatisant les jugements péjoratifs portés contre les Barbares : « Il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vray, il semble que nous n'avons d'autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du païs ou nous sommes. »³⁹

Cependant le barbare demeure le primitif, l'homme à l'état des origines⁴⁰. Le Barbare demeure cruel quand bien même nous le serions encore bien davantage ! L'Europe, avec la découverte du Nouveau Monde, voit d'abord, au travers de l'Autre, l'esclave de ses nouvelles colonies.

§ 1 – L'esclavage : la négation de l'Autre au nom de sa nature

Quatre millénaires nous séparent des premières traces écrites que nous ayons de l'existence de l'esclavage : une tablette sumérienne intitulée *Le Péché du jardinier*, déposée au musée des Antiquités orientales d'Istanbul. Depuis l'apparition des civilisations rurales jusqu'au XVIII^e siècle en Europe, jusqu'au XIX^e siècle dans la plupart des autres continents, l'esclavage a constitué la forme de la déspécification la plus répandue. Pour alimenter les marchés d'hommes, les négociants ont dû organiser de très vastes migrations, qui ont atteint leur

paroxysme dans le bassin méditerranéen durant l'Antiquité, puis sur les rives de l'Atlantique après la découverte du Nouveau Monde et la création des plantations coloniales.

Est-ce le langage ou est-ce la couleur de la peau qui dessine la vraie frontière entre l'homme et l'animal ? ou Dieu a-t-il créé le nègre simultanément avec les oiseaux ou les reptiles, ou le sixième jour en même temps que l'homme ? Telles furent les questions auxquelles s'efforcèrent de répondre, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, des hommes, de plus en plus nombreux, qu'inquiétait le manque de précision de la Genèse, à une époque où les hommes de science se préoccupaient d'inventorier et de classer les êtres vivants.

L'esclavage a fait son apparition au cours d'une phase déjà évoluée de l'économie. À partir d'un certain moment, l'homme n'a plus tué son ennemi ou son débiteur. Il ne l'a plus éliminé en tant que consommateur concurrent. Au lieu de l'utiliser sous la forme la plus directe, l'anthropophagie, il a projeté de le transformer en travailleur auxiliaire dont le niveau de vie réduit lui permettait d'améliorer le sien. Il convient de ne pas perdre de vue qu'un tel calcul est très rare dans les sociétés animales (fourmis) et que certaines sociétés humaines dites « primitives », isolées par les forêts tropicales ou les océans, en Amazonie, en Afrique centrale, en Insulinde ou en Océanie n'ont même jamais dépassé le stade de l'anthropophagie.

La première fonction sociale de l'esclavage, que l'on désigne par les qualificatifs « doux » ou « ancien », fut donc de préserver le prisonnier et de lui permettre de travailler pour le profit d'un maître, sinon charitable, au moins conscient de son intérêt à long terme. C'est ce « besoin réciproque que le pauvre a du riche et que le riche a du pauvre » qui, selon le mot de Fustel de Coulanges, « fit les serviteurs ». L'esclavage remplissait une fonction équivalant à celle des « domestiques », et il était naturel qu'une certaine fidélité le rattachât à la maison antique. Une servitude aussi douce avait un fondement exclusivement patriarcal. Le nouveau venu se joignait aux membres de la grande famille antique.

Dans la seconde forme d'esclavage, l'homme est réduit à une situation comparable à celle de l'animal. Dans ce système, l'homme est la chose de son maître, à l'instar du cheval ou du bœuf. De nombreux exemples de cette forme d'esclavage peuvent être trouvés dans l'histoire. C'est ainsi qu'à Sumer les prisonniers étaient traînés – au moyen de laisses – passées dans des anneaux fixés à leur nez, comme les bovins. L'esclavage devient la forme absolue de l'exploitation.

Xénophon décrit ainsi le traitement réservé par Cyrus à ses captifs : « Dans les voyages, il les conduisait vers l'eau, comme des bêtes d'attelage. Quand il était l'heure de dîner, il s'arrêtait pour les faire manger, afin qu'ils ne fussent pas atteints de boulimie. De cette manière, ces gens, aussi bien que les nobles, l'appelaient leur frère, quoique ses soins ne tendissent qu'à perpétuer leur esclavage. »⁴¹

Tous les attributs de la propriété, transmise à nous par le droit romain, s'appliquaient donc à la chose humaine. L'esclave pouvait être loué ou cédé à bail.

Afin d'optimiser la rentabilité des troupeaux d'hommes, les frais d'entretien devaient être réduits au strict minimum et il paraît naturel que Caton, dans son *De re rustica*, ait donné les meilleurs conseils d'économie au propriétaire du latifundium. C'est ainsi que la nourriture devait être rationnée à « cinq livres de pain depuis l'instant où les esclaves commencent à bêcher jusqu'à la maturité des figes ; pour le reste du temps, la ration sera réduite à quatre livres ». Ces rations devaient être réduites en cas de maladie. Enfin, les serviteurs dont le rendement diminuait devaient être revendus à un autre maître moins avisé.

Tant que les guerres et la traite alimentaient en quantités suffisantes les marchés d'esclaves, les maîtres enrayaient leur reproduction. En effet, le coût de l'élevage de l'enfant humain, dont la croissance est lente, aurait grevé lourdement les frais d'exploitation des entreprises. C'est ainsi que, dans la cité antique, les nouveau-nés issus d'esclaves étaient le plus souvent exposés.

Si l'on met à part le système « doux », le niveau de vie des esclaves organisés en troupeaux est donc réduit au point d'obtenir la plus forte rentabilité de la production agricole, pour le profit des maîtres. Or, cette inégalité reposait aussi sur la race, ce qui peut être considéré, comme un essai de justification pseudo-scientifique de l'inégalité sociale.

La richesse des maîtres ne pouvait provenir que de l'inégalité. La société esclavagiste est donc égoïste et elle se fonde sur la négation de la dignité humaine des esclaves. « L'utilité des animaux privés et celle des esclaves sont à peu près les mêmes, – écrivait Aristote – les uns comme les autres nous aident par le secours de leur force corporelle à satisfaire les besoins de l'existence (...). Ainsi la guerre est-elle en quelque sorte un moyen naturel, puisqu'elle comprend cette chasse que l'on doit donner aux bêtes fauves et aux esclaves qui, nés pour obéir, refusent de se soumettre (...). L'esclavage est donc un mode d'acquisition naturel, faisant partie de l'économie domestique. Celle-ci doit le trouver tout fait ou le créer, sous peine de ne point amasser ces moyens de subsistance indispensables à l'association de l'État et à celle de la famille »⁴².

Lorsque, plus tard, certains Pères de l'Église se sont d'abord prononcés en faveur de l'institution, ils l'ont fait soit en songeant à l'esclavage utile, patriarcal, « doux » (saint Paul, par exemple), soit en recherchant des justifications morales. C'est ainsi que, chez saint Augustin, l'esclavage est une punition imposée au pécheur. L'homme, être raisonnable, fait à l'image de Dieu, créé libre, doit rester libre. C'est le péché « qui fait que l'homme tient l'homme dans les chaînes et toute sa destinée ; et cela n'arrive que par le jugement de Dieu, en qui il n'est point d'injustice, et qui sait mesurer les peines aux démérites ».⁴³

L'esclavage se développe, lorsque l'Europe s'élargit tout à coup jusqu'à l'Hispaniola, puis jusqu'aux côtes orientales du Pacifique, et lorsque l'Afrique,

qui fournissait déjà des esclaves, sera brutalement transplantée sur le Nouveau Continent. Pour légitimer leur œuvre de conquête et la mise en coupe d'une partie de l'humanité, les Espagnols opposent la « mission civilisatrice » à l'infériorité « naturelle » des Indiens d'Amérique. Il était facile, pour les théoriciens espagnols du XVI^e siècle et du XVII^e, d'établir un rapport entre la diversité des climats et la diversité des races, et d'aboutir ainsi à la fatalité de l'esclavage naturel dans les zones tropicales et à la nécessité de la civilisation dans les zones tempérées. Ils reprennent ainsi à leur compte l'héritage antique qui oppose nature et culture.

La reconnaissance de l'humanité de l'Indien tient à la possibilité de sa conversion. Pour autant, le païen doit être châtié. Oviedo, un religieux espagnol, se réjouit de ce que « Satan est maintenant expulsé de cette île espagnole (...) Toute son influence a disparu maintenant que la majorité des Indiens sont morts (...). Qui niera qu'user de la poudre contre les païens c'est offrir de l'encens à Notre Seigneur ? » Pour le moine Bernardo de Mesa la justification naturelle de l'esclavage des Indiens tient à leur manque d'intelligence et de capacités et leur absence de fermeté dans la foi et les bonnes coutumes⁴⁴.

Dans la célèbre controverse qui oppose Las Casas, à Sepulveda, ce dernier, partisan de l'esclavage, le justifie par la différence de nature entre Indiens et Espagnols. « En prudence comme en adresse, et en vertu comme en humanité, ces barbares sont aussi inférieurs aux Espagnols que les enfants aux adultes et les femmes aux hommes, autant de différence qu'entre des gens féroces et cruels et des gens d'une extrême clémence, entre des gens prodigieusement intempérants et des êtres tempérants et mesurés et j'oserais dire autant de différence qu'entre les singes et les hommes »⁴⁵.

Cependant, cette controverse qui oppose les deux hommes trouve son aboutissement, à Valladolid, en 1550, par la victoire des thèses soutenues par Las Casas. Son plaidoyer consistera à affirmer l'humanité des Indiens⁴⁶.

Dans les dernières années de sa vie, il écrira : « Il n'existe aucune nation au monde, quelles que soient la barbarie et la férocité ou la dépravation de ses coutumes, qui ne puisse devenir un jour une nation policée dont les membres se comportent de façon humaine et conforme à la raison ».⁴⁷ Le rejet d'Aristote se fera de la façon la plus radicale : « Au diable Aristote ! Ce n'était qu'un païen et sa parole ne vaut rien lorsqu'elle contredit le contenu de l'Écriture. »⁴⁸

La néo-scholastique réussit à mener ensemble la théorisation de la sauvegarde du droit des Indiens à la souveraineté, et la reconduction de l'aristotélisme. Elle remodela le vieux thème du droit des gens. Elle le poussa jusqu'à l'absolue égalité entre la légitimité du droit des Indiens à être maîtres chez eux et le droit des nations européennes à l'être chez elles. En revanche, elle ne corrigea pas le récit biblique dans le passage capital de la malédiction liminaire sur Cham⁴⁹.

Bossuet apporte son appui à l'esclavage pratiqué par la France lors de ses disputes avec Jurieu. La discussion engagée par l'évêque de Meaux avec le pasteur protestant était subtile. Jurieu soutenait que l'esclave était libre faute d'un

accord librement consenti entre lui et le maître. Bossuet niait l'existence d'un tel pacte qui lui semblait incompatible avec l'état de servitude. « De condamner cet état, ce serait entrer dans les sentiments que M. Jurieu lui-même appelle outrés, c'est-à-dire dans les sentiments de ceux qui trouvent toute guerre injuste : ce serait non seulement condamner le droit des gens, où la servitude est admise, comme il paraît par toutes les lois, mais ce serait condamner le Saint-Esprit qui ordonne aux esclaves, par la bouche de saint Paul, de demeurer en leur état et n'oblige point les maîtres à les affranchir. »⁵⁰

Le portrait esclavagiste des noirs est grotesque⁵¹. Rousselot, par exemple, se situe parmi les auteurs qui hésitent à tracer une ligne claire entre la bête (l'orang-outang) et le Noir ; il est de ceux pour qui il appartient à la nature des Noirs et à leur destin d'être esclaves.

Pourtant il faut baptiser le Noir et il faut l'instruire dans la religion⁵². Le Code noir⁵³ naît de ce mouvement. Il s'agit en réalité d'une ordonnance promulguée par Louis XIV, en 1685, portant la signature posthume de Colbert. Il s'installe dans l'indifférence générale, totale de la pensée philosophique française, parfaitement au courant de la traite et de l'esclavage⁵⁴. « Le texte juridique le plus monstrueux de l'histoire moderne » accuse Louis Sala-Molins⁵⁵. Ce silence démontre avec éclat à quel point ce problème est négligeable. Malgré tout, si ce texte est profondément choquant en introduisant l'esclavage dans le droit français, il contribue cependant à adoucir le sort de l'esclave. Il faudra attendre le XVIII^e siècle pour que se lèvent quelques voix pour condamner l'esclavage⁵⁶. Cependant si les Lumières affirment l'égalité entre les Hommes, l'Autre reste limité par un déterminisme climatique étroit dans l'infériorité naturelle de sa situation. Cependant, si l'Europe a recouru massivement à l'esclavage – comme les autres peuples – elle sera aussi la première à l'éradiquer.

§2 – Les Lumières et la condamnation de la traite

Depuis la fin du XVI^e siècle, la science nouvelle se donne pour tâche de réduire à néant les prétentions narcissiques de l'homme en lui fixant sa place dans l'échelle des êtres et dans le cosmos. La Terre n'est plus le centre de l'univers, le cœur des préoccupations d'un Dieu unique, mais un grain de poussière semé dans l'infini par un hasard mathématicien. La science exalte l'orgueil de l'homme, lui affirmant qu'il est maître du cosmos, maître de sa destinée, capable de modeler l'univers à sa guise.

Au XVIII^e siècle, les sauvages et les barbares, contemporains lointains, mais synchrones de l'Européen, vont être situés dans une histoire universelle. À partir de Lafitau, l'un des premiers à systématiser la comparaison entre le sauvage et les Européens, le sauvage devient un primitif ; il prend place dans une série ordonnée, qui part du simple et progresse vers le complexe, et qui a valeur universelle.

On a pris l'habitude de désigner sous l'expression « philosophie des Lumières » la philosophie de l'Europe du XVIII^e siècle, caractérisée par la confiance en la raison (au moyen de laquelle les hommes peuvent, seuls, accéder à la connaissance), la critique des autorités traditionnelles (religieuses et politiques), l'invitation à penser et à juger par soi-même, l'optimisme qui comprend le mouvement de l'histoire comme le progrès parallèle du savoir, du bonheur et de la vertu. Selon cette présentation habituelle, ces traits constituent un horizon de pensée partagé par les principales philosophies de cette époque, malgré leurs différences.

L'expression « philosophie des Lumières » n'est pas l'invention tardive d'historiens des idées en quête de formules synthétiques : certains des philosophes du XVIII^e siècle, parmi les principaux, ont inscrit explicitement leur réflexion dans cet horizon. C'est le cas de Kant : « Les Lumières se définissent comme la sortie de l'homme hors de l'état de minorité, où il se maintient par sa propre faute. La minorité est l'incapacité de se servir de son entendement sans être dirigé par un autre. Elle est due à notre propre faute quand elle résulte non pas d'un manque d'entendement, mais d'un manque de résolution et de courage pour s'en servir sans être dirigé par un autre. Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières. »⁵⁷

La notion de « philosophie des Lumières », malgré l'usage généralisé qui en est fait, pose toutefois problème, et cela pour plusieurs raisons.

L'unité ainsi présumée des différentes philosophies du XVIII^e siècle est-elle effective ? A-t-on réellement affaire à une convergence, à une unité, sinon des doctrines, du moins des problématiques philosophiques ? La référence à la raison constitue ainsi, autour de 1750, un véritable « lieu commun ». Mais est-ce bien au même concept de raison que se réfèrent, par exemple, d'Alembert et Diderot, les deux principaux promoteurs de l'Encyclopédie ? Le premier s'inscrit explicitement dans la tradition cartésienne, valorise la rigueur et la clarté mathématiques ; le second se méfie des mathématiques, et, soucieux d'accompagner les avancées de la biologie naissante, revendique le droit de la conjecture, de l'imagination scientifique, du rêve et de l'approximation.

Le postulat unitaire impliqué dans cette notion risque de faire oublier la diversité, les divergences et les conflits qui font de cette philosophie un « champ de bataille ». Dans cet ordre d'idées, il faut se rappeler par exemple les critiques virulentes de Rousseau à l'égard de l'optimisme de ses contemporains. Dira-t-on que Rousseau n'appartient pas à la philosophie des Lumières, alors que sa pensée de l'État est tout entière dirigée contre le complexe théologico-politique ? Ou les transformations d'une philosophie comme celle de Diderot, qui cherche sa voie entre le déisme et l'athéisme, entre l'empirisme et le matérialisme ? Est-ce lorsqu'il en vient à concevoir la vie et la conscience comme les produits des transformations de la matière que Diderot est vraiment un philosophe des Lumières ? La place d'un philosophe comme Montesquieu est elle aussi singulière. À la différence de ses contemporains, qui réfléchissent sur la vie sociale et politique dans le cadre des théories du contrat, en se posant la question

de l'origine de la société (du passage de l'état de nature à l'état social), Montesquieu, lui, interroge sur les « principes » qui relient entre eux les « faits » de la politique. La problématique est radicalement autre.

À supposer même qu'il existe une unité et une spécificité du XVIII^e siècle en philosophie, la conçoit-on adéquatement en parlant de philosophie des Lumières ? Cette notion n'est-elle pas trop lâche ? N'est-ce pas plutôt toute philosophie qui, dans la lignée socratique, pourrait être caractérisée comme philosophie des Lumières ? Mais qu'est-ce alors qui spécifie cette époque de la philosophie, si l'on reconnaît qu'il existe d'autres « siècles des Lumières », ou que cette « tendance » est constante ? Il apparaît en tout cas que la référence aux seules « Lumières » ne saurait suffire.

On confond fréquemment, en recourant à un sens très lâche du mot « philosophie », idéologie des Lumières et philosophie des Lumières. Si par idéologie on entend un système de représentations et de valeurs, dominant dans une époque donnée, on reconnaîtra sans peine une « idéologie des Lumières » au XVIII^e siècle, dont les thèmes les plus fréquents sont effectivement la confiance en la raison, la dévalorisation du dogmatisme religieux, la croyance en un avenir heureux de l'humanité sous la direction des sciences et des techniques en progrès. De telles constantes idéologiques ne suffisent pas à définir un horizon philosophique. Si l'on cherche le sens philosophique de la notion de « philosophie des Lumières », il faut se demander à quelle conjoncture philosophique, à quels problèmes spécifiques, à quels concepts déterminés cette expression renvoie.

Plus qu'un ensemble d'idées déterminées, les Lumières impliquaient une attitude, une méthode de pensée. Selon le mot d'Emmanuel Kant, le mot d'ordre du siècle devait être « ose savoir ». Cependant, si les Lumières ne constituent pas une école de pensée univoque, ils partagent un même optimisme dans l'Homme.

Cette Europe-là a pensé la première la supériorité absolue de l'individu et de sa liberté sur les exigences collectives, elle a fait de cet individu l'horizon de toutes choses et permis, par cette sacralisation, le lent avènement de l'idéologie séculière des droits de l'homme. Ce siècle fut toutefois contradictoire, et les outils qu'il a forgés ont permis, de son temps et plus tard, de justifier le pire en même temps qu'ils servaient le meilleur.

La question est de savoir si les Lumières représentent ou annoncent une rupture dans l'histoire de la relation de l'Occident aux autres ou, au contraire, si elles sont le second moment fondateur de cette culture de la suprématie. Faut-il, au cas où l'on pencherait pour la dernière hypothèse, considérer les crimes contre l'autre perpétrés dans les siècles suivants comme leur descendance légitime ? L'histoire depuis le XIX^e siècle se résume-t-elle, en d'autres termes, à un combat éternellement recommencé entre les défenseurs des Lumières – qui y puisèrent les arguments de leurs luttes pour les libertés – et leurs adversaires, qui s'insurgèrent contre les principes qu'elles énoncèrent ? Ou cette pensée porte-t-elle aussi, les errements qui suivirent en s'employant, dès l'universel formulé, à fixer ses limites pour en instituer l'Europe la seule détentrice et gardienne ? C'est pourvue, en tout

cas, de ce nouveau bagage que cette dernière poursuit dans des formes renouvelées l'expansion commencée aux siècles précédents.

Dès leurs débuts, pourtant, les Lumières portent la marque de l'ambivalence dans laquelle est inscrite leur face sombre. Certes, les penseurs font désormais naître les hommes libres et égaux en vertu d'un droit naturel identique pour tous, qui ne sert plus à affirmer la supériorité, mais à fonder l'égalité. Mais, dès les débuts de sa mise en actes politiques, renonciation de ce principe ne vaut pas garantie de son respect par ceux qui l'énoncent. Et c'est largement en se réclamant des Lumières que les Européens entreprennent, au cours du siècle qui les suit, de les violer avec un remarquable esprit de système.

Tandis que s'élabore le mythe du « bon sauvage », le sauvage réel n'est guère connu ou décrit par lui-même. Considéré comme le témoin précieux d'un âge révolu de l'humanité, le peuple « cannibale » de Montaigne est en premier lieu le négatif de la société européenne. Chez Rousseau, l'homme naturel, le primitif est une entité abstraite qui lui permet de dénoncer les méfaits de la civilisation. Quant au réquisitoire de Montesquieu contre l'esclavage, il s'inscrit dans un combat intellectuel plus large en faveur des Lumières.

Dans la seconde moitié du siècle, en France, en Allemagne et en Écosse, les « histoires de l'homme » se multiplient, et le schéma évolutionniste devient lieu commun. Par ailleurs, la société – ou la sociabilité – devient un objet spécifique d'enquête et de réflexion. Montesquieu, dans *L'Esprit des lois*, insiste sur la nécessaire interdépendance des phénomènes sociaux. C'est un fonctionnaliste avant la lettre ; sa distinction entre la « nature » de la société et son « principe » (les passions, qui en sont le moteur) rend possible la considération comparative de l'organisation sociale. Il n'y a qu'un pas de la considération du politique à celle du social ; et c'est Démeunier qui, avec plus d'ambition que de profondeur, inaugure, dans *L'Esprit des usages et coutumes des différents peuples ou Observations tirées des voyageurs et des historiens*⁵⁸, la comparaison systématique des coutumes et des institutions des peuples du monde.

Enfin, le XVIII^e siècle voit naître la science de la nature. La nature n'est plus, chez Linné, le merveilleux résultat de la Création ; le système de la nature, en revanche, l'est. Désormais, on cherche, non seulement à améliorer la classification, mais à constituer une histoire de la nature. L'homme, tout en demeurant un être naturel et moral, fait partie du système et doit donc appartenir aussi à l'histoire naturelle. Les différences raciales deviennent l'objet, non plus seulement de descriptions interprétatives, mais de systématisation, de collectes et de séries, de mesures et de corrélations. Le dernier quart du XVIII^e siècle voit une imposante floraison de travaux sur la nature (et les variétés) de l'homme, de Buffon à Blumenbach et Camper.

La question qui se pose est dorénavant : « pourquoi le sauvage n'a-t-il pas progressé au même rythme que nous ? »

À partir de 1760, un nombre croissant de savants tentent de penser systématiquement et scientifiquement le problème de l'homme, physique et moral, social et naturel, variable historiquement et naturellement, mono-spécifique et racialement divers. En 1772, l'historien allemand Schlözer utilise pour la première fois le terme ethnographisch, voulant caractériser « une méthode linnéenne pour traiter de l'histoire particulière », celle de chaque peuple⁵⁹.

La pensée philosophique, tout particulièrement à partir du Siècle des Lumières, est remarquable dans son approche de l'homme par la primauté qu'elle accorde à la pensée sur les faits. La critique de l'ethnocentrisme devient une chose courante ; Fontenelle, Montesquieu ou Rousseau engagent le débat. La critique des préjugés est faite sans concessions.

L'anthropologie du Siècle des Lumières est particulièrement significative, car elle cherche à rendre compte de l'existence, récemment découverte, des nations sauvages, pour mieux l'opposer à celle du monde européen civilisé. Ce qui intéresse les philosophes, c'est de découvrir le sens des nations européennes. Dès 1749, Buffon, dans *De l'homme*, marquait très nettement la séparation entre l'homme et l'animal. Cependant, il cherchait en même temps à expliquer les causes des « variations dans l'espèce humaine ». Les critères que reconnaissait Buffon sont la couleur de la peau, la forme et la taille, enfin ce qu'il nomme le naturel. Si les deux premiers critères sont d'emblée corporels et visibles, le « naturel » renvoie à l'interprétation des comportements culturels. Mais, pour expliquer les variations tout en posant l'unité du phénomène humain, il faut croire qu'à partir d'un modèle originel les hommes se sont peu à peu distingués de lui pour « dégénérer » au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de la zone tempérée. Car, écrit Buffon, « c'est sous ce climat qu'on doit prendre le modèle ou l'unité à laquelle il faut rapporter toutes les autres nuances de couleur et de beauté ».⁶⁰

Ce sont donc des causes accidentelles qui font varier les nations qui peuplent la Terre, creusant ainsi l'écart entre l'Europe civilisée et le monde sauvage. Celle-là, par le progrès qu'elle manifeste, se doit de convaincre les sauvages de réintégrer la nature de l'homme. Et Buffon se félicite de ce que les sauvages « sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connaître la loi qui rendait les hommes si parfaits ». Ainsi l'Europe se voit offrir, en raison de la dégénérescence des sauvages, la mission de les ramener sous sa loi supérieure. Ce devait être l'alibi des conquêtes coloniales.

Cependant, la plupart des auteurs du Siècle des Lumières n'accordent aux peuples sauvages qu'une représentation mythique en regard de quoi ils élaborent l'idéologie de leur propre société et celle de ses transformations. L'homme sauvage est toujours opposé à l'homme civilisé et, le plus souvent, réduit à la qualité de « primitif ». L'histoire ainsi orientée renvoie les peuples sauvages dans l'enfance de l'humanité, et désigne l'Europe comme missionnaire de la civilisation après l'avoir été de la religion. C'est au nom de la « supériorité » du civilisé qu'il lui revient d'imposer le progrès et son ordre.

La « recherche » doit désormais vérifier la réflexion des philosophes. Les faits observés sont soigneusement triés : adoptés s'ils peuvent entrer dans le plus délirant des systèmes à la mode, rejetés s'ils s'en écartent. Les observateurs, les voyageurs sont loués s'ils rencontrent l'approbation des philosophes, traités d'imposteurs s'ils sont désavoués par les « salons ».

Ainsi, dans l'Europe des Lumières, on trace le programme de l'anthropologie ou « histoire naturelle de l'homme » ; ce programme reste abstrait et le lien entre des propositions générales, un corpus de données et une méthode de collectes et d'analyse n'est pas traduit dans une pratique ; néanmoins, il annonce l'éclosion des chaires universitaires, sociétés savantes, voyages d'exploration plus systématiques et la réalisation d'une nouvelle entreprise du savoir humain dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Sous l'influence des encyclopédistes, l'idée égalitaire tente de s'imposer. Le 4 juillet 1776, la *Déclaration de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique* « considère comme une vérité évidente par elle-même que les hommes naissent égaux ». Quelques années plus tard, *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* proclamée par la Révolution en 1789, reprise en 1793, affirme l'égalité de chacun devant la loi. Ce texte fut considéré longtemps comme un modèle et adopté par beaucoup de pays. Mais pendant une longue période, cette réaction libérale n'intéresse pas, ou très peu, le comportement du Blanc vis-à-vis de l'homme de couleur. Les mesures égalitaires ne visaient en fait que l'Européen⁶¹. En effet, il est frappant de constater que si, au Siècle des Lumières, les principes égalitaires tendent à être universellement admis, ils ne s'appliquent en fait qu'à la société européenne et ils ne concernent pas les rapports entre Blancs et gens de couleur.

Maintenant que les sauvages ont trouvé leur place dans l'ordre universel, on va pouvoir les étudier ; avec ce regard nouveau, on va les observer. Les sauvages vont rendre possible la véritable connaissance de l'homme à l'état de nature. Dans un mémoire présenté en 1796 (publié un an plus tard) à la « Société des Observateurs de l'Homme », de Gérando l'explique. Les Lumières ayant enfin reconnu « que le véritable maître est la nature », l'ère des vaines théories est close, la science de l'homme peut se constituer et elle sera « une science naturelle, une science d'observation, la plus noble de toutes »⁶².

Pour Rousseau, l'inégalité apparaît quand l'homme abandonne son isolement et son indépendance pour se rassembler en société : la culture des terres, leur partage et l'instauration de la propriété sont la source d'une inégalité sociale, morale et politique inhérente aux sociétés humaines⁶³. Dans *Le Discours sur l'origine de l'inégalité* Rousseau dépeint l'état de nature comme un âge d'or : sans désirs superflus, sachant trouver dans la nature la satisfaction de ses modestes besoins, l'homme est véritablement heureux, car c'est un « être libre dont le cœur est en paix et le corps en santé ». Ce tableau a contribué de façon décisive à l'élaboration du mythe du « bon sauvage »⁶⁴.

Avec Rousseau, la différence manifeste entre les peuples est complètement dédagée des déterminations raciales et de l'histoire naturelle des espèces. À l'opposé de tous les animaux, l'homme, de par sa supériorité, peut vivre selon un « état de nature » puisque, tout en restant isolé, il peut commander en même temps à cette nature qui l'entourne. L'homme ne dépend pas des autres hommes dans l'état de pure nature, il est libre et par là se distingue de l'animal. Mais, en usant de cette liberté, il invente à chaque moment son histoire. Celle-ci peut manifester diverses formes selon que les hommes vivent dans l'état de nature ou qu'ils se constituent en sociétés. « Celui qui voulut que l'homme fût sociable toucha du doigt l'axe du globe et l'inclina sur l'axe de l'univers. À ce léger mouvement, je vois changer la face de la terre et décider la vocation du genre humain. »⁶⁵ L'état de nature, « qui n'a peut-être pas existé », laisse ouverte la possibilité d'existence aux sociétés politiques fondées sur l'inégalité au service des plus forts. L'homme est donc renvoyé d'abord à sa liberté originelle et puis, de révolution en révolution, à son destin politique qu'il doit maîtriser pour y réintroduire sa liberté. L'homme connaît ici sa pleine dimension, qu'il soit sauvage ou bien lié par le contrat social.

En 1771, Bougainville publie le *Voyage autour du monde*, récit de ses explorations dans les îles océaniques : l'ouvrage provoque un engouement général pour Tahiti et ses « bons sauvages » qui inspire à Diderot son *Supplément au voyage de Bougainville*. Le Supplément se présente sous la forme d'un dialogue entre deux personnages, qui évoquent les particularités des mœurs tahitiennes. Diderot met en évidence la liberté des habitants du Pacifique, en particulier dans le domaine de la sexualité, ainsi que les conséquences de la colonisation européenne.⁶⁶

Après avoir été admise par de nombreux écrivains du XVII^e siècle comme Boileau⁶⁷, Fénelon, La Bruyère, l'idée de déterminisme climatique et géographique revient en force à l'aube des Lumières, vraisemblablement sous la poussée d'une littérature de voyage sans cesse plus abondante⁶⁸. Cette découverte de l'Autre renvoie à toute la fantasmagorie européenne. L'Autre est déprécié de façon définitive au travers d'une théorie qui accrédite les préjugés⁶⁹. Aussi est-il probable qu'émerge dès cette époque le paradoxe qui restera si longtemps au cœur des débats sur les origines et qui freinera la pensée anthropologique au XVIII^e siècle. Comment inscrire la diversité de la nature humaine dans un discours rationnel, tout en maintenant son unité fondamentale ?

On comprend l'attrait qu'exerce alors la théorie des climats dans l'élaboration de systèmes philosophiques et même scientifiques qui cherchent une cohérence interne dans le rapport des hommes à leur environnement : la différence de latitude explique celle des mœurs et par conséquent les écarts entre institutions ou gouvernements⁷⁰. Nature, culture et société peuvent être pensées à l'intérieur d'une dynamique préfixée, mais dialectique, et non dissociées dans un chaos comme le constat de diversité aurait pu le laisser craindre.

La notion d'un déterminisme géographique s'accorde avec deux tendances majeures de la philosophie des Lumières : d'une part, elle fournit un contenu

concret et l'esquisse d'une confirmation expérimentale ; d'autre part, en supposant les hommes individuellement ou collectivement passifs à l'action du milieu naturel, elle rejoint l'hypothèse sensualiste, et surtout l'interprétation matérialiste qu'en donnent fréquemment les disciples français de Locke⁷¹. Dans ce contexte, *l'Essai sur le génie et le caractère des nations*, publié à Bruxelles en 1743 par l'abbé d'Espiard de la Borde, marque une étape par son sujet lui-même, traité en fonction du postulat suivant⁷²: « Le climat est, de toutes les causes, la plus universelle, la plus puissante »⁷³.

Cependant si les Lumières condamnent l'esclavage, Montesquieu contribue à enfermer l'Autre dans un déterminisme climatique étroit. Plus symbolique nous paraît sa notoriété qui, par la force de ses convictions, a porté la théorie des climats à son acmé, c'est-à-dire à un point de systématisation fatal à sa crédibilité philosophique. Il est clair pour Montesquieu que les lois doivent corriger autant qu'elles le peuvent le déterminisme géographique, mais, en définitive, quel degré de développement peut-on attendre, compte tenu d'un enchaînement inéluctable des causes et des effets ? La thèse climatique s'impose par son autorité même si elle ne fait pas l'unanimité... Mais il appartient à Montesquieu d'avoir fourni un meilleur cadre conceptuel, plus élaboré et par ailleurs appliqué au seul domaine politique, ce qui explique partiellement le retentissement considérable de la théorie des climats dans *L'Esprit des lois*.

Nul doute que Montesquieu a été influencé par les thèses médicales contemporaines puisqu'il inaugure son livre XIV (troisième partie) – le premier des quatre consacrés aux rapports des lois avec la nature du climat –, par une explication physiologique des effets du froid et du chaud sur les activités humaines (chap. II)⁷⁴. « Climat » signifie donc ici « température », définition courante à l'époque qu'entérinera l'Encyclopédie peu après à la fin du XVII^e siècle, Antoine Furetière donnait dans son *Dictionnaire universel*⁷⁵ deux formules bien distantes de celle-ci, la première comme « espace de terre dans lequel les plus grands jours d'été vont jusqu'à une certaine heure », la seconde d'une « terre différente de l'autre, soit par le changement des saisons, ou des qualités de la terre, ou même des peuples qui y habitent, sans aucune relation aux plus grands jours d'été ».

Pour Montesquieu, en vertu de la situation géographique des lieux où vivent les hommes apparaît leur tempérament. On serait tenté de ne voir là que la reconnaissance du phénomène naturel d'adaptation tel que nous le concevons entre les êtres vivants et leur milieu physique. Mais la notion de température entraîne un clivage entre chaleur-mollesse d'une part et froid-vigueur d'autre part, donc entre l'indolence des uns et la vitalité des autres. À partir du principe de causalité⁷⁶, la dialectique de Montesquieu s'avère implacable puisqu'elle aboutit à « une espèce de fixisme historique redoutable »⁷⁷: « Il ne faut donc pas être étonné que la lâcheté des peuples des climats chauds les ait presque toujours rendus esclaves, et que le courage des peuples des climats froids les ait maintenus libres. C'est un effet qui dérive de sa cause naturelle »⁷⁸.

Pour autant l'auteur apporte des nuances à son système⁷⁹.

L'aspect spéculatif du problème fut rapidement perçu comme une menace par la génération des philosophes matérialistes regroupés autour du baron d'Holbach et d'Helvétius. Dans deux ouvrages – *De l'esprit* (1758) et *De l'homme* (1772), Helvétius réintègre les domaines abandonnés par Montesquieu et d'autres, c'est-à-dire, selon ses termes, « l'expérience et l'histoire. »⁸⁰

Aux causes physiques il substitue les « causes morales », principalement responsables de l'inégalité entre les hommes. Peut-être se souvient-il des thèses de l'abbé Dubos lorsqu'il interroge ainsi le passé : « Pourquoi les sciences et les arts, tour à tour cultivés et négligés chez différents peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats ? »⁸¹. Par l'affirmation de la volonté humaine dans le devenir humain, Helvétius s'oppose au fatalisme et à l'eurocentrisme implicitement inclus dans la théorie des climats, supprimant ainsi la division géographique entre peuples libres et populations esclaves. Les cycles de l'histoire – naissance, apogée, déclin des empires – s'expliquent par la corruption parce qu'en « se poliçant les Nations perdent insensiblement leur courage, leur vertu, et même leur amour pour la liberté »⁸². À la même époque, Nicolas-Antoine Boulanger s'appuie sur l'un des grands principes de la loi naturelle – l'amour de soi – dans ses *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, affirmant que « ce serait tout accorder au physique aux dépens d'une infinité de causes morales et politiques qui ont pu y concourir (...). Quel que soit le pouvoir des climats sur les divers habitants de la terre, nous pouvons être certains, par exemple, qu'il n'y a aucune action physique qui puisse éteindre dans l'homme le sentiment naturel de ses plus chers intérêts. »⁸³ Au milieu de ce concert d'opinions presque aussi systématiques que les thèses qu'elles combattent, Diderot tempère et arbitre avec finesse. Reprenant Helvétius, le voici qui corrige de la sorte : « Il dit : l'influence du climat est nulle sur les esprits. Dites : on lui accorde trop »⁸⁴.

Au Proche-Orient, Volney se trouve au contact de l'extrême misère engendrée par le despotisme, notamment au cours de terribles famines dans les villes et campagnes égyptiennes. Face à cette réalité humaine insupportable, il se place d'emblée sur le terrain politique, avec pour postulat de base que « les hommes de tous les temps sont unis par les mêmes intérêts et les mêmes jouissances »⁸⁵.

Aussi s'attaque-t-il violemment aux formulations catégoriques de Montesquieu, pétries selon lui de préjugés ancestraux hérités des Grecs et des Romains qui ont transmis l'idée de la mollesse asiatique, alors que l'histoire de l'Antiquité laisse le témoignage de peuples actifs et conquérants. Volney lui-même constate la vivacité naturelle de nombreux travailleurs – paysans ou matelots – malgré la forte chaleur. Sa dialectique est d'une clarté égale à celle de Montesquieu, avec l'avantage considérable d'une connaissance de l'Orient et d'une hypothèse moins discriminatoire que le déterminisme géographique : « Toute activité, soit de corps, soit d'esprit, prend sa source dans les besoins ; que c'est en raison de leur étendue, de leurs développements, qu'elle-même s'étend et se développe »⁸⁶. Inutile de nier l'influence et les interactions du milieu sur les hommes puisque partout ceux-ci adaptent leur mode de vie à la nature du sol, des

vents et à l'hydrographie, etc. Et pointe déjà, sous la plume du voyageur, la nécessité d'une définition du climat au contenu expérimental et sur des fondements épistémologiques plus conformes aux acquis récents des sciences de la terre : « Que veut-on dire par pays chauds ? Où pose-t-on les limites du froid, du tempéré ? Que Montesquieu le déclare, afin que l'on sache désormais par quelle température l'on pourra déterminer l'énergie d'une nation, et à quel degré du thermomètre l'on reconnaîtra son aptitude à la liberté ou à l'esclavage »⁸⁷.

Montesquieu prend cependant nettement parti contre l'esclavage des Noirs⁸⁸, en utilisant le procédé polémique de l'ironie⁸⁹. De même, il stigmatise les mauvais traitements infligés aux juifs⁹⁰. Par delà la théorie climatique, la contribution de Montesquieu est incontournable.

De manière paradoxale, ce qui avait initialement réactivé la théorie des climats au début du siècle va causer son déclin, tout en lui donnant une orientation scientifique concrète⁹¹. Sous l'impulsion de la pensée des Lumières, les voyageurs s'attachent alors, dès le dernier quart du siècle, à observer les peuples étrangers sous l'angle du fonctionnement de leurs institutions.

La théorie des climats n'a pas survécu aux attaques des matérialistes en raison de son incapacité à instaurer un moyen terme entre nécessité et liberté. Elle reste un point d'ancrage historique dans la recherche d'un équilibre entre nature, société et politique. Si l'on considère que l'ethnologie naissante prend en charge la réflexion sur le concept de fait culturel en répondant peu à peu au problème de la diversité des mœurs, l'explication climatique ne relève plus que des réalités auxquelles s'adaptent les hommes. Il reste pourtant une béance idéologique pour tous ceux qui veulent justifier l'écart de développement entre les nations.

C'est pour cette raison que la doctrine de l'unité du genre humain fut combattue aussi au Siècle des Lumières au nom de considérations qui se voulaient déjà scientifiques. Voltaire voit entre les peuples de la Terre de telles différences qu'il croit qu'il existe une autre espèce d'hommes sauvages. Il distingue des degrés qui vont de la « stupidité » et de l'« imbécillité » à la « raison commencée », pour atteindre chez certains peuples le stade de la « raison perfectionnée » qui suppose la reconnaissance du vrai Dieu. C'est sur « ces différents degrés de génie et ces caractères des nations qu'on voit si rarement changer » que Voltaire proclame la supériorité des nations policées et la logique de leur domination partout dans le monde. Et s'il proteste contre les atrocités des conquérants, c'est qu'il voudrait voir triompher la civilisation non par la violence, mais seulement par le droit et la raison.

Voltaire affirme ainsi son polygénisme : « un homme vêtu d'une longue soutane noire, écrivait-il dans son *Traité de métaphysique* (1734), les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes sans barbe, ne viennent pas du même homme ». L'ancien élève des jésuites s'insurgeait donc contre l'enseignement qu'il avait reçu ; mais il se conformait à la vue commune en plaçant les Noirs tout au bas de l'échelle : les Blancs étaient « supérieurs à ces nègres, comme les nègres le sont aux singes, et comme les

singes le sont aux huîtres »⁹². Par ailleurs, il condamne aussi dans le même temps les offenses faites aux noirs⁹³.

Voltaire n'hésite pas à reprendre les stéréotypes chrétiens sur le juif asocial, haïssant les non-juifs, et surtout usurier – le mot « juif » était d'ailleurs passé dans l'usage pour désigner « un homme qui prête à usure, qui vend exorbitamment cher »⁹⁴.

Vingt ans plus tard, Voltaire développait sa vision anthropologique dans son célèbre *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Après avoir posé qu'il « n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos (...) sont des races entièrement différentes », il appliquait spécifiquement aux Nègres l'épithète « d'animaux » ; puis, se référant aux auteurs anciens, il parlait des « espèces monstrueuses (qui) ont pu naître de ces amours abominables », entendant par là les accouplements entre singes et Nègresses⁹⁵. Plus loin, l'existence du Nouveau Monde lui fournissait d'autres arguments en faveur du polygénisme – et le polygénisme à son tour lui permettait de proposer des justifications « naturelles » à l'esclavage⁹⁶. L'édifice anthropologique de Voltaire est couronné dans le chapitre traitant de l'Inde, à laquelle il attribue une ancienneté ou une priorité qui lui permet de démystifier à loisir l'enseignement judéo-chrétien, en jouant notamment sur les étymologies : Adam ne vient-il pas d'Adm, et Abraham, de Brama⁹⁷? Voltaire s'en tint à des procédés polémiques de ce genre jusqu'à la fin de ses jours, qu'il s'agisse des attaques antijuives de son célèbre *Dictionnaire philosophique* (1764)⁹⁸, ou des pointes antijésuites de la *Défense de mon oncle* (1767). Ces attaques contre les Juifs ont d'abord pour objectif de ridiculiser l'Ancien Testament⁹⁹ et de faire passer ainsi son antichristianisme. À ce propos le Cardinal Lustiger avance l'explication suivante : « Voltaire n'est pas chrétien et je crois que l'antisémitisme de Hitler relève de l'antisémitisme des Lumières et non d'un antisémitisme chrétien »¹⁰⁰. Léon Poliakov a tenté de démontrer que le rationalisme scientifique des Lumières avait été une des sources du racialisme.

Sans se lasser, il ressasse les inepties, les turpitudes, les abominations qui, à ses yeux, ont marqué l'histoire des Hébreux, « brigands exécrables »¹⁰¹. Cette « horde vagabonde, ignorante et grossière », empruntant ses croyances et ses rites aux nations voisines, se distingue d'abord par son aliénation d'esprit : « Il n'y a pas une page dans la Bible, qui ne soit une faute, ou contre la géographie, ou contre la chronologie, ou contre toutes les lois de la nature, contre celles de l'histoire, contre le sens commun, contre l'honneur, la décence et la probité »¹⁰². « Ces animaux féroces appelés juif »¹⁰³ se caractérisent aussi par les pratiques les plus odieuses : sacrifices humains, anthropophagie, coprophagie, inceste, lubricité démente, bestialité, assassinats en chaîne, etc. Tout atteste ici la folie d'une humanité égarée, le « bon roi David » en étant la figure la plus représentative. Bref ; « on est tantôt en colère et on a tantôt envie de pouffer de rire quand on lit l'histoire des Hébreux »¹⁰⁴.

Il a donc préféré accentuer « l'horrible tableau » du judaïsme, sans toujours prendre ses distances envers les préjugés hostiles dont souffraient les juifs de la

part des chrétiens. Dans ses *Nouveaux Mélanges* (1756), il conclut une évocation fort critique des Hébreux par ces lignes en forme de définition : « Un peuple ignorant et barbare, qui joint depuis longtemps la plus sordide avarice à la plus détestable superstition et à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent et qui les enrichissent. »¹⁰⁵

Voltaire a donc accumulé les sarcasmes contre les juifs. En 1942, Henri Labroue, agrégé d'histoire, ancien député de la III^e République, titulaire en Sorbonne de la chaire nouvellement créée d'ethnologie et d'histoire du judaïsme, fournit à la politique hitlérienne et vichyssoise la caution d'un recueil de textes sous le titre *Voltaire antijuif*¹⁰⁶.

Au demeurant, la contribution des Lumières a été décisive. Elles ont permis, en France, après un long processus, d'aboutir à l'interdiction définitive de l'esclavage en 1848.

Section II – Le progrès et son ordre

Au milieu du XIX^e siècle, l'industrialisation qui transforme le monde semble annoncer le règne victorieux de la Science. Les sciences de la vie et de l'homme prennent un essor remarquable. La biologie, l'ethnologie et l'anthropologie physique, l'histoire, la psychologie, la sociologie, la psychosociologie, s'imposent en se prévalant des méthodes qui ont fait leurs preuves à propos du monde inanimé.

Ce constat de l'augmentation du savoir, en quantité comme en précision et en efficacité, représente le premier moment dans l'élaboration de la doctrine du Progrès. Au début du XVII^e siècle, Francis Bacon donne ses lettres de noblesse philosophiques à la thèse fondatrice du prométhéisme moderne, selon laquelle l'augmentation des connaissances implique un accroissement du pouvoir de l'homme sur la nature¹⁰⁷. Il est clair que, dès ses premières élaborations au XVII^e siècle, l'idée de progrès fait référence à l'accroissement du savoir, à l'augmentation du pouvoir humain, à la marche vers le bonheur, ainsi qu'à l'amélioration des dispositions morales. La conception baconienne des progrès du savoir comme augmentation du pouvoir de l'homme sur la nature est la plus conforme au modèle descriptif, le plus neutre possible quant aux jugements de valeur, qu'on peut construire de la « civilisation moderne », pour en montrer la nouveauté singulière.

Un modèle a été dessiné par Bertrand de Jouvenel : « Prend quelque huit mille ans, les pouvoirs du genre humain se sont accrus lentement et par paliers, et sans que des acquis locaux, fussent nécessairement diffusés ni même transmis. C'est seulement depuis une dizaine de générations qu'ils ont pris un essor ininterrompu et successivement accéléré : c'est là ce qui constitue le caractère essentiel et fournit la meilleure définition de la civilisation moderne. »¹⁰⁸

Caractère cumulatif, continuité, accélération des progrès, en tant que facteurs d'accroissement de la puissance humaine : tels sont les premiers traits qu'on peut

reconnaître à l'idée de progrès comme création intellectuelle signant l'entrée dans la modernité.

Nous allons essayer de comprendre comment la plupart des savants de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ont pu inscrire leurs travaux sur l'altérité sous le signe du progrès. À tort ou à raison, ces scientifiques en élaborant les théories raciales prétendaient inscrire leur démarche en réalisant une utopie. Le miracle de la science. Qu'ils aient pu dévoyer les idéaux de progrès auxquels ils ont rattaché leurs travaux, c'est certain. Pour autant il importe de retrouver dans le courant utopiste tout d'abord les éléments qui ont pu contribuer à la définition de ce qui deviendra l'eugénisme.

L'homme futur sera homme nouveau, meilleur, de meilleure qualité, en tout supérieur à l'homme actuel, et plus heureux que lui. L'humanité parfaite se profile à l'horizon. Tel est le sens de l'histoire, son bon sens et son sens espéré. La grande promesse de perfection et de bonheur est en principe sans limites. Le progrès repose sur une utopie : l'utopie d'un homme nouveau que l'on ferait artificiellement évoluer (§1 – L'utopie ou la mise en forme d'un monde eugénique).

En effet, si la science a réussi à percer les mystères de la nature, elle doit pouvoir aboutir à la découverte des lois de la nature humaine et de la société. Présente dans le domaine de la réflexion et de la création littéraires – l'œuvre de Zola et le mouvement réaliste-naturaliste de la fin du siècle dernier en font foi –, la référence à la science est désormais incontournable.

De plus, l'humanité traverse une période de son histoire qui, plus tard, sera appelée – dans la première moitié du XIX^e siècle – celle des empires coloniaux. Ces empires correspondent aux langues des grandes puissances européennes, l'anglais, le français, l'allemand. Le portugais et l'espagnol sont devenus des langues de civilisation en Amérique centrale et méridionale plus que des langues impériales. Le Danemark s'étend en Islande et au Groenland, enfin la Russie achève de tailler un empire continental dans les pays du Moyen-Orient et de l'Asie.

Les fonctionnaires-administrateurs, les magistrats envoyés par les puissances impériales ont pris conscience du fait qu'en face d'eux se dressaient des sociétés avec leurs règles. Si les missionnaires ont encore la certitude d'apporter la Vérité et de sauver des âmes, les fonctionnaires coloniaux n'ont pas d'autre raison d'agir que leur conviction d'apporter un meilleur mode de vie par une certaine conception de la propriété corporelle et la diffusion d'outils simples à l'origine de nouvelles techniques de la matière. Beaucoup pensent aussi que l'idéal démocratique – qui met si longtemps à se répandre effectivement en Occident – est aisément exportable par l'école, en une génération.

L'idée d'évolutionnisme est donc devenue tout naturellement la religion laïque du colonialisme, utile parce qu'elle était vraie et vraie puisqu'elle était utile. Il ne s'agit donc plus, cette fois encore, de rechercher pour comprendre, mais de

démontrer la véracité de systèmes philosophiques préconçus : de les imposer à la masse à l'aide de vastes synthèses retraçant « l'évolution de l'humanité ».

Le colonialisme est aussi la forme institutionnalisée de la hiérarchie des races et d'une pensée à prétention humanitaire, affirmant les « devoirs de l'Occident » face aux civilisations « inférieures ». À la fin du XIX^e siècle, la France de la III^e République était partagée entre un message universaliste proclamant l'égalité de tous et un colonialisme tous azimuts. La domination des « non-civilisés » par les « civilisés » était justifiée par le « retard » des premiers et légitimée par la « mission civilisatrice » des seconds. C'est ce que Pierre-André Taguieff appelle le « dilemme républicain à la française ». On affirme dans l'abstrait et sur le registre de l'explicite des valeurs universelles, on énonce des propositions métaphysiques : tous les hommes sont égaux en dignité, en aptitudes, en droits, tandis qu'aux colonies on assiste à des pratiques de hiérarchisation de groupes légitimant des modes de domination et d'exploitation. Ce paradigme dominant dans la seconde moitié du XIX^e siècle avait tout pour plaire et pour durer, car il entrait en résonance avec nombre d'évidences culturelles de la modernité. C'est le sophisme du perpétuel « retard », fondé sur une conviction première : les retardataires ne rattraperont jamais les plus rapides sur la voie du progrès évolutif. Ce paradigme, qui est celui de la religion du Progrès, permet de remettre éternellement à plus tard les lendemains meilleurs. C'est bien ce dilemme moderne qui caractérise tout particulièrement « l'âge d'or » de la France républicaine. L'exigence explicite d'universalité est toujours démentie par les normes implicites des comportements des dominants. Les colonisateurs placent leur action sous les auspices du progrès et, quand bien même ils le dévoient, ils prétendent l'incarner en mettant en œuvre la colonisation.

Cette appréciation de l'idée du progrès légitimera donc la colonisation¹⁰⁹ européenne (§ 2 – La colonisation ou l'Europe à la conquête du Monde). Les empires européens seront, à la fin du XIX^e siècle, à leur apogée. Toutes les nations d'Europe occidentale (France, Allemagne, Belgique, Hollande, Italie, Espagne, Portugal) participeront sous des formes diverses, mais chacune pour leur part, à ce mouvement d'expansion.

§1 – L'Utopie ou la mise en forme d'un monde eugénique

Si l'utopie ne postule pas un regard sur l'Autre au travers de la race, elle nous intéresse cependant à deux titres. Tout d'abord, parce que ce mouvement va contribuer à fixer une représentation des sciences qui en fait la clef de voûte des sociétés humaines de demain. Ensuite, parce que la cité utopique prétend améliorer l'Homme et que pour ce faire elle laisse peu de place à la différence quand elle apparaît comme une tare. Une étape décisive dans l'approche scientifique de l'Autre.

En toute rigueur, l'histoire de l'utopie ne commence qu'au début du XVI^e siècle puisque c'est en 1516 que Thomas More fait paraître son *Court traité sur la meilleure forme de gouvernement*, qu'il situe sur une « île nouvelle, appelée

Utopie ». Thomas More invente donc le mot : Utopia, construit à partir du grec ou, « non, ne... pas », et de topos, « région, lieu », est le nom d'une île située « en aucun lieu »¹¹⁰. Avec ce texte, More fonde aussi un genre littéraire¹¹¹. Mais le concept est plus ancien que le mot. Les fondateurs du genre utopique, Thomas More au XVI^e siècle, Bacon ou Campanella au XVII^e, se réclament de l'héritage de l'Antiquité, et d'abord des grands auteurs qui ont inauguré la réflexion politique sur la cité idéale. Au premier rang desquels, Platon¹¹², Aristote ou encore Hésiode¹¹³ dont les œuvres sur la cité juste sont tenues pour fondatrices, puis saint Augustin¹¹⁴ et les théologiens du pouvoir spirituel.

Le jeu de More consiste à montrer que l'Autre monde est de ce monde. La nouveauté de l'ouvrage tient à ce que cette société idéale est, ici-bas, l'œuvre des hommes eux-mêmes : l'environnement naturel n'est pas idéalisé, comme dans les légendes de l'Âge d'or ; les Utopiens sont des hommes comme les autres, marqués par la Chute et le péché ; ils n'ont bénéficié d'aucune grâce divine particulière¹¹⁵. S'ils sont parvenus à chasser les maux et les vices, c'est simplement en construisant une autre organisation sociale¹¹⁶.

Dès sa découverte, l'Amérique représente un monde sur lequel se projette massivement l'imaginaire utopique¹¹⁷, avec ses attentes, ses espérances et ses rêves¹¹⁸. Territoire d'un Âge d'or préservé, lieu de l'accomplissement des prophéties, Atlantide redécouverte, terre de missions pour des communautés régénérées, elle peut d'autant plus jouer ces rôles qu'on comprend, peu à peu, qu'elle forme un véritable continent jusqu'ici inconnu, un monde nouveau¹¹⁹. Christophe Colomb est convaincu d'approcher du paradis terrestre¹²⁰. Vasco de Quiroga, un missionnaire lecteur de l'*Utopie* de More, considère en 1535 qu'on a raison d'appeler cette terre le Nouveau Monde, « non parce qu'on vient de la trouver, mais parce que, par ses habitants et par presque tout, elle est comme les premiers temps de l'Âge d'or ». Quant aux habitants, ils sont représentés tantôt comme de « bons sauvages » proches de l'innocence naturelle, tantôt comme des « cannibales » à peine humains. Déjà, dans cette tension entre fiction et réalité qui caractérise l'utopie, certains tentent de réaliser leurs rêves par la fondation de colonies, dont l'Amérique est la terre d'élection. Cette rencontre, de même que la découverte des civilisations aztèque et inca, est pour l'Europe une expérience décisive de l'altérité.

Dans la cité utopique de More, l'adultère est puni d'esclavage. L'État contrôle les mariages et les divorces ; les malades incurables sont invités à se suicider pour ne pas rester à la charge de la collectivité. Toute l'activité humaine y est organisée¹²¹. Les guerres ne sont légitimes que pour préserver la paix et une grande tolérance règne en matière de religion afin de garantir la paix sociale. Cette religion se veut naturelle et se fonde sur la raison.

Ainsi, au nom de la justice sociale, More renonce à la liberté des mœurs pour y substituer une vie entièrement normalisée et codifiée. L'œuvre de More établit le cadre dans lequel viendront s'inscrire les utopies classiques ultérieures, même si ces dernières présentent des divergences notables avec le modèle initial. Prenant souvent la forme d'un récit de voyage, elles associeront la vision utopique de

l'auteur à un discours critique de l'État, tout en mettant en scène une rationalisation totale de la ville, des campagnes et de l'ensemble de la société. Il inaugure un des motifs essentiels de la modernité, du courage ou de la témérité modernes, fondé sur ce que le Siècle des Lumières appellera la perfectibilité humaine¹²².

Après More, le genre littéraire utopique s'épanouit. Tantôt ce sont des traités politiques, qui empruntent la forme de la fiction pour donner de la vie au régime qu'ils décrivent ou pour se mettre à l'abri des censures ; tantôt ce sont des voyages de fantaisie, romans satiriques ou explorations de mondes extraordinaires.

De ces ouvrages se dégagent certains traits caractéristiques de la pensée utopique. *La Cité du Soleil* de Campanella¹²³ décrit une société où, jusque dans le détail, tous les aspects de l'existence sont collectivement réglés¹²⁴. *La nouvelle Atlantide* de Francis Bacon¹²⁵ est une cité gouvernée par la communauté des savants, grâce à qui se déploie « l'empire de l'homme sur la nature ». Et si *l'Oceana* de Harrington¹²⁶ propose un régime de démocratie parlementaire qui protège les biens de chacun, le *Code de la nature* de Morelly¹²⁷ fait l'éloge de l'abolition de la propriété privée¹²⁸, condition première d'une véritable transformation sociale.

Le rêve du « surhomme » hante déjà la *Nouvelle Atlantide*. On y trouve un programme de recherche et de réalisations, en même temps, qu'une profession de foi extraordinaire en la science¹²⁹. *La Nouvelle Atlantide* se veut un ensemble de propositions crédibles et réalisables libéré du carcan religieux¹³⁰. C'est un projet de société où Bacon s'est efforcé de faire de la science un mythe afin de la faire entrer dans l'imaginaire européen. Bacon ne se préoccupe pas dans la *Nouvelle Atlantide* de donner une liste de lois ou de décrire une constitution idéale. Pour lui, la meilleure constitution est de toute façon celle qui organise la société par et pour la science. De plus, dans son esprit, le but de toute société est d'assurer le bonheur moral et matériel des hommes ainsi que de garantir les bonnes mœurs. Cet objectif est pleinement atteint pour les habitants de Bensalem grâce à la science, bien plus que par ses lois et sa forme de gouvernement. Le livre donne d'ailleurs bien l'impression que l'autorité scientifique est au dessus de l'autorité civile. *La Nouvelle Atlantide* est incontournable pour comprendre la genèse de la constitution de la pensée scientifique occidentale¹³¹, à partir du XVI^e siècle.

Au XVIII^e siècle apparaît une autre forme de récit utopique, où l'on voyage dans le temps, où la société idéale se découvre à la faveur d'un saut dans l'histoire hors du présent. La foi dans le progrès va bientôt s'emparer de ce motif pour faire de l'utopie la promesse d'une réalité à venir¹³².

Le genre utopique est marqué par la critique tous azimuts, l'engouement pour la raison et les sciences, le culte du progrès et la recherche du bonheur. Une pléiade de textes utopistes tend à radicaliser la laïcisation de l'État et de l'Homme au nom de la raison, seule capable d'abolir les passions. L'utopie se fait plus scientifique et la nature y remplace la religion. Si la société connaît une évolution,

c'est celle du progrès de la raison et des sciences plutôt que celle, imprévisible, dictée par l'Histoire.

L'idée de progrès est définitivement intégrée à l'utopie, qui connaît un grand succès en véhiculant des promesses de bonheur futur pour tous les hommes. La préoccupation centrale des utopistes de ce temps est, sans contexte, celle du bonheur dont la réalisation passe par les progrès parallèles de la raison et de la justice sociale. L'objectif de la société utopique est d'atteindre ou de retrouver l'harmonie. Dans ce dernier cas, l'utopiste défend la thèse selon laquelle la vie primitive des premiers hommes a été perturbée par les progrès matériels et scientifiques qu'il rend responsables de la dépravation des mœurs observée dans les sociétés de son temps (ex : Diderot dans le *Supplément au voyage de Bougainville*¹³³ et Morelly dans *Le Code de la nature*). L'exemple des Indiens d'Amérique inspire fortement cette vision de l'homme à l'état de nature, où tous les hommes travaillent et ne manquent de rien. Dans la même filiation, Rétif de La Bretonne, auteur d'une œuvre utopique prolifique (en particulier, *Les Métapatagons*¹³⁴), se réclame d'un idéal communautaire agricole et rompt avec le caractère géographiquement lointain de la cité utopique en la réintégrant dans l'histoire réelle.¹³⁵

Comme les auteurs de son temps, Condorcet fait preuve d'une foi profonde dans les progrès infinis de l'homme ; il rend la perfectibilité humaine irrésistible et nécessaire. Condorcet est un chantre incorrigible du progrès¹³⁶. Dans *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Condorcet exalte la perfectibilité indéfinie de l'homme. Ce livre a été écrit dans des circonstances étonnantes¹³⁷ qui ont largement contribué à en assurer le succès immédiat et durable. Dans cet ouvrage, Condorcet s'attache à démontrer que l'humanité a progressé à travers les âges et que les progrès futurs de l'homme seront illimités¹³⁸. D'après l'analyse du passé, il estime que le perfectionnement humain que l'on peut attendre n'a pas de bornes. De même, il croit que les hommes pourront étendre sans fin leurs connaissances, et ce, malgré nos capacités limitées. En effet, pour Condorcet, la quantité de vérités à laquelle peuvent accéder les sciences est illimitée. Il identifie bien la surpopulation comme un danger possible, mais se déclare tout aussitôt confiant quant aux possibilités des hommes de résoudre ce problème grâce aux progrès techniques ou moraux, par exemple en apprenant à limiter leur descendance.

Dans un dernier temps, Condorcet examine les possibilités du perfectionnement physique humain. Il pense que les progrès sociaux et l'amélioration de l'hygiène conduiront à des hommes plus robustes¹³⁹. Pour Condorcet, ce dixième chapitre ne relève pas du rêve, mais de la prévision. Il y décrit un projet moral et politique ainsi qu'un programme de maîtrise scientifique de la nature et des mécanismes sociaux. À ses yeux, l'homme doit s'affranchir du hasard et marcher sur la voie de la vérité qui mène au bonheur. Cette volonté de contrôle et cette vision rationnelle de la société sont bien celles de la tradition utopiste.

Pour autant, la position de Condorcet, bien que toujours pétrie des meilleures intentions, apparaît plus ambiguë. Quand Condorcet s'interroge sur la possibilité de perfectionner nos organes, quand il espère la prévention des difformités ou la naissance de « surhommes » de génie, quand il nous offre une vision mécanisée de l'homme, quand il prône une surveillance épidémiologique systématisée, quand il appelle au contrôle de la biologie animale, notamment via la procréation artificielle, il est bien le précurseur d'un certain discours normatif et interventionniste de la biologie contemporaine. Condorcet est universaliste, anticolonialiste et son regard à l'Autre ne repose pas sur une logique de race. Pour autant, sa vision normative de l'homme et la construction artificielle de son devenir peuvent contribuer à fragiliser l'Autre. Les médecins eugénistes du XIX^e siècle prétendront – à tort peut-être – réaliser une utopie, être les premiers à construire un homme nouveau et le réaliser grâce au miracle de la science.

Surtout, selon André Béjin¹⁴⁰, Condorcet a ouvert la voie à « l'eugénisme républicain », défini comme « un projet biopolitique d'amélioration de l'espèce humaine dans le cadre de nations, mis en œuvre au profit de la masse des citoyens dans le respect des droits de l'homme » et sous la direction éclairée « d'un clergé scientifique se posant comme pédagogue du peuple »¹⁴¹. Sa contribution à la pensée eugénique est bien exprimée par le souhait d'une politique de « perfectionnement de l'espèce humaine » qui passerait non seulement par l'allongement de la durée de vie, mais aussi par l'amélioration des « facultés humaines ». Cependant, « eugéniste républicain », Condorcet n'envisage aucune contrainte ou ségrégation des individus pour parvenir à ce but. Il reste à s'interroger sur la signification de certaines sentences comme : « Peut-on avoir un autre but que de multiplier les êtres bien conformés, capables d'être utiles aux autres et de faire leur propre bonheur ?... »¹⁴²

Ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle que l'utopie en vient à désigner un projet politique ou social. Ainsi, l'utopie se retire du terrain de la littérature pour s'investir massivement du côté du réel ou de ce qui aspire à l'être. Expériences locales et perspective globale deviennent, pour deux siècles, les deux visages de l'utopie en acte, selon qu'il s'agit d'inventer de nouveaux rapports sociaux en fondant des communautés à la marge du monde majoritaire, ou d'inscrire toutes les luttes actuelles dans l'horizon de l'émancipation humaine, dans la grande promesse du règne de la liberté¹⁴³

L'époque des révolutions est naturellement celle où l'utopie cesse d'être seulement une fiction littéraire pour devenir portée par l'ébranlement de la société, un principe de refondation de la réalité politique et sociale. Tel est, par exemple, le rôle joué dans la France révolutionnaire par l'idée de souveraineté nationale. Il s'agit de donner corps à ce sujet collectif, formé par l'ensemble des citoyens, dont toute loi tire sa légitimité. Son unité, sans doute impossible à réaliser dans la vie politique, se manifeste aux yeux des acteurs de l'époque dans ces grands moments de fusion que sont les fêtes révolutionnaires¹⁴⁴

Saint-Simon¹⁴⁵ et ses successeurs prônent l'instauration d'un nouveau pouvoir spirituel confié aux savants¹⁴⁶. Owen¹⁴⁷ fonde lui aussi ses espoirs sur le

développement industriel. Fourier¹⁴⁸ entend se servir des passions humaines, non pas contradictoires, mais complémentaires, pour faire naître l'harmonie¹⁴⁹.

En Europe, jusqu'aux révolutions de 1848, les aspirations utopiques sont essentiellement marquées par leur optimisme idéaliste, qu'illustrent les thèmes de la république universelle et de la fraternité des peuples. Après le milieu du siècle intervient une cassure. À l'unanimité de la période romantique succède dans le mouvement social une vision de l'histoire dominée par les rapports de classe et l'âpreté de leurs affrontements.

Ce sont les penseurs socialistes qui contribueront le plus au genre utopique à cette époque, alors même que leur but n'était pas d'écrire des utopies. Par rapport au siècle précédent, le socialisme s'est fait plus technique et plus économique, plus précis et moins moral. L'idée de progrès n'est plus associée au retour vers la Nature et surtout, la naissance d'un prolétariat miséreux incite les socialistes à rechercher de nouvelles solutions. Après 1850, l'utopie se diversifie ; le machinisme continue à alimenter la réflexion utopique tandis que la contre-utopie se développe. Dans ce contexte, les doctrines socialistes mettent en avant l'émancipation du prolétariat, au besoin par la violence, comme condition de l'avènement du règne de la liberté. Les utopistes s'intéressent désormais à la réalisation concrète de l'utopie qui glisse alors vers le programme d'action : disparition du chômage et de la misère du prolétariat ; bien être pour tous¹⁵⁰.

Au XIX^e siècle, les utopies sont d'abord scientifiques¹⁵¹. À la fin du siècle, la fée Électricité illumine les ténèbres, les moyens de communication rapprochent les hommes et suppriment les distances : les Expositions universelles créent pour un instant le monde idéal que façonnent les techniques toutes-puissantes tandis que les scientifiques exaltent les merveilles de la science et créer une mythologie moderne¹⁵².

« Organiser scientifiquement l'humanité, tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse, mais légitime prétention. » C'est en ces termes qu'Ernest Renan, dans *L'Avenir de la science*, résume l'une des utopies majeures du XIX^e siècle, celle que promet la « religion du progrès ».

Pour beaucoup d'utopistes, en particulier au XIX^e siècle, il faut inverser le sens du temps, en plaçant l'Âge d'Or, non plus au commencement, mais à la fin, comme le terme de l'histoire et du progrès. La critique du présent disparaît dans la mesure où ce dernier n'est plus qu'une simple étape dans la marche inéluctable de l'Histoire vers le progrès. Peu à peu, en particulier lorsque l'idée de progrès devient un principe de compréhension de l'histoire humaine, la notion d'utopie apparaît, non plus comme le résultat volontariste de la décision de réformateurs soucieux du bien humain, mais comme ce vers quoi tend le processus historique. C'est, au XIX^e siècle, le temps des philosophies de l'histoire. Pour certains, l'utopie est l'horizon de l'Histoire, et il convient d'accélérer le processus pour se rapprocher du règne de la liberté.

Les tentations prométhéennes de l'utopie sont toutes ordonnées au rêve de repousser, voire d'annuler toutes les limites des pouvoirs humains, ainsi qu'au désir d'expérimenter tous les possibles. C'est la philosophie du « Pourquoi pas ? » appliquée à toutes les dimensions de la condition humaine. N'entraver nul projet, n'empêcher aucune expérience, exiger une totale liberté de faire et d'agir.

La construction de « l'homme nouveau », indissociable de celle de la société nouvelle, est un processus sans fin d'ascension vers les sommets, et qui impose d'écarter tous les obstacles. Sa norme fondamentale, c'est la maîtrise de plus en plus grande, par l'homme, de la nature et de sa propre nature. La conscience rationnelle doit régner : rien ne doit lui rester étranger, inaccessible, inconnu. Il s'agit aussi de tout soumettre à la rationalité instrumentale, au contrôle technique, voire de tout reconstruire, tout refabriquer. La norme est la maîtrise rationnelle et technicienne sans frontières, par laquelle l'humanité vise à réaliser la perfection sur la planète à travers des travaux à la fois titanesques et de haute précision. De soi sur soi, de soi sur tout. Rien qui ne soit indéfiniment malléable, modifiable, recomposable, recombinaison.

Voilà donc une des formes du message d'espoir qu'un technicisme scientifique jubilatoire propose à son public, outre l'accélération de la conquête de l'univers d'un côté, permettre à l'humanité future de faire des enfants artificiellement meilleurs, et, de l'autre, programmer à la tolérance, par l'éducation, tous les humains à venir. Cependant, on se demande ce que deviendront, dans ce monde de rêve, les enfants de cauchemar rejetés en principe par une humanité eugéniste. Car tout projet eugéniste se fonde sur une conception normative de l'humanité, incompatible avec le principe de tolérance, qui suppose de respecter le droit à la différence, y compris lorsque celle-ci est interprétée comme expression d'une déficience, d'une pathologie ou d'une anomalie.

Dans l'espace thématique de l'utopisme technicien, le projet eugéniste se rencontre presque toujours, et y joue souvent un rôle central.

Dans l'histoire des courants eugénistes qui se forment en France à la fin du XIX^e siècle, il existe de concert un projet malthusien d'amélioration de l'espèce.

Le projet du contrôle des naissances, diffusé à la fin du XIX^e siècle par le mouvement néo-malthusien – au nom de l'humanisme – a pu être reformulé dans la perspective de la « sélection humaine », en particulier dans les milieux libertaires. Contrôler la procréation, certes, mais selon la « qualité » autant, voire plus que selon la « quantité ». La hantise des eugénistes néo-malthusiens est la venue au monde d'enfants « dégénérés », incarnations et facteurs du malheur humain. Tel est l'objectif déclaré de la ligue de la régénération humaine, fondée en 1896 par le pédagogue libertaire Paul Robin. Le médecin et philanthrope Sicard de Plauzolle précise que « le néomalthusianisme a pour but l'amélioration de l'espèce, sa régénération, par un procédé de sélection scientifique, la procréation rationnelle, ayant pour principe la valeur des enfants plutôt que leur nombre, et leur limitation aux ressources individuelles et aux besoins sociaux »¹⁵³. Face aux virulentes attaques visant Robin, l'éminent érudit Salomon Reinach,

militant dreyfusard, prend la plume pour réaffirmer que « la propagande néo-malthusienne a pour but de substituer la réflexion à l'instinct, la prévoyance à l'insouciance, l'Homo sapiens à la brute »¹⁵⁴. L'acte procréateur, déplore Pinard en 1903, est resté ce qu'il était « à l'âge des cavernes », un simple « acte instinctif » : il est temps de « civiliser » l'instinct sexuel « le seul de nos instincts n'ayant pas été civilisé »¹⁵⁵.

L'eugénisme a été susceptible de séduire sur l'intégralité de l'échiquier politique. À la fin du XIX^e siècle, les eugénistes socialistes privilégient la question de la « qualité » biologique, fondement de la sélection des procréateurs, sans opter d'une façon consensuelle pour la restriction des naissances ou pour le natalisme. Le chef de file de l'école sélectionniste française, Georges Vacher de Lapouge, théoricien des races, eugéniste, se prétendant socialiste, se montre ainsi convaincu, en 1896, qu'entre socialisme et eugénisme l'alliance est à la fois naturelle et nécessaire. Il existe une pluralité de socialismes et dans ces mouvances Lapouge incarne à son époque une tendance minoritaire qui n'est jamais parvenue à s'imposer à hauteur de ce qu'en attendait son théoricien.

« Le socialisme (...) a un programme d'intérêt général et d'autorité qui est juste l'opposé du système d'incoordination et de pillage chacun pour soi qui caractérise en pratique les démocraties. (...) Le socialisme, en tout cas, sera sélectionniste ou il ne sera pas : il n'est possible qu'avec des hommes autrement faits que nous, et ces hommes, la sélection peut les faire. »¹⁵⁶

Lapouge revient plus précisément, en 1899, sur les similitudes entre socialisme et eugénisme, deux formes d'interventionnisme étatique, deux programmes dirigistes visant l'un et l'autre à corriger l'évolution sociale et culturelle selon un idéal de perfection. Il s'agit pour Lapouge de justifier et de favoriser le rapprochement, voire la synthèse entre ces deux projets distincts, jusque-là concurrents, de « refonte »¹⁵⁷ de la nature humaine.

Il faut créer un homme nouveau¹⁵⁸.

Ce culte laïque du progrès est aussi présent dans la sphère artistique. Le mouvement futuriste, cette avant-garde qui se fait connaître avec la publication du « Manifeste de Marinetti »¹⁵⁹ le 20 février 1909, peut être considéré comme un symptôme à la fois fondateur et révélateur du siècle : la haine du passé, qu'il faut abolir, l'exaltation frénétique de la machine et de la vitesse, l'appel à la violence salvatrice contre tout « passéisme », autant de traits qui dessinent jusqu'à la caricature une forme nouvelle de culte du moderne, celle de l'utopie technique¹⁶⁰. L'imaginaire utopiste se confond ici avec l'optimisme technicien et la vision prométhéenne d'une humanité toute-puissante, qui doit se traiter elle-même comme matière première l'un travail d'autotransformation, impliquant la maîtrise rationnelle de la procréation :

Dans ces années, un peintre comme Fernand Léger, fasciné par l'esthétique de la machine, hanté par la concurrence que fait à l'art « l'objet fabriqué, absolu

polychrome, beau en soi », introduit l'élément mécanique en peinture comme « une arme offensive permettant de brutaliser la tradition ».

En 1924, Léon Trotski décrit, avec l'enthousiasme du visionnaire, l'humanité future en cours de construction, en commençant par l'exercice de la puissance illimitée de l'homme armé de la machine :

« L'Homo sapiens, maintenant figé, se traitera lui-même comme objet des méthodes les plus complexes de la sélection artificielle et des exercices psychophysiques. Le genre humain n'aura pas cessé de ramper à quatre pattes devant Dieu, le Tsar et le Capital pour se soumettre ensuite humblement aux lois obscures de l'hérédité et d'une sélection sexuelle aveugle. (...) Par là, il se haussera à un niveau plus élevé et créera un type biologique et social supérieur, un surhomme, si vous voulez. (...) La construction sociale et l'éducation psychophysique de soi deviendront deux aspects d'un seul et même processus. Tous les arts (...) donneront à ce processus une forme sublime. (...) L'homme deviendra incommensurablement plus fort, plus sage et plus subtil ; son corps deviendra plus harmonieux, ses mouvements mieux rythmés, sa voix plus mélodieuse. Les formes de la vie deviendront dynamiquement belles. L'homme moyen s'élèvera à la hauteur d'un Aristote, d'un Goethe, d'un Marx. Et sur cette crête, de nouveaux pics s'élèveront. »¹⁶¹

Allonger, perfectionner, alléger, soulager, combler, embellir : dans la nouvelle pensée utopique fondée sur l'idée de progrès, au-delà de la suppression des limites – laissant espérer celle des besoins, désirs et plaisirs, par leur entière satisfaction, dans la meilleure des sociétés possibles – il y a la promesse de l'élimination du vieillissement et de la mort elle-même. Et aussi la perspective de la création d'un homme amélioré dans toutes ses facultés. Revanche finale, victoire totale de Prométhée.

L'humanité « régénérée » ressemble fort à une post-humanité, créée certes par l'éducation, par la pédagogie révolutionnaire, mais aussi par une systématisation de l'hygiène, et par un contrôle de la procréation. Dans l'utopie communiste, l'homme nouveau est l'homme de l'avenir, le produit ou le résultat de la société régénérée. Aux grands travaux requis pour remodeler l'ensemble du monde naturel s'ajoute le projet non moins titanesque d'améliorer tous les caractères de l'espèce humaine. Le communisme prométhéen de Trotski se présente bien comme l'héritier de l'utopisme progressiste des Lumières, qui comporte le rêve d'un contrôle rationnel de la reproduction humaine – la visée d'une « sélection sexuelle » rationalisée, arrachée au règne du hasard, impliquant une désacralisation de celle-ci. La nature est ce qui doit être conquis, maîtrisé par la science et transformé par la technique, et idéalement entièrement reconstruit, au terme d'une reprogrammation systématique

Cet imaginaire prométhéen, où l'optimisme historique se marie avec un utopisme technicien mâtiné de scientisme peut fonctionner dans divers contextes. Il a traversé le XX^e siècle, imperméable au doute, chez les chantres de l'humanité

conquérante et de l'avenir radieux, comme l'atteste ce récent hymne au Progrès dû au paléontologue Yves Coppens :

« Qu'on cesse donc de peindre l'avenir en noir ! L'avenir est superbe. La génération qui arrive va apprendre à peigner sa carte génétique, à accroître l'efficacité de son système nerveux, à faire les enfants de ses rêves, à maîtriser la tectonique des plaques, à programmer les climats, à se promener dans les étoiles et à coloniser les planètes qui lui plairont. Elle va apprendre à bouger la Terre pour la mettre en orbite autour d'un plus jeune Soleil. Elle va comprendre le processus de l'évolution biologique et comprendre aussi que c'est l'éducation qui rend tolérant. »¹⁶²

Une idée du progrès qui prend aussi la forme, en cette fin de XIX^e siècle, de la colonisation. La République coloniale consacre cet idéal d'un empire qui pacifie et qui apporte les lumières des Droits de l'Homme et du Citoyen.

§2 – La colonisation ou l'Europe à la conquête du monde

L'universalisme, auquel se réfèrent les colonisateurs, prétend intégrer dans la modernité les peuples qu'il vise, les y dissoudre par assimilation en assurant à chaque personne un traitement individuel égalitaire, celui des Droits de l'Homme et du Citoyen qui trouve son origine dans l'esprit des Lumières. La philosophie des droits de l'homme qui en émerge découle toute entière de la pensée de l'universalité, articulée autour d'une recherche de la naturalité de l'homme.¹⁶³ Ainsi c'est à partir d'un universalisme prétendu que le colonisateur a pu légitimer son entreprise et se croire investi d'une mission civilisatrice fondée sur sa supériorité naturelle¹⁶⁴. Cependant, cette République coloniale a pu contribuer à pacifier des régions entières ou à éradiquer des pandémies. Il ne s'agit pas de faire ici le bilan de la colonisation. Simplement, la colonisation européenne se substituait à d'autres formes de pouvoir auprès de populations qui n'apparaissent pas non plus comme des modèles. Aucune originalité donc si ce n'est dans le discours sur les motivations humanistes.

La classification de l'espèce humaine en races s'inclut dans le mouvement d'analyse systématique des groupes vivants entrepris par Linné¹⁶⁵ au XVIII^e siècle. À ses débuts, elle reposait uniquement sur les données morphologiques, les seules perçues et immédiatement utilisables¹⁶⁶. Les savants ont alors classé l'homme dans une espèce, un genre, une classe, parmi les autres êtres vivants. La prétention scientifique de la pensée raciale classique se met véritablement en place au début du XIX^e siècle avec la naissance de la biologie, la notion d'inné, le classement des êtres vivants. Les savants ont alors été tentés de gommer la distinction philosophique ou religieuse entre l'homme, doué de raison et de responsabilité, donc de liberté, et les autres êtres vivants.

Le darwinisme culturel qui inspire la pensée anthropologique du XIX^e siècle légitime donc la colonisation qui ne serait pas le produit d'une certaine conjoncture politique, mais celui d'une structure biologique ; en somme, un cas

particulier de la compétition naturelle. Ce qui est spécifique des Européens, c'est d'avoir élaboré cette doctrine au nom de la science. La science légitime dorénavant le rejet de l'Autre¹⁶⁷ parce qu'elle prétend pouvoir découvrir sa véritable nature.

Légitimé par la science, confirmé par son niveau technique, admettant comme une vérité d'évidence les inégalités naturelles, l'europpéen devient, à ses propres yeux, le type humain le plus achevé, d'une supériorité incontestable, modèle de référence tant sur le plan physique que culturel.

L'Européen s'arroge le droit de coloniser l'indigène puisque l'Autre est un être scientifiquement inférieur qu'il faut civiliser et évangéliser. Même s'il subsiste quelques esprits critiques,¹⁶⁸ ce sentiment s'impose au plus grand nombre. En effet, l'Autre est stigmatisé¹⁶⁹. « L'indigène » est un non-être dont le statut est au mieux folklorisé dans un rapport paternaliste, comme les « Babaorum » de Tintin au Congo, au pire traité de « bougnoule », « melon », « raton », « bamboula », « kroumir », « niakoué » suivant les latitudes où l'on se trouve.¹⁷⁰

La colonisation se développe dorénavant au nom du progrès. Ainsi, Jules Duval¹⁷¹ énonce en 1862 :

« La colonisation constitue l'une des faces les plus brillantes de l'humanité. Elle est le rayonnement extérieur des familles humaines ; elle est l'exploration, le peuplement et le défrichement du globe. Elle est source de progrès : la richesse et le bien-être doivent, grâce à un travail bien organisé, remplacer peu à peu la misère et la stérilité sur tous les points du globe ».

Élisée Reclus, dans son œuvre¹⁷², pose un problème intéressant. Comment interpréter l'expansion européenne ? S'il condamne les abus de l'affairisme et les excès de la colonisation, il ne la répudie pas pour autant, pas plus que la majorité des penseurs progressistes et révolutionnaires du temps¹⁷³. Elle lui paraît inévitable et elle ouvre des possibilités nouvelles pour l'histoire humaine¹⁷⁴. Bien sûr, Élisée Reclus n'attribue pas une telle magie à une supériorité raciale, mais il n'échappe pas toujours aux catégories de classement qui font alors autorité et à l'imprégnation de l'anthropologie physique et de la psychologie des peuples¹⁷⁵. Comme dans l'ensemble de la littérature du XIX^e siècle, les Africains sont en bas de l'espèce humaine¹⁷⁶. Ceux pour qui Reclus éprouve la plus grande sympathie sont les Indiens parce qu'il leur reconnaît une parenté indo-européenne¹⁷⁷.

Dans un passage étonnamment moderne, Reclus présente le progrès comme un réseau qui tend à unifier le monde :

« La prétendue loi du progrès, déterminant le transfert successif du foyer mondial par excellence dans le sens de l'Orient à l'Occident, n'a qu'une valeur temporaire, locale, et d'autres mouvements sériels ont prévalu en diverses contrées, suivant la pente du sol et les forces d'attraction que suscitent les conditions du milieu. Mais n'est-il pas évident, pour les membres de la grande famille humaine, que le centre de la civilisation est déjà partout, en vertu de mille

découvertes et applications qui se font chaque jour, ici ou là, et se propagent aussitôt de ville en ville sur la rondeur de la Terre ? Les tracés imaginaires que les histoires d'autrefois dessinaient sur le pourtour du globe sont noyés, pour ainsi dire, sous le flot d'inondations qui recouvre maintenant toutes les contrées : c'est vraiment ce déluge de savoir dont parlait l'Évangile, à un autre point de vue, comme devant s'étendre également sur toutes les parties du monde »¹⁷⁸.

Pour autant, ce progrès se heurte à de nombreuses difficultés, ce qui nous conduit à ce propos pessimiste, mais malheureusement fondé de Spencer¹⁷⁹.

« Tôt ou tard, l'histoire se partagera en deux périodes : celle du Hasard et de l'ignorance barbare, celle de la Science ou de la Raison, comme le disaient déjà les Encyclopédistes. On s'est trop hâté de faire remonter l'histoire moderne à l'avènement de la Réforme, période où ceux qui se croyaient en possession de la vérité voulaient aussi l'imposer de force. L'humanité ne finit par marcher droit qu'après avoir essayé de toutes les manières possibles d'aller de travers ».

C'est à partir d'une conception républicaine des droits de l'homme et des Lumières que les colonisateurs de la III^e République prétendent partir à la conquête de l'Afrique. En effet, le discours racial était tenu par des esprits qui crurent que l'entreprise d'éducation civilisatrice des peuples indigènes allait apporter outre-mer l'esprit des Lumières et libérer les Barbares de l'ignorance et de la servitude

Jules Ferry, artisan de l'éducation nationale et républicain dans l'âme, justifiait l'entreprise colonisatrice et impérialiste française en ces termes : « un mouvement irrésistible emporte les grandes nations européennes à la conquête des terres nouvelles. (...) C'est pourquoi aucune condamnation morale ne doit être portée sur les colonisateurs modernes, même s'ils se trouvent amenés à pratiquer les méthodes des anciens conquistadores ; au contraire, les uns comme les autres illustrent ce que la race humaine a fait de mieux »¹⁸⁰.

À cette apologie de l'impérialisme, Jules Ferry joint un argument humanitaire qui se trouve être en continuité avec sa politique d'éducation : la France se voit investie d'une « mission éducatrice et civilisatrice » et le colonialisme n'a pas pour but d'exploiter, mais de « civiliser les races inférieures ». Devoir des « races supérieures » vis-à-vis des « races inférieures », l'entreprise d'assimilation des indigènes se fondait sur un double présumé : que la France détient des valeurs universelles qui légitiment son sentiment de supériorité et qu'elle a le droit, ou le devoir, de les exporter.

Léon Blum, le futur artisan du Front populaire, déclare en 1925 : « Nous admettons le droit et même le devoir des races supérieures d'attirer à elles celles qui ne sont pas parvenues au même degré de culture et de les appeler aux progrès réalisés grâce aux efforts de la science et de l'industrie (...) Nous avons trop d'amour pour notre pays pour désavouer l'expansion de la pensée, de la civilisation française ».

Ouverte le 6 mai 1931, l'exposition coloniale internationale de Vincennes est restée dans les mémoires comme l'apothéose de la colonisation française et européenne. Le ministre des Colonies, Paul Reynaud tira les leçons de son succès (34 millions d'entrées) dans son introduction au livre d'or de l'exposition, imprimé le 8 octobre 1931¹⁸¹.

« Parler de ce que l'on connaît est une grande force. Cette force, les auteurs de ce livre la possèdent. Qui peut mieux parler de notre empire colonial que ceux qui ont travaillé à le maintenir et à le développer ? Pour le révéler à ceux qui l'ignorent, il leur suffit de se souvenir. Il leur appartient de nouer la chaîne entre le passé et le futur, en montrant les résultats de leur effort, ils apprendront aux jeunes à le continuer.

Le Français a la vocation coloniale. Cette vérité était obscurcie. Les échecs passagers du XVIII^e siècle avaient fait oublier deux siècles d'entreprise et de réussite. En vain, depuis cent ans, nous avons retrouvé la tradition, remporté des succès magnifiques et ininterrompus : Algérie, Indochine, Tunisie, Madagascar, Afrique occidentale, Congo, Maroc. Malgré tout, le préjugé subsistait le Français, répétait-on, n'est pas colonial. Il a fallu l'exposition actuelle et son triomphe mou pour dissiper les nuées. Aujourd'hui la conscience coloniale est en pleine ascension. Des millions et des millions de Français ont visité les splendeurs de Vincennes. Nos colonies ne sont plus pour eux des noms mal connus, dont on a surchargé leur mémoire d'écoliers. Ils en savent la grandeur, la beauté, les ressources ils les ont vues vivre sous leurs yeux. Chacun d'eux se sent citoyen de la grande France, celle des cinq parties du monde.

Cette révélation vient à son heure. Alors que la lutte économique est plus sévère que jamais, les colonies enseignent aux Français le courage et la confiance. Elles n'accueillent point les faibles, il faut avoir l'âme bien trempée pour y prospérer et seulement pour y vivre. L'élite qu'elles exigent et qu'elles tonnent aura le corps robuste et le cœur sans défaillance ceux a qui manqueraient ces qualités, s'élimineront d'eux-mêmes la rudesse de la tâche à accomplir fera les solides ouvriers.

Si le nombre est restreint de ceux qui doivent y travailler, tous en France en profiteront. Déjà la France extérieure est le plus gros client de la France d'Europe et le premier de ses fournisseurs le quart de la production totale de nos tissus de coton est absorbé par nos colonies. Que de chômeurs si ce débouché se fermait brusquement.

Et ce n'est qu'un début maintenant que nous avons pris une conscience impériale nous avons le droit d'espérer d'immenses résultats. Mise au service de la France d'outre-mer, l'étonnante ressource financière de la France d'Europe lui apportera une merveilleuse fécondité. Les emprunts que le Parlement a votés en faveur des colonies vont permettre à l'État d'y répandre les disciplines de la production moderne en subordonnant à leur adoption son aide financière.

La mise en valeur de la France extérieure fournira pour longtemps à notre ambition collective un idéal sans cesse renouvelé.

Là ne s'arrête pas l'élan imprimé à notre pensée et à notre activité par nos colonies. Elles ne nous donnent pas seulement une leçon de solidarité impériale, elles élargissent encore nos vues. Elles nous montrent toutes les puissances occidentales associées dans cette œuvre magnifique qui est la colonisation. C'est pour cela que notre Exposition coloniale devait être internationale. Elle nous a apporté comme une réduction de la Société des Nations qui a fait de Vincennes une concurrente de Genève.

Le livre d'or n'eut pas été l'image fidèle de la réalité. S'il ne nous eut pas montré l'œuvre colonisatrice de la France encadrée dans l'œuvre des autres nations, toutes ensemble souscrivant d'un égal effort au progrès moral et matériel : plus de civilisation et plus de richesse pour un plus grand nombre d'hommes. »

C'est pourquoi la nostalgie de l'époque coloniale se teinte parfois en France d'un discours vaguement progressiste, où l'on suggère qu'on ne faisait rien d'autre que d'aider les enfants des écoles à accéder à l'universel en leur enseignant, dans toutes les colonies, qu'il y a deux mille ans l'histoire commençait pour eux, comme en métropole, avec « nos ancêtres les Gaulois ».

L'universalisme européen repose sur la foi dans le progrès des sciences, un progrès sans limite qui devient la mesure de tout. Le positivisme contribuera de façon définitive à asseoir la supériorité incontestée des nouvelles sciences révélées.

Les figures de la déspéciation sont multiples. Cependant quelque soit la forme considérée, elle conduit inéluctablement à une domination qui est aussi économique. Si nous avons d'appréhendé l'esclavage et la colonisation qui en sont les formes les plus éculées, la « liste » n'est pas pour autant exhaustive. Au XIX^e siècle, l'ouvrier est intimement lié, à la figure du dégénéré, alcoolique, lubrique et violent. Cette image dépréciée n'apparaît pas ex nihilo. Sous l'antiquité déjà, le travail manuel était l'apanage de l'esclavage. La frontière entre l'être humain et l'animal semble déjà floue. Jusque dans ses traits, le paysan semble incarner cette ubiquité. Une animalité qui justifie son exploitation.

« Je vis alors, assis sur une souche, ayant une massue en main, un vilain qui ressemblait fort à un Maure, laid et hideux à démesure. Je m'approchai de ce vilain et vis qu'il avait plus grosse tête que roncine ou autre bête, cheveux mêlés en broussailles, front pelé de plus de deux empan de large. [...] Il était appuyé sur sa massue, vêtu de très étrange façon. Ce n'était vêtement de toile ni de laine, mais de deux cuirs nouvellement écorchés, cuir de taureaux ou cuir de bœufs. Le vilain se dressa sur ses pieds dès qu'il me vit approcher. Je ne savais s'il voulait me toucher, mais je me fis prêt à me défendre et vis alors qu'il demeurait tout coi et sans bouger. Il était juché sur un tronc qui avait bien sept pieds de long. Il me regardait, ne disant mot pas plus que ne ferait une bête. Et je croyais qu'il ne

savait parler ou qu'il n'avait point de raison. Toutefois tant m'enhardis que je lui dis : « Va, dis-moi si tu es une bonne créature ou non ? »

Il me dit : « Je suis un homme. »¹⁸²

Au XIX^e siècle, la race va contribuer à développer une doctrine inégalitaire en cherchant à démontrer l'origine biologique de l'infériorité sociale.

Cette rhétorique reprend le thème des « deux races » qui avait servi à justifier la domination de la noblesse (issue des Francs) sur les roturiers (descendants des Gallo-Romains vaincus). L'ouvrier apparaît ainsi, et particulièrement sous la Monarchie de juillet, à la fois comme un criminel en puissance et comme un révolutionnaire potentiel. Il est ainsi rarement critiqué comme adversaire politique, ce serait légitimer sa forme de contestation.

Ces différenciations tendent à devenir, sur le plan social, absolues et irréductibles. L'autre est enfermé, emprisonné, soit dans ses caractéristiques culturelles, soit dans ses « données biologiques », les unes et les autres « immuables », ce qui efface inexorablement toute idée de ressemblance et d'égalité. Les partisans les plus intransigeants de l'inégalité sociale n'ont pas hésité à inventer les « races » du prolétaire, des pauvres ou des femmes, certes indistinguables par leur couleur de peau, mais différenciées, selon eux, par leur comportement, leurs habitudes, leur « culture », leurs capacités physiques et intellectuelles. Il s'agit de distinguer l'autre par des caractéristiques « biologiques » ou « culturelles » pour l'exclure ou l'exploiter. Alexis Carrel, dans *L'homme, cet inconnu*, enfonce le clou :

« Dans les pays libres, tels que les États-Unis et la France, chacun a eu, dans le passé, la liberté de s'élever à la place qu'il était capable de conquérir. Ceux qui sont aujourd'hui des prolétaires doivent leur situation à des défauts héréditaires de leur corps et de leur esprit. »

La science n'est pas, comme le voudrait le positivisme, une connaissance pure, sans liaison avec le monde réel et les luttes sociales. Les énoncés et les propositions scientifiques sont conçus et véhiculés à travers le champ idéologique dominant. Il n'existe pas de « rupture épistémologique » entre la science et l'idéologie, mais une articulation spontanée et une fusion réciproque. Le produit de la réflexion des savants, dès lors qu'il s'exprime dans un langage symbolique ou discursif, inclut la réalité matérielle dans ses présupposés cognitifs.

Ainsi, il n'y a pas de science innocente, surtout lorsqu'elle prétend définir le « devenir de l'homme » et fournir des modèles de gestion à la société. Les biologistes sont amenés à introduire leur vision sociale, leurs croyances, leurs préjugés moraux quelque part dans la définition qu'ils donnent de la vie et du vivant.

De cette manière, les tentatives mécanistes et réductionnistes visant à expliquer l'homme et la société exclusivement par la nature biologique trouvent aussi leur origine dans les antagonismes sociaux et la lutte idéologique, lutte à laquelle les

scientifiques prennent activement part, en essayant d'analyser, d'interpréter et d'apporter des solutions aux conflits du monde dans lequel ils vivent. Dans ces théories philosophico-scientifiques destinées à « sauver l'humanité », ils préconisent en dernier ressort la sauvegarde du système en place.

L'idéalisme biologique, issu du positivisme, est une tendance substantielle. En faisant abstraction de la réalité socio-historique et de l'activité concrète de l'homme, il cherche à discréditer le rôle de la conscience humaine dans la transformation de la société, à neutraliser les antagonismes, à occulter la lutte des classes et à maintenir le statu quo. En donnant des explications « naturelles » aux phénomènes sociaux et aux imperfections du système, il tend à perpétuer l'ordre existant. Des forces obscures et éternelles gèrent la société, hors de l'action de l'homme et de son pouvoir. Le capitalisme est considéré comme un prolongement inéluctable de la biologie animale, et la crise sociale, comme une altération des tendances naturelles.

Plus l'inégalité s'aggrave et plus les couches défavorisées sont abandonnées à leur sort, plus le besoin de justification idéologique est grand. C'est ici que le biologique investit tout le champ de la pensée sociale et devient un outil théorique privilégié pour expliquer la crise et le désarroi de la société. C'est ici aussi que la classe hégémonique se réfère à l'agressivité et à la brutalité de l'ordre naturel pour donner un fondement « scientifique » à l'exploitation, créer dans l'opinion une image déformée de la réalité socio-économique et, au nom de la « nécessité biologique », maintenir sa domination et rétrécir le champ de la démocratie à travers notamment du vote censitaire.

Un constat s'impose. Ces savants ou leurs exégètes utilisent en permanence l'argument d'autorité. Mais l'entreprise d'apparence scientifique qui tend à légitimer l'inégalité sociale, principal fondement structurel de la société libérale, est une autre ramification biologique des thèses néoconservatrices. En s'appuyant sur une classification « naturelle » des hommes en catégories socio-économiques et raciales, elle s'emploie à cautionner l'organisation hiérarchique de la société et la division du travail.

Les théories héréditaristes de l'inégalité se développent. Elles reflètent incontestablement la disparité grandissante, la régression de la politique sociale et relancent des idées racistes et xénophobes aujourd'hui encore.

« L'homme de la classe inférieure vit dans l'instant ; il ne peut pas ou ne veut pas considérer l'avenir (...). Imprévoyant et irresponsable, il a de fortes chances de devenir un ouvrier non qualifié, de passer fréquemment d'un travail sans avenir à un autre, d'être un mari et un père médiocre »¹⁸³.

Le discours qui s'affirme au XIX^e siècle tend à assimiler l'ouvrier à l'animalité. Non plus cette part bestiale qui fait partie de l'homme, mais une animalité désormais entendue comme l'exact contraire de ce vers quoi tend l'homme moderne, urbain et civilisé du XIX^e siècle. Premier pas vers l'anormalité de la violence, son rejet dans l'animalité. Ce processus vise non seulement

l'individu violent, mais également les masses dont la nature chaotique génère des comportements anormaux, c'est-à-dire non humain.

On sait que le XIX^e siècle pense en terme de progrès, et pas seulement scientifique : ainsi, parler de progrès moral, c'est insister sur l'archaïsme des éléments qui résistent ou rejettent le modèle dominant. Une telle réticence apparaît comme une déviance par rapport à la marche générale vers le progrès, constituant ainsi un retour en arrière aberrant qui contredit le siècle même. L'anachronisme de l'homme animal est la première marque de l'anormalité de sa violence.

Qui plus est, l'animalité de l'individu violent se superpose à l'animalité inhérente aux masses. Des auteurs comme Taine, Le Bon, Zola, soulignent, chacun à sa manière, que la conscience individuelle (humaine) se dissout dans la foule (animale), amenant des êtres normaux aux pires excès. Le Bon rappelle ainsi le célèbre exemple de l'exécution populaire du gouverneur de la Bastille, le marquis de Launay, le 14 juillet 1789 :

« (...) et comment il fut achevé par un demi-badaud, à l'aide d'un petit couteau de cuisine, sans que le bourreau improvisé ait le moins du monde le sentiment de perpétrer un acte barbare. »¹⁸⁴

De la bestialisation à la démonisation, il n'y a qu'un pas que le XIX^e a vite fait de franchir. Les « bêtes humaines » font d'autant plus peur qu'elles vivent tapies dans les recoins d'une ville elle-même inquiétante.

En s'attachant à dessiner l'ouvrier comme un être primitif, prisonnier de ses instincts, le discours bourgeois écarte la possibilité de tout dialogue : l'homme ne discute pas avec l'animal. Car la bestialisation de l'adversaire n'est guère à prendre sur un plan métaphorique : les émeutiers sont réellement des bêtes sauvages, des chiens, des loups enragés, des hyènes, de la vermine ; ils sont mus par un instinct de bête féroce. Leur nature est fondamentalement mauvaise. L'ouvrier en révolte n'est pas tant un adversaire politique qu'une menace à écarter ; le caractère de la répression de la violence ouvrière ne sera donc pas tant de nature politique que morale : il s'agit bien d'une croisade contre le Mal. C'est le combat quasi mystique de l'ordre contre le chaos et du progrès contre l'animalité.

De cette fantasmagorie découle tout naturellement le discours de l'ordre qui justifie la protection de la société contre le déferlement d'une nature sauvage et primitive. Ainsi, le succès de Louis Napoléon Bonaparte s'explique-t-il largement en ce qu'il se pose en défenseur de l'ordre et de la paix, rassurant ainsi une France rurale et une bourgeoisie conservatrice terrorisées par la résurgence du spectre sans-culotte.

Il convient d'insister sur la confusion qui préside ce système de représentations. Les déviants, migrants, chiffonniers, ouvriers et prostituées, mettent en péril par leur existence même les principes bourgeois de la cité idéale

faits d'ordre, de lumière et d'harmonie. C'est qu'il ne s'agit nullement de comprendre, mais de rejeter. Le monstre, le démon, c'est en fin de compte l'autre, ce par rapport à quoi un groupe se définit, construit son identité (et on reconnaîtra là une nécessité bien connue d'une bourgeoisie certes au pouvoir, mais encore fragile dans son identité). En confondant l'individu (criminel ou révolutionnaire, ouvrier ou chômeur) et les masses dans une même figure, celle du monstre, la bourgeoisie au pouvoir prétend définir a contrario ses fondements : rationalité, espace, lumière, propreté, circulation seront les thèmes majeurs non seulement du discours bourgeois, mais également de l'urbanisme du XIX^e siècle.

L'identité bourgeoise se définit alors comme l'exact opposé de la violence populaire : fondée sur l'idée de progrès humain, elle s'oppose à la régression animale que représente la violence en insistant sur la prédominance de la science et du rationalisme, elle s'oppose aux instincts, auxquels la violence laisse libre cours ; en soulignant la primauté de l'individu, elle s'oppose aux masses en furie ; enfin, la bourgeoisie s'oppose à une violence qui, quoique surgissant en milieu urbain, est bien souvent perçue comme une réminiscence des Jacqueries, ces révoltes paysannes de l'Ancien Régime encore très vivaces dans les mémoires, comme si les barbares des campagnes avaient profité de l'exode rural pour envahir les villes. L'image de la jacquerie souligne l'archaïsme de la violence de rue.

En rejetant la violence comme une déviance par rapport au progrès, le pouvoir refuse de la comprendre comme langage ou expression politique. Il s'agit bel et bien d'un combat entre le Bien et le Mal qui aboutit, en termes de politique urbaine à une véritable chasse contre l'insaisissable, le mouvant, le ténébreux, le malsain. Ce faisant, la bourgeoisie entretient et développe sa peur sociale au point de la transformer en une véritable fantasmagorie, indispensable à la constitution de son identité.

Le monde des ouvriers représente une grande diversité de situations. Pour les plus pauvres, le dénuement est presque total. C'est cette frange du prolétariat qui captive toute l'attention en créant le mythe de la « misère crasse » de l'ouvrier. Michelet en témoigne :

« Artistes, voilà donc vos modèles (...), le bizarre, l'exceptionnel, le monstrueux, c'est cela que vous cherchez (...). Vous allez la loupe à la main, vous cherchez dans les ruisseaux, vous trouvez là je ne sais quoi de sale et d'immonde et vous nous le rapportez : Triomphe, triomphe ! Nous avons trouvé le peuple. »¹⁸⁵

On trouve cette obsession chez des auteurs comme Hugo ou Zola, auteurs qui affichent des idéaux humanistes, qui s'émeuvent de la souffrance des plus pauvres, mais qui participent, à leur manière, à l'élaboration d'un fantasme qui confond classes laborieuses et classes dangereuses. Ainsi Zola insiste à de nombreuses reprises sur la bestialité des classes laborieuses, leurs instincts primitifs, leur comportement sexuel animal, la dissolution de leur individualité (c'est-à-dire de leur humanité) dans la masse (la bête). Sue et Hugo participent

également à l'image fantasmagorique d'un Paris monstrueux, criminel et dépravé. On peut s'interroger sur le ralliement d'auteurs « sociaux » au discours dominant.

On s'aperçoit en effet que le mythe des barbares se développe, en particulier chez Hugo, parallèlement au mythe, autrement plus positif, du Peuple. Le Peuple de Hugo, de Michelet, c'est cette image emblématique du peuple révolutionnaire, moteur de l'Histoire depuis 1789, et dont la mission sacrée est d'accompagner le genre humain sur le chemin du progrès. Or, cette image idyllique d'un Peuple créée par l'Histoire (donc par le passé) se heurte à une réalité bien présente et que l'inverse est également vrai : l'insurrection rouge parisienne semble s'étendre au reste du pays comme une épidémie. Mais précisément parce qu'elle est essentiellement rurale, elle sera stigmatisée et assimilée aux jacqueries, donc à des mouvements barbares et archaïques.

Le mythe ne correspond pas à la réalité. Il faut donc bien trouver une explication à cette déviance de l'idéal révolutionnaire. Car le Peuple, insiste Hugo, est bon en soi. Il a donc été dévié du « droit chemin ». Par l'ignorance, par ses instincts, par la foule ou par un antéchrist, les interprétations diffèrent selon les courants d'opinion. Il reste que l'on dénie au peuple un langage propre, la violence. Celle-ci, jugée barbare et animale par nature, n'est jamais considérée comme un acte politique pour une raison simple : mythifier le Peuple, privilégier le symbole sur le réel, c'est ipso facto dénier à ce peuple le droit à l'autonomie, à une identité propre, qu'il se constituerait lui-même, en dehors des discours dominants.

Parce que l'exploitation est un élément consubstantiel de la déspécification, le racialisme scientifique qui s'institue au XIX^e siècle consacrera aussi cette dimension.

Problématique

Qu'est-ce qu'un Homme ? Cette question renvoie au problème de l'unité et de la diversité humaines. Si les êtres humains se ressemblent et diffèrent à la fois, le débat consiste alors à établir la ligne de démarcation entre l'identité et la différence. Les hommes ont toujours été tentés de trouver un facteur unique pour rendre compte de l'altérité¹⁸⁶. Nous venons de voir, dans une approche transversale et historique, les formes de la déspécification. Au XIX^e siècle, ce fil conducteur se poursuit tout en évoluant. La race va devenir le facteur explicatif général¹⁸⁷ de l'Autre. Le racialisme scientifique apparaît, dès lors, comme la nouvelle forme de déspécification associée au progrès et au prestige des sciences. Continuité dans le changement. Précisons qu'il n'est pas question de faire le procès des sciences, mais d'étudier présentement la forme de déspécification qui s'en est revendiquée. Avec d'autant plus de force que les racialistes ont constitué un système autonome et cohérent qui consacre la hiérarchie des races et l'assume. En ce sens, le racialisme s'institue comme facteur explicatif général discriminant de l'altérité et ne constitue donc pas la forme dévoyée d'une réflexion.

Cette pensée essentialiste attribue, dès lors, à tous les membres d'un groupe des traits qui peuvent, en effet, se rencontrer, plus ou moins fréquemment, chez certains de ses membres ; elle explique ces traits par la nature immuable du groupe et non par l'histoire, la situation sociale ou les conditions de vie¹⁸⁸. La pensée essentialiste explique les phénomènes humains par la nature et refuse de reconnaître leur caractère historique, elle les « naturalise ».

Si la société moderne proclame l'égalité entre les Hommes et tend à l'universel, elle crée aussi, simultanément, le concept de race¹⁸⁹ qui apparaît comme la négation même de la Modernité. Cependant, ce paradoxe n'est peut-être qu'apparent. En effet, les sociétés humaines semblent naturellement hiérarchiques¹⁹⁰ et les sociétés européennes, en refusant cette hiérarchie naturelle¹⁹¹ au nom de l'égalité, se doivent d'élaborer une nouvelle grille de lecture des différences entre les Hommes¹⁹². La race traduit donc la réactivation de ces inégalités naturelles¹⁹³ et consacre la détermination ultime de l'Homme. Le racialisme voit donc, simultanément, dans la déspéciation, l'accomplissement et la négation de la modernité.

Si les doctrines raciales ne sauraient être dissociées des doctrines égalitaires¹⁹⁴ élaborées au siècle précédent, elles se veulent d'abord un produit de la science moderne. Le déterminisme racial est né en même temps que la société contemporaine, à l'image de la valeur que cette société accorde à la science. La pensée raciale s'affirme au XIX^e siècle lorsque la science découvre les lois de l'hérédité et du classement des êtres vivants. Pour les théoriciens de la race, la raison humaine cesse dorénavant d'avoir conscience de ses limites et s'érige en absolu. Les doctrines racialistes qui nous préoccupent ici sont celles qui prétendent reposer sur les sciences. En effet, ces théories renvoient à l'avènement des sciences ou plus particulièrement au scientisme, c'est à dire l'utilisation de la science pour fonder une idéologie. Il s'ensuit un double postulat : le déterminisme intégral de la race et la soumission de l'éthique à la science. À la différence du racialisme vulgaire¹⁹⁵ qui fait de la race un élément d'une « métaphysique » lénifiante et surannée, la force de ce racialisme à prétention scientifique est patente parce qu'il s'érige en absolu et se construit comme une démonstration. De plus, seul ce dernier, en raison de son fonctionnement endogène, serait encore susceptible de retrouver aujourd'hui, dans nos sociétés, un écho en raison du prestige toujours actuel des sciences.

Niée au nom de sa nature, niée au nom d'un certain progrès, l'infériorité naturelle de l'Autre se trouve cautionnée dorénavant par les nouveaux progrès scientifiques. Les racialistes font cette synthèse entre nature, progrès et raison – en les galvaudant – pour définir une hiérarchie entre les Hommes qui renvoie à une « vérité » scientifique. (Chapitre I – La race : une construction scientifique discriminante).

Mais le XX^e siècle va faire apparaître le progrès pour ce qu'il est, une croyance. Croyance nécessaire peut-être, en ce qu'elle a pu cimenter, plus d'une fois, la volonté collective, mais croyance dont l'histoire nous a forcés à nous

défier, à coups de désastres régressifs et de barbaries modernes. Nécessairement, la lecture que nous faisons aujourd'hui du racialisme s'est construite à la lumière de sa destinée historique.

En effet, à la suite de cette approche inégalitaire de l'Autre, succédait une attitude, agressive, offensive pour mettre un terme à la provocation que constitue la seule existence de l'Autre. Ce regard funeste va ensanglanter le XX^e siècle au travers de politiques qui organisent le rejet de l'Autre au nom de sa race. C'est ainsi qu'Hitler décide de mettre en place un projet d'amélioration de la race aux fondements scientifiques, associée à une politique d'État volontariste. Cette projection historique conserve ses limites parce que les savants n'auraient pas nécessairement cautionné l'extermination massive de populations entières. Ce rapprochement procéderait d'un anachronisme. Cependant, il n'est pas possible non plus d'ignorer les conséquences pratiques de ces sciences empruntes d'idéologies néfastes et de leurs implications. (Chapitre II – La politique raciale : la définition de l'ennemi biologique)

CHAPITRE I – LA RACE, UNE CONSTRUCTION SCIENTIFIQUE DISCRIMINANTE

Si la race comme construction scientifique discriminante est contemporaine du développement des sciences, cette notion constitue néanmoins une des formes de déséciation les plus anciennes.

En proposant l'inégalité naturelle comme fondement de l'esclavage, Aristote est l'un des premiers philosophes à essayer de justifier la « mise en coupe » d'une partie de l'humanité par une autre. Pourtant, l'Antiquité ne connaît pas la race au sens contemporain du terme. Les barbares sont les non-Grecs, c'est-à-dire qu'il n'existe pas à proprement parler de connotation raciale ; il s'agit en tout premier lieu d'une considération culturelle¹⁹⁶.

Emprunté au latin *ratio*, le mot « race » n'apparaît qu'à la fin du Moyen-Âge. Il désigne une famille, une lignée ou une espèce. Le *Dictionnaire français-latin* de Robert Estienne¹⁹⁷ fournit comme équivalent *domus, familia, genus, sanguis*. Les XVI^e et XVII^e siècles verront donc se répandre l'emploi du mot *race* dans des expressions telles que : « race maudite », « race des rois », « noble race », « race de David », etc.

À l'évidence, la découverte du Nouveau Monde entraîne une évolution de la conception de la race dans la culture européenne¹⁹⁸. En effet, ces découvertes géographiques suscitent de nombreuses interrogations. Ce Nouveau Monde est aussi un autre monde. Ces êtres, appartiennent-ils à l'espèce humaine ? Dans l'affirmative, sont-ils pour autant nos égaux ?

Le nouveau rationalisme scientifique qui s'institue à la Renaissance annonce, non seulement la conception de la nature physique, mais aussi celle de l'homme et de la société. Pour le *Dictionnaire de l'Académie*¹⁹⁹, le mot « race » à deux sens. D'abord des humains, au sens de « lignée, lignage, extraction, tous ceux qui viennent d'une même famille » et ensuite des animaux domestiques tels que « chiens, chevaux, bêtes à cornes ». Parmi les exemples donnés de la première de ces deux acceptions, retenons ceux-ci : « C'est un homme que l'on soupçonnait d'être de race Juifve » et « On dit par injure et par mespri Race maudite, méchante race ».²⁰⁰

Au XVII^e siècle, la traite des Nègres est en évidente corrélation avec les premières argumentations biologiques. Pourtant, il faut attendre l'époque contemporaine avec la découverte à prétention scientifique des races pour que le genre humain se partage en « races supérieures » et en « races inférieures ». En 1684, François Bernier, célèbre naturaliste, publiait une classification²⁰¹ de l'humanité en « quatre ou cinq races », que sont les Européens (auxquels François Bernier croit pouvoir éventuellement rattacher les Indiens d'Amérique), les Africains, les Asiatiques et les Lapons. Dans son exposé, François Bernier

compare les Africains aux barbets²⁰² et les Asiatiques aux porcs, tandis qu'il déclare que les Lapons sont « de vilains animaux ».

Dès lors, la race prend une connotation nettement péjorative²⁰³. L'image du Noir, liée dans notre culture médiévale religieuse au péché, au mal, devient prépondérante à l'époque moderne²⁰⁴. Au-delà de la diversité des familles d'esprit, les jugements négatifs souffrent peu d'exceptions.

Mais ce regard dépréciatif ne se limitait pas aux peuples d'outre-mer, le discours racial devenait aussi le moyen de justifier un discours de classe. Le comte de Boulainvilliers, aristocrate français recherchait à démontrer que les nobles appartenaient à un peuple différent du reste de la population française et que ses privilèges reposaient sur les droits de conquête des « Francs » sur les « Gallo-romains »²⁰⁵.

S'il affirme l'unité de l'origine des hommes, le naturaliste Georges Buffon²⁰⁶ soutient également l'existence d'une hiérarchie dans les variétés de l'espèce humaine. Il présente cette distribution des êtres le long d'une échelle dont le degré supérieur est occupé par l'homme européen. Les Australiens sont ici ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes, l'Indien n'est qu'un animal du premier rang, le Noir, « un animal à part comme le singe ».²⁰⁷ Pour Georges Buffon, les Noirs ne constituent même pas une race humaine, ils n'appartiennent pas au genre humain. « Être un homme, c'est d'abord être blanc »²⁰⁸.

Pour sa part l'Encyclopédie juxtapose les condamnations les plus intransigeantes de l'esclavage avec des descriptions qui ressemblent à celles d'un maquignon et des portraits physiques et moraux dépréciatifs.

Nous pouvons considérer que « La vérité historique est que la pensée raciale, dont les racines sont profondément ancrées dans le XVIII^e siècle, est apparue simultanément dans tous les pays occidentaux au cours du XIX^e siècle. »²⁰⁹

Au XIX^e siècle, l'idée inégalitaire de race s'est précisée et généralisée : elle est devenue une idée clé. Si le racialisme précédait le développement des sciences, c'est avec elles qu'il va se régénérer. En effet tous les racialismes ne sont pas scientifiques, mais à partir du XIX^e siècle, un courant racaliste savant va mettre le crédit des sciences nouvelles au service de la déspéciation d'une partie de l'humanité.

« Pierre-André Taguieff (1998, p. 12) nous rappelle que « le XIX^e siècle a bien été l'époque des conceptions du monde, de ces nouvelles gnoses où le savoir scientifique vient habiller les mythes religieux ou politiques et devient lui-même mythologie, discours scientiste à prétention prophétique ». Anna Maria Rivera (in R. Gallissot, M. Kilani et A. Rivera, 2000, p. 118-119) est encore plus précise. Selon cette anthropologue, « ce n'est donc pas au XIX^e siècle qu'a été inventée l'idée qu'il existe des races supérieures et des races inférieures [...] c'est pourtant le XIX^e siècle qui, en affirmant avec force le principe de la causalité biologique, va porter à son accomplissement la perception de l'Autre comme définitivement

et par essence différent [...] l'idée d'une causalité biologique et la conviction qu'il y a un rapport de détermination direct et immédiat du biologique au social, au culturel et au psychologique, finissent par caractériser presque toute la pensée scientifique de l'époque ».

L'idée nouvelle de pureté de la race qui commence à faire son apparition un peu partout en Europe est perçue progressivement comme l'un de ces déterminismes biologiques. Mondher Kilani, également anthropologue, souligne que « les préoccupations autour de la pureté, qu'elle soit nationale, raciale ou linguistique, furent très vives au XIX^e siècle. Elles ont marqué, dit-il, tous les milieux scientifiques et influencé plusieurs élaborations théoriques » (ibid., p. 163). Ce n'est donc pas fortuit si des biologistes se passionnèrent à cette époque pour la mesure des crânes et des os, la pigmentation de la peau, la couleur des yeux et des cheveux. »²¹⁰

Dictionnaires et encyclopédies, dont la vocation est d'enregistrer les significations contribuent à fixer les représentations de toute leur autorité. Le Larousse est, pour sa part, particulièrement prolige²¹¹. Ainsi, il définit l'ethnologie comme la race en faisant la synthèse des avancées scientifiques de son époque²¹². Désormais, donc, la notion de race humaine devient une catégorie de classement d'usage courant²¹³. Le Larousse sacralisera cette conception nouvelle de l'Autre au travers de l'article « nègre » qui rassemble les préjugés de toute une époque²¹⁴.

Au même moment, le *Dictionnaire général de géographie et d'histoire, de mythologie, de géographie ancienne et moderne* nous donne la définition suivante de la race indo-aryenne :

« Cette race est celle qui a jeté le plus grand éclat historique. Belliqueuse, mais éminemment civilisable, elle a porté à leur perfection les lettres, les sciences et les arts. Ses divers idiomes, dont la parenté a été découverte de nos jours, se distinguent par une grande richesse de mots, de flexions grammaticales, et sont aptes à reproduire les opérations les plus délicates de l'entendement. »²¹⁵

Pour définir la race, le meilleur point de départ se trouve donc dans les sciences naturelles²¹⁶, car l'application principale de cette notion s'est faite dans le règne animal. Elle apparaît comme la subdivision de l'espèce, celle-ci n'étant elle-même qu'une division du genre. Ce sont essentiellement les caractères somatiques qui différencient les groupements humains au point de vue de la race : en cette matière, les confusions terminologiques et les fausses analogies sont particulièrement fréquentes²¹⁷.

À ce propos, Marcellin Boule pouvait écrire « C'est véritablement à tort et à travers qu'aujourd'hui encore les auteurs les plus éminents et les plus académiques, quand ils traitent des groupements humains, se servent du mot race²¹⁸ dans un sens totalement faussé. C'est ainsi qu'il n'y a pas une race bretonne, mais un peuple breton, une race française, mais une nation française, une race aryenne, mais des langues aryennes, une race latine, mais une civilisation latine »²¹⁹.

C'est sans doute d'une confusion semblable de termes que résultait la légende des timbres-poste émis par la III^e République en 1937 et 1939 : « Pour sauver la race. »²²⁰

L'Homme appartient à la classe des mammifères, à l'ordre des primates, à la famille des hominidés, au genre homo et à l'espèce sapiens.

À partir de là, tout se complique. En l'état actuel des sciences, les races conservent toujours leur existence, mais elles constituent un critère opératoire d'importance mineure. Albert Jacquard précise leur validité.

« La définition des races, initialement fondée sur leurs caractéristiques apparentes, ne doit en fait prendre en compte que les facteurs biologiques réellement transmissibles d'une génération à la suivante, c'est-à-dire les gènes. Il ne s'agit plus, comme au XIX^e » siècle, de différencier les groupes d'individus selon leurs caractères apparents, leurs phénotypes, mais selon les contenus de leurs patrimoines génétiques. On a pu poser une définition de la race qui rencontre une approbation unanime et qui est formulée dans le plus récent ouvrage de génétique humaine de la façon suivante : « Une race est un ensemble d'individus ayant une part importante de leurs gènes en commun et qui peut être distingué des autres races d'après ces gènes » (Motulsky et Vogel, 1979).

Reste à donner un contenu à cette définition en précisant quels gènes distinguent les « ensembles d'individus ».

Il se trouve que le caractère qui avait primitivement permis un premier classement, la couleur de la peau, est soumis à un déterminisme génétique strict. En fait, il s'agit moins de couleur que de quantité ; l'aspect foncé est dû à un pigment, la mélanine, présent chez les Noirs, il est absent ou présent à faible dose chez les Blancs ou les Jaunes. Cette différence de structure génétique peut être expliquée par l'effet de la sélection naturelle qui s'exerce en fonction de l'intensité du rayonnement ultraviolet : la vitamine E nécessaire à la calcification des os (son absence entraîne le rachitisme), est fabriquée dans la peau sous l'influence de ce rayonnement, qui pénètre plus facilement si la mélanine est absente : en Europe et dans le nord et l'est de l'Asie où les UV sont moins intenses, les individus dépourvus de mélanine bénéficient d'un avantage sélectif ; les gènes entraînant la fabrication de ce pigment ont peu à peu disparu (cette explication se heurte cependant à quelques cas particuliers, ainsi les Eskimos et les Pygmées, à la peau très pigmentée, qui, dans le Grand Nord ou à l'abri de la forêt, ne reçoivent que peu d'UV). Un premier classement des hommes en deux groupes peut donc être réalisé en fonction de gènes responsables de la synthèse de la mélanine (ces gènes sont encore mal connus, mais leur nombre peut être évalué à quatre ou cinq paires, c'est-à-dire des gènes situés en quatre ou cinq locus, ce terme désignant l'emplacement d'un chromosome où sont situés les gènes gouvernant un caractère élémentaire) ; on oppose ainsi d'une part les populations « noires », d'autre part les populations « blanches » et « jaunes ».

Un autre caractère génétique permet de scinder également l'humanité en deux grands groupes : la persistance de la lactase. Chez la plupart des mammifères, le lait contient un carbohydrate, le lactose, dont la digestion nécessite l'intervention d'une enzyme, la lactase. Durant la période d'allaitement, l'activité de cette lactase est intense, après quoi elle tombe à un niveau très bas, ce qui entraîne, pour les sujets adultes, une intolérance au lactose. Dans certaines populations humaines au contraire, l'activité de la lactase persiste à un niveau élevé (75 % du niveau des nouveau-nés) durant toute la vie, et aucune intolérance au lactose n'apparaît. Ce caractère, lié, semble-t-il, à une paire de gènes, est très répandu dans les populations du nord de l'Europe, un peu moins dans la région méditerranéenne, mais il est rare en Asie et en Afrique (on imagine les conséquences de ce fait pour les programmes d'amélioration de l'état sanitaire de certaines populations. Ce qui est bon pour les Européens n'est pas nécessairement bon pour les Asiatiques ou les Africains). Cette fois, le classement des hommes en deux groupes en fonction de la fréquence des gènes impliqués oppose d'une part les Européens, d'autre part les hommes des autres continents.

Considérons enfin deux caractéristiques biologiques dont le mécanisme génétique est bien connu, le système sanguin rhésus et le système immunologique HL-A. Le système rhésus est gouverné par des gènes situés en trois locus et comportant chacun (si l'on néglige diverses variantes rares) deux catégories de gènes ; huit combinaisons sont donc possibles. L'une d'entre elles, dite Ro, n'est présente à fréquence élevée qu'en Afrique noire ; une autre, dite r, est très rare en Asie et dans le Pacifique, mais a une fréquence élevée et sensiblement constante d'une population à l'autre en Afrique et en Europe. Le système HL-A est lié à quatre locus occupés par des gènes très divers. Une analyse de l'ensemble des données disponibles pour quarante-huit populations a permis à M. Greenacre et L. Degos de définir des « grappes » relativement homogènes regroupant l'une les populations européennes et africaines, une autre les populations asiatiques et eskimos, une troisième les populations océaniques. Finalement, ces deux systèmes aboutissent à un classement en deux groupes opposant d'une part les Asiatiques et les Eskimos, d'autre part les Indo-Européens et les Noirs africains.

Selon les critères retenus, couleur de la peau, persistance de la lactase ou « systèmes » immunologiques, notre vision des rapports entre les trois grands groupes humains classiquement évoqués est totalement modifiée : nous pouvons arbitrairement affirmer que le groupe A se différencie des groupes B et C qui sont voisins et justifier notre proposition par un argument biologique, quels que soient les groupes désignés par A, B et C. (...) Il ne s'agit donc pas de nier les différences entre les divers groupes humains : un Noir africain sait faire la synthèse de la mélanine, ce que ne sait pas faire un Européen un Européen adulte conserve l'activité de la lactase, alors qu'elle disparaît chez la plupart des Asiatiques, etc. Mais l'ensemble des ressemblances et des dissemblances est si complexe que le tableau se brouille dès que l'on s'efforce à une vision prenant en considération l'ensemble de données disponibles.

Certes, les hommes sont différents, mais, en raison même du processus de la reproduction sexuée, cette différence apparaît entre individus d'une même famille

ou d'une même population beaucoup plus qu'entre les familles ou entre les populations. Mon voisin est génétiquement différent de moi son appartenance à un autre village, une autre nation, une autre « race » l'éloigné un peu plus de moi, mais l'écart supplémentaire est chaque fois si faible qu'il ne permet pas de tracer entre les groupes de frontières ayant véritablement un sens. La réponse du généticien interrogé sur le contenu du mot « race est donc nette : ce concept ne correspond, dans l'espèce humaine, aucune réalité biologique définissable de façon objective. »²²¹

Mais ces nuances qui limitent considérablement la portée de la représentation du genre humain en terme de races ne sont pas connues des savants du XIX^e siècle. La plupart d'entre eux adhèrent ou développent des thèses raciales. Quelques-uns pourtant prennent leur distance, ceux qui se trouvent par ailleurs avoir le moins de notoriété... Ainsi Léonce Manouvrier (1850-1927) qui dénonce la « nullité scientifique des thèses raciales où s'étale un simplisme effrayant. »²²²

Ici, il faut cependant se garder des théories qui prétendent démontrer l'inanité du racialisme par l'inexistence présumée des races.

Tout d'abord, parce que les sciences pourraient apporter des clés nouvelles de divisions entre les hommes. Une hiérarchisation du genre humain au travers d'une analyse du génome pourrait être développée par les sciences de demain. En conséquence, le refus d'une hiérarchisation du genre humain ne repose pas sur de prétendus progrès scientifiques, mais sur un choix de société. La déclaration de l'UNESCO de 1950 a tenté de proposer un état définitif de la notion de race dans son article premier :

« Les savants s'accordent en général à reconnaître que l'humanité est une et que tous les hommes appartiennent à la même espèce, Homo sapiens. Il est, en outre, communément admis que tous les hommes sont issus vraisemblablement d'une même souche les différences qui existent entre les divers groupes humains sont dues au jeu de facteurs évolutifs de différenciation, tels que la modification dans la situation respective des particules matérielles qui déterminent l'hérédité (gènes), le changement de structure de ces mêmes particules, l'hybridation et la sélection naturelle. Des groupes plus ou moins stables et plus ou moins différenciés se sont ainsi constitués, qui ont été classés de diverses manières, avec des intentions différentes. »

Mais cette déclaration, malgré les meilleures intentions, a suscité l'inquiétude de chercheurs qui voient réapparaître le spectre d'une vérité scientifique officielle.²²³

Ensuite, le racialisme et le racisme existent en tant que fait social indépendamment de la valeur du critère opératoire de la race.

« Les sciences humaines d'abord ont dit : la « race » relève des sciences naturelles, nous n'en avons que faire, elle est sans influence sur les phénomènes

culturels et sociaux... Aujourd'hui les sciences naturelles répondent : la « race » n'existe pas. Elle n'est pas un critère classificatoire pertinent. Partiellement exactes, ces propositions en cachent une troisième qui approche de plus près la réalité des faits. Et si un train, une révolution ou une proposition peuvent en cacher d'autres, tel est bien le cas ici. Que la race soit un « fait de nature » ou pas, qu'elle soit un « fait mental » ou pas, elle est aujourd'hui, au XX^e siècle, une réalité juridique, politique, historiquement inscrite dans les faits, et qui joue un rôle effectif et contraignant dans les sociétés concernées.

a) C'est pour cela que tout appel à la race (même sous le prétexte de l'amour des cultures particulières, ou de la recherche des « racines », etc.) est une orientation politique, n'est pas et ne peut être anodin, étant donné les faits. Car il s'agit de faits, et non d'intentions ou d'opinions, comme on voudrait de nouveau nous le faire croire.

b) C'est pour cela que limité à lui-même, le rejet de la notion de race peut jouer le rôle de simple dénégation. Nier son existence, comme tentent de le faire les sciences de l'homme, sociales puis naturelles, nier son existence de catégorie empiriquement valide est une chose – vraie – qui ne supprime en rien la réalité étatique et la réalité sociale de cette catégorie, qui ne supprime en rien le fait que si elle n'est pas empiriquement valide, elle est pourtant empiriquement effective. Affirmer qu'une notion présente dans le vocabulaire d'une société c'est-à-dire dans sa façon d'organiser le réel et dans son histoire politique et humaine est une position paradoxale puisque ce qui est désigné existe de fait. Peut-être aussi est-ce une tentative d'effacer l'horreur de cette réalité, sa brutalité insoutenable : cela ne peut pas exister. Et précisément parce que l'existence en est insupportable. Or, si la réalité de la « race » n'est en effet pas bionaturelle, n'est en effet pas psychologique (quelque tendance innée de l'esprit humain à désigner en l'autre un être de nature.), elle est cependant. Car il n'est pas soutenable de prétendre qu'une catégorie qui organise des États (le Troisième Reich, la République sud-africaine, etc.), qui entre dans la Loi, n'existe pas. Il n'est pas soutenable de prétendre que la catégorie qui est la cause directe, le moyen premier du meurtre de millions d'êtres humains, n'existe pas. Mais ce lent trajet de la connaissance intellectuelle que manifestent les efforts successifs et cumulés d'élucidation permettent de distinguer qu'elle est une catégorie sociale d'exclusion, et de meurtre. Elle est peu à peu dévoilée de ce qui la cachait. Ce n'est pas un processus simple comment ne pas croire que « la race n'existe pas », alors que son existence de catégorie « naturelle » est démontrée pour fautive (en effet elle est fautive), alors que cette acception était en même temps l'ultime point où l'avaient repoussée les sciences humaines par leur patiente critique. Alors que, surtout, cette fameuse définition « naturelle » était celle-là même qui « légitimait » dans les régimes racistes l'inscription légale de la « race » ? Cependant l'inscription juridique et les pratiques qui l'accompagnent existent, elles. C'est très exactement la réalité de la « race ».

Cela n'existe pas. Cela pourtant produit des morts. Produit des morts et continue à assurer l'armature de systèmes de domination féroces. Et, ici, aujourd'hui, cela ressurgit. Non dans les interstices honteux de notre société, mais

sous l'honorable masque des « opinions » et des « idées ». Entendons-nous. L'idée de race, cette notion, est un engin de meurtre, un engin technique de meurtre. Et son efficacité est prouvée. Elle est un moyen de rationaliser et d'organiser la violence meurtrière et la domination de groupes sociaux puissants sur d'autres groupes sociaux réduits à l'impuissance. À moins que l'on en vienne à dire que, la race n'existant pas, personne n'a pu et ne peut être contraint ou tué à cause de sa race. Et personne ne peut dire cela parce que des millions d'êtres humains en sont morts, et que des millions d'êtres humains sont dominés, exclus et contraints à cause de cela.

Non, la race n'existe pas. Si, la race existe. Non certes, elle n'est pas ce qu'on dit qu'elle est, mais elle est néanmoins la plus tangible, réelle, brutale, des réalités. »²²⁴

Le tour de force de l'idée de race est d'être parvenue à s'imposer de façon quasi générale auprès d'élites intellectuelles – a priori – aux antipodes. Parce que la race apparaissait – selon Albert Jacquard – comme une réponse.

« Il est important d'analyser les raisons de ce triomphe provisoire. Pourquoi une théorie scientifique est-elle adoptée par une société ? Ce n'est pas parce qu'elle est plus proche que la précédente de la réalité ; c'est parce qu'elle résout un problème de cette société. Darwin a publié son ouvrage en 1859 dans l'Angleterre victorienne, chrétienne, ou d'une part on affirmait qu'il fallait, selon le principe évangélique, aimer son prochain, respecter tous les hommes, et où d'autre part on trouvait naturel d'employer les enfants dans des mines ou des manufactures dans des conditions inhumaines. Il y avait comme un abîme entre la morale affichée et la réalité sociale fondée sur l'exploitation des plus démunis. Et voilà que la science déclare que le combat entre les meilleurs et les moins bons est voulu par la nature, que la victoire des premiers est la condition de l'amélioration globale. Jetons une larme sur le sort des malheureux, mais n'empêchons pas leur élimination, pour le bien collectif. Une telle vision est encore celle de certains milieux.²²⁵ »

De la race au racisme et à l'antisémitisme, le pas a été franchi par de nombreux auteurs qui trouvaient dans ce concept, validé prétendument par les sciences, le facteur déterminant de leurs rhétoriques. La race a pu tout expliquer et des raisonnements dévoyés ont été utilisés pour justifier tous les préjugés à l'exemple de ceux du docteur René Martial. Ici, Albert Jacquard décrypte un ersatz de raisonnement scientifique :

« En 1934, un certain docteur René Martial, chargé de cours à la Faculté de médecine de Paris, a publié un livre intitulé la Race française. Un passage de ce livre compare la structure génétique des populations françaises à celles d'autres populations européennes. La démarche de Martial illustre de façon particulièrement claire le cheminement de ceux qui prétendent justifier par un raisonnement scientifique leurs opinions racistes.

Il constate, comme nous l'avons fait, que le critère de classement le plus concret ne repose pas sur les caractéristiques apparentes des hommes, leurs phénotypes, mais sur leurs patrimoines biologiques transmissibles, leurs génotypes. Cependant, les informations disponibles au cours des années 1930 sur la fréquence des gènes dans les différentes populations étaient fort rares en pratique, seul le système sanguin ABO avait été étudié systématiquement. C'est en se référant à ce système que R. Martial s'efforce de différencier les populations ; pour cela il utilise ce que certains auteurs appellent pompeusement, l'« indice biochimique du sang » ; cet indice est défini à partir des fréquences, dans la population étudiée, des divers groupes sanguins : A, B, AB et 0 ; (...)

Notre auteur déplore qu'en France on ne connaisse pas cet indice région par région, alors qu'en Allemagne il a été calculé pour chacun « des rectangles correspondant à une feuille d'état-major » ; il ajoute : « En France, on rit de ces questions raciales, en Allemagne on les étudie d'abord, et on n'en rira pas après. » (!)

Réunissant la plupart des données disponibles, il calcule l'indice biochimique de diverses populations et établit un palmarès dont voici un extrait :

Alsaciens : 4,0
Français : 3,2
Allemands : 3,1
Hollandais : 0,3
Juifs : 1,6
Russes : 1,4
Polonais : 1,2
Nègres d'Amérique : 0,9

De proche en proche, cet indice I, qui au départ est un nombre censé caractériser une structure, devient une mesure de valeur.

Étudiant le cas de ces pauvres Polonais dont l'indice est vraiment très bas, R. Martial les rassure en constatant que, dans les écoles de Varsovie, I atteint 1,5 et que « le métissage avec les Français devrait le relever. Les mariages franco-polonais donnent de très bons produits ; cependant... on voit parfois les petits-enfants retourner au slave. Il y a donc possibilité d'un déchet ». Sur cette lancée, R. Martial s'interroge sur les moyens d'améliorer l'indice biochimique de la race française et propose un moyen évident : « retenir les O et les A, éliminer les B, ne garder les AB que si l'examen psychologique et sanitaire est favorable ».

Francisque Sarcey évoquait calmement l'« extermination » des sauvages, René Martial propose sereinement l'« élimination » des individus de groupe B. Et cette conclusion apparaît dans un livre scientifique sérieux, elle a toute la force que donne à une proposition l'appui d'un long raisonnement. Il ne s'agit pas de rire face à tant de grotesque, ni de s'indigner face à tant d'inconscience et de cynisme. Ce qui importe est d'analyser ces démarches pour préciser le point où est commis le contresens. Dans le cas de Martial, l'erreur logique est évidente : elle consiste à

transformer un nombre repère en une mesure de valeur. Que l'indice biochimique des Russes ou des Polonais soit inférieur à celui des Français est parfaitement exact : le gène B est beaucoup plus fréquent dans l'Est de l'Europe que dans l'Ouest, mais en conclure que l'indice des Français est « meilleur » n'a pas la moindre justification. La débauche de calculs et de mots techniques n'a finalement qu'un objectif (sans doute inconscient) : camoufler le fait que l'on admet a priori que le gène A est un gène « bon » et le gène B un gène « mauvais ».²²⁶

Mais alors, il ne semble pas que ces raisonnements biaisés aient retenu l'attention. Le prestige de la science s'impose. Si l'antisémitisme contemporain pouvait apparaître comme la réactivation d'un antijudaïsme chrétien propre au milieu « conservateur », il est devenu aussi une des caractéristiques d'une frange des milieux « progressistes » où l'anticléricalisme se double d'un antisémitisme raciste.

En effet, le développement de l'athéisme, au XIX^e siècle, contribue alors sous des modalités diverses au développement de la pensée essentialiste et des historicismes raciaux en laissant l'homme seul devant la science. Le mythe de la race va devenir une préoccupation centrale. Dès 1866, les athées de La Libre pensée inaugurent un « antisémitisme antichrétien » au nom prétendu du progrès de la civilisation ; nous passons sensiblement d'une affirmation positive – le refus de croire en Dieu – à la dénonciation raciale de la religiosité :

« Jésus, disent-ils, est un juif ; un Sémite ; les Sémites sont une race inférieure, un ensemble de peuples superstitieux qui ont imaginé des religions barbares, sanguinaires, oppressives, tandis que les Aryens, race vraiment apte à la civilisation, nous ont donné les belles et souriantes créations du génie grec »²²⁷.

La presse athée redouble d'énergie pour fustiger le clergé qui symbolise les archaïsmes d'une pensée délétère. Les harangues sont constantes contre les prêtres, cupides et lubriques :

« Le curé est en hausse. On le rencontre partout, il tient le haut du pavé (...) le ventre plein, et la chair satisfaite (...) comme ils se sentent d'aplomb et bien chez eux dans cette république hybride. »²²⁸

Après le Curé, le Juif.

Si cette ultra-gauche est anti-chrétienne, elle se trouve être aussi souvent antisémite. Cette mouvance affirmait alors une insurmontable incommensurabilité entre les races : il ne pouvait exister de valeurs communes « chez le Hottentot et le blanc, chez l'Arabe et l'Aryen » – dont la supériorité est manifeste au regard des « races inférieures »²²⁹. Le « Juif » notamment au travers de la figure des banquiers Rothschild apparaît comme le prototype de l'exploiteur ce qui est à rapprocher de l'image du juif usurier. Parce qu'il faut préserver le prolétariat de l'oppression capitaliste, lorsque Toussenel publie *Les Juifs, rois de l'époque*, « il fut salué avec enthousiasme par toute la presse de gauche ».²³⁰ Le banquier

représentait alors la figure centrale du système capitaliste et « beaucoup de banquiers étaient juifs »²³¹. Aussi les scandales financiers qui vont secouer le Second Empire et la III^e République vont contribuer à stigmatiser cette minorité au travers des affaires des emprunts russes et de Panama²³². Le juif est bourgeois, le juif est homme de pouvoir, riche et arriviste. Le juif devient l'ennemi de classe. L'affaire Dreyfus révélera les divisions du parti socialiste. Il y a eu certes les Zola, Clemenceau ou Jaurès, mais trente-deux dirigeants socialistes se démarquèrent en estimant que le sort de Dreyfus ne les intéressait pas...²³³ L'antisémitisme se révèle par delà les oppositions politiques et se retrouve dans tous les partis même si ce n'est pas avec la même ampleur.

La propagation du matérialisme intégral échoue dans le paganisme. Ce phénomène est patent chez Lefèvre et ses disciples. On est invité à imiter la « Rome païenne, ces hommes qui nous ont légué tant d'exemples de vertus sublimes et souvent farouches ». Lors que les « dieux de l'Olympe symbolisaient les sciences, les arts, les vertus », le christianisme a délibérément « apporté dans le domaine de la philosophie scientifique ses ferments dissolvants ». Et l'athée de fulminer :

« La vraie marque des races supérieures, c'est l'élimination de la religiosité »²³⁴.

Seuls des « tardigrades et des fossiles » peuvent contester le « Grandiose tableau, et dont l'humanité peut s'enorgueillir, que celui des destinées aryennes (...) Fidèles aux traditions des ancêtres, au génie de nos races, achevons le cycle de l'évolution mentale »²³⁵.

Donc l'athéisme devient le privilège des races supérieures...

Gustave Lanson dénonce en 1894 l'héritage révolutionnaire emprunt d'un déisme de mauvais aloi²³⁶. C'est « Dieu lui-même, ou plutôt la notion de Dieu qu'il faut combattre et démolir ». D'où cet avertissement solennel :

« La libre pensée ne se borne pas à être anticléricale (...) Elle est ANTIRELIGIEUSE, Athée, parce que rien n'a jamais démontré l'existence de cet Être suprême auquel ses partisans prêtent des attributs absurdes, et contre lequel proteste le sens commun, Matérialiste, parce que la matière est la seule base certaine sur laquelle il soit permis de raisonner. »²³⁷

Il s'agit de dénoncer la décadence à laquelle conduit le catholicisme.

Pour Place, Zola a « fait œuvre saine en flétrissant l'adultère chez Thérèse Raquin, l'ivrognerie chez Coupeau, la débauche chez Nana ». Ce dernier ouvrage n'est autre qu'un « hardi pamphlet, dirigé contre les vices et la pourriture de la société contemporaine ». Le Second Empire « s'est vautré dans une crapuleuse orgie ». L'apparition de ces « contes grivois et de ces dessins de lupanar », poursuit Place, « prouve clairement à quel degré de dépravation le Second Empire et le catholicisme ont abaissé la société ». Blanqui n'est pas en reste, le

spiritualisme est une « infatuation » complice des « saturnales catholiques » et autres orgies logiques puisque « dévergondage et bigoterie sont mari et femme »²³⁸

La race repose sur ce paradoxe de la raison : la volonté de classer, de penser en termes de théorie, confronté à l'effet pervers de cette quête intellectuelle, quand celle-ci légitime le rejet de l'Autre. Les dangers relatifs à l'opération même de classement sont ignorés.

« Nous nous sommes habitués à ce mécanisme qui nous permet, certes, de développer notre compréhension de l'univers et même d'assurer notre pouvoir sur lui, mais qui, du même mouvement, lamine le réel, remplace l'originalité de chaque objet par le commun d'une catégorie ; le confort intellectuel y gagne, mais le prix payé est lourd. Le pire est que nous devenons inconscients des dangers de ce processus et que nous risquons d'appliquer les méthodes éprouvées de définition de catégories loin de leurs domaines de validité. Il est donc essentiel de préciser ce mécanisme, de mettre en lumière les hypothèses sur lesquelles il se base, de tracer les limites de sa signification. En quoi consiste donc le processus intellectuel grâce auquel nous classons ? Sur quels arbitraires repose-t-il ? Même si nous ne pouvons répondre que par des évidences, la prise de conscience des détails de cette activité n'est pas vaine. Remarquons tout d'abord que le mot « classification » désigne à la fois le processus même par lequel on réalise un classement et le résultat auquel aboutit ce processus. De plus, deux phases doivent être distinguées dans cette classification : une première qui consiste à définir les diverses classes : la taxonomie ; une seconde qui consiste à affecter un objet à une classe : l'identification. »²³⁹

Le racisme ou l'antisémitisme sont protéiformes dans leurs sources. S'il est possible de trouver un racisme de « droite » comme de « gauche », si l'antisémitisme a pu trouver des théoriciens chez des réactionnaires comme des progressistes, le racisme ou l'antisémitisme qui nous intéresse ici est celui que l'on fait reposer sur les sciences. Cette caractéristique est bien l'apanage de l'époque contemporaine, elle en est sa spécificité, c'est ce qui la distingue radicalement – dans sa légitimation du rejet de l'Autre – des formes antérieures de discrimination. Nous avons vu précédemment les formes de la déspéciation et nous pourrions estimer que le racialisme n'en est qu'une des formes. S'il est bien une des formes de la déspéciation, il possède, en propre, une spécificité qui le distingue radicalement. Sa légitimation scientifique en fait un système autonome, cohérent, essentialiste et déterministe. En cela, il ne peut être rapproché des formes du rejet de l'Autre qui reposent sur l'atavisme ou les contradictions internes à des systèmes ne postulant nullement la mise en coupe d'une partie de l'Humanité. En cela, le racialisme suppose un traitement particulier.

Les théories raciales connaissent un écho d'autant plus grand que le positivisme et le scientisme tentent à s'imposer. En France, le positivisme, qui trouve son origine chez les Encyclopédistes et à laquelle Condorcet²⁴⁰ a donné une formulation plus élaborée dans son *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit*

humain de 1794, va devenir sous la III^e République la philosophie officielle du régime. Auguste Comte, Ernest Renan²⁴¹ et Hippolyte Taine²⁴² assurent, en France, la promotion de cette nouvelle méthode. Dans les autres pays européens, le même mouvement se dessine. Par exemple, Charles Darwin²⁴³ et Herbert Spencer²⁴⁴ concourent, au Royaume-Uni, à l'extension du positivisme et du scientisme. Darwin n'a jamais voulu l'utilisation qui a été faite de ses théories. Cependant Pierre Thuillier estime que :

« De façon générale, l'éloge de la lutte pour la vie justifiait la compétition sociale et économique qui règne dans la société occidentale. Ce langage n'a évidemment pas disparu. Konrad Lorenz, en diverses circonstances, a évoqué la nécessité d'assurer un rigoureux contrôle sélectif afin que les « parasites sociaux » ne se multiplient pas. Darwin, qui était un libéral en ces matières, n'a pas voulu qu'on utilise ses idées de cette façon. Mais, dès son époque, sa « science » s'est prêtée à ces sortes d'utilisations idéologiques et politiques. C'est là un aspect du darwinisme qu'on ne peut négliger. »²⁴⁵

Dorénavant, il ne peut être accordé de crédit qu'à l'observé, à l'expérimenté et au démontré. Ces philosophes deviennent les grands prêtres d'une religion « scientifique et positive » qui imprègne à la fin du siècle toute la culture de la République triomphante. La croyance en la toute-puissance de la science génératrice de libération de l'homme et de progrès s'impose à une partie des élites. Le développement du positivisme, avec le rejet de la métaphysique qui en découle, laissait les hommes, seuls, en face de la science. Le pouvoir appartenait dorénavant aux savants.

La notion de race apparaît donc comme l'un des paradigmes fondamentaux de la science du XIX^e siècle, des sciences de l'homme physique mais aussi de l'homme social. Si elle intéresse plus particulièrement certaines disciplines spécialisées, telle l'anthropologie²⁴⁶, elle concerne aussi la plupart des autres sciences et fait fonction de catégorie de classement des types de sociétés.

Pour autant les sciences sont-elles responsables de la pensée raciale ? Ou bien est-ce le racialisme dominant qui a conduit les chercheurs vers la découverte des races ? La réponse semble à mi-chemin. Le racialisme, quand il se veut scientifique, est à la fois le produit d'une découverte et d'une construction idéologique. Ces chercheurs incarnaient les sciences, ils étaient en tout premier lieu des savants réputés et reconnus par leurs pairs ; ils ont été à l'origine de découvertes fondamentales. La découverte des races témoigne – sur le plan biologique – de l'état des sciences à la fin du XIX^e siècle. Elle témoigne aussi de l'idéologie européenne à cette période.

Mais dans le même temps, ils étaient aussi des hommes de leur époque et ils estimaient que leurs travaux devaient contribuer à définir un modèle d'organisation de la société. Nous venons de passer d'une découverte scientifique à l'invention d'un projet de société, de la biologie à l'idéologie. Le racialisme, c'est le mélange des genres quand bien même la science ne saurait jamais justifier une idéologie.

« L'idéologie est donc nécessairement l'autre radical de la science, bien que l'ensemble de leurs rapports ne puisse s'enfermer dans la formule trop brève de cette opposition. L'idéologie ne peut être valablement caractérisée qu'à travers ce qui constitue en elle le fonctionnement illégal de sa référence à la science ou aux sciences auxquelles elle tente, par des tactiques déterminées et repérables, de ressembler.

La science ne « réfute » ou n'« invalide » l'idéologie qu'autant que celle-ci n'est considérée que comme le passé non scientifique de cette science. En tant que prospective – anticipation sur l'avenir de la science en question et de ses applications –, l'idéologie ne peut être réfutée par elle, dans la mesure où la science en tant que telle – c'est-à-dire excluant les convictions idéologiques du savant lui-même – ne saurait parler scientifiquement que de ses certitudes et incertitudes présentes.

En conséquence, aucune idéologie ne peut naître d'une science. L'idéologie naît de l'idéologie. »²⁴⁷

Ces savants ont cru incarner le progrès et ils ont estimé qu'ils avaient une mission salutaire pour le devenir du genre humain en tant que « prédicateurs scientifiques »²⁴⁸. Aussi, ils ont été très prolixes. Ils ont souvent édité des livres de vulgarisation qui ont connu un succès considérable. De ce fait, ces idées se sont imposées en raison du prestige des sciences et de la renommée de leurs auteurs alors qu'à la réalité, ils galvaudaient les sciences par une idéologie qui travestissait la biologie.

« Ce qui par contre est possible en fait, c'est la mystification idéologique qui porte à croire et à faire croire à cette production univoque et directe. L'essence de cette mystification réside dans le mime permanent de gestes scientifiques par l'énoncé idéologique, et dans sa propension obligatoire à excéder le domaine de validité des propositions scientifiques vers des unifications trans-régionales qui utilisent généralement le véhicule de l'analogie. L'idéologie n'a d'autre tactique que celle qui vise à faire croire à la conformité de ses énoncés avec ceux de la science qu'elle élit momentanément comme point d'appui. C'est-à-dire qu'elle tente constamment de se faire passer pour la science elle-même, ou pour un discours au sein duquel la science garantirait l'extension et l'interprétation qu'elle y subit. Le propre de l'idéologie est en effet de ne jamais s'en tenir au contexte d'une seule science, mais de tenter la projection des concepts, des méthodes et des propositions des sciences exactes et, plus souvent, des sciences de la nature, sur les sciences dites « humaines ». (...)

Il y a donc deux sortes d'incompatibilités possibles à mettre en lumière :

- 1) celles qui résident entre la science et l'idéologie ;
- 2) celles qui résident à l'intérieur de l'idéologie elle-même.

Les premières sont généralement plus aisées à identifier que les secondes, en raison du fait que l'épistémologie, dans ce cas, se livre à une opération de dissociation simple analogue au geste que fait la science elle-même lorsqu'elle est amenée à se prononcer sur ce qui n'est pas elle. Tandis qu'en aucun cas

l'idéologie n'exclut d'elle-même ce qu'elle renferme de contradictoire, puisque c'est souvent là-dessus, comme nous le montrerons, qu'elle édifie sa « cohérence ». »²⁴⁹

Cependant, les arguments d'autorité de ces scientifiques étaient irréfragables. D'autant que ces savants tenaient souvent des discours voisins en se réclamant de sensibilités politiques très différentes. Ils prétendaient témoigner d'abord des avancées de leurs travaux scientifiques. Ces racistes ont mis au ban de l'humanité des pans entiers du genre humain non pas en leur retranchant des droits qu'ils auraient détenus par nature, mais en ne les leur accordant pas en raison de leur non-appartenance complète à l'espèce humaine. Le processus de déspéciation était engagé quand bien même les racistes n'ont pas toujours souhaité les conséquences qui lui en ont été données. Un usage abusif a été fait de théories scientifiques notamment celles de Darwin :

« Le fait que Darwin se soit opposé à toute interprétation sociologique et politique de sa théorie n'a pas un instant empêché ces interprétations d'avoir lieu, et de conquérir une audience proportionnée à l'approbation que Darwin, sur un autre plan, strictement biologique, a pu donner aux études et travaux de leurs auteurs. Les deux cas de Haeckel et de Spencer sont ici certainement les plus représentatifs de cet inévitable mécanisme. »²⁵⁰

Le racialisme est donc simultanément une découverte scientifique et un discours idéologique du monde contemporain d'origine européenne. Il est à la fois le produit de la conquête du continent biologique (Section I) et de l'hégémonie de l'anthropologie physique (Section II).

Section I : la conquête du continent biologique

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'idéologie dominante dans les pays industrialisés de l'Europe de l'Ouest associait le rationalisme, la croyance dans la toute-puissance de la science, l'idée de progrès illimité des sociétés humaines et la volonté d'organiser ces sociétés en respectant les lois naturelles.

Pourtant une évidence s'impose : le savoir est un instrument d'émancipation, mais aussi de pouvoir. Cette quête de progrès va rapidement prendre la forme d'une conquête²⁵¹. L'Europe au fait de sa puissance, forte de son impérialisme, développe aussi les nouveaux instruments nécessaires à la domination du monde. Découvertes physiques et découvertes biologiques se succèdent.

Le XIX^e siècle voit donc se développer, en Europe occidentale en particulier, un extraordinaire engouement pour les études anatomiques et biologiques (§1). Les premières acquisitions de la biologie moderne contribuent à fixer de façon définitive la place de l'Autre dans le monde (§2).

§1 – Le développement de la biologie

Le XIX^e siècle a tout mesuré et quantifié : la coloration, la peau, la respiration, la barbe, les cheveux, l'angle facial, les rapports du radius à l'humérus, du tibia au fémur, le degré de stéatopygie,²⁵² etc., mais par-dessus tout le cerveau, ses circonvolutions, et la capacité crânienne.

1829,96 grammes : c'est le poids du cerveau de Georges Cuvier²⁵³, soit 500 grammes de plus que celui de Monsieur Tout-le-Monde. Il détient ainsi le record absolu de la matière grise dans les tableaux des manuels d'anthropologie.

Un tel engouement dans les sciences explique l'importance des progrès réalisés. La biologie s'institutionnalise avec la Révolution qui crée le Muséum d'histoire naturelle et des chaires, où officient Étienne Geoffroy Saint-Hilaire²⁵⁴ et Georges Cuvier. Une nouvelle avancée se produit dans la deuxième moitié du siècle avec Darwin, Mendel et avec la constitution de l'École française d'anthropologie physique fondée par Paul Broca en 1859.

En France, comme ailleurs en Europe, cet essor des sciences de la vie se trouve à l'origine d'une véritable révolution intellectuelle. Ce n'est plus tant à l'Histoire que l'on demande les lois des phénomènes sociaux, mais aux sciences naturelles. Tout un mouvement d'idées se propage qui, au nom d'un déterminisme biologique parfait que semble révéler la science, remet en question l'individualisme rationaliste quand il se dresse contre le progrès révélé, quand il prétend aller à l'encontre de l'ensemble des grands principes humanistes des Lumières et de la Révolution incarnés par les scientifiques.

La science en général et plus particulièrement la biologie forment le substrat sur lequel se développent, au cours des deux dernières décennies du XIX^e siècle et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les thèses raciales. La biologie, c'est d'abord l'étude du vivant. À ce titre, avec la médecine, elles joueront un rôle prépondérant dans la définition de l'Autre. Les principaux concepteurs et vulgarisateurs sont les Français Gustave Lebon²⁵⁵, Gobineau²⁵⁶, Vacher de Lapouge²⁵⁷ et Édouard Drumont²⁵⁸, les Allemands Houston Stewart Chamberlain²⁵⁹ et Friedrich Naumann²⁶⁰ ou encore l'Autrichien Karl Lueger²⁶¹.

Les esprits étaient très profondément divisés sur les théories raciales. À côté du « polygénisme », il y avait le « monogénisme » qui postulait que tous les hommes descendaient d'un ancêtre commun. Mais le monogénisme, tout comme le polygénisme, comptait en son sein des avocats de l'esclavagisme et on pouvait trouver des abolitionnistes dans les deux camps.

Les références et déterminations biologiques deviennent omniprésentes comme en criminologie par exemple avec Cesare Lombroso²⁶². La tendance au vice, au crime, à l'agitation politique serait, elle aussi, héréditaire. La théorie du « criminel né » a l'avantage d'escamoter le rôle de la société dans la genèse de la délinquance²⁶³. Mais si le génie ou le crime étaient héréditaires, ils entraient aussi dans des caractères raciaux.

Les déterminations biologiques prennent une place considérable dans la littérature, chez Honoré de Balzac et Émile Zola. Toute la culture du siècle est dominée par ce modèle de connaissance. Buffon est l'un des plus grands succès de librairie.

Bien au-delà de son domaine, la biologie incarne le mythe du progrès tout entier et, dans ce qu'il a de plus profond, la lutte de l'homme contre la mort. Dans cette constellation intellectuelle, la connaissance de l'être naturel qu'est l'homme fascine.

Ce triomphe correspond à l'ouverture d'une nouvelle époque, marquée par l'exploration systématique et de plus en plus fine du « continent biologique », époque dont nous ne sommes pas encore sortis. L'anthropologie naissante s'efforce d'intégrer peu à peu les informations rapportées par les voyageurs européens sur les peuples étrangers. Avec ses erreurs et ses insuffisances, cette nouvelle discipline permet néanmoins d'aboutir à une psychologie et même à une sociologie empirique, dont *l'Anthropologie* de Kant donne déjà une première esquisse. Plus explicite chez les théoriciens de la bourgeoisie libérale au XIX^e siècle, elle nourrit la réflexion économique et politique, avant de finir par contribuer à la justification philosophique du colonialisme européen.

Siècle positiviste, le XIX^e siècle voit le triomphe simultané de la biologie, de la médecine, de l'anthropologie physique et de l'ethnologie. Ce succès repose sur les premières acquisitions de la biologie moderne, notamment les théories de savants comme Darwin, Galton et Pearson. Ces scientifiques ont comme point commun d'avoir fabriqué le substrat sur lequel viendront se greffer les idéologies racialistes.

§2 – les premières acquisitions de la biologie moderne

À partir du milieu du XIX^e siècle, on constate l'émergence, à côté d'essais idéologiques comme celui de Gobineau *Sur l'inégalité des races humaines*²⁶⁴, de travaux scientifiques concernant l'hérédité et l'évolution. Ces découvertes, notamment au travers de *l'Origine des espèces* de Charles Darwin, constituent une véritable révolution dans notre compréhension du monde vivant.

C'est dans la même période que Johann Gregor Mendel publie son *Essai sur l'hybridité des plantes*²⁶⁵. Darwin démontre que la sélection comme facteur d'évolution permet le progrès de l'espèce tandis que Mendel esquisse les lois de la transmission héréditaire des caractères génétiques. Les chemins du progrès de la qualité humaine ne passent donc pas par la modification du milieu, comme l'avait imaginé Lamarck, mais par les voies mystérieuses du « sang », c'est-à-dire des gènes. C'est donc en cette fin du XIX^e siècle que se trouvent posées, au moins théoriquement, les bases rationnelles l'intervention eugénique.

Darwin, Galton et Pearson sont les principaux concepteurs des théories de la sélection naturelle. Ces constructions contribuent à fixer – selon Pierre Thuillier –

définitivement une représentation dépréciée de l'Autre. Cependant, nous pouvons nous demander avec Patrick Tort comment un discours scientifique peut se prêter à ces dérives notamment chez Darwin.

« Ce problème mérite d'être reposé, singulièrement dans ce qui touche à sa formulation même : qu'est-ce, pour un discours scientifique, que « se prêter à » une interprétation qu'en toutes lettres il n'a pas formulée, dans les termes idéologiques-pratiques qui la caractérisent, comme faisant partie de ses conclusions, de sa conviction ou de ses hypothèses ? Qu'est-ce qui, dans cette passivité étrange du discours de la science devant ce que l'on fait de lui ou avec lui, peut devenir, au sein d'un autre discours qui de toute évidence s'en nourrit, l'instrument actif de démonstrations qu'il n'a jamais voulu faire ? Où donc réside cette faculté latente que l'on suppose dans le fait – qui est lui-même tributaire d'une interprétation – de se prêter à ? »²⁶⁶

A – CHARLES DARWIN

Ce sont les travaux de Charles Darwin préfigurés par ceux de Lamarck²⁶⁷, qui dominent cette période.

Malgré la vacuité théorique²⁶⁸ de *L'Origine des espèces* (six éditions successives avec 7500 retouches), toutes les autres recherches s'y rattachent d'une façon ou d'une autre.

Il en va ainsi des nouvelles théories sur la reproduction, l'hérédité, l'évolution, la criminologie, la psychiatrie ou de la naissance de l'eugénique. De même les grandes classifications raciales sont issues de ce bouillonnement de spéculations naturalistes comme la reprise des recherches craniologiques.

L'idée était de faire de ces créatures des êtres intermédiaires, à des degrés divers, entre le singe et l'homme. Cette idée nous ramène, une fois de plus, vers les grandes conceptions darwiniennes²⁶⁹, désormais appelées à bouleverser le champ politico-social aussi bien que le champ épistémologique.

Charles Darwin propose une nouvelle ébauche de la différenciation raciale. Il démontre que les espèces animales et végétales évoluent par le mécanisme de la sélection naturelle, dont nous savons aujourd'hui qu'il joue sur des variations héréditaires aléatoires : les mutations.

C'est à la suite de la lecture de *l'Essai sur le principe de population* de Malthus que Darwin formule sa théorie de la sélection naturelle. Il la présente comme un prolongement de la théorie de Malthus aux règnes végétal et animal²⁷⁰. Darwin rend compte de l'adaptation d'une espèce à son environnement par la sélection naturelle de variations dont il n'explique par l'origine, mais dont il affirme le caractère héréditaire²⁷¹.

La lutte pour l'existence, selon Darwin, ne concerne pas seulement la « vie de l'individu, mais son aptitude ou sa réussite à laisser des descendants ».

Pour Darwin, et pour ses successeurs, il n'y a pas de raisons de ne pas appliquer à notre espèce le principe qui s'impose à tous les autres vivants. Darwin observe les différences entre les races, mais il ne leur accorde pas de valeur adaptative. Elles ne constituent pas, selon lui, un avantage direct ou particulier pour l'homme. Dès lors, il ne reste qu'un agent important, la sélection sexuelle²⁷². Le fait important, c'est que les phénomènes biologiques aboutissent à une différenciation des races et des espèces animales. Les différences qui en découlent affectent tous les domaines²⁷³. Pour toutes ces raisons, Darwin estime qu'on peut très bien considérer les races humaines comme des sous-espèces ou des espèces différentes, sachant que d'un point de vue évolutif la distinction n'a d'ailleurs pas grande importance.

L'inégalitarisme de Darwin sera aussi celui des premiers partisans de la théorie de l'évolution. L'inégalité apparaît alors, pour la première fois, comme la conséquence d'un phénomène biologique naturel, favorisant une différenciation constante. Ces nouvelles spéculations, à prétention scientifique, posent les fondements des dérives ultérieures²⁷⁴ en apportant le crédit nécessaire à légitimer la race puis le racisme²⁷⁵ comme la clé de l'histoire humaine. Pour autant Darwin n'était pas raciste et c'est l'idéologie du siècle qui a détourné son œuvre.

« Toute idéologie pratique visant à favoriser un comportement de type raciste est donc exclue de cette logique de l'avènement d'une morale universaliste et rationnelle. Une fois atteinte, et transmise par l'éducation, cette morale semble contredire dans ses effets la loi de la sélection naturelle :

« Chez les sauvages, les individus faibles de corps ou d'esprit sont promptement éliminés, et les survivants se font promptement remarquer par leur vigoureux état de santé. Quant à nous, hommes civilisés, nous faisons, au contraire, tous nos efforts pour arrêter la marche de l'élimination ; nous construisons des hôpitaux pour les idiots, les infirmes et les malades ; nous faisons des lois pour venir en aide aux indigents ; nos médecins déploient toute leur science pour prolonger autant que possible la vie de chacun. On a raison de croire que la vaccine a préservé des milliers d'individus qui, faibles de constitution, auraient autrefois succombé à la variole. Les membres débiles des sociétés civilisées peuvent donc se reproduire indéfiniment. Or, quiconque s'est occupé de la reproduction des animaux domestiques sait, à n'en pas douter, combien cette perpétuation des êtres débiles doit être nuisible à la race humaine. » (P. 145.)

Cependant,

« Nous ne saurions restreindre notre sympathie, en admettant même que l'inflexible raison nous en fit une loi, sans porter préjudice à la plus noble partie de notre nature. (...) Nous devons donc subir, sans nous plaindre, les effets incontestablement mauvais qui résultent de la persistance et de la propagation des êtres débiles. Il semble, toutefois, qu'il existe un frein à cette propagation, en ce sens que les membres malsains de la société se marient moins facilement que les membres sains. Ce frein pourrait avoir une efficacité réelle si les faibles de corps

et d'esprit s'abstenaient du mariage ; mais c'est là un état de choses qu'il est plus facile de désirer que de réaliser. » (P. 146.)

On comprend, à lire ces énoncés, ce qui se joue d'essentiel entre la décision et la réticence de Darwin. La contradiction entre la loi naturelle sélective et les effets évidemment anti-sélectifs de la loi morale contribue plus que jamais à accentuer la dissociation de la morale et de la vie. Toutefois, il est impossible d'oublier que si Darwin qualifie de « partie la plus noble de notre nature » la morale née du développement des instincts sociaux relayés par la faculté rationnelle, c'est en vertu du mouvement évolutif lui-même, c'est-à-dire en vertu de la sélection. La contradiction est incontournable, et produit dans le texte de Darwin un effet de désarroi mesurable à ce que d'une part il souhaite la limitation des effets négatifs de l'extension de la sympathie sur l'existence biologique de la « race humaine », avançant avec quelque faible espérance l'idée que la sélection sexuelle puisse servir de « frein » à la dégénérescence et compenser dans une certaine mesure l'entrave mise à une sélection naturelle rendue impuissante à assurer le perfectionnement évolutif, et d'autre part il s'en tient à la logique d'un choix décidé en faveur d'une morale de l'universalisation de la sympathie et du secours, naturellement issue du développement de la nature instinctuelle de l'homme. La nature s'est ainsi divisée en elle-même, et sa loi a travaillé elle-même à s'éliminer comme loi. C'est cela que certains commentateurs post-engelsiens de Darwin ont pu nommer le « saut qualitatif dans l'évolution. Le fait, c'est que la sélection naturelle se trouve arrêtée et contrariée dans son opération par l'un de ses effets les plus extrêmes : le raffinement dernier du développement de la loi provoque la réversion de ses conséquences ultimes. Ce pouvoir d'inversion de la nature, l'homme le possède donc d'une manière naturelle, puisque c'est à travers la durée et les embûches du processus sélectif qu'il a pu l'acquérir. »²⁷⁶

Quoi qu'il en soit, le processus d'appropriation de ces travaux se mettait en place et ils furent utilisés dans la cadre théorique de ce qui allait devenir le darwinisme social.

Darwinisme social et sociobiologie ou les errements de l'idéologie.

« Déterminisme mécaniste, uniformitarisme absolu pour la base conceptuelle, réductionnisme et analogie pour la méthode, scientisme pour la mission, tels sont les éléments du terrain favorable sur lequel s'est développée la sociobiologie – éléments qui, tous, se trouvent fortement reconsidérés dans l'état actuel de la science. »²⁷⁷.

Clémence Royer²⁷⁸, disciple d'Auguste Comte, dénonce, dans la préface à la première édition française *De l'Origine des espèces*²⁷⁹ « les systèmes ou les utopies politiques contre nature ».

Elle se revendique d'un darwinisme social scientifique et progressiste : « Il faudrait y réfléchir à deux fois avant de proclamer l'égalité politique et civile chez un peuple composé d'une minorité d'Indo-Européens et d'une majorité de Mongols ou de Nègres » ; ou encore : « Entre races si différentes, les inégalités

prennent des proportions si grandes, au point de vue intellectuel, que le législateur doit toujours en tenir compte. »

En effet, selon A. Cresson, l'œuvre de Darwin fait apparaître « un jeu automatique de la variabilité, de l'hérédité et de la concurrence vitale, assurant l'élimination des inaptes, la conservation des suffisamment aptes, et la multiplication des plus aptes ». ²⁸⁰

Nulle œuvre scientifique ne fut davantage utilisée, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, pour étayer la critique d'une forme de gouvernement ou fonder une politique, que le livre immédiatement célèbre de Charles Darwin, *L'origine des Espèces* ²⁸¹.

Le darwinisme social désigne cette extension des thèses fondamentales de l'évolutionnisme darwinien aux réalités sociales. Fondé sur le sentiment que les lois de Darwin ont une valeur universelle, il identifie la vie sociale à la vie organique. La lutte pour la vie est aussi la loi des hommes et la sélection, une nécessité naturelle qu'il serait funeste d'entraver aux risques d'affaiblir la vitalité du groupe.

La biologie darwinienne voit dans la sélection naturelle l'ensemble des mécanismes qui, au sein de chaque espèce, trie les individus les mieux adaptés à leur environnement, ceux qui présentent les variations les plus favorables, et préside ainsi au processus évolutif.

Prenant le contre-pied du fixisme, le darwinisme contredisait les enseignements de la Genèse ; il scandalisa les chrétiens et souleva l'hostilité de l'Église. Mais là n'est pas l'essentiel. L'important, c'est qu'on entreprit de tirer de ces découvertes scientifiques des conséquences dans le domaine éthico-politique. Darwin lui-même n'a pas hésité à prendre position en la matière, en reconnaissant le bienfait pour les sociétés humaines, elles-aussi, du « struggle for life » et en posant comme un fait établi la supériorité du civilisé sur le sauvage ²⁸².

Le darwinisme et bientôt le darwinisme social, ou du moins un de ses avatars, étendent leur influence aussi bien à gauche qu'à droite ²⁸³.

« En effet, si la sociobiologie apparaît à présent comme une déviation épisodique et éphémère du darwinisme, sans capacité à expliquer les données sur lesquelles elle s'est fondée, par contre il faut reconnaître qu'elle a fonctionné et fonctionne dans un ensemble idéologique particulièrement offensif, et dont l'efficacité en France ne doit pas être sous-estimée. » ²⁸⁴

À la même époque ou peu après, les théoriciens du fascisme se revendiqueront de même des théories darwiniennes. Ils n'auront, du reste, guère besoin d'inventer. Darwin lui-même donne l'exemple en parlant de « races inférieures » et en déplorant que les progrès de la civilisation aient retiré à la sélection naturelle son efficacité sociale. Son cousin Francis Galton, inventeur du mot

« eugénisme²⁸⁵ » et de la « psychologie raciale », confirme « scientifiquement » l'infériorité des Noirs.

Vacher de Lapouge résume le darwinisme social en trois mots : « À la formule célèbre Liberté, Égalité, Fraternité, qui résume le christianisme laïcisé de la Révolution nous répondons : Déterminisme, Inégalité, Sélection ».²⁸⁶

Le darwinisme social de cette époque repose sur la croyance que la sociologie n'est qu'une branche de la biologie. Il tend à faire autorité depuis cent ans dans d'innombrables travaux scientifiques. De plus, ils sont souvent couronnés par les plus hautes récompenses internationales. On citera, au hasard, quelques savants dont Herbert Spencer²⁸⁷, Alfred Victor Espinas²⁸⁸, Georges Vacher de Lapouge, Félix Le Dantec²⁸⁹, Alexis Carrel²⁹⁰, Konrad Lorenz²⁹¹ et Karl von Frisch²⁹² qui obtiendront le prix Nobel.

Certes, leurs travaux sont différents les uns des autres, mais ils reposent tous sur le même postulat. À savoir, ils tiennent pour évident qu'un « sage » gouvernement, s'il se souciait de sauver la civilisation occidentale devrait compenser, par une action efficace d'ordre médical ou eugénique, le jeu « normal » des lois de la sélection naturelle – découvertes par la biologie – que les sociétés modernes ont tendance à contrarier.

Une telle appréciation des lois qui régissent le devenir des sociétés n'était pas en soi contradictoire avec les formules libérales. Favorable à la concurrence, légitimant le « laissez-faire » et le libre jeu des initiatives individuelles, le libéralisme pouvait à bon droit sembler en harmonie avec les grands principes du combat pour l'existence et de la sélection des meilleurs. De fait, nombre d'auteurs libéraux, en Angleterre en particulier, habillèrent leur doctrine du nouveau vêtement darwinien.

C'est le cas de William Bagehot, dont un ouvrage parut en français en 1873, sous le titre *Les lois spécifiques du développement des nations dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité*. Dorénavant, la guerre se trouve légitimée par la reconnaissance de son caractère inéluctable, intrinsèque au développement de toute société²⁹³. Herbert Spencer donna le plus d'ampleur à ce genre d'entreprise, convaincu de ce qu'« une politique rationnelle doit prendre en compte certaines vérités générales de la biologie ». Une de ces vérités fait de la guerre un des moteurs de l'histoire et une des conditions du progrès des sociétés²⁹⁴. Dans *L'individu contre l'État*²⁹⁵, il s'irrite des agressions d'un « gouvernement paternel » enclin à tout réglementer et à empiéter toujours davantage sur les droits individuels. Au « droit divin des Parlements » consacré dans les démocraties modernes, Spencer oppose les lois de la nature qui plaident en faveur d'une stricte délimitation des fonctions étatiques, justifient la libre concurrence et interdisent, sous peine d'entraîner la dégénérescence du corps social tout entier, la protection publique des « unités inférieures » aux dépens des « unités supérieures » de la société. Tout le courant darwiniste social de la « belle époque » reprendra inlassablement cette critique des politiques philanthropiques²⁹⁶. À la réalité, le darwinisme social et la sociobiologie

apparaissent comme les éléments conceptuels de la justification des inégalités sociales.

« Du point de vue de la stratégie et des enjeux, le darwinisme social et la sociobiologie suivent un seul et même axe argumentatif : il s'agit de convaincre du caractère naturel, car héréditairement prescrit, des inégalités sociales, économiques, voire culturelles ou raciales. Du point de vue du rapport aux sciences biologiques, la sociobiologie est un darwinisme social auquel on a passé un vêtement supplémentaire, indisponible du temps de Darwin : celui de la génétique. Ce recouvrement du même par le semblable, avec cependant la recherche d'un effet de différence, est tellement clair qu'aujourd'hui l'ancienne dénomination, celle qui renferme la falsification fondamentale, refait expressément surface. Je vais essayer d'expliquer ici, brièvement, en quoi consiste cette falsification, et en quoi elle est d'avance réfutée par le darwinisme rigoureusement saisi dans sa logique. »²⁹⁷

B – GALTON : LIBERALISME ET EUGENISME.

Dans une Angleterre victorienne²⁹⁸, industrielle, colonialiste et maritime, dans une nation où émerge une importante classe scientifique, où l'ordre et la stabilité politique sont vénérés, Galton s'intéresse à la mécanique et au moteur à vapeur, explore l'Amérique, étudie la météorologie pour déterminer les parcours plus rapides des navires à voiles, cautionne « scientifiquement », en construisant l'eugénisme, l'évolution sociale en cours et développe des techniques policières d'identification des criminels... Il représenté le modèle achevé du savant, l'accomplissement du scientifique par excellence, aux centres d'intérêt multiples et à la foi dans le progrès.

Contemporain et cousin de Darwin, Francis Galton²⁹⁹ fut l'un des fondateurs de la génétique humaine. Darwin, qui ne partageait pas toutes les convictions de son cousin, cherchait à s'instruire auprès de lui, pour combler les lacunes de sa culture mathématique. En novembre 1875, il écrit par exemple « Je vous mettrai à l'épreuve lorsque nous irons à Londres, dans un mois ou six semaines, car je veux vous poser une question à propos des moyennes, qui peut être formulée en deux minutes, mais qui remplirait une longue lettre. »³⁰⁰ Darwin, dépourvu de sens statistique, cherchait à comprendre le calcul des probabilités, qui joue un rôle considérable dans l'œuvre de Galton. La théorie de l'hérédité de Galton est en effet indissociable de son intérêt pour l'étude des probabilités³⁰¹, et ce rapprochement des mathématiques et de la biologie, promis à un bel avenir, l'a porté à des hypothèses assez audacieuses pour susciter des rapprochements entre son œuvre et celle de Mendel.

Galton dispose donc d'un instrument théorique déjà fort développé, qu'il va utiliser dans son premier livre sur l'hérédité, *Hereditary Genius*,³⁰² dont l'objet est d'établir que les qualités intellectuelles, comme les qualités physiques, sont héréditaires. L'originalité méthodologique de sa démarche réside dans son intérêt pour les variations de l'intelligence, tout aussi héréditaires à ses yeux que leur moyenne.

Le principe de son raisonnement était fort simple. Il consistait à faire valoir que si un caractère physique jugé héréditaire, comme la taille, se répartit suivant la loi des déviations par rapport à la moyenne, alors cette loi, en retour, pourra servir d'indice de l'origine héréditaire d'un caractère propre à une population³⁰³.

Les caractéristiques psychologiques autant que physiques étant dues à l'hérédité, les différences raciales apparaissent naturellement comme une marque du polymorphisme génétique.

Francis Galton préconise des techniques pour l'amélioration des races, qui condamnent le métissage entre races « inégales » pour mieux préserver les génies³⁰⁴. Dans son enquête sur les facultés humaines, il écrit : « Le véritable fondement et les fruits de la pensée humaine dépendent de la race ». Galton déplore par ailleurs le déclin de la race athénienne qui : « Si elle s'était répandue en chassant les populations inférieures, ce qui lui eût été facile, grâce à sa grande fécondité naturelle, eût assurément accompli une tâche dont la grandeur dépasse notre imagination ».

Francis Galton est l'inventeur du substantif « eugénisme »³⁰⁵ dont il donne la définition suivante en 1883 : « Science de l'amélioration de la race, qui ne se borne nullement aux questions d'unions judicieuses, mais qui, particulièrement dans le cas de l'homme, s'occupe de toutes les influences susceptibles de donner aux races les mieux douées un plus grand nombre de chances de prévaloir sur les races moins bonnes. »³⁰⁶ La fortune du vocable a peut-être dépassé le sens originel, même si Galton finit par réaliser que, en ces temps où la génétique s'inventait, l'action sociale se révélait plus efficace que l'action sur l'hérédité³⁰⁷.

Épistémologiquement, l'eugénisme est donc un réductionnisme. Si la motivation de ce réductionnisme est chez Galton d'ordre social, si ses préjugés et ses aspirations soutiennent son projet, il cherche aussi à se démarquer du spiritualisme.

Le biologisme réductionniste s'alimente à une défiance à l'égard du surnaturel qui le porte à négliger la dimension culturelle de l'humanité³⁰⁸. Galton est convaincu que la psychologie, la sociologie et l'anthropologie sociale et culturelle n'existent pas et n'existeraient jamais à titre de disciplines scientifiques autonomes.

Galton admet implicitement l'existence de « races supérieures » et de « races inférieures ». Il croit à une hiérarchie des races, mais ce sont les différences sociales plutôt que raciales qui l'intéressent. Il ne croit pas à l'égalité naturelle des hommes et, s'il accepte un système protégeant tous les hommes, il ne reconnaît pas à tous les hommes les mêmes droits politiques. Il admire les grands hommes (militaires, scientifiques ou artistes), mais méprise les barons d'industrie. Il veut instaurer une « méritocratie » prudente et préserver une classe, autrefois dominante, mais aujourd'hui menacée par les ouvriers et les roturiers entrepreneurs.

Selon Galton, le succès d'un individu reflète ses capacités qui sont par ailleurs héréditaires. Il en conclut qu'il faut veiller à des unions entre « personnes bien nées » et lutter contre le brassage social. De plus, il affirme que les membres des différentes classes sociales appartiennent à des races différentes et sont donc biologiquement non assimilables. Toutefois, les différences physiques entre classes étant généralement faibles, l'eugénisme de Galton rétablit des différences qui reposent sur la réussite sociale : c'est « un racisme savant qui détecte l'imperceptible ». La caractéristique de Galton est de ramener, dans un véritable acte de foi, les problèmes sociaux à de simples problèmes biologiques et de mésestimer ainsi les aspects culturels et psychologiques de la vie humaine³⁰⁹.

Cependant, il se heurtera très vite à la question du bien-fondé de l'amélioration artificielle des hommes alors que la sélection naturelle est censée y pourvoir déjà. Pour éliminer cette difficulté, il postulera que, dans nos sociétés, la sélection naturelle est entravée par les règles sociales³¹⁰. Hanté par l'idée de la décadence des sociétés occidentales et par la vision des classes inférieures qui prolifèrent et des classes supérieures peu fécondes, l'eugénisme apparaît comme « un programme de sélection artificielle, dont l'objet est de rétablir la sélection naturelle dans ses prérogatives »³¹¹. Galton croit que l'évolution naturelle, qu'il substitue à la providence, se poursuit dans une certaine direction et qu'elle est salutaire : c'est la foi eugéniste.

L'eugénisme présente, néanmoins, une contradiction structurelle : alors qu'il considère le culturel comme de peu d'importance, il lui reconnaît, dans le même temps, une puissance suffisante pour gêner la sélection naturelle, à travers les règles sociales qui en sont issues³¹².

Galton considère que le talent et le génie, d'après lui principaux facteurs de réussite sociale, sont transmissibles de génération en génération. Il croit à l'existence d'une inégalité innée entre les individus et d'une différence naturelle entre les peuples ; il classe les hommes, selon le degré des « dons » que la nature leur a conférés, en trois catégories « désirables », « passables » et « indésirables »³¹³.

Galton pense que la sélection naturelle est lente et aveugle, en tout cas peu efficace dans la reproduction des « esprits supérieurs », et qu'il faut lui substituer une politique sociale qui accélère et encourage la reproductivité des individus de haute qualité mentale et qui dissuade la classe défavorisée de se multiplier.

Les idées égalitaires lui répugnent. Galton ne croit pas à l'égalité naturelle des hommes³¹⁴. Il juge que tous méritent protection, mais non de jouir de droits politiques égaux, et les hommes du commun lui paraissent la proie des démagogues. Il est préférable, lorsqu'ils sont atteints par les propagandes révolutionnaires, de les voir émigrer aux États-Unis. Les hommes compétents se comptent surtout parmi les scientifiques et les membres des professions libérales. L'eugénisme sera donc « la clef d'un programme biologique visant la création d'une prudente méritocratie ».

Galton s'attache à promouvoir une démarche eugéniste, et prône une sélection des croisements entre les meilleurs membres des meilleures lignées en vue de les améliorer encore, contribuant ainsi à l'épanouissement d'ensemble de la race humaine. Cette volonté eugéniste s'exprime naturellement par un intérêt particulier pour la sélection artificielle. De fait, la réussite des éleveurs, notamment des éleveurs de chiens, suscitait son admiration. Il envisageait d'appliquer à l'homme la sélection artificielle, et convaincu de l'hérédité des qualités mentales, en attendait des effets extraordinaires.

L'eugénisme prend ainsi figure, explicitement, de religion, la Foi eugéniste se substituant aux croyances traditionnelles, et les savants assurant leur sacerdoce à la place des prêtres.

Cette justification de l'eugénisme se heurte à une difficulté évidente, sensible au va-et-vient qu'elle suppose entre l'ordre naturel et l'ordre culturel et social³¹⁵. Telle est peut-être la contradiction majeure de l'eugénisme, tel que le formulait Galton : il ne se justifie qu'en admettant l'importance perturbatrice des règles sociales, susceptibles de dérégler le jeu de la sélection naturelle, mais il ne peut reconnaître leur efficacité sans remettre en cause ses propres prémisses, à commencer par l'héréditarisme dogmatique sur lequel il s'édifie.

Pour Galton, l'eugénisme, à titre d'entreprise de sélection artificielle permettant d'entraver la marche rétrograde de la civilisation, est ainsi fondé, sous ses deux formes possibles soit en « accroissant la productivité des meilleures souches », soit en « réprimant la productivité des souches les pires ».

C'est à partir de 1904 que Galton obtient une large reconnaissance, en Angleterre comme à l'étranger. Il crée alors diverses structures (office d'enregistrement eugénique, chaire nationale d'eugénique) pour le recueil des faits et l'analyse des facteurs influençant la race et la santé. À partir de 1908 est publiée *The Eugenics Review* qui stimule la création de sociétés eugéniques à travers le monde.

Galton voulait établir l'eugénisme comme une préoccupation d'importance nationale et particulièrement en faire une branche des études académiques ; « ainsi s'introduira-t-il dans la conscience nationale comme une religion ». On appréciera cette volonté d'user de la nouvelle science pour déclarer « une guerre sainte contre les coutumes et préjugés qui diminuent les qualités physiques et morales de notre race ». L'eugénisme se situe délibérément dans le camp du progrès.

C - KARL PEARSON : EUGENISME, SOCIALISME ET PROGRES.

Pearson, qui occupa la chaire Galton d'eugénique à l'Université de Londres jusqu'en 1933, était socialiste contrairement à son maître et ami Galton. On est cependant frappé par la similitude des discours et propositions des deux hommes, comme quand Pearson déclare : « Si nous laissons les féconds, mais inaptes, un

sixième, produire la moitié de la génération suivante, notre nation ne sera plus pour longtemps une puissance mondiale », ou encore, fustigeant la chute du taux de mortalité des « membres inférieurs du groupe » : « le darwinisme et le progrès médical sont des forces opposées ». On retrouvera plus tard cette convergence militante des scientifiques de tous horizons politiques quand ils choisissent de faire de la science une religion.

Selon Pearson, l'avènement du socialisme conduira à retrouver la rationalité de la sélection naturelle, mise à mal par le capitalisme qui laisse se développer les pauvres et les faibles. Il pense également que toutes les questions éthiques ou politiques relèvent de la méthode scientifique et donc des statistiques. La science est en effet, selon lui, source de toute vérité et les scientifiques ont un rôle politique fondamental à jouer. Pearson leur fixe comme objectif de faire respecter la loi sacrée de l'évolution, dans le cadre d'un État fort et contraignant. Pour Pearson, comme pour tous les eugénistes, la vie sociale est fortement hiérarchisée et les espaces publics de délibérations inutiles. Pearson veut encore dissocier plaisir et procréation afin de limiter la population. Finalement, même après l'infirmité de ces idées par les premières découvertes de la génétique, il conservera ses positions et continuera imperturbablement ses travaux.

L'eugénisme, tel que Galton³¹⁶ puis Pearson en fixent les grands traits, ne se soucie pas des individus. Son approche étant statistique, il s'attache au déplacement des caractéristiques moyennes d'une population par les croisements utiles à la collectivité.

L'intérêt de l'œuvre de Pearson, de ce point de vue, est de faire saillir les liens profonds qui unissent l'eugénisme au refus de l'individualisme et de l'égalitarisme. En affichant son approche populationnelle, il explicite la dimension holiste de l'eugénisme. En revendiquant des positions socialistes³¹⁷, a priori plus égalitaires que celles, franchement élitistes, de Galton, il illustre paradoxalement la profondeur des liens qui unissent l'eugénisme à une vision hiérarchisée de la vie sociale qui repose en tout premier lieu sur l'hérédité.

En 1907, Karl Pearson fonde le premier laboratoire d'eugénisme.

Cet héréditarisme brutal³¹⁸ explique certaines prises de position de Pearson, notamment son opposition aux mesures sociales contre la tuberculose. Il mettait l'accent sur les défenses immunitaires naturelles, et les améliorations devaient porter sur la constitution héréditaire des sujets. Cependant les inégalités de fait trop prononcées engendrent des violences inutiles. Elles sont en outre sans effet évolutif. En effet ces violences, où l'on pourrait reconnaître une forme de sélection naturelle, en faussent le principe. Les classes défavorisées sont celles qui se reproduisent le plus, et le capitalisme sauvage, en laissant proliférer les pauvres et les dégénérés, va à l'encontre de la véritable sélection naturelle, celle qui assure le progrès évolutif. La sélection artificielle, l'intervention de l'État dans les questions de reproduction doivent donc se comprendre comme un retour à la rationalité immanente de la sélection naturelle, et le socialisme est la condition de possibilité d'un programme eugéniste³¹⁹.

Créer une société bien organisée, maintenir des inégalités modérées, méritées et utiles au bien commun, tel est, pour l'essentiel, le projet socialiste de Pearson. Pour cela l'État doit contrôler le travail et posséder le capital, et il doit aussi intervenir dans les questions intimes en appliquant un programme eugéniste. Socialisme et eugénisme ont partie liée³²⁰.

« La méthode scientifique d'examen des faits n'est pas particulière à une classe de phénomènes et à une catégorie de travailleurs ; elle est applicable aux problèmes sociaux aussi bien qu'aux problèmes physiques... »³²¹

Puisque rien ne limite le champ d'investigation de la science³²², l'idée d'un domaine réservé, clos, où une autre approche serait légitime, est absurde. Il n'y a pas de problèmes philosophiques réservés aux philosophes et à leurs méthodes.

Le prétendre relève de l'obscurantisme.

Les questions éthiques et politiques relèvent de la méthode scientifique, celle de la description des faits, dont l'instrument privilégié est la statistique. L'idée d'une égale dignité des personnes, l'idée d'un ordre juridique fondé sur la reconnaissance de l'égalité de leurs droits sont des fictions qui ne tiennent pas compte des faits.

En matière politique, il faut s'en remettre au savoir³²³, et non au consentement. Le socialisme de Pearson n'est pas accidentellement une hiérarchisation des compétences. Toute son entreprise est fondée sur la thèse d'un rôle politique décisif de la communauté scientifique. Source de toute vérité, la science et ses serviteurs, les hommes de science, réorganiseront la société au nom de la loi sacrée de l'évolution³²⁴.

Politiquement, l'eugénisme est moins hanté par la division entre réactionnaires et socialistes que rassemblé par une commune hostilité au pur « laissez-faire » du libéralisme économique et des premiers darwiniens sociaux. L'eugénisme est interventionniste, peut-être est-ce pour cela que de nombreux esprits progressistes se sont reconnus en lui. Mais cet interventionnisme n'est pas guidé par la volonté de promouvoir la justice sur la terre, mais par celle de rétablir le jeu normal de la sélection naturelle, lorsque celui-ci est troublé par des faits de culture aberrants³²⁵.

C'est pourquoi les prises de position de Pearson, pour surprenantes qu'elles soient parfois, ne sont jamais contradictoires. Qu'il refuse les inégalités extrêmes qu'engendre le capitalisme ou qu'il regrette l'interdiction du travail des enfants, ses raisons sont les mêmes. Il s'agit toujours de rétablir la sélection naturelle dans son plein exercice, et il faut pour cela tantôt tempérer les inégalités, tantôt autoriser le travail des enfants, qui augmente les revenus des familles modestes, mais laborieuses et les dispose à la procréation, alors que son interdiction freine la fertilité de ces ouvriers sérieux, augmentant par là la proportion d'enfants issus d'un sous-prolétariat sans foi ni loi.

Très vite il est donc apparu une distinction entre l'eugénisme positif, qui cherche à propager des caractéristiques favorables, et l'eugénisme négatif qui veut limiter la dissémination des tares. Dans un registre différent, on peut distinguer un eugénisme d'ordre social, souvent autoritaire, d'un autre présenté comme une aspiration individuelle. Il arrive que l'eugénisme privé s'accorde sans violence avec l'eugénisme social, comme dans l'avortement demandé sur indication génétique, ou l'insémination avec donneur sélectionné. Cependant des individus peuvent exercer une pression insupportable sur la société³²⁶. Au contraire c'est l'eugénisme d'État qui fait stériliser les déviants ou exterminer des communautés entières au nom de la pureté de la race, et de tels crimes sont bien sûr commis contre la volonté des personnes.

L'hégémonie de l'anthropologie physique allait finir de stigmatiser l'Autre.

Section 2 – L'anthropologie physique et son hégémonie intellectuelle

Les savants des Lumières ont dessiné les deux grandes orientations sur lesquelles se fondera l'ethnologie au XIX^e siècle : d'une part, l'idée que le fait humain est un fait social, l'homme ne pouvant être compris que comme membre d'une société particulière dont les institutions se prêtent à des études comparatives ; d'autre part, l'idée d'une évolution de l'humanité de la sauvagerie vers la civilisation, celle-ci étant conçue d'après une thèse a priori.

Avec la pénétration coloniale s'éveille l'intérêt pour la collecte et le classement systématique des objets, des ossements et des représentations des primitifs, dans des musées. Des préoccupations d'ordre humanitaire s'ajoutent parfois aux efforts colonisateurs. Des sociétés d'ethnologie sont créées en France (1838), aux États-Unis (1842), en Grande-Bretagne (1843), en Allemagne (1851) ; elles publient des guides-inventaires de ce qu'il faut recueillir sur le terrain³²⁷. La supériorité technologique de l'Occident va s'affirmer à partir de la Renaissance et des grandes découvertes et s'accroître pendant les XVIII^e et XIX^e siècles, à l'époque de la révolution industrielle et des grands Empires coloniaux.

L'anthropologie du XIX^e siècle est fondée sur un raisonnement simpliste : si les populations n'ont pas atteint le même niveau de culture et ne disposent pas de la même technologie, c'est qu'elles ne jouissent pas des mêmes aptitudes physiques et mentales. Il existe donc des races supérieures, faites pour mettre en valeur, innover, commander, et des races inférieures, faites pour suivre et exécuter. En définitive, celles-ci profiteront du génie de celles-là. Dans cette distribution des rôles, fondée sur les aptitudes héréditaires, tout le monde est gagnant.

Pour comprendre l'anthropologie raciale du XIX^e siècle, il faut la replacer dans son contexte historique. L'Empire victorien est à son apogée ; il connaît encore de nouvelles expansions. D'autres Empires se créent ou s'étendent. Toutes les nations d'Europe occidentale (France, Allemagne, Belgique, Hollande, Italie,

Espagne, Portugal) participent sous des formes diverses, mais chacune pour leur part, à ce mouvement d'expansion. Le darwinisme culturel qui inspire la pensée anthropologique du XIX^e siècle légitime le colonialisme qui ne serait pas le produit d'une certaine conjoncture politique, mais celui d'une structure biologique ; en somme, un cas particulier de la compétition naturelle. L'anthropologie du XIX^e siècle donne bonne conscience à l'Europe impérialiste.

Assuré de son bon droit, confirmé par son niveau technique, admettant comme une vérité d'évidence l'unicité de la « nature humaine » qui amène à lier traits biologiques et traits psychologiques, l'homme blanc devient, à ses propres yeux, le type humain le plus achevé, d'une supériorité incontestable, modèle de référence tant sur le plan physique que culturel.

Dans sa leçon d'ouverture de l'École d'anthropologie du 15 novembre 1876, Paul Topinard³²⁸ donne la définition suivante de l'anthropologie : « L'anthropologie est l'histoire naturelle du genre humain. Elle regarde non l'individu, dont s'occupe spécifiquement la médecine, mais le groupe dans sa totalité dans ses différences avec les autres groupes zoologiques et dans ses différences intrinsèques propres »³²⁹.

Les élèves de Paul Broca³³⁰, Abel Hovelacque et Georges Hervé, dans leur *Précis d'anthropologie*, apportent une définition analogue : « Nous comprenons sous le titre d'anthropologie zoologique l'ensemble des faits, des théories et des doctrines dont l'étude ressortit à l'histoire naturelle générale de l'homme. Dû à Broca ce nom nous a paru devoir être conservé »³³¹.

Il en va de même pour Armand de Quatrefages qui énonce : « Le mot anthropologie signifie histoire des hommes comme mammologie veut dire histoire des mammifères, comme entomologie veut dire histoire des insectes, rigoureusement il doit être pris dans le même sens »³³².

L'ambition est donc de classer, de déterminer les filiations, migrations, mélanges, et, outre les caractères physiques, d'appréhender l'homme tout entier, l'histoire, les monuments, traditions, religions, les langues et les traits moraux. La surprise que suscite aujourd'hui une telle définition a des vertus heuristiques.

L'anthropologie tend à privilégier l'étude de l'homme comme être de la nature et à minimiser ses autres dimensions, la culture en particulier. Paul Broca, figure fondatrice de l'anthropologie, qui a imposé à l'étude de l'altérité l'impérialisme du physiologique aux dépens du social et du culturel, a occupé des positions centrales de pouvoir dans sa discipline, mais aussi dans la vie scientifique, intellectuelle et sociale de son temps.

Son apport personnel à l'anthropologie tient surtout à la craniologie, dont il fait une science quasi exacte, utilisant la grenaille de plomb, affinant la précision du remplissage, ainsi que celle des pesées du cerveau. Cette passion de la précision tient à ce que Paul Broca établit une relation étroite entre ces données et les aptitudes intellectuelles³³³.

Le Précis d'anthropologie de Abel Hovelacque et Georges Hervé de 1887 reprend ces idées dans l'article nègre : « L'ensemble des races noires forme certainement, si on le prend d'une façon générale, un groupe moins avancé en évolution que le groupe des races brachycéphales³³⁴ de l'Asie orientale, que le groupe des races blanches européennes. La capacité crânienne, l'importance de la face, l'angle sphénoïdal³³⁵, l'angle mandibulaire³³⁶, l'angle symphisien³³⁷, le prognathisme³³⁸, la forme du bassin, la proportion des membres, bien d'autres caractères encore assignent, à cet ensemble de races, la place la moins élevée sur l'échelle humaine ; mais cet ensemble est composé d'éléments parfois fort divers ; il ne forme pas une entité ethnique, et rien n'est plus fautif que de parler d'une race noire opposée à la soi-disant race jaune ou à la soi-disant race blanche. Le Nègre, à quelque race nigritique qu'il appartienne, est bien caractérisé ; il n'y a toutefois pas une race nègre, mais bien des races nègres souvent très différentes les unes des autres. »³³⁹

On conçoit l'importance des débats sur l'origine des différences. Ces débats, interdits, voire impensables, durant le long âge théologique, s'imposent avec la découverte de la diversité naturelle. Polygénistes³⁴⁰ et monogénistes³⁴¹ s'y opposent, dans le prolongement du XVIII^e siècle, mais avec des informations et des arguments de plus en plus nombreux.

À cet égard, la craniologie et la mesure du cerveau n'ont fait que succéder à d'autres critères en vogue à la fin du XVIII^e siècle, par exemple l'angle facial, qui fournit une échelle allant de l'animalité au type grec.

De même, la génétique, la découverte des groupes sanguins qui, en elles-mêmes, ne débouchent sur aucun jugement de valeur, ont été utilisées pour renouveler le système d'interprétation hiérarchique.

Les anthropologues du XIX^e siècle ont affirmé à la fois la nécessité de classer les espèces – ce qui est une opération intellectuelle caractéristique du développement des sciences – et de les hiérarchiser pour mieux les subordonner. Cette démarche implique de partir à l'exploration des races.

§1 – L'exploration des races

L'anthropologie s'inscrit dans le cadre de l'expansion européenne et de la colonisation, ses paradigmes sont élaborés en fonction de cette culture et ses recherches contribuent à la conforter. Ce que l'anthropologie apporte à ce système, c'est la construction d'un objet d'étude scientifique, la race. C'est un appareil méthodologique présentant toutes les garanties de rigueur positiviste. C'est une taxinomie mettant chacun à sa place.

L'anthropologie et la linguistique se situent dorénavant au cœur des grands débats scientifiques du Siècle. Le premier d'entre eux renvoie aux origines de l'Homme. Existe-t-il une origine commune entre tous les hommes ? Les races ou

les langues sont-elles des déterminations indépassables ? L'ethnographie naissante contribuera à apporter sa pierre à l'édifice...

A – DEBATS SUR LES RACES : UNITE DE L'ESPECE HUMAINE OU ECARTS INSURMONTABLES

En réaction contre les dogmes catholiques, les penseurs laïcs et les courants inspirés du scientisme rejettent l'idée de la Création et d'une souche humaine unique. Le débat scientifique de cette époque repose essentiellement sur la question de savoir si les hommes ont une origine commune. Au demeurant, les théories affirmant l'unité de l'origine de l'homme n'ont empêché en rien le rejet de l'Autre et la justification de l'esclavage par le péché de Cham, ou par les dégénérescences liées au climat, à l'isolement, etc. Inversement, le polygénisme ne conduit pas inéluctablement aux thèses raciales, même s'il en est la voie la plus facile et la plus courte. « Le polygénisme isolait arbitrairement les peuples les uns des autres par les abysses d'une impossibilité physiques des hommes à se comprendre et à communiquer.³⁴² »

Buffon croit à l'unité de l'espèce humaine³⁴³ tout comme Armand de Quatrefages qui développe ses idées principales dans son ouvrage *L'espèce humaine* de 1861. Il prend ses distances par rapport à la pente normative de sa discipline³⁴⁴. Sa critique vise tout particulièrement les thèses transformistes affirmant une parenté entre Noirs et singes. De même, il dénonce l'animalité attribuée aux Hottentots ou aux aborigènes d'Australie³⁴⁵.

Aussi il s'attaque à l'école de Paul Broca³⁴⁶, non sans humour, quand il démontre que, en stricte craniologie, le Mérovingien se situe en arrière des Chinois et guère plus avant que les Tasmaniens. Remarquablement informé des travaux des ethnologues, il souligne l'impossibilité d'ajuster les critères raciaux physiques et les caractéristiques sociales. Sans nier les inégalités, il rejette les interprétations fatalistes et naturalistes³⁴⁷. Ainsi, à propos des classifications des genres de vie, des différences entre chasseurs, pasteurs et cultivateurs³⁴⁸, il dénonce les raccourcis intellectuels qui conduisent à des erreurs grossières. À l'époque du triomphalisme colonial, cette critique des préjugés³⁴⁹ véhiculés dans la science n'est pas courante³⁵⁰.

Mais Armand de Quatrefages est loin de représenter l'opinion majoritaire. Celle-ci est beaucoup moins nuancée et va dans le sens des représentations hiérarchiques des races. Les relations entre races, tout comme celles des espèces naturelles, obéissent à la loi du plus fort, constate Paul Broca, même s'il s'émeut de la disparition des faibles³⁵¹.

Cependant tous ces savants croient que la science est en elle-même un facteur du progrès, car elle permet de maîtriser et de corriger la nature, de soutenir la pratique civilisatrice de l'aide pour la vie. Ce mélange d'optimisme scientifique, de foi dans la civilisation et de confiance dans l'interventionnisme social, assorti d'un ethnocentrisme condamnant le sauvage à une infériorité naturelle, est caractéristique.

La linguistique grâce à Ernest Renan se situe dorénavant au cœur des grands débats du XIX^e siècle. Il parvient à affirmer l'autonomie de l'étude des langues à l'égard de l'anthropologie physique³⁵².

Parallèlement, mais avec un statut inférieur à l'image des civilisations auxquelles elles sont liées, les langues non écrites sont répertoriées et traduites, dans le prolongement des travaux de l'époque moderne.

Le grand apport du XIX^e siècle est bien la conquête scientifique de l'Orient. L'appartenance linguistique, qui relève du domaine « intellectuel et moral », selon le vocabulaire du temps, apparaît aussi comme une sorte de détermination indépassable, un caractère permanent, un trait quasi naturel, racial³⁵³. En conséquence, il affirme : « L'individualité de la race sémitique, ne nous ayant été révélée que par l'analyse du langage, analyse singulièrement confirmée, il est vrai, par l'étude des mœurs, des littératures, des religions (...) cette race étant en quelque sorte créée par la philologie, il n'y a qu'un seul critérium pour connaître les Sémites : le langage. »³⁵⁴

Toutes les caractéristiques de la race sémitique sont donc induites par la langue³⁵⁵. Infériorité qui apparaît à Ernest Renan comme congénitale au regard de la langue aryenne³⁵⁶. L'histoire comparée des Aryens et des Sémites est celle d'un renversement des rapports de force : « Si les Sémites ont apporté les religions monothéistes, leur mission semble s'être alors arrêtée, et le relais assuré par le génie mythologique, la créativité, l'esprit scientifique de l'Aryen (...) Leur langue étant déjà en elle seule un signe de noblesse (...) il faut donc supposer que les races civilisées n'ont pas traversé l'état sauvage, et ont porté en elles-mêmes, dès leur commencement, le germe des progrès futurs »³⁵⁷.

La philologie de Renan retrouve donc les classifications raciales alors en vigueur. Les sauvages – Noirs, Australiens, Indiens d'Amérique – sont exclus du progrès, non perfectibles et condamnés à l'immobilité. « On n'a pas d'ailleurs un seul exemple d'une peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation. Cette partie inutile de l'humanité est donc vouée à servir sa partie supérieure. La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour le gouverner n'a rien de choquant. La régénération des races inférieures ou bâtardes par des races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité. »³⁵⁸

Le paradigme berbère fournit un exemple des implications épistémologiques d'une telle démarche intellectuelle.

Avec la conquête de l'Afrique du Nord, une abondante littérature ethnographique, linguistique, romanesque, politique a opposé deux races, deux populations, et s'est attachée à insister sur les différences, les antinomies entre Arabes et Berbères et sur une parenté entre ces derniers et les Européens.

Dans ce monde darwinien du XIX^e siècle, il n'a pas manqué d'arabisants pour prédire la disparition de l'arabe en Afrique du Nord, tel William Marçais³⁵⁹ en

raison de l'infériorité congénitale de cette langue. Des scientifiques, comme Topinard, l'un des successeurs de Paul Broca, participent de ces raccourcis intellectuels. Topinard publie une étude sur les types indigènes de l'Algérie où il distingue Berbères et Arabes. Au-delà de l'aspect ubuesque de cette polémique, elle révèle les contresens que la manie classificatoire entraîne dans l'étude des sociétés. Elle en fournit également les raisons. Il s'agit essentiellement de fonder une filiation et une association entre les conquérants et une partie de la société dominée³⁶⁰, et de priver les Arabes de toute légitimité.

Léopold de Saussure, auteur de *Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes*³⁶¹, obtient un grand succès en s'opposant à l'assimilationnisme³⁶² et en défendant l'idée de constitutions mentales héréditaires et stables³⁶³.

Ce dernier rapporte une anecdote à propos du gouverneur Paul Bert qui, arrivant au Tonkin, afin d'attirer lui aussi les Annamites à nos croyances politiques, eut pour premier souci de faire afficher la Déclaration des droits de l'homme. Pour conclure que « le seul résultat définitif de l'instruction européenne, aussi bien pour le Nègre que pour l'Arabe et pour l'Hindou, est d'altérer en lui les qualités héréditaires de sa race sans lui donner celles des Européens (...). Ballottés par tous les hasards de la vie et incapables d'en dominer aucun, ils n'ont plus pour guide que l'impulsion du moment »³⁶⁴

Ces idées allaient susciter des échos enthousiastes au Congrès colonial de 1900, qui dresse aussi un sombre bilan de l'instauration du suffrage universel dans les Antilles au bénéfice des esclaves affranchis en 1848³⁶⁵. Tout aussi dangereuse serait la généralisation de l'école française³⁶⁶.

Au congrès d'anthropologie tenu à Paris en 1878, sous la présidence de Broca, l'anthropologue français Abel Hovelacque³⁶⁷ présente une communication sous le titre *Les races inférieures*. Il énumère les « preuves » de cette infériorité, et déclare notamment : « Si nous envisageons le cerveau, la matière pensante, nous voyons que dans les races inférieures son volume et son poids sont moindres que dans les races plus parfaites ; qu'il est notablement moins compliqué dans ses circonvolutions ; que sa partie frontale est moins importante : autant de caractères simiesques ». Cet exposé d'Abel Hovelacque, professeur à l'École d'anthropologie de Paris et l'un des organisateurs de ce congrès, ne soulève pas d'objections majeures. Dans la discussion, Broca ne présente que quelques réserves « sur des points particuliers » et non sur l'ensemble. Hovelacque reprendra d'ailleurs la même thèse un peu plus tard dans son livre *Les Nègres*.

Entre les deux guerres, l'anthropologie s'est dotée d'un statut universitaire, autour de deux grandes figures Marcel Mauss³⁶⁸ et Paul Rivet³⁶⁹. La fondation de l'institut d'ethnologie, qui comptera 171 élèves en 1934-1935 et la création du Musée de l'homme, en 1937, par Daniel Rivet, apportent à cette nouvelle discipline ses lettres de noblesse. Puis, avec Michel Leiris³⁷⁰ et Claude Lévi-Strauss³⁷¹, une nouvelle page de l'anthropologie française s'ouvre.

B – LE DEVELOPPEMENT DE L'ETHNOGRAPHIE

Dans ce paysage intellectuel, quels sont la place et le statut de l'ethnographie ?

L'ethnographie demeure une discipline mineure, car elle n'est pas parvenue à se doter d'une structure stable. La Société ethnologique de Paris est créée en 1837, celle de Londres en 1843, mais l'association française n'aura qu'une vie à éclipses avant de s'effacer en 1848. Une Société d'ethnographie américaine et orientale lui succède en 1859, à l'initiative du grand physiologiste Claude Bernard et d'un orientaliste, Léon de Rosny. Elle connaîtra, elle aussi, beaucoup de basses eaux, avant de s'effacer.

Émile Durkheim dans *L'Année sociologique*³⁷² rend compte des polémiques entre les différents courants de l'anthropologie. Elles traduisent bien le flou de la pensée progressiste française dans le domaine des relations raciales. Il prend nettement ses distances envers un ouvrage de Franz Boas, maître de l'anthropologie culturelle américaine et adversaire des lobbies scientifiques racistes aux États-Unis.

Doublement marginalisée par l'anthropologie physique et par la sociologie, l'ethnologie a été cantonnée dans l'étude des « sociétés primitives », alors que les grandes civilisations – musulmane, indienne, chinoise – relevaient du domaine des orientalismes. Sans théorie propre, vouée à la nomenclature des ethnies et à la description des structures sociales élémentaires ou des cultures archaïques, l'ethnographie a été étroitement associée à la pénétration et à la gestion coloniales, ce qui a accentué ses tendances à l'empirisme.

Elle produira cependant, sous l'impulsion du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique-Occidentale Française par exemple, à partir de 1915, des travaux de première importance. De grandes enquêtes font progresser la connaissance des sociétés africaines. Ainsi Delafosse souligne, en 1912, que « si on parle de civilisations, et non de la nôtre, on est bien obligé d'admettre que, pour avoir une culture et un développement social fort différents des nôtres, les habitants du Soudan n'en ont pas moins, eux aussi, des civilisations qui valent la peine d'être étudiées et décrites ».

Ces travaux menés parfois en sympathie avec les populations dominées, et qui peuvent être très critiques contre les abus coloniaux, la dépossession ou le travail forcé, ne parviennent pas à doter la discipline d'une grille épistémologique autonome par rapport au système colonial, à définir une relation cohérente avec les colonisés.

§ 2 – Des savants en quête de savoir définitif

Selon Yvonne Knibiehler³⁷³, *la Sélection humaine*, de Charles Richet³⁷⁴, Prix Nobel de médecine, « est un monument de racisme tranquille, où la pensée dérive

sans cesse d'un savoir biologique incontestable à une idéologie qu'on peut qualifier de totalitaire ». Cette idéologie est encore plus nette chez un autre médecin, Binet-Sanglé, auteur d'un ouvrage tout contenu dans son titre, *les Haras humains*, où il propose le recrutement à travers le pays des « bons générateurs » pour les placer dans des haras où « quarante célibataires devront féconder, à raison de trois par décade ou de cent huit par an, les femmes célibataires appartenant aux élites nationales et provinciales. Quatre mille trois cent vingt femmes d'élite seront ainsi annuellement engrossées ». Quant aux « mauvais générateurs », il suffit de « créer un institut d'euthanasie où les dégénérés fatigués de la vie seront anesthésiés à mort à l'aide du protoxyde d'azote »

Le corps médical a largement contribué à déprécier l'Autre notamment au travers des théories de Charles Richet, de Paul Broca ou encore d'Alexis Carrel, tous trois médecins. Ils ont d'autant plus d'influence qu'ils représentent le modèle achevé de réussite sociale. Notables reconnus, détenteurs exclusifs du savoir, scientifiques ayant une audience internationale, ils incarnent le progrès et fixent de leur autorité la représentation de l'Autre. Ce profil se retrouve chez Georges Vacher de Lapouge, un anthropologue qui développe un discours proche.

Ces hommes méritent une attention particulière. Par leurs travaux éminents, ils ont inventé la médecine moderne, ils l'ont révolutionnée. Leur reconnaissance scientifique a contribué à la diffusion de leurs discours idéologiques.

A – BROCA

Le nom de Broca reste attaché à quatre contributions scientifiques majeures : la définition du cancer, la découverte, dans le cortex cérébral, de l'aire du langage qui porte son nom, la mise en évidence dans le cerveau de l'homme du grand lobe limbique et la mise en place d'une discipline nouvelle l'anthropologie.

Broca, qui peut être considéré comme le fondateur de l'anthropologie physique, définit avec beaucoup de précision les races humaines. Porté à un certain prosélytisme, il créa, pour diffuser ses idées, en 1859, la Société d'Anthropologie de Paris, puis l'École d'Anthropologie de Paris.

Suivant la définition de Broca, l'anthropologie devait être tout simplement, mais dans toute son envergure « l'étude du groupe humain, considéré dans son ensemble, dans ses détails et dans ses rapports avec le reste de la nature³⁷⁵ ». Cette nouvelle façon d'étudier l'homme, l'anthropologie, représentait, dans sa version du XIX^e siècle, l'humanisme ou à tout le moins sa prolongation naturelle.

Broca était polygéniste. Il s'opposait à la doctrine de l'ancêtre unique. Elle impliquait en effet que les métissages conduisaient à la déchéance et à l'esclavage³⁷⁶. Son éducation voltairienne³⁷⁷ et, probablement aussi, son aversion pour tous les systèmes monolithiques lui firent épouser le polygénisme comme un concept permettant la liberté d'action et la tolérance³⁷⁸.

Broca rejetait le monogénisme jusque dans la linguistique, de même que ce rôle de guide qu'elle réclamait pour elle-même au sein de l'anthropologie³⁷⁹.

La discussion ne portait pas sur le langage ou l'histoire, mais sur les crânes : crânes allongés (dolichocéphales) ayant un index crânien bas. Le sujet était chargé d'un élément passionnel. L'index crânien, ou céphalique est le rapport de la largeur à la longueur, du diamètre transversal au diamètre longitudinal du crâne. Exprimé en pourcentage, l'index est élevé chez les brachycéphales à tête large et courte, il est bas au contraire chez les dolichocéphales à la tête longue et étroite³⁸⁰.

La recherche des crânes et leur mensuration avaient débuté en Scandinavie à peu près en même temps que le siècle. Les faits scientifiques les plus solides devaient à tout prix, pour des raisons de prestige social et national³⁸¹, soutenir avec dynamisme le mythe dolichocéphale. Le caractère physique le plus attrayant de la supériorité nationale était un crâne allongé. La brachycéphalie était aussi considérée comme un trait des Basques pré-aryens de basse origine. Cette affirmation était pour Broca absolument répugnante.³⁸²

« La capacité du crâne est un caractère naturel. Je suis loin d'en conclure que les Basques soient plus intelligents que les Parisiens. L'intelligence dépend du développement des diverses régions du cerveau. Le crâne antérieur est, absolument parlant, plus petit chez les Basques que chez les Parisiens. C'est au développement considérable de la région occipitale qu'est due la grande capacité des crânes des Basques³⁸³. »

Aussitôt après la guerre de 1870 et la Commune, on persuada Broca de se présenter à la députation sous l'étiquette de « républicain ». Broca recueillit soixante mille voix... et fut battu³⁸⁴.

Mais, lorsque, sous l'impulsion de Gambetta, les républicains gagnèrent du terrain, Broca ne put résister à sa demande quand un siège de sénateur inamovible se trouva vacant en 1880. Voici ce qu'a dit Pelletan son collègue au Sénat « Il a partagé toutes nos luttes pour reconquérir les droits confisqués de la démocratie (...) Il nous fallut faire violence à sa modestie pour le décider à venir siéger (...) Mais il comprit qu'au moment où l'on allait régénérer l'instruction publique en France, il avait sa place marquée au Sénat³⁸⁵. » Il semble qu'on éprouva quelques difficultés à choisir un représentant dont la personnalité rallie tous les suffrages³⁸⁶.

Surtout la gauche républicaine souhaitait faire sentir au pays l'importance des hommes de renommée internationale. Enfin la Science était le refrain politique du jour³⁸⁷. Après 1878, les républicains avaient acquis de l'influence même au Sénat. Ils formaient un spectre aux nuances délicates. Broca appartenait à l'Union républicaine. Un autre groupe, lui aussi modéré, la « gauche républicaine », suivait Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique. Un troisième, sous le nom de « parti radical », était conduit par un docteur en médecine : Georges Clemenceau³⁸⁸.

Cependant, il existait un quatrième parti, qu'on appelait le centre gauche, ce qui prêtait à confusion, car il était beaucoup plus du côté du centre que de la gauche. Son adversaire, pour le siège de sénateur inamovible, était un avocat, Bétolaud. Broca fut désigné « d'enthousiasme et sans débat » pour lui être opposé comme candidat de l'Union républicaine³⁸⁹.

« M. Broca est surtout un des chefs de la petite Église des matérialistes (...) dans le sein de la Faculté de médecine et y exerce son empire absolu et exclusif. »³⁹⁰

À mi-chemin entre les deux, Le Petit Journal du Soir du 2 février 1880 soulignait, en s'appuyant sur les faits, l'appartenance religieuse du candidat :

« Athée, matérialiste, radical c'est ainsi que la plupart des publicistes favorables à la candidature de M. Bétolaud qualifient M. Broca ».

« Protestant, issu d'une de ces vieilles familles du Languedoc qui scellaient leur foi avec le sang, M. Broca a épousé une protestante, Mlle Lugol, et c'est un ministre protestant qui a béni son union et baptisé ses trois enfants. Quoique appartenant à la fraction libérale du protestantisme, M. Broca est inscrit au Consistoire et il a pris part à tous les votes synodiques. »

« C'est un des convives habituels du fameux dîner Renan, qui a lieu tous les mois chez Brébant, et où il a pris la place devenue libre par la mort de Théophile Gautier (...) C'est égal, le fils de l'obscur médecin de campagne a fait son chemin. » On lit dans Le Siècle du 6 février le résultat, obtenu de justesse : « Le scrutin est clos à trois heures, et vingt minutes après, M. le président en fait connaître le résultat il y a 275 votants, 2 bulletins blancs ou nuls. La majorité absolue est donc de 137 voix ; M. Broca en obtient 140, M. Bétolaud 132, et M. Vacherot 1. »³⁹¹

B – GEORGES VACHER DE LAPOUGE

À la même époque, l'anthropologue et sociologue français Georges Vacher de Lapouge³⁹² développe ses idées à partir de l'indice céphalique. Vacher de Lapouge conclut à la supériorité des dolichocéphales blonds du Nord sur les brachycéphales bruns du Sud, et croit pouvoir dégager le rôle social et historique de l'Aryen.

Ce juriste qui délaissa le droit par amour de l'anthroposociologie, fervent chasseur de têtes pour en mesurer les indices céphaliques, introducteur en France des théories de l'allemand Haeckel (l'un des responsables de l'extension des thèses de Darwin au domaine social), a pourfendu sans relâche au nom de la science la notion des droits de l'homme et les illusions humanitaires des démocrates. Ses livres, *La sélection naturelle*³⁹³, *L'Aryen, son rôle social*³⁹⁴, *Race et milieu social*,₂ et *Essais d'anthroposociologie*³⁹⁵ montrent l'homme tout entier dominé par sa race et font de la force le moteur souverain de l'histoire.

« Aux fictions de Justice, d'Égalité, de Fraternité, la politique scientifique préfère la réalité des Forces, des Lois, des Races, de l'Évolution. Malheur aux peuples qui s'attardent dans les rêves. »

Or, telle qu'elle en est venue à fonctionner dans les sociétés humaines, la sélection n'effectue plus de tri bénéfique aux plus aptes. Au contraire, des « sélections sociales » aboutissent à permettre aux dysgéniques de submerger les eugéniques. Telle est la « loi de plus rapide destruction des plus parfaits ». Seule une politique volontaire de sélection doit permettre de « refondre la nature humaine » pour le salut des peuples.

De telles élucubrations, que complètent les théories des psychophysiologues tels que Jules Soury, séduisent une partie de l'élite intellectuelle française. On se met à douter des valeurs universelles. Ce naturalisme sape les fondements de la morale traditionnelle pour imposer l'idée qu'est bien ce qui réussit, ce qui triomphe dans le grand combat en quoi se résument la vie des hommes et celle des peuples. Au culte du droit se substitue la religion de la force, de l'énergie. L'antisémitisme, le nationalisme, l'impérialisme se sont nourris de ces analyses de la race imposant des devoirs aux individus et de la conviction que l'avenir appartient aux peuples qui ne se sont pas mépris sur la réalité des déterminismes biologiques qui régissent leur devenir.

Pour Georges Vacher de Lapouge, dont les conceptions ont été exposées dans plusieurs publications entre 1887 et 1902³⁹⁶, la race endémique d'Europe correspond aux Nordiques de l'anthropologie classique (sujets grands, blonds, aux yeux bleus, dolichocéphales), qui sont les descendants des Aryens. Cette race supérieure a donné tous les hommes de génie dans la science, les arts, la littérature et... la politique.

Elle correspond fondamentalement à l'*Homo europaeus* de Linné. L'autre race qui peuple la France, la race alpine (sujets trapus, bruns, brachycéphales) n'a pas la même valeur et donne rarement de grands hommes. Il n'hésite pas à attribuer à la prédominance de la race alpine en France les malheurs de la guerre de 1870.

En 1887, il écrit dans la revue d'Anthropologie³⁹⁷ : « La population brachycéphale qui restait en dehors des guerres et des aventures travaillait le sol au lieu de courir le monde et qui cherchait le bien-être et la richesse plutôt que le progrès, a acquis la prépondérance numérique et économique. La révolution et le nivellement égalitaire de nos jours sont la simple consécration d'un fait anthropologique et la situation économique et politique de la France dans le monde est encore la conséquence du caractère de la race brachycéphale. Et ailleurs, par la révolution, le brachycéphale a acquis le pouvoir, et par une évolution démocratique ce pouvoir tend à concentrer dans les classes inférieures »³⁹⁸. Vacher de Lapouge expose ses conceptions dans plusieurs publications entre 1887 et 1902³⁹⁹. Pour lui, la race endémique d'Europe correspond aux Nordiques de l'anthropologie classique (sujets grands, blonds, aux yeux bleus, dolichocéphales), qui sont les descendants des Aryens. Cette race

supérieure a donné tous les hommes de génie dans la science, les arts, la littérature et... la politique.

Vacher de Lapouge, à l'université de Montpellier, remarque que, grâce à la sélection, « à trois générations par siècle, il suffirait de quelques années pour peupler la terre d'une humanité morphologiquement parfaite »⁴⁰⁰. Son délire utopique se fait visionnaire quand il ajoute : « ce délai pourrait être abrégé dans des proportions considérables en employant la fécondation artificielle. Ce serait la substitution de la reproduction zootechnique et scientifique à la reproduction bestiale et spontanée, dissociation définitive de trois choses déjà en voie de se séparer : amour, volupté, fécondité. » Remarquons que cette « humanité morphologiquement parfaite » est, pour Vacher de Lapouge, représentée par les Aryens dolichocéphales blonds. Comme Galton, Vacher de Lapouge veut « faire passer peu à peu dans l'opinion » les nouvelles théories afin « de la préparer à accepter les conclusions pratiques contre lesquelles se révoltent en vain les préjugés du passé »⁴⁰¹

En affirmant que l'antinomie est « aussi complète que possible entre la biologie contemporaine et les idées démocratiques »⁴⁰², il représentait le courant anti-socialiste du mouvement eugéniste, l'eugénisme réactionnaire.

Qu'aucune voix ou presque ne se soit élevée dans une époque réputée libérale pour dénoncer de telles absurdités démontre l'état esprit qui régnait dans l'anthropologie française (la première d'Europe) à la fin du dernier siècle.

Adolphe Pictet⁴⁰³, linguiste genevois, influencé par la théorie de Renan démontre la supériorité linguistique des Aryens sur les Sémites. Il célèbre en termes lyriques, le chemin de la race des Aryas à travers les siècles : « à travers mille combats », elle avait permis au monde de s'élever jusqu'à la civilisation selon le projet que Dieu a conçu pour le bien de l'humanité⁴⁰⁴. Léon Poliakov démontre comment le mythe aryen était profondément ancré dans les différents pays européens. Ce mythe imprégna d'une manière ou d'une autre tous les penseurs, même ceux, comme Fichte, Hegel, Marx, que leur philosophie aurait dû prémunir contre ce mode de pensée⁴⁰⁵.

Poussant, avec logique, les conceptions de Broca jusqu'à leurs conséquences ultimes, Vacher de Lapouge élève les races humaines au rang d'espèces autonomes. Pour lui, les caractères morphologiques ne sont que la partie immédiatement perceptible de la race, « l'émergence matérielle » d'un tout regroupe l'ensemble des caractères innés, aptitudes psychologiques, tendances morales, comportement, etc. sur lesquels l'environnement n'aurait qu'une faible prise. Ainsi, l'Homo europaeus, l'Aryen, est aussi nécessairement intelligent, énergique, réfléchi, riche en idées, entreprenant, doué de mémoire et volontaire – que blond, grand et dolichocéphale. Ces caractères étroitement liés, qui font partie du même patrimoine racial, joueront à plein chez l'individu non métissé. L'Aryen pur incarne le chef, le génie ; il est fait pour commander et mener le monde, aussi sûrement que les brachycéphales sont faits pour obéir⁴⁰⁶. L'esclavage est donc une

situation normale, correspondant à une donnée biologique objective, tout comme la « domestication du cheval ou du bœuf ».

Le concurrent le plus dangereux de l'Aryen est le Juif, car intelligent, mais profondément taré, il n'a pas les qualités qui font un bon esclave. Lapouge considère les Juifs comme un danger devant la civilisation⁴⁰⁷.

Vacher de Lapouge peut être considéré comme le précurseur immédiat des théoriciens nazis qui se sont largement inspirés de ses travaux.

Les Blancs sont, en général, présentés comme supérieurs aux Jaunes et surtout aux Noirs. Mais lorsqu'il s'agit de comparer les Blancs entre eux, les avis divergent. Il faut dire que la guerre de 1870 vient d'avoir lieu et que de part et d'autre, les savants participent aux mouvements patriotiques⁴⁰⁸.

C - CARREL

Le biologiste Jean Rostand⁴⁰⁹ fait l'apologie du docteur Carrel, en écho au docteur Simon Flexner, qui le qualifiait de « bienfaiteur de l'humanité » : « Alexis Carrel fut un très grand savant, l'un des plus grands qu'ait eu la France. Au plan scientifique, il n'y a pas deux opinions possibles quant à l'homme qui a inventé la culture des tissus et la greffe des organes. »

La suture des vaisseaux lui permet en 1910 de s'attaquer pour la première fois à la chirurgie du cœur. Le professeur René Leriche qualifia sa méthode de « préfiguration de la chirurgie actuelle », dont elle pose tous les fondements. Autre conséquence : il devint possible de transplanter et de greffer des organes, et Carrel mit au point leur survie en dehors du corps⁴¹⁰.

Pour ses découvertes, Carrel obtint en 1912 le prix Nobel de médecine et de physiologie. La guerre de 1914 interrompt ses recherches à New York. Mais où qu'il se trouve, Carrel ne cesse d'innover. Sur le front, au contact direct des blessés, il invente avec Tuffier et Dakin une méthode révolutionnaire de stérilisation des plaies, qui permet d'éviter la moitié des amputations, dont soixante-quinze pour cent sont dues à l'infection. Il invente également l'« autochir », ancêtre du SAMU et de l'hôpital militaire mobile.

Après la guerre, Carrel poursuit ses recherches sur les transplantations d'organes, dont il a le génie prémonitoire. Il invente une méthode de transfusion sanguine, encore utilisée de nos jours.

Pour conserver vivants les organes hors du corps, il faut un cœur artificiel⁴¹¹. Avec Lindbergh, il l'invente en 1938. « Ce fut le point de départ de travaux qui ont abouti de nos jours au cœur-poumon artificiel et aux applications qu'en ont tirées la chirurgie contemporaine. » (P. Lépine).

Lorsque l'on posait à Carrel la question : « Êtes-vous de droite ou de gauche ? », il la rejetait d'un revers de main comme une mouche importune. De

toute évidence, il était « ailleurs ». Si être de droite, c'est être conservateur, ce n'est pas son cas. Il rejette le capitalisme tel qu'il sévit à son époque aux États-Unis, comme en Europe. Il exige le respect du travailleur et son droit aux fruits de son travail.

Il demande que l'on supprime le prolétariat, « honte éternelle de la civilisation scientifique⁴¹² ». Par toutes ses fibres, il est révolutionnaire :

« Les structures de notre société sont périmées », écrit-il prophétiquement fin 1940. « Nous devons abandonner les régimes du passé, ancien ou récent, qu'ils se nomment monarchie, démocratie, socialisme, fascisme, communisme. De tous ces ensembles, il ne faudra conserver que ce que l'expérience aura défini comme utile à l'homme »⁴¹³.

« Mais Carrel est aussi un héritier : celui du discours hygiéniste, qui se spécifie et s'accroît, plus particulièrement en Allemagne, en manifeste de l'« hygiène raciale », et dont il apparaît, à tout lecteur instruit des topiques de ce discours, comme le pur et simple plagiaire ; celui de la théorie psychiatrique élargie de la dégénérescence (les Français, avec Morel, sont les pionniers en ce domaine) ; celui d'une anthropologie physique, héritée de Retzius et de Broca, faisant jouer un rôle discriminant et hiérarchique à la distinction entre les formes crâniennes dolichocéphale et brachycéphale ; celui d'un intérêt touchant la question de l'origine de l'homme, très répandu aux États-Unis, où domine depuis Agassiz la thèse du polygénisme ; celui, plus nuancé, de l'anthropologie criminelle héréditariste (les Italiens, avec Lombroso et Ferri, en sont les zélés, au nom d'un « positivisme » et d'un « évolutionnisme » qu'ils combinent à leur mode) ; celui de l'eugénisme (d'invention anglaise, dans sa version moderne, avec Galton, mais possédant une spécificité américaine, avec Davenport, Laughlin et d'autres, fortement liée aux problèmes de l'immigration) ; celui d'une interrogation portant sur la dominance de l'inné ou de l'acquis, question trop souvent proposée comme indiquant un parti à prendre entre Darwin et Lamarck ; celui de la psychologie expérimentale réductionniste, mais aussi d'un catholicisme volontiers mystique ; celui de la psychologie des foules de Gustave Le Bon ; celui enfin des sociobiologies libérales d'inspiration spencérienne, introduites aux USA dès le début des années 1880 – en même temps que la sociologie et l'ensemble du système « synthétique » de Spencer l'étaient par les soins de Youmans –, et vulgarisées ensuite, notamment par Sumner, à travers les thèmes « darwinistes sociaux » (constamment récusés par Darwin) de la nécessité de l'élimination des « moins aptes » dans la concurrence vitale à l'intérieur de la société. »⁴¹⁴

Mais, révolutionnaire, il l'est à sa manière, sans violence et en se référant toujours à la morale naturelle et chrétienne : on fait la révolution par l'amour, non par la guerre, et on commence par soi. Ses critiques contre la démocratie doivent être replacées dans le contexte de son époque. « J'ai foi en une démocratie dynamique », écrit-il d'ailleurs en 1939. C'est-à-dire élevée à la hauteur de ses idéaux⁴¹⁵.

« Il s'agit de libérer l'homme civilisé, par l'instauration de la justice sociale, de lui donner la liberté, la santé intellectuelle et morale, la sécurité économique, d'assurer à chacun, selon ses forces, le plein développement de ses qualités d'être humain⁴¹⁶. »

« Il faut reprendre la grande tradition de la Révolution française, s'appuyer sur les Droits de l'homme et du citoyen, garder le principe du développement de l'individu. La liberté est un besoin fondamental.⁴¹⁷ » Il faut « donner à l'individu la possession de tous les fruits de son travail, et, au lieu du prolétariat, faire de tous des hommes libres⁴¹⁸. »

Pour autant, la démocratie de type libéral a vécu : « Une autre erreur, due à la confusion des concepts d'être humain et d'individu, est l'égalité démocratique. Ce dogme s'effondre aujourd'hui sous les coups de l'expérience des peuples. Il est donc inutile de montrer sa fausseté. Mais on doit s'étonner de son long succès. Comment l'humanité a-t-elle pu y croire si longtemps ? Il ne tient pas compte de la constitution du corps et de la conscience. Il ne convient pas au fait concret qui est l'individu. Cènes, les êtres humains sont égaux. Mais les individus ne le sont pas. L'égalité de leurs droits est une illusion. Le faible d'esprit et l'homme de génie ne doivent pas être égaux devant la loi. L'être stupide, inintelligent, incapable d'attention, dispersé, n'a pas droit à une éducation supérieure. Il est absurde de lui donner le même pouvoir électoral qu'à l'individu complètement développé. Les sexes ne sont pas égaux. Il est très dangereux de méconnaître toutes ces inégalités. Le principe démocratique a contribué à l'affaïssement de la civilisation en empêchant le développement de l'élite. Il est évident que les inégalités individuelles doivent être respectées. Il y a, dans la société moderne, des fonctions appropriées aux grands, aux petits, aux moyens et aux inférieurs. Mais il ne faut pas chercher à former les individus supérieurs par les mêmes procédés que les médiocres. Aussi la standardisation des êtres humains par l'idéal démocratique a assuré la prédominance des faibles. Ceux-ci sont, dans tous les domaines, préférés aux forts. Ils sont aidés et protégés, souvent admirés. Ce sont également les malades, les criminels, et les fous qui attirent la sympathie du public. C'est le mythe de l'égalité, l'amour du symbole, le dédain du fait concret qui, dans une large mesure, est coupable de l'affaïssement de l'individu. Comme il était impossible d'élever les inférieurs, le seul moyen de produire l'égalité parmi les hommes était de les amener tous au plus bas niveau. Ainsi disparut la force de la personnalité. »⁴¹⁹

Dans *L'Homme, cet inconnu*⁴²⁰, Alexis Carrel regrette que « beaucoup d'individus ont été conservés grâce aux efforts de l'hygiène et de la médecine ».

« Il faut également se demander si la grande diminution de la mortalité pendant l'enfance et la jeunesse ne présente pas quelques inconvénients. En effet, les faibles sont conservés comme les forts. La sélection naturelle ne joue plus. Nul ne sait quel sera le futur d'une race ainsi protégée par les sciences médicales. Mais nous sommes confrontés avec un problème beaucoup plus grave et qui demande une solution immédiate. En même temps que les maladies, telles que les diarrhées infantiles, la tuberculose, la diphtérie, la fièvre typhoïde, etc., sont éliminées et

que la mortalité diminue, le nombre des maladies mentales augmente. Dans certains états, la quantité des fous internés dans les asiles dépasse celle de tous les autres malades hospitalisés. À côté de la folie, le déséquilibre nerveux accentue sa fréquence. Il est un des facteurs les plus actifs du malheur des individus, et de la destruction des familles. Peut-être cette détérioration mentale est-elle plus dangereuse pour la civilisation que les maladies infectieuses, dont la médecine et l'hygiène se sont exclusivement occupées. »⁴²¹

Mais, à l'exception « des fous et des criminels », il ne revendique pas la stérilisation des « faibles », car « il vaut beaucoup mieux faire grandir ceux qui sont de bonne qualité ».

Il précise : « Avant tout, nous ne devons pas augmenter le nombre des malades, des paralytiques, des faibles, des déments. Et même, si on pouvait prolonger la santé jusqu'à la veille de la mort, il ne serait pas sage de donner à tous une grande longévité. Nous savons déjà quels sont les inconvénients de l'accroissement du nombre des individus, quand aucune attention n'est donnée à leur qualité. Pourquoi augmenter la durée de la vie de gens qui sont malheureux, égoïstes, stupides, et inutiles ? C'est la qualité des êtres humains qui importe, et non leur quantité. Il ne faut donc pas chercher à accroître le nombre des centaines avant d'avoir découvert le moyen de prévenir la dégénérescence intellectuelle et morale, et les lentes maladies de la vieillesse. »⁴²²

Il s'agit de découvrir un dispositif qui puisse suppléer à la sélection naturelle défailante.

« Il est nécessaire de faire un choix parmi la foule des hommes civilisés. Nous savons que la sélection naturelle n'a pas joué son rôle depuis longtemps. Que beaucoup d'individus inférieurs ont été conservés grâce aux efforts de l'hygiène et de la médecine. Que leur multiplication a été nuisible à la race. Mais nous ne pouvons pas prévenir la reproduction des faibles qui ne sont ni fous ni criminels. Ni supprimer les enfants de mauvaise qualité comme on détruit, dans une portée de petits chiens, ceux qui présentent des défauts. Il y a un seul moyen d'empêcher la prédominance désastreuse des faibles. C'est de développer les forts. L'inutilité de nos efforts pour améliorer les individus de mauvaise qualité est devenue évidente. Il vaut beaucoup mieux faire grandir ceux qui sont de bonne qualité. C'est en fortifiant les forts que l'on apportera une aide effective aux inférieurs. La foule profite toujours des idées, des inventions de l'élite, et des institutions créées par elle. Au lieu de niveler, comme nous le faisons aujourd'hui, les inégalités organiques et mentales, nous les exagérerons et nous construirons de plus grands hommes. Il faut abandonner l'idée dangereuse de restreindre les forts, d'élever les faibles, et de faire ainsi pulluler les médiocres. »⁴²³

Ce moyen, c'est l'eugénisme :

« L'eugénisme peut exercer une grande influence sur la destinée des races civilisées. Il deviendra possible d'empêcher la propagation des fous et des faibles d'esprit. (Mais) l'eugénisme, pour être utile, doit être volontaire »⁴²⁴.

Ensuite, une série de conseils pratiques :

« Personne ne devrait épouser un individu porteur de tares héréditaires. Ceux qui portent un trop lourd fardeau ancestral de folie, de faiblesse d'esprit ou de cancer ne doivent pas se marier (car) aucun être humain n'a le droit d'apporter à un autre être humain une vie de misère. Et encore moins de procréer des enfants destinés au malheur »⁴²⁵.

De fil en aiguille, Carrel poursuit sa logique :

« La foule immense des déficients et des criminels charge d'un poids énorme la population restée saine. Le coût des prisons et des asiles est devenu gigantesque. Pourquoi la société ne disposerait-elle pas des criminels et des aliénés d'une façon plus économique ? Comment ? Certainement pas en bâtissant des prisons plus grandes et plus confortables. Nous ne ferons disparaître la folie et le crime que par une meilleure connaissance de l'homme, par l'eugénisme, des changements profonds de l'éducation et des conditions de travail⁴²⁶ ».

Ici, la suggestion la plus contestable de Carrel :

« En attendant, nous devons nous occuper des criminels. Le conditionnement des moins dangereux par le fouet ou quelque autre moyen scientifique, suivi d'un court séjour à l'hôpital, suffirait probablement à assurer l'ordre. Quant aux autres, ceux qui ont tué, volé à main armée, enlevé des enfants, dépouillé les pauvres, un établissement euthanasique pourvu de gaz appropriés permettrait d'en disposer de façon humaine et économique. Le même traitement ne serait-il pas applicable aux fous qui ont commis des actes criminels ? »⁴²⁷

En somme, un eugénisme qui se veut progressiste et social ; éradiquer les tares qui entretiennent la misère pour permettre au plus grand nombre de vivre dans la dignité.

« L'eugénisme peut exercer une grande influence sur la destinée des races civilisées. À la vérité, on ne réglera jamais la reproduction des humains comme celle des animaux. Cependant, il deviendra possible d'empêcher la propagation des fous et des faibles d'esprit. Peut-être aussi faudrait-il imposer aux candidats au mariage un examen médical, comme on le fait pour les jeunes soldats et les employés des hôtels, des hôpitaux et des grands magasins. Mais les examens médicaux ne donnent que l'illusion de la sécurité. Nous avons appris leur valeur en lisant les rapports contradictoires des experts devant les tribunaux. Il semble donc que l'eugénisme, pour être utile, doive être volontaire. Par une éducation appropriée, on pourrait faire comprendre aux jeunes gens à quels malheurs ils s'exposent en se mariant dans des familles où existent la syphilis, le cancer, la tuberculose, le nervosisme, la folie, ou la faiblesse d'esprit. De telles familles devraient être considérées par eux comme au moins aussi indésirables que les familles pauvres. En réalité, elles sont plus dangereuses que celles des voleurs et

des assassins. Aucun criminel ne cause de malheurs aussi grands que l'introduction dans une race de la tendance à la folie. »⁴²⁸

Enfin, dans le premier Cahier de la Fondation⁴²⁹, Carrel étend son désir d'eugénisme aux populations d'émigrés, comme cela se pratique officiellement aux États-Unis et en Grande-Bretagne :

« Les uns sont désirables, d'autres pas, qui présentent au point de vue biologique un danger certain pour la population française. Ces étrangers ont été admis sans aucun égard pour leur influence possible. Il est indispensable d'avoir une politique de l'immigration et de déterminer quels sont les immigrants dont la présence est désirable au point de vue de l'avenir biologique de la nation. »⁴³⁰

Là encore, il n'est pas question de race. Aucune allusion, ni aux Juifs, ni aux Arabes, ni aux Noirs. Carrel demande seulement que les candidats à l'immigration soient en bonne santé.

À la Fondation, Carrel mettra ses idées en pratique avec ces seules mesures : certificat prénuptial de santé, équilibre nutritionnel des jeunes, en privilégiant les vitamines, carnet de santé scolaire, médecine du travail, toutes mesures positives encore en usage aujourd'hui.

Carrel était favorable à l'euthanasie des criminels dangereux. À noter qu'en France, son contemporain le professeur Charles Richet, prix Nobel en 1913, partageait ces idées et alla même jusqu'au bout en préconisant l'euthanasie⁴³¹.

Le discours racial tel qu'il se manifeste au XIX^e siècle est le produit inévitable de la contradiction entre la nécessité des échanges entre cultures et la diffusion d'une civilisation unique. Ce qui est à l'origine du racisme moderne, pour Levi-Strauss, c'est l'existence d'une civilisation mondiale. Les relations paisibles entre les cultures, nous dit Levi-Strauss, ne peuvent s'établir que sur le fondement de l'indifférence réciproque. Chaque culture s'affirme alors comme la seule véritable et ignore les autres. Cette indifférence est devenue impossible dans le monde unique où nous vivons : toutes les cultures sont en contact les unes avec les autres⁴³².

Les relations entre cultures ont changé quand les Européens ont proclamé leur supériorité et ont brutalement imposé leur civilisation au reste du monde. Au lieu de reconnaître la diversité des cultures, on a affirmé leur inégalité⁴³³. Les bouleversements déclenchés par la civilisation industrielle et la rapidité des moyens de communication et de transport ont construit un monde unique, fondé sur des échanges mondiaux, sur la concurrence de tous et l'inégalité entre les cultures. C'est là un fait objectif dont il faut tenir compte : tous les peuples veulent maintenant participer à cette civilisation universelle. Comme le dit Levi-Strauss, avec une évidente nostalgie : « Il ne servirait à rien de vouloir défendre l'originalité des cultures humaines contre elles-mêmes. » De plus, le projet occidental de maîtriser la nature a abouti à nier les relations naturelles entre l'homme et son milieu : l'exclusion de certains groupes d'hommes ne fait que

prolonger celle des autres êtres vivants. Dès lors, nous dit Levi-Strauss, rien ne permet de prévoir la fin du racisme. Il est nécessairement lié au monde universel que nous construisons. Le racisme est un produit inévitable de la civilisation moderne.

Mais les conséquences d'une conception inégalitaire de la race sont d'une double nature. Si dans un premier temps, il s'agit de se préserver de l'Autre, parce que nous sommes les représentants de la race pure, dans un second temps, il faut le combattre, l'annihiler parce qu'il représente la race honnie.

Découverte scientifique, la race ne reste pas cantonnée au milieu des savants. Elle connaît un succès fulgurant et imprègne l'intégralité du champ culturel. En effet, cette conception se diffuse dans de larges secteurs de l'opinion, débouchant tantôt sur une véritable guerre civile comme celle qui oppose, en France, à la fin du siècle, « dreyfusards » et « antidreyfusards », tantôt, comme en Russie ou en Roumanie, sur de véritables pogroms dirigés contre les communautés juives. Si la race est une découverte, elle est aussi une invention et la mise en place d'une idéologie.

La reconnaissance des races humaines dans le cadre d'une conception inégalitaire permet de légitimer, à partir d'une différence biologique réelle ou supposée, un comportement particulier ou collectif, d'agression à l'encontre d'une race inférieure. En réalité, l'argument scientifique n'est qu'un alibi pour justifier une hégémonie politique d'un État sur un autre. En effet, en supposant que la supériorité d'une race sur une autre puisse être établie scientifiquement, elle n'autorise en rien, dans l'absolu, la domination d'une race par une autre ! En attendant, les États européens vont trouver, dans les sciences, toutes les justifications de leur impérialisme. « L'impérialisme aurait dû inventer le racisme comme seule » explication « et seule excuse possibles pour ses méfaits même s'il n'avait jamais existé de pensée raciale dans le monde civilisé. Comme la pensée raciale existait néanmoins bel et bien, elle se révéla une aide précieuse pour le racisme.⁴³⁴ » Des conséquences ineptes étaient inévitables.

CHAPITRE II – LA POLITIQUE RACIALE

« Il ne dépend plus de nous que tout ne dépende que de nous. »⁴³⁵

Au XIX^e, l'utopie scientifique se fixe pour objectif « l'amélioration de l'humanité dans ses caractéristiques transmissibles aux générations suivantes ». La stratégie scientifique conduit alors à la réduction des problèmes sociaux en problèmes biologiques⁴³⁶. L'idéologie eugéniste reconnaît les inégalités, mais les travestit pour mieux les légitimer. Ce mouvement social et politique contribue à répondre à la prolifération, jugée inquiétante, des classes laborieuses. Les membres des différentes classes sociales ne sont pas biologiquement assimilables, ils appartiennent à des « races », à « des lignées différentes »⁴³⁷, et il faut lutter contre les effets néfastes des promotions et des déclassements sociaux, c'est-à-dire du brassage des sangs⁴³⁸. Aussi est-ce un racisme « savant », qui détecte l'imperceptible. Il fait voir les différences biologiques cachées, au lieu de surestimer la portée des distinctions biologiques apparentes.

Le sens commun et même l'observation la plus scrupuleuse avec les moyens de l'époque montraient à l'évidence que les quatre races étaient incapables de rejoindre les normes de la race blanche mesurées avec les étalons de la race blanche dans le domaine de la science, de la technique, des réalisations ou de l'art. Cette logique se trouvera à son acmé avec la nazisme.

« La » politique biologique « de Hitler transpose dans les faits le projet dont la fin du XIX^e siècle avait rêvé. C'est parce que Hitler a franchi le seuil de la biopolitique que le régime nazi est un passé qui ne passe pas. Nous constatons aujourd'hui que les bio-sciences modernes soumettent la politique à certaines tentations. Les projets de transformation, d'élevage et d'« amélioration » de l'homme vont connaître un nouvel essor. La menace qui pèse sur l'avenir est moins celle d'un retour au national-fascisme que celle d'un « bio-fascisme » moderne. « Bio-fascisme », c'est-à-dire : un travail sur le matériau humain, dans le sens d'une malléabilité sans limites. Dans le contexte technologique actuel et sur fond de surpopulation, l'eugénisme et l'élimination des « vies indignes de vivre » sont à nouveau à l'ordre du jour.

C'est le XIX^e siècle, on l'a dit, qui rêva le premier de manipuler le matériau humain. À l'époque du triomphe des sciences de la nature, on commença à croire qu'il serait possible de résoudre « scientifiquement » les problèmes sociaux. On était prêt à renverser le rapport traditionnel de la science et de la morale, la morale ne devait plus faire obstacle à la science, mais la servir et lui apporter a posteriori une légitimation morale.

La bio-politique de Hitler, sa « volonté de créer un homme nouveau », était un produit de l'époque scientiste. On trouve chez Hitler un mélange de biologie, de pathos cosmique et de gnose noire. Comme la nature ne connaît pas le repos, elle ne peut que se développer ou se dégrader, jusqu'à la complète désertification de la planète. Si l'accroissement de la vie par l'action civilisatrice de l'« Arien »

s'avère impossible ou rencontre des obstacles, la planète se perdra et errera sans but dans la « nuit de l'espace ». Hitler évoque le clair-obscur manichéen d'un combat de Titans cosmique : la figure lumineuse de l'Arien fait face à un adversaire diabolique, le Juif. Il incarne le principe de destruction de la vie, il est un « bacille », le germe pathogène de l'univers. Si on ne l'élimine pas, la vie « supérieure » sera réduite à néant. Ce serait un sacrilège envers « la divine loi de l'existence », une nouvelle « expulsion du Paradis »⁴³⁹.

La politique raciale se donne donc pour finalité de préserver et de développer les qualités inhérentes de la race blanche. Cette quête de la race pure (Section 1) conduit inexorablement à la mise en œuvre d'une politique du rejet de l'Autre. L'offensive raciste (Section 2) – qui se développe dans la première moitié du XX^e siècle – apparaît comme l'aboutissement des théories scientifiques élaborées le siècle précédent.

Section I – la quête de la race pure

En l'absence de gestion cohérente, la société multiplie les faibles, préservés de la sélection naturelle, elle abaisse le niveau humain et elle favorise la dégénérescence. Devant ce constat, le projet scientifique se propose de renouer avec les vertus de la sélection en l'organisant pour le progrès de l'humanité.

Pour Alexis Carrel, « La civilisation moderne se trouve en mauvaise posture, parce qu'elle ne nous convient pas. Elle a été construite sans connaissance de notre vraie nature. Elle est due aux caprices des découvertes scientifiques, des appétits des hommes, de leurs illusions, de leurs théories et de leurs désirs. Quoiqu'édifiée par nous, elle n'est pas faite à notre mesure »⁴⁴⁰.

Pour surmonter cette menace, il devient impératif de « reconstruire l'homme »⁴⁴¹ pour retrouver les qualités de cet homme naturel dégradé par la société qui annihile le principe de sélection. La pensée scientifique européenne élabore donc grâce à ses savants les outils conceptuels du rejet de l'Autre. Les scientifiques deviennent les théoriciens de la déspéciation. Ces savants vont poser les fondements d'une discrimination qui repose sur le rejet du métissage et l'apologie de l'eugénisme. Ces discours trouveront un écho d'autant plus favorable que la psychologie sociale et la sociologie des machiavéliens développent des théories inégalitaires. C'est tout un contexte qui se met en place.

A – PSYCHOLOGIE SOCIALE

Pionnière dans le domaine de la psychologie collective, l'œuvre de Gustave Le Bon⁴⁴² a révélé l'importance du rôle de l'inconscient dans les comportements humains et très largement contribué à la vogue que connaissent l'irrationalisme et l'anti-intellectualisme dans les deux dernières décennies qui précèdent la Grande Guerre. Le docteur Le Bon est l'auteur d'ouvrages qui, boudés par une partie de l'Université⁴⁴³, ont touché un immense public. *Les Lois psychologiques de*

l'évolution des peuples,⁴⁴⁴ en sont à leur quatorzième édition quand éclate la guerre. *La psychologie des foules*⁴⁴⁵ a trente et une éditions jusqu'en 1925. Si *Psychologie du socialisme*⁴⁴⁶ connut une moindre audience, la production de *Le Bon*, traduite en seize langues, est l'un des plus grands succès de la littérature « scientifique » de tous les temps.

Sa leçon est claire : la raison n'est pas le moteur des conduites humaines, mais l'inconscient, ce complexe de forces profondes que chaque peuple tient de sa race, cette « constitution mentale » qu'il a héritée de ses ancêtres. Son « âme héréditaire » conditionne l'homme et rend toute liberté illusoire. Gustave Le Bon⁴⁴⁷, affirme ainsi, en 1894, que l'homme est entièrement déterminé par son hérédité et que le milieu social est sans effet : « Les races différentes ne sauraient ni sentir ni penser ni agir de la même façon, ni par conséquent se comprendre. » Cette explication était conforme au scientisme ambiant et satisfaisait le besoin des hommes de trouver un système d'explication unique pour comprendre la diversité et la complexité du monde social.

Cette théorie raciale n'était guère originale en son temps. Bien plus neuve est en revanche l'insistance que met Le Bon à souligner le poids de l'irrationnel. Or, loin d'être en régression avec les progrès de la civilisation, l'irrationnel triomphe dans les temps modernes qui sont l'âge de l'affirmation des foules. Car au sein de ces foules l'individu régresse ; ses facultés rationnelles s'éclipsent ; les forces de son inconscient, ses passions qu'à la suite de Théodule Ribot Le Bon conçoit comme parfaitement hétérogènes par rapport à l'intelligence, le dominant tout entier. Dans cette présentation de la psychologie des foules, Le Bon doit beaucoup à Taine qui, avant lui, soulignait la permanence en l'homme du barbare imparfaitement bridé par les contraintes de la civilisation. Intégré à une masse, son intelligence et sa réflexion s'éteignent. « Dans les foules, c'est la bêtise et non l'esprit qui s'accumule ».⁴⁴⁸

Empruntant aux expériences de Charcot, Le Bon assimile le pouvoir du chef charismatique sur la masse à celle de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé. C'est une forme de suggestion collective qui unit la foule à son chef⁴⁴⁹. Obnubilée par les phénomènes instinctifs, la doctrine de Le Bon se complaît à opposer à l'apparence rationnelle la réalité cachée de l'inconscient collectif, sans chercher le moins du monde à savoir comment il se combine avec les mécanismes rationnels.

Si les temps sont venus de la suprématie des foules – syndicats, partis politiques, ou toute autre concentration massive –, on mesure les dangers qui menacent la civilisation. Un contemporain de Le Bon, adonné lui aussi à la psychologie, Gabriel Tarde, partageait ce diagnostic de l'importance prise par les masses, avec cette nuance qu'à ses yeux ce n'est pas tant l'émergence des foules spontanées qui caractérise l'âge moderne que l'existence de « publics », collectivités dispersées d'individus dont la cohésion est avant tout mentale. La place qu'il accordait au phénomène de l'imitation habituelle du supérieur par l'inférieur l'amenait à voir dans un régime de tonalité aristocratique la formule politique adéquate aux sociétés contemporaines.

Les leçons politiques qui procèdent des analyses du docteur Le Bon sont d'une autre nature. D'abord, elles pouvaient démystifier les succès remportés auprès des masses par les idées socialistes ou progressistes en révélant qu'ils n'étaient pas dus à la justesse des causes défendues, mais à l'habileté des meneurs⁴⁵⁰.

À l'égard du socialisme, sa critique est sans nuances, fondée à la fois sur ses conceptions du psychisme collectif et les leçons ordinaires d'un prétendu darwinisme social :

« Religion des déshérités de la vie, propagée essentiellement par des universitaires utopiques ou aigris, au physique par surcroît généralement disgracieux, le socialisme ignore la fatalité des rivalités sans fin qui dressent les unes contre les autres les classes et les races. L'égalité, la liberté, la paix, le bien-être pour tous, ne sont que des mots de songe-creux qui, proposés aux foules, n'amèneront que déconvenues et désastres. Quel service, – conclut Le Bon –, rendrait à l'humanité la divinité bienfaisante qui anéantirait la funeste race des philanthropes, et par là même celle non moins funeste des rhéteurs. »

B – LA SOCIOLOGIE DES MACHIAVÉLIENS

Si la démocratie est le gouvernement du peuple par le peuple, l'observation empirique des faits sociaux doit écarter toute illusion : elle est proprement impossible. Car il est dans la nature des choses humaines que partout et toujours une élite minoritaire domine une majorité. Tel est l'enseignement qui ressortait des analyses du sociologue autrichien Gumplowicz, dans, *La lutte des races*⁴⁵¹, *Précis de sociologie*⁴⁵², *Aperçus sociologiques*⁴⁵³ ou encore *Sociologie et politique*⁴⁵⁴.

Telle est encore la grande leçon des travaux de Gaetano Mosca⁴⁵⁵, de Roberto Michels⁴⁵⁶ et de Vilfredo Pareto⁴⁵⁷. À vrai dire, les deux premiers auteurs ne sont pas antidémocrates. Mosca estime que la démocratie libérale est le moins mauvais des régimes ; et Michels pense qu'il n'est pas impossible de combattre la pente oligarchique des gouvernements qui invoquent la souveraineté populaire, pour satisfaire au moins approximativement aux exigences démocratiques.

Quant à Pareto, la complaisance qu'il manifeste à brocarder les intellectuels, les idéalistes, les démocrates ; le peu d'estime qu'il montre envers les régimes parlementaires de son temps qu'il appelle « plouto-démocratiques » ; l'adhésion qu'il a donnée à l'établissement du régime mussolinien aux tout premiers mois de son existence ne l'empêche pas d'être fermement attaché aux valeurs libérales.

Seulement, en démontrant l'inéluctabilité de l'élitisme, ou en tout cas la tendance naturelle de tous les régimes, quels qu'ils soient, à investir une minorité ; en démasquant l'hypocrisie ou l'irréalisme des discours progressistes ; en dévoilant la volonté de puissance que masque l'idéologie, la science qu'ils entendent constituer joue à l'encontre de la mystique démocratique.

Mosca souligne l'existence constante au sein de toute société – c'est vrai pour les démocraties comme pour tout autre gouvernement – d'une minorité, la classe dirigeante, imposant ses propres volontés aux dirigés⁴⁵⁸.

C'est le phénomène de la « circulation des élites » que Pareto a voulu élucider. Car, à ses yeux aussi, partout une classe gouvernante, avide de puissance ou de richesses, tient la masse sous son joug. Elle justifie diversement le fait de sa domination au nom d'une idéologie ou d'une autre ; car, au même titre que les hommes en général, les gouvernants camouflent les mobiles réels, essentiellement non logiques, de leur comportement derrière des manifestations verbales persuasives et justificatrices que Pareto appelle des « dérivations »⁴⁵⁹.

Une telle sociologie politique frappait de discrédit les discours égalitaires. La tolérance n'apparaissait plus dès lors que comme un élément de rhétorique. Tout discours généreux devenait suspect de démagogie. En définitive, rien ne pouvait subsister, si ce n'est la volonté de domination d'une minorité sur le plus grand nombre. Dès lors, l'Autre se limite à un enjeu de pouvoir...

Dans ce climat pessimiste, devant une décadence qui apparaît comme inéluctable, parce que naturelle (§ 1 – Philosophies de la décadence et mythe arien), les sciences vont apparaître comme le moyen ultime de contrecarrer le destin de la race blanche. Mais il faudra s'en donner les moyens en luttant tout d'abord contre le métissage. L'union d'une race supérieure avec une race inférieure, dans le cadre d'une conception inégalitaire, est impensable dans la mesure où la seconde entraîne la dégénérescence de la première (§ 2 – Les dangers du métissage). Nécessairement, il convient donc se prévenir contre ces errements par la mise en œuvre d'une politique hygiéniste et eugéniste (§ 3 – La nécessité d'une politique hygiéniste et eugéniste). Le juif apparaît, dans cette logique, comme l'ennemi de la race, un ennemi à abattre (§ 4 – Le Juif : l'ennemi biologique).

§ 1 – Philosophies de la décadence et mythe arien

Puisque les civilisations sont mortelles, le devenir conduit nécessairement à la décadence. Durant le XIX^e siècle, le sentiment d'une dégénérescence nationale s'exprime avec constance. Pour ceux que heurtent les mutations de tous ordres qui affectent en profondeur la société française durant un siècle, le constat de décadence morale et nationale est un réflexe naturel. Les esprits, alors, hésitent entre la nostalgie d'un passé idéalisé et l'espoir d'un redressement⁴⁶⁰. La France doit pouvoir surmonter la grande crise où elle s'enlise, dans la mesure où elle confiera son avenir aux sciences. Les philosophies de la décadence postulent que les civilisations sont mortelles d'abord parce que l'avenir de l'Homme conduit inéluctablement au métissage c'est-à-dire à l'abâtardissement. (A)

Mais le balancement nécessaire qui s'opère devant ce mouvement conduit au développement de nouvelles utopies. Elles prétendent remettre en cause le

caractère inéluctable de la décadence par leur foi dans les sciences nouvelles. Elles puisent leur enracinement dans l'ère industrielle. Après les bouleversements du temps des révolutions, elles représentent autant de tentatives de reconstruire l'univers moral et social sur les seuls fondements de la science positive, d'où elles déduisent l'idée d'une évolution naturelle qui échappe à la décadence pour conduire au bonheur pour tous. Les nouvelles utopies affirment donc que seules les sciences vont pouvoir sauver l'Homme de la décadence. (B)

A – PHILOSOPHIES DE LA DECADENCE

Il nous faut présenter tour à tour les idées de Johann Herder puis celles de Joseph Arthur de Gobineau dont le commun dénominateur est la dénonciation du métissage des races qu'ils tiennent pour responsable du déclin des civilisations.

1 – C'est dans le contexte d'une philosophie de l'histoire que Johann Gottfried Herder inscrit sa contribution aux théories de la décadence⁴⁶¹. Herder refuse l'idée que le devenir historique est orienté vers un but transcendant⁴⁶². Soucieux d'assurer l'émancipation de l'Allemagne de la tutelle intellectuelle de la France et de la philosophie des Lumières, Herder réhabilite le Moyen Âge germanique. De là, sa volonté de rendre à chaque époque son originalité et, partant, sa critique de la notion de progrès. Pour mieux accréditer la thèse d'une « progression continue aboutissant à une plus grande vertu et félicité individuelle », « les philosophes et les philanthropes n'ont pas hésité à grossir ou à inventer des faits, à minimiser ou à passer sous silence les faits contraires »⁴⁶³. En vain. L'« amélioration générale progressive du monde » est un roman auquel personne ne croit⁴⁶⁴.

Contre le scepticisme des déçus du progrès, qui abandonnent leurs rêveries sans rien trouver de mieux, Herder dévoile après coup les intentions de Dieu⁴⁶⁵. Chaque époque du Plan divin de l'histoire est marquée par l'apogée d'une nation ou d'une race déterminée. Comme un arbre qui croît, comme un homme qui grandit, le genre humain doit traverser différents âges au cours de sa vie⁴⁶⁶. Notre espèce est semblable à un individu dont l'enfance, la jeunesse, l'adolescence, la maturité, la vieillesse sont représentées chacune par un certain peuple⁴⁶⁷.

D'une nation à l'autre, comme d'un âge de la vie à l'autre, il n'y a donc pas progrès, Fortschritt, mais Fortgang⁴⁶⁸, progression⁴⁶⁹.

Il en est de même pour ce qui concerne l'élaboration des notions de Nation et de Peuple. Favorable à l'autarcie culturelle, Herder n'apprécie guère les rencontres entre les peuples⁴⁷⁰.

L'exaltation du préjugé, si justement célèbre, confirme la volonté herderienne de préserver l'originalité de chaque peuple et son hostilité à l'ouverture vers les autres civilisations⁴⁷¹. « Le préjugé est bon, écrit-il. Il ramène les peuples à leur centre, les rattache plus solidement à leur souche, les rend plus florissants selon leur caractère propre. » De sorte que « le temps des désirs d'émigration et des voyages pleins d'espoir à l'étranger est déjà maladie, enflure, embonpoint malsain, pressentiment de mort »⁴⁷².

L'immigration est fustigée, car : « Jamais on n'a rien fait de ces sauvages que l'on a brusquement transportés au milieu d'une ville d'Europe ». Pour les mêmes raisons, les conquêtes sont condamnées. Il est faux de penser que, par un habile despotisme, l'homme puisse faire d'une contrée étrangère une Europe nouvelle, « en abattant d'antiques forêts et en cultivant un sol vierge »⁴⁷³. Une nation est un tout organique, une harmonie trouvée entre une variété d'hommes et un pays, qu'il faut respecter. Lorsque « la chair de l'étranger a été broyée sous la dent de l'indigène » constate Herder, nous sommes horrifiés, mais « ne sont-ce pas les Européens qui les ont poussés à ces excès ; car pourquoi vont-ils visiter leur pays ? »⁴⁷⁴.

Comment rendre compte de cette hostilité envers les mélanges, de cette volonté de maintenir intacts, dans leur pureté, les peuples et les nations ? La question posée est naturellement celle du métissage. Si les civilisations déclinent lorsqu'elles se mêlent, n'est-ce point le fait du mélange des sangs ? On trouverait alors chez Herder une doctrine de la dégénérescence par le mélange des sangs, et l'eugénisme s'emploierait logiquement à lutter contre cette dégénérescence par le contrôle de la qualité des conjoints. Il en sera ainsi, nous le verrons, chez Gobineau, mais cette doctrine n'appartient pas à Herder. Beaucoup plus complexe celle-ci, une fois de plus, prépare pourtant le terrain.

Sans doute est-il impossible d'attribuer à Herder l'assimilation du déclin des nations par le métissage culturel à un phénomène essentiellement biologique⁴⁷⁵. Il n'y a sur la terre qu'une « seule et même espèce d'hommes », assure-t-il. En bon pasteur luthérien, Herder maintient donc une distinction ferme entre l'homme et l'animal, et en dégage les implications éthiques

« Tu n'as pour frères ni le Pongo, ni le Gibbon, mais le Nègre et l'Américain. Tu ne devrais donc ni les opprimer, ni les ruiner, ni les égorger ; car ils sont hommes aussi bien que toi, mais entre le singe et toi il ne peut y avoir aucune fraternité.⁴⁷⁶ »

Herder, comme Kant,⁴⁷⁷ refuse tout usage du concept de race⁴⁷⁸, et met l'accent sur l'unité de l'espèce humaine. Une unité qui n'exclut nullement la diversité des hommes, qui est extrême⁴⁷⁹. Leur langue et leurs traditions sont les biens les plus précieux des peuples. Chacun d'eux présente des aptitudes physiques, intellectuelles, morales et artistiques qui lui sont propres. D'où les tient-il ? D'une longue histoire, dont résulte cette belle harmonie de l'Arabe avec le désert, des Mongols avec leurs steppes et leurs montagnes⁴⁸⁰. Sous le rapport des latitudes et des températures, la nature a partagé l'espèce humaine en divers peuples, et le climat a fait son œuvre au cours du temps. Herder emprunte à Montesquieu cette notion, en l'élargissant considérablement. La chaleur et le froid ne sont pas les seuls principes qui agissent sur l'argile ductile dont l'humanité est faite, et la notion de climat chez Herder va bien au-delà.⁴⁸¹

La notion de climat⁴⁸² est ici fort extensive, et l'on parlerait aujourd'hui d'environnement ou de milieu. Cependant elle semble bien renvoyer à l'action d'un milieu extérieur sur une donnée biologique, de sorte que son usage plaiderait

en faveur d'une conception non raciale des peuples. Là encore, le propos de Herder est plus complexe⁴⁸³.

Le milieu, le « climat », exerce son action sur une donnée initiale. Dès lors son rôle est étroitement défini par les possibilités inscrites dans cette donnée. Et celui-ci fixe sa loi. Pendant des siècles, « des nations ont moulé leur tête, écrasé leur nez, rapetissé leurs pieds ou allongé leurs oreilles ; la nature n'en reste pas moins conforme à elle-même..., et reprend sa marche véritable aussitôt qu'elle recouvre sa liberté »⁴⁸⁴. Ainsi le climat ne peut tout, et « Personne ne s'attachera, par exemple, à ce que la rose devienne un lis, le chien un loup en changeant de climat, car la nature a déterminé avec précision la sphère de chaque espèce ; elle en a marqué les derniers contours »⁴⁸⁵.

L'action du climat⁴⁸⁶ prend du temps, car elle doit se comprendre comme une lutte entre deux principes fondamentaux. L'un est précisément le climat, l'autre est le « pouvoir de la génération ». Le pouvoir vital s'exprime lors de l'union de deux êtres vivants. Inné et originel, il « continue à résider dans la créature qu'il a formée, animant et développant chacune de ses parties ». Ce principe, insiste Herder, est inné et organique ; il est le « fondement de mes facultés physiques, le génie interne de mon être »⁴⁸⁷.

Cependant tout en récusant l'usage de la notion de race, Herder ne cesse de tenir des propos racistes. Les Africains, que la Nature a privés de plus nobles dons, sont dotés d'« une mesure d'autant plus riche de jouissances ». Les Noirs sont dépourvus des joies supérieures de la pensée, mais leurs organes génitaux sont bien développés. En bref, la Nature fait bien les choses : « Près du singe, elle plaça le Nègre.⁴⁸⁸ »

Sans qu'il soit question d'établir une filiation directe, il est donc avéré que la philosophie de Herder, par l'élaboration du thème de la décadence, par sa conception du peuple comme totalité organique et par son ancrage de l'histoire dans l'histoire naturelle constitue un horizon intellectuel inédit, dont les tensions internes annoncent et éclairent celles auxquelles l'eugénisme s'exposera.

2 – Gobineau

La conviction que les hommes sont livrés à l'aveugle déterminisme du sang propre à leur ethnie est un sentiment très largement répandu dans les dernières décennies du XIX^e siècle. Deux idées s'entremêlent dans cette appréciation des comportements humains. D'abord la croyance que la « race » explique tout dans l'homme et dans l'histoire des sociétés. Ensuite l'idée d'une inégalité naturelle des groupes humains, d'une hiérarchie native des races, en fonction de leurs particularités génétiques. Dans cette attribution d'une incidence déterminante aux facteurs raciaux, une œuvre incontournable : celle d'Arthur de Gobineau⁴⁸⁹.

Au point de départ de la réflexion de Gobineau se trouve un constat : l'Histoire est une succession de civilisations qui naissent, s'épanouissent puis meurent. La décadence est ainsi le destin des peuples. Ni la Providence divine, ni le déclin des

mœurs qu'entraîne la floraison d'une civilisation, ni l'influence du milieu et du climat n'expliquent ces vicissitudes. C'est dans le facteur racial que réside la clef de cette fatale dégénérescence. Et Gobineau d'affirmer : « La question ethnique domine tous les autres problèmes de l'histoire (...) et l'inégalité des races (...) suffit à expliquer tout l'enchaînement des destinées des peuples. ».

Que les races soient originaires inégales semble à Gobineau une donnée irrécusable. Au bas de l'échelle, voici les Noirs, proches de l'animalité, tout dominés par leurs désirs. À un stade intermédiaire se trouvent les Jaunes, médiocres, faibles. Tout en haut, la race blanche, intelligente, énergique, ayant le sens de l'honneur et de la vie.⁴⁹⁰

Les croisements et mélanges entre les races, produits par les mouvements des ethnies, forment la trame des histoires et en éclairent les avatars. Sans doute le métissage fut originaires une force, l'apanage des peuples d'élite portés à s'unir à des races inférieures et vaincues. Mais c'est aussi la cause de toutes les décadences. Plus les races supérieures se sont mêlées aux races inférieures, comme ce fut le cas en Europe, plus le monde a glissé vers la laideur, le déclin de l'intelligence et de l'action. Rien ne saurait dorénavant enrayer ce déclin⁴⁹¹, même si Gobineau dans son roman ultérieur, *Les Pléiades*, croit à la survie de quelques « fils de roi » ayant préservé la pureté originelle de leur sang.

I – L'inégalité des races

Gobineau distingue trois grands types nettement distincts, le noir, le jaune et le blanc⁴⁹². Il affirme l'existence de races humaines au sens le plus « zoologique » du terme. Cette différence est assez marquée pour qu'il se laisse aller à écrire que « l'homme dépourvu de tous caractères spéciaux de race, idéalement conçu, l'homme enfin, n'existe pas »⁴⁹³. Toutefois il y a lieu de relever que les différences qu'il croit constater ne vont pas jusqu'à faire éclater la notion d'humanité ou de condition humaine.

Proche de l'animal, le sauvage le plus grossier demeure pourtant distinct de lui. La différence, cependant, est bien mince. Il en est séparé d'un rien. « Chez le cannibale le plus répugnant, écrit-il⁴⁹⁴, il reste une étincelle du feu divin, et la compréhension peut s'allumer chez lui au moins jusqu'à un certain degré. » Mais ce n'est qu'après avoir comparé le sauvage aux termites, aux abeilles et aux fourmis noires qu'il conclut, au moins partiellement, en sa faveur⁴⁹⁵.

À l'affirmation de races biologiquement distinctes, s'ajoute celle d'une hiérarchie des races, d'une inégalité des races, et ce classement va de l'inférieur, le noir, au supérieur, le blanc, en passant par le jaune, qui occupe une position intermédiaire.

Cette inégalité se manifeste sur cinq registres :

L'inégalité est d'abord esthétique « J'ai déjà constaté que, de tous les groupes humains, ceux qui appartiennent aux nations européennes et à leur descendance

sont les plus beaux » (...) « il y a une série de gradations par laquelle les peuples qui ne sont pas du sang des Blancs approchent de la beauté, mais ne l'atteignent pas »⁴⁹⁶

L'inégalité concerne ensuite la force et la résistance physique. Gobineau distingue la force musculaire instantanée et la « puissance de résistance », et assure « qu'à prendre les nations en masse, et en les jugeant d'après la somme de travaux qu'elles endurent sans fléchir, la palme appartient à nos peuples de race blanche »⁴⁹⁷.

L'inégalité est encore, ce qui n'est pas pour surprendre, intellectuelle. Ce que le Blanc invente, le Noir ne peut même le comprendre, en raison de sa constitution. Gobineau en conclut qu'il est « autorisé à établir l'inégalité des intelligences chez les différentes races »⁴⁹⁸.

L'inégalité est en outre linguistique. Le mérite d'une race se manifeste dans sa langue, de sorte que la hiérarchie des langues est parallèle à celle des races⁴⁹⁹. Une opinion sur les langues qui est partagée par Renan...

L'inégalité est enfin politique et historique les peuples blancs sont les seuls peuples historiques⁵⁰⁰, ce qui signifie que le souvenir de leurs actes importe uniquement à l'humanité. « L'Ouest fut toujours le centre du monde. Certes cette prétention est affichée par de nombreux peuples, mais elle n'est bien fondée, exacte, que pour ce qui regarde l'Occident »⁵⁰¹. L'explication de cette éminence des civilisations occidentales est raciale. L'histoire ne jaillit que du seul contact des races blanches⁵⁰².

On voit donc poindre ici le thème de la singularité de la race ariane. Le chapitre XVI souligne la supériorité du type blanc, et en son sein de la famille ariane. Si toute civilisation découle de la race blanche⁵⁰³, elle ne demeure grande et brillante « qu'à proportion qu'elle conserve plus longtemps le noble groupe qui l'a créée et que ce groupe lui-même appartient au rameau le plus illustre de l'espèce », c'est-à-dire la race ariane⁵⁰⁴.

Ces cinq critères, ces cinq inégalités se traduisent par la vision synthétique des trois races qui achève la première partie de l'Essai⁵⁰⁵.

II – La chute des civilisations

L'objet des recherches de Gobineau réside dans la chute des civilisations. Une civilisation est un état de stabilité relative, où des multitudes s'efforcent de chercher pacifiquement la satisfaction de leurs besoins, et raffinent leur intelligence et leurs mœurs⁵⁰⁶. Or les civilisations sont mortelles. Par là Gobineau ne fait pas valoir qu'elles peuvent éventuellement mourir, mais qu'elles meurent nécessairement. Dès leur naissance, elles sont promises à la mort :

« Toute agglomération humaine, même protégée par la complication la plus ingénieuse de liens sociaux, contracte, au jour même où elle se forme, et caché parmi les éléments de sa vie, le principe d'une mort inévitable. »

Toutes les sociétés ne raffinent pas leur intelligence et leurs mœurs, aussi toutes les sociétés ne sont-elles pas, à proprement parler, des civilisations. Mais toutes les sociétés, c'est-à-dire toutes les réunions « plus ou moins parfaites au point de vue politique, mais complètes au point de vue social, d'hommes vivant sous la direction d'idées semblables et avec des instincts identiques » sont mortelles⁵⁰⁷.

C'est dans l'élucidation des raisons de cette mort promise aux civilisations et aux sociétés que la notion de nation va trouver ses déterminations.

Ce principe de mort qui agit au sein de toute civilisation est le même pour toutes⁵⁰⁸. Gobineau envisage tour à tour les différentes explications avancées pour rendre compte de la mort des civilisations, montre leur insuffisance et en vient à sa propre approche. Ainsi, le luxe, le fanatisme, les mauvaises mœurs et irrégion n'amènent pas nécessairement la chute des sociétés. Le mérite des gouvernements n'a pas non plus d'incidence sur la longévité des civilisations⁵⁰⁹. La cause de la décadence tient dans le métissage.

III – La dégénérescence par le métissage

La définition de la nation se conjugue alors avec l'élucidation du problème de la décadence dans le cadre d'une pensée de la dégénérescence par le métissage.

La nation étant définie, le principe de la décadence des peuples et des civilisations se trouve circonscrit. Une nation dégénérée est une nation victime du mélange des sangs. Par des mélanges successifs, elle a perdu sa valeur intrinsèque, puisque le même sang ne coule plus dans ses veines⁵¹⁰. Arthur de Gobineau peut donc conclure que le problème soulevé est résolu « Je me crois maintenant pourvu de tout le nécessaire pour résoudre le problème de la vie et de la mort des nations, et je dis qu'un peuple ne mourrait jamais en demeurant éternellement composé des mêmes éléments nationaux. »⁵¹¹

L'histoire du monde est celle de la dégénérescence des civilisations, tel est l'antiprogressisme de Gobineau. Il se compose de deux volets.

D'une part notre civilisation n'est pas supérieure à celles qui ont existé avant elle⁵¹². Notre époque se caractérise en effet par le manque de conviction et de stabilité, l'infériorité des arts et celle des mœurs. Notre seule réussite porte sur la connaissance du monde matériel.

D'autre part il est clair que l'humanité n'est pas perfectible à l'infini. Il est vain de croire qu'elle puisse se surpasser⁵¹³.

De ces considérations se déduit, semble-t-il, un fatalisme désespéré : « Il n'y a pas à détourner le mal, il est inévitable. La sagesse ne peut que prévoir, et rien davantage. La prudence la plus consommée n'est pas capable de contrarier un seul instant les lois immuables du monde »⁵¹⁴.

IV – Hiérarchie sociale, hiérarchie des sangs

Loin de proposer un programme de restauration de la pureté de la race « ariane », Gobineau prétend établir l'inéluctable nécessité du mélange des races et de l'unification de l'espèce. La race ariane, branche la plus illustre de la race blanche, appartient pour lui au passé.

Il existe pourtant une politique gobiniste, distincte de l'évocation littéraire des glorieux ancêtres, ou du moins une vision élitiste dont peuvent dériver des choix politiques.

Le moins que l'on puisse dire est que les termes choisis par Gobineau pour désigner les classes populaires ne sont pas neutres. Le mot « tourbe » vient sous sa plume pour évoquer les esclaves romains, et il parle de « populace » à propos du petit peuple, avide de jeux et de pain. Le jugement que Gobineau porte sur la société française de son temps n'est pas plus favorable, notamment pour ce qui a trait aux populations rurales et ouvrières. Entre Paris et le reste du territoire, assure-t-il, « il y a un abîme ». La masse des populations rurales ne sait ni lire ni écrire, et se refuse à apprendre, malgré la paternelle sollicitude dont l'entourent les gouvernements. Le paysan est un être grossier, ignorant et pressé d'oublier le peu qu'il a appris. « Il en est de ces masses absolument comme de certains sauvages », conclut-il.⁵¹⁵

Bref, les paysans et les ouvriers sont des sauvages. La bourgeoisie est une classe bigarrée, une classe de Jaunes⁵¹⁶, c'est-à-dire d'hommes industriels, à l'esprit pratique. Ils peuvent rendre des services, mais ne sont pas éminemment civilisateurs. Il reste donc à vénérer la noblesse et l'aristocratie⁵¹⁷.

C'est par le biais d'une conception bien particulière, celle du brahmanisme, que ce passage du racialisme à la politique va prendre sa pleine dimension. Dans le chapitre qu'il intitule « Les Ariens ; les Brahmanes et leur système social », Gobineau déploie les conséquences de sa démarche. Les Ariens forment la plus noble des races blanches. Ces Ariens aux cheveux blonds⁵¹⁸ appartiennent au passé. Il leur est arrivé ce qui arrive à tous les peuples conquérants, ils ont dégénéré⁵¹⁹. Mais les hindous sont parvenus à imaginer un état social capable, sinon de remédier, du moins de tempérer les effets de la dégénérescence. Gobineau approuve cet ordre social inégalitaire et héréditaire, ce système de castes où les brahmanes jouissent d'une position dominante.

Par ailleurs Gobineau est le chantre de la communication impossible. Il juge que « les civilisations issues de races complètement étrangères l'une à l'autre ne peuvent que se toucher à la surface, ne se pénétrer jamais et s'excluent toujours »⁵²⁰. En bonne logique, le colonialisme doit donc être tenu pour vain, et

les tentatives pour éduquer les masses laborieuses aussi, pour les mêmes raisons. La décadence est inéluctable ; on ne peut que se référer à un âge d'or : celui du peuple arien.

B – LE MYTHE ARYEN

« Aryen : nom donné à l'ensemble des peuples qui parlent sanscrit, persan, grec, latin, allemand, slave et celtique. Les langues aryennes, dites aussi langues lapétiques, langues indo-européennes (...) »⁵²¹

À partir de la linguistique, cette notion va envahir le champ intellectuel et culturel, et faire fortune jusqu'à l'effondrement du national-socialisme. Si un Français correct oblige à parler de langues aryennes, le terme va être dévoyé pour recouvrir le mythe d'une race qui serait à la source de notre civilisation. Blumenbach⁵²², qui est considéré comme l'un des fondateurs de l'anthropologie, situe dans le Caucase le berceau de la souche européenne⁵²³. Le romantisme, avec Schlegel⁵²⁴, s'est enflammé pour notre parenté indo-européenne. Des esprits positivistes ont fait de même.

Ici, la référence à Joseph Arthur de Gobineau est à nouveau incontournable. C'est par une réfutation détaillée de la notion de civilisation telle que la définit François Guizot que commence *L'essai sur l'inégalité des races humaines*. Gobineau, qui reprend les thèses hostiles à la Révolution, et qui sera lui-même repris par de nombreux auteurs, rejette la notion de progrès. Certes, notre civilisation se caractérise par « l'esprit puissant de comparaison et d'analyse, qui lui rend plus facile l'appropriation de presque tout », note-t-il, mais la raison n'est pas la mesure de toute chose. En effet Gobineau constate que par ailleurs notre civilisation est largement défailante⁵²⁵.

Toute la thèse de Gobineau tient à l'adéquation qu'il établit entre la notion de race et la notion de civilisation. Pour lui, l'essentiel est le caractère primitivement organisateur de toute civilisation, qui est identique avec le trait le plus saillant de la race dominatrice. Les races sont inégales en force, en beauté et en intelligence.

L'humanité n'est pas perfectible à l'infini, les langues sont inégales entre elles dans un rapport parfait avec le mérite des races.

Ces affirmations conduisent à la conclusion de la supériorité du type blanc, et, dans ce type, de la famille aryenne⁵²⁶. Supériorité, cependant, qui n'est pas éternelle, et les perspectives dégagées par Gobineau sont particulièrement sombres. Le mélange des races conduit inéluctablement à l'affaiblissement⁵²⁷. Les dernières pages de *L'essai sur l'inégalité des races humaines* annoncent, avec la fin des Aryens la fin de l'humanité⁵²⁸.

On trouve chez Gobineau les prémices d'une politique de défense de la pureté raciale. Cependant, en son temps, Gobineau n'a rien d'un auteur maudit, et il est abondamment et élogieusement cité par Ernest Renan, voire par Larousse.

Pour autant il ne fait pas l'unanimité même si son audience est très importante en Allemagne. Alexis de Tocqueville critique le caractère excessif du système⁵²⁹. S'il reconnaît dans le facteur racial une réalité, il considère pour autant que Gobineau l'a exagérément grossie. En définitive il réfute cet ouvrage⁵³⁰ et le déterminisme outrancier qui est le sien⁵³¹. Aussi il émet des réserves d'ordre éthique et politique plutôt que scientifique.

« Quel intérêt peut-il y avoir à persuader des peuples lâches qui vivent dans la servitude qu'étant tels par la nature de leur race, il n'y a rien à faire pour améliorer leur condition, changer leurs mœurs ou modifier leur gouvernement ? Ne voyez-vous pas que de votre doctrine sortent tout naturellement tous les maux que l'inégalité permanente enfante, l'orgueil, la violence, le mépris des semblables, la tyrannie et l'abjection sous toutes ses formes ?⁵³² »

Le débat entre les deux hommes marque bien les limites de l'argumentation antiraciale. Elle achoppe sur le fait que la notion de race est posée de manière inégalitaire par les sciences de l'époque. Si cette ouvrage n'a aucune valeur scientifique, son influence négative aura été certaine. Pourtant son auteur considérait les Juifs comme « un peuple libre, un peuple fort, un peuple intelligent et qui avait (...) fourni au monde presque autant de docteurs que de marchands ». De plus, Gobineau croyait à la nécessité du mélange racial comme ferment indispensable de la civilisation.

Gobineau était un pessimiste et un fataliste. Il considérait donc qu'il était vain de prétendre échapper à la décadence qui est le destin naturel de toute civilisation.

Mais avec le développement des techniques, les nouveaux racialisés qui sont des scientifiques croient pouvoir faire échapper la société à sa finitude annoncée en éradiquant le métissage.

Une idée-force est née.

§2 – Les dangers du métissage

Le métissage est donc la cause de la décadence des sociétés qui semble inéluctable. Pourtant, avec l'avènement des sciences, il semble désormais possible de modifier le cours inexorable du temps. Les sciences apparaissent comme le bras armé du mythe prométhéen de l'homme qui refuse d'être condamné à sa destinée. Il faut modifier le présent – en interdisant les mélanges – pour changer l'avenir. Le métissage passionne la Société d'anthropologie, qui y consacre 63 titres dans sa revue entre 1860 et 1899. En 1908, la Société est à l'initiative d'une vaste enquête⁵³³ sur le « problème », avec l'assentiment du ministère des Colonies et la collaboration de fonctionnaires et d'instituteurs d'Algérie, d'Indochine, de Madagascar et des Antilles. Charles Richet⁵³⁴, prix Nobel, fort de son autorité scientifique, livre sans doute le point de vue majoritaire de l'époque sur la question.

« Avant tout, il faudra éviter tout mélange des races humaines supérieures avec les races humaines inférieures. Je ne crois pas du tout à l'égalité des races humaines. D'abord, ce mot d'égalité est un non-sens. Un Noir est différent d'un Jaune, un Jaune est différent d'un Blanc. Dire qu'ils sont égaux, c'est aussi absurde que de prétendre que la pomme est égale à la poire et que le caniche est égal au bouledogue. Je ne comprends pas par quelle aberration on peut assimiler un Nègre à un Blanc. Lorsque je lis les ouvrages où il est parlé de l'unité de la race humaine, je me demande si je rêve tout éveillé. Il s'agit d'ailleurs moins d'une différence entre les Blancs et les Noirs, cette différence ne peut être niée, que d'une supériorité des Blancs sur les Noirs »⁵³⁵.

Le docteur René Gonthier expose une logique de ségrégation qui repose sur le respect...

« Racisme, je le répète, ne signifie pas asservissement d'une race par une autre, mais bien respect de toutes les races, dont la fusion n'est pas à souhaiter. Au lieu de chercher à se mêler aux Blancs, les indigènes jaunes ou noirs de nos colonies offrent beaucoup plus d'intérêt si, tout en adoptant ce qu'il y a d'universel dans notre discipline humaniste, ils cultivent leur propre génie.

Tel est le sentiment des Afro-Américains sensés. Ils pensent que leur race comme les autres a sa noblesse.

Une fois établie la séparation des sangs par l'interdiction des unions mixtes, légitimes ou non, et les indigènes confinés dans la classe des sujets, rien n'interdit d'élargir les frontières de ce compartiment élastique. Les sujets jaunes ou noirs de mérite accéderont librement aux fonctions et aux honneurs. À ce titre, la politique française doit être approuvée. Nous avons parmi les Noirs des députés, des avocats, des médecins, des officiers, des administrateurs. Il existe même aujourd'hui un gouverneur de colonie nègre. C'est dire que nous ne considérons point les Noirs comme une race inférieure. L'unique barrière que constituerait la prohibition des unions mixtes serait destinée aussi bien à protéger la pureté de leur sang⁵³⁶ que la nôtre. Et je ne doute point qu'ainsi conçu le racisme ne recueille l'adhésion de tous les Nègres cultivés ».⁵³⁷

C'est dans cette conjoncture que l'eugénisme occupe la première place des préoccupations chez une partie notable des scientifiques malgré quelques résistances isolées⁵³⁸.

Une des personnalités de la psychiatrie française, le docteur Édouard Toulouse, développe le concept de « biocratie »⁵³⁹. Ce programme, Toulouse le justifie sur le plan philosophique et déontologique. « Le bien supérieur, c'est la vie, et les meilleures conditions mentales et physiques pour en jouir (...) Il n'est pas douteux qu'une civilisation inférieure est un obstacle à ce bien. (...) Il n'est pas douteux non plus que les tares naturelles soient aussi un obstacle ». Tout en condamnant le racisme hitlérien (en refusant toute collaboration et en cessant d'écrire pendant l'Occupation), Édouard Toulouse ne cache pas « qu'à mesure

qu'interviendra la biotypologie, qui est la science de la sélection humaine, (...) peut-être certains groupes ethniques seront-ils écartés ou au contraire favorisés dans le seul intérêt général ». La biotypologie rassemble un nombre important de sommités scientifiques, souvent proches de la social-démocratie.⁵⁴⁰

Aux arguments biologiques, s'ajoutent ceux de la psychologie. Alfred Fouillée, souligne les dangers du mélange entre une race barbare ou « figée à un degré de civilisation inférieur et la race tournée vers l'avenir⁵⁴¹ ».

Loin d'élever l'inférieur, le métissage obéit à une loi de régression et à une loi d'incohérence induisant une disharmonie au sein de l'individu et une diminution des capacités intellectuelles⁵⁴². Il en résulte des troubles de la personnalité, « un caractère divisé contre lui-même, incohérent ou incapable d'adopter une ligne fixe de conduite, troubles analogues à ceux de l'hystérique, en qui la personnalité tend à se dédoubler ».

Tout aussi pessimiste est le Congrès international pour l'étude des problèmes résultant du métissage des races, tenu en 1935, avec la participation du gouverneur général de Madagascar, Augagneur. Le docteur René Martial présente en 1942 un panorama de la question⁵⁴³ ou il expose la thèse que le métissage contribue à dévaloriser la race la moins belle⁵⁴⁴. Il déclare que « Toute cette tempête de l'âme, c'est la bataille du sang ».

Le mouvement hygiéniste va se consacrer à lutter contre les méfaits du métissage. Quittant sa position de clinicien, le médecin devient moraliste, criminologue. Il associe ses travaux à ceux des anthropologues, des démographes. Soucieux de progrès et d'ordre, éclairé par les lumières de sa discipline, il se veut le conseiller de l'administrateur, du législateur.

Les progrès de la science démontrent les dangers du métissage. Mais il est impossible d'en rester là. Encore faut-il protéger et développer la race supérieure par la mise en œuvre d'une politique hygiéniste et eugéniste.

§3 – La nécessité d'une politique hygiéniste et eugéniste

Malgré l'effacement progressif des « grandes peurs » épidémiques, la fin du XIX^e est marquée par l'apparition de nouvelles menaces collectives tout aussi inquiétantes, mais plus sournoises, moins visibles, plus difficiles à isoler et qui sont, elles aussi, susceptibles d'atteindre sans discrimination l'ensemble du corps social. Tuberculose, syphilis, alcoolisme et maladies mentales apparaissent associés par des liens insidieux tout autant qu'incontrôlables et sont perçus par le monde médical et politique comme les nouvelles pestes contemporaines, de nouvelles catastrophes humaines mettant en péril l'avenir d'une société et d'une nation guettées par la décadence et la « dégénérescence ».

Il est bon nombre de termes, issus du vocabulaire médical, qui finissent par subir du fait de leur application et de leur extension un véritable changement de sens. Cette diffusion des termes et leurs remaniements tiennent à la fois à l'évolution des doctrines médicales et à leur utilisation hors du champ sanitaire. Parmi ceux-ci, le mot hygiène, issu de la tradition médicale⁵⁴⁵, va prendre son essor dans la période postrévolutionnaire avec le mouvement philanthropique.

Cabanis, qui occupe une place centrale dans le courant des « idéologues », médecin, membre de l'institut et sénateur, chargé de l'organisation des écoles et de l'hygiène, accorde à ce mot une large place dans son traité *Rapport du physique et du moral chez l'homme* de 1802. L'ouvrage fera l'objet de très nombreuses rééditions. Une lecture du texte, que l'on peut considérer avec quelques autres comme inaugural, permet de comprendre la place de l'hygiène dans la pensée du progrès, ainsi que les interprétations opposées, égalitaires et hiérarchiques qui sont tirées de ces principes⁵⁴⁶.

Ainsi, très vite au cours du siècle, assiste-t-on à une dérive progressive du terme et passe-t-on insensiblement d'une conception médicale de l'hygiène centrée sur l'individu à l'hygiène publique, dont la tâche est de prévenir la propagation des épidémies et des maladies contagieuses, pour aboutir à la notion omniprésente à la fin du siècle d'hygiène sociale, dont l'objectif sera de combattre le « fléau social » dans l'ensemble de ses dimensions.

L'eugénisme apparaît alors comme le point de rencontre du discours médical et social et de pratiques politiques.

Les premières lois eugéniques des temps modernes devaient être adoptées d'abord en Suède en 1757 afin d'interdire le mariage entre épileptiques. Peu après, en Allemagne, Johann Peter Frank, médecin, publie un traité au nom d'évocat, *Système complet de police médicale*⁵⁴⁷, où il proclame : « Je crois fermement qu'il n'y a pas de moyens plus puissants, pour stimuler la vigueur et la santé de l'espèce humaine, qu'une sélection sévère parmi ceux qui, de nos jours, répandent exclusivement la mauvaise semence sur le champ de la vie collective, et rendre impossible à tous les dégénérés et les misérables de continuer à sacrifier une moitié de l'humanité, en fonction de leurs impulsions déraisonnées »⁵⁴⁸.

Dans un essai intitulé, *La Mégalanthropogénésie*, Robert Le Jeune⁵⁴⁹ y défend le mariage au sein de l'élite pour « faire naître des enfants d'esprit » et retrouve les accents d'une sorte de sociobiologie primitive, déjà exprimée par les philosophes grecs : « Tandis qu'on n'épargne rien en Europe pour relever la beauté des coursiers, améliorer les bêtes de laine et perpétuer la race des bons limiers, n'est-il pas honteux que l'homme soit abandonné par l'homme ? »⁵⁵⁰

En Angleterre, la première manifestation du mouvement eugéniste apparaît, dans les années 1850, notamment avec les thèses du Dr Georges Drysdale, auteur en 1854 d'*Elements of social science or physical, sexual and natural religion* cité plus tard par Paul Robin, militant libertaire français, comme « la bible de

l'humanité ». À la fin des années 1870, la naissance de la Ligue malthusienne⁵⁵¹ consacre ce mouvement.

Les néo-malthusiens anglais tentent d'expliquer la misère sociale par des causes aussi bien environnementales qu'héréditaires⁵⁵². Ils s'inscrivent dans la mouvance de l'eugénisme négatif en prônant la limitation des naissances et la sélection par « élimination », ceci dans le but d'obtenir une humanité améliorée.

À la fin du XIX^e siècle, le développement en France du mouvement néo-malthusien, avec la Ligue de régénération humaine révèle l'expansion du mouvement. Comme les Anglais, les Français mettent sur le même plan hérédité et milieu et veulent influencer en même temps sur la naissance, l'éducation et l'organisation sociale. L'objet d'étude privilégié des néo-malthusiens français est la classe ouvrière, touchée par la misère, les maladies vénériennes, la tuberculose ou encore l'alcoolisme. Ils utilisent une propagande active axée sur l'emploi des préservatifs, l'amour libre, l'égalité des sexes, l'abolition de la prostitution⁵⁵³. La question sociale est avant tout, pour eux, une question sexuelle à résoudre par les moyens de l'hygiène et de la médecine. La limitation des naissances représente la voie du progrès sans lesquelles il ne peut y avoir que « des simulacres de solidarité, qu'un syndicalisme de façade, qu'une coopération de misère, que des semblants d'assistance, qu'une parodie d'actes révolutionnaires »⁵⁵⁴.

Leur militantisme libertaire⁵⁵⁵, anticlérical ; leur revendication d'une prise de responsabilité de chaque individu face à la limitation des naissances ; la prise de conscience des prolétaires qu'ils souhaitaient, conduisent aux moyens que nombre d'entre eux réclamaient, c'est-à-dire le contrôle et l'intervention prétendument éclairés par des spécialistes scientifiques et médicaux des opérations de « régénération humaine ».

Cette évolution ne trouve son explication que dans la foi inébranlable et la confiance absolue qu'ils accordaient à la science, à la technologie et aux scientifiques ; ces savants ne pouvaient être qu'évidemment « bons » pour l'humanité.

À partir de 1905, des sociétés d'eugénique se créent dans de nombreux pays, dont l'Allemagne, les États-Unis, tous les pays scandinaves, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, l'URSS, etc. Le premier congrès international d'Eugénique a lieu à Londres en 1912. Le second congrès se tient à New York en 1921. Plusieurs sociétés verront le jour en Europe et aux États-Unis et, en octobre 1924, se tient le congrès de la Société allemande pour l'hygiène de la race, à Berlin.

C'est pendant l'entre-deux-guerres que le mouvement hygiéniste va prendre toute son ampleur⁵⁵⁶. Les initiatives sont nombreuses et s'étendent à plusieurs domaines. Les eugénistes étaient animés par l'obsession de faire adopter des mesures étatiques. La réalisation sociale des thèses eugéniques a concerné surtout les pays du nord de l'Europe et les États-Unis. La France et le sud de l'Europe sont restés relativement en dehors du mouvement, malgré de célèbres prédicateurs dont Georges Vacher de Lapouge, Alexis Carrel ou Charles Richet, et un support

certain de personnalités politiques comme Léon Bourgeois ou Paul Doumer. Le monde politique et intellectuel français ne se tenait pas à l'écart du débat eugénique, même si la politique eugénique demeure limitée.

C'est incontestablement aux États-Unis que son influence fut la plus importante. L'urbanisation accélérée, le développement du chômage et de la délinquance, l'aggravation de la misère renforçaient l'idée de déclin national et propageaient la crainte d'une détérioration biologique de l'homme blanc américain. Cette crainte était d'autant plus accentuée que l'arrivée massive d'immigrants en provenance d'Europe centrale et du Sud créait un décalage culturel, aussitôt interprété comme un retard naturel.

Les conséquences intérieures du darwinisme social furent considérables. De 1911 à 1930, vingt-quatre États adoptèrent des mesures d'« hygiène sociale » et de stérilisation, ainsi que la restriction des mariages mixtes, afin de prévenir un éventuel « danger dysgénique ». En 1924, l'Immigration Act établit un quota pour sélectionner et réduire les immigrants « biologiquement inférieurs ».

Aux États-Unis, trente-trois États promulguèrent des lois de stérilisation entre 1907 et 1940. La première loi sur la stérilisation (Indiana, 1907) suivait d'un an seulement la première loi sur l'euthanasie (Ohio, 1906). Les Américains votèrent, en 1924, le Johnson Act, qui limitait sévèrement la nouvelle immigration avec des arguments eugénistes, car « venant désormais surtout des pays de l'Est et du sud de l'Europe, les nouveaux immigrants étaient génétiquement inférieurs aux immigrants d'origine nordique, ainsi que le traduisaient, en bonne acception social-darwinienne, leur condition physique et leur statut économique et social la plupart du temps déplorables⁵⁵⁷ ».

L'extension de l'eugénisme fut rapide en Europe. Des lois sur la stérilisation des inadaptés sociaux et des retardés mentaux furent adoptées un peu partout en Suisse, au Danemark, en Norvège et en Suède.

À quelques variantes près, les lois édictées en Europe étaient comparables entre elles. Ces différentes mesures ont permis la stérilisation de 20 000 personnes au moins dans les pays scandinaves,⁵⁵⁸ dont les trois quarts en Suède, de 1935 à 1949⁵⁵⁹. Au Danemark, au moins 400 hommes « anormaux ou criminels sexuels » ont été castrés (plutôt que vasectomisés), comme il arrivait parfois aux États-Unis pour assurer le « bien propre du malade ».

Des politiques de stérilisation ont aussi été légalement appliquées au Canada, en Amérique du Sud, en Suisse ou en Estonie, et bien sûr en Allemagne. L'idéologie fondatrice de l'eugénisme en Allemagne ne différait pas de celle qui se développait simultanément ailleurs.

En France, la création de sociétés prophylactiques⁵⁶⁰, à l'initiative du Docteur Édouard Toulouse, témoignent de l'impact et de la diffusion du mouvement hygiéniste⁵⁶¹.

Pour autant, Alfred Pichon, ingénieur bordelais créateur du club « l'Élite », sollicite « le concours de docteurs pour contrôler son recrutement et combiner des mariages supérieurs⁵⁶² », comme d'autres l'avaient fait en Angleterre et le feraient ailleurs.

L'ouvrage de référence médicale conseillait alors la contraception aux femmes « dont les maternités sont dangereuses pour elles-mêmes ou l'avenir de la race, par la qualité inférieure des enfants qu'elles mettent au monde⁵⁶³. »

Une place particulière doit être accordée à l'École d'anthropologie de Paris qui propose, en 1918, la création d'un Institut international d'anthropologie. Lors du congrès de 1920, il est fait des recommandations précises⁵⁶⁴ sur l'eugénisme.

« – Création d'une section eugénique qui, après avoir étudié les caractères somatiques et psychiques caractérisant l'infériorité de certains hommes et leur origine, s'occupe de leur prophylaxie ;

– Sélection rigoureuse des anormaux dans les milieux militaires ;

– Création d'un livret sanitaire, sur lequel les éléments principaux de ces fiches seront reportés et qui suivra chaque sujet pendant toute sa vie ».

De la rencontre du savoir médical et du pouvoir politique émerge l'idée que la santé est une affaire d'État⁵⁶⁵. En 1920 est créé le premier ministère de la Santé publique. L'idée est admise par beaucoup du caractère héréditaire de la maladie. Dans nombre d'écrits, et notamment scientifiques, ces craintes, ces peurs vont s'énoncer comme des certitudes. Un trinôme⁵⁶⁶ se tisse entre l'hérédo-syphilis, l'hérédo-tuberculose et l'hérédo-alcoolisme. On dénonce les enfants du samedi soir et des conseils sont délivrés aux familles.

C'est vers l'État que se tourne le mouvement hygiéniste, sollicitant son intervention⁵⁶⁷ afin de légiférer sur le contrôle des mariages et la procréation des « lignées à risques ». Les dispensaires eugéniques se proposent de favoriser la procréation d'individus « normaux et supérieurs », voire d'empêcher le mariage de personnes normales avec celles porteuses de « tares physiques ou psychiques »⁵⁶⁸.

Ainsi, l'Association d'études sexologiques, à l'instigation de Justin Godart, ancien ministre de la Santé publique, et du Docteur Toulouse propose d'autoriser des dispensaires eugéniques à pratiquer la stérilisation « si elle est justifiée pour des raisons médicales, soit à la demande des intéressés, soit pour des motifs graves d'ordre public (tares héréditaires, impulsions criminelles ou sexuelles). »⁵⁶⁹

Comme dans d'autres pays, l'eugénisme trouvait des partisans à gauche et à droite, tous se préoccupant du déclin de la société moderne et prétendant à une approche scientifique du problème. Des personnalités à sensibilité de gauche comme Hermann Muller⁵⁷⁰, Julian Huxley et Jean Rostand étaient des eugénistes convaincus. Henri Sellier, ministre socialiste de la Santé de Léon Blum en 1936, s'était fait le pourfendeur, « des hérédos-syphilitiques, rachitiques, arriérés, dont l'existence encombre les hôpitaux, les asiles, les prisons », sans que qui que ce

soit ne s'en offusque parce que la droite partageait les mêmes idées. Des mesures concernant l'immigration et la stérilisation furent proposées dès 1930. Devant la crise économique, mais inspirés aussi par un fort courant xénophobe, les syndicats ouvriers exigèrent la réduction du nombre des travailleurs étrangers. Le vice-président de la Société d'eugénique, Georges Schreiber, qui proposa la « stérilisation thérapeutique », fut cependant plus réservé sur la stérilisation « pénale ou économique », tandis que le généticien Lucien Cuénot admira les nazis en 1936 pour leur politique « d'exclusion des cacogéniques ».

Cependant, si l'eugénisme n'a pu établir ses pratiques en France, c'est selon Jacques Léonard⁵⁷¹ par « persistance du néo-lamarckisme et crainte du déclin démographique ». Ainsi, c'est surtout parce que les Français ne croyaient pas à l'efficacité de l'eugénisme qu'ils se sont tenus à l'écart du mouvement. La plupart des eugénistes français n'admettaient pas « que l'amélioration de l'espèce pouvait passer par le maintien de la pureté ou par l'hégémonie de la race aryenne⁵⁷² ».

Finalement, tandis que de nombreux pays se livraient à la stérilisation des anormaux, les autorités françaises, préféraient envoyer les délinquants dans les bagnes ou interner les débiles mentaux afin de les soustraire à la procréation. Surtout, dans les années 30, quand les nazis influencèrent fortement le mouvement eugénique international, les dirigeants de la Société française d'eugénique (fondée en 1912) se montrèrent pour la plupart choqués et les activités de la société furent suspendues en 1940.

C'est sous le régime de Vichy qu'un certain nombre de ces propositions prendront cependant force de loi. En novembre 1942, la loi « relative à la prophylaxie et à la lutte contre les maladies vénériennes » répond en partie à cette attente en rendant obligatoire la déclaration de la maladie (nominalement en cas de refus de soin ou lorsque le médecin estime que la profession ou le mode de vie laissent présager un risque de transmission). L'identification du sujet à risque devient un impératif absolu.

C'est alors que le régime de Vichy fit créer, en 1942, par Alexis Carrel la « Fondation française pour l'étude des problèmes humains », d'inspiration directement eugénique, et institua le certificat d'examen médical avant le mariage (1942) qu'avait proposé le pédiatre Adolphe Pinard dès 1926. Ce certificat, ayant pour but « la sauvegarde physique et morale de la race », constitua la première mesure législative française à caractère eugénique, et devint obligatoire « tout en ne restreignant en aucune façon la possibilité du mariage ».⁵⁷³

La Fondation est dotée de moyens considérables (40 millions de francs). Elle regroupe quelque 150 chercheurs, une élite de spécialistes : François Perroux, Alfred Sauvy, Jean Stoetzel et le docteur René Gessain, qui a été directeur du Musée de l'Homme. Georges Mauco, auteur de la première thèse de géographie sur *Les étrangers en France* en 1932, a participé aux travaux de la Fondation Carrel. C'est lui qui est en 1945 l'inspirateur d'un projet d'ordonnance visant à sélectionner les entrées et les naturalisations, en excluant non seulement les coloniaux, mais aussi les Européens du Sud et les Polonais.

« Sur le plan ethnique, il convient de limiter l'afflux des Méditerranéens et des Orientaux qui ont depuis un demi-siècle profondément modifié la composition de la population française. Sans aller jusqu'à utiliser, comme aux États-Unis, un système rigide de quotas, il est souhaitable que la priorité soit accordée aux naturalisations nordiques (Belges, Luxembourgeois, Suisses, Hollandais, Danois, Anglais, Allemands, etc.). On pourrait envisager une proportion de 50 % de ces éléments »⁵⁷⁴.

Dans le bilan de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains, il faut remarquer que certains travaux étaient l'aboutissement de projets antérieurs, ainsi l'enquête des « Cent mille enfants », imaginée par le Front populaire pour établir leur profil intellectuel et anthropométrique... De plus, de nombreux chercheurs de la fondation, tel Jean Sutter, se retrouvèrent après la guerre à l'INED⁵⁷⁵, ou occupèrent des positions importantes dans la recherche, tel Jean Stetzel, fondateur en France de la psychologie sociale⁵⁷⁶.

En Allemagne, un des précurseurs allemands de l'eugénisme, Erwin Liek⁵⁷⁷, proposait la stérilisation systématique des criminels, alcooliques ou prostituées. Cependant, il était défavorable à une sélection dès la naissance, car il considérait qu'« une telle pratique aurait privé le peuple allemand de génies tels que Kant ou Beethoven⁵⁷⁸ ». Il s'agissait donc d'éliminer des déviants sociaux et des porteurs de maladies héréditaires pour permettre l'épanouissement des meilleurs. À la suite de deux crises économiques, l'État allemand « s'intéressait de plus en plus aux arguments des eugénistes sur le coût social et financier colossal des maladies héréditaires, des aliénés, des criminels et des alcooliques pour la collectivité⁵⁷⁹ ». L'identification raciale d'une population « d'élite » a contribué à la stérilisation des déviants au sein de cette même population. Les mesures répressives se développent, la rationalité scientifique se déchaîne : c'est le triomphe de la modernité.⁵⁸⁰

Parallèlement aux avancées eugéniques, des propositions euthanasiques sont débattues dans la presse. En 1920, un opuscule⁵⁸¹ justifiait déjà l'élimination physique des malades mentaux, « contrefaçon des vrais hommes qui provoquent le dégoût chez presque tous ceux qui les voient », et affirmait qu'il ne peut y avoir de place dans une société « pour les demis, ni les quarts de force ». Si les congrès médicaux allemands des années suivantes rejettent ces arguments, la réponse du Docteur français Charles Ladame est prémonitoire⁵⁸².

Dès le 7 avril 1933, des lois excluent les Juifs des principales fonctions publiques et professions puis les privent de tout droit politique. Elles limitaient le nombre des enfants juifs pouvant entrer dans les écoles, les collèges et les universités.

Le 14 juillet 1933, une loi sur « la descendance de personnes atteintes de maladies héréditaires » prévoit la stérilisation de certains malades. Elle précède celle sur la stérilisation des enfants métis, des « bâtards nègres⁵⁸³ », nés de l'union

de femmes allemandes avec des soldats noirs des troupes françaises d'occupation de la rive gauche du Rhin et de la Ruhr.

Le 1^{er} janvier 1934, Hitler fait promulguer une loi eugénique qui autorise « la stérilisation chirurgicale de toutes personnes atteintes de maladies héréditaires. Les mineurs âgés de 18 ans pouvant être stérilisés sur la demande de leurs tuteurs, même contre leur volonté, après jugement favorable du tribunal ». Une disposition complémentaire instituera la castration des « criminels sadiques ». Sont déclarés indésirables par la loi « les sémites et les descendants d'idiots, schizophrènes, déprimés, épileptiques, choréiques, aveugles, sourds, infirmes corporels, quand leurs maladies sont graves et héréditaires ».

Cette loi sur la prévention de la transmission des maladies héréditaires adoptée dès le début du régime nazi ne diffère pas sensiblement de celles élaborées dans les autres pays. L'un de ses artisans, Otmar von Verschuer, la résumait ainsi : « Celui qui est malade héréditairement peut être stérilisé par opération chirurgicale, s'il y a grande probabilité, d'après les expériences de la science médicale, que ses descendants soient atteints de troubles héréditaires graves du corps ou de l'esprit. » Les affections visées étaient principalement : faiblesse mentale congénitale, manie dépressive, schizophrénie, épilepsie, chorée de Huntington, cécité ou surdité héréditaires, malformation héréditaire grave, alcoolisme grave⁵⁸⁴. Cette loi concernait aussi les anciens combattants de la Première Guerre mondiale devenus alcooliques, car selon le Pr Rudin, « ce qui vaut pour les blessés de guerre aujourd'hui vaudra demain pour les combattants politiques, et après-demain pour les accidentés du travail ». La perspective de « purification de la race »⁵⁸⁵ l'emportait sur les précédentes reconnaissances sociales.

Ainsi, hormis l'ampleur exceptionnelle de la campagne de stérilisation et le cadre de fer dans lequel elle s'applique, rien ne distingue l'œuvre eugénique allemande jusqu'en septembre 1935. Comme le dit Pierre Darmon⁵⁸⁶, « de cette tragédie, nul ne saurait rendre l'âme germanique responsable. En matière d'eugénisme, les États-Unis, l'Angleterre, la France, les pays nordiques ou la Suisse possédaient des traditions bien plus solides que l'Allemagne. »

Le régime nazi va modifier sa législation en 1935 pour faire de la profession médicale un métier différent et valoriser ainsi les médecins dans leurs statuts grâce au national-socialisme. Pour bien mettre les choses au point, le Pr Raum, de la faculté de médecine de Berlin, signifiait que « les médecins ne devaient plus s'occuper des malades, mais devenir des gardiens des gènes, les combattants du front biologique (...) au service du patrimoine héréditaire⁵⁸⁷ » et érigeait les médecins en « missionnaires » des nouvelles lois. Responsable des cours de génétique destinés à informer les médecins, le Pr Hofmann soulignait qu'il n'était pas nécessaire de disposer de scientifiques « mais de praticiens dotés d'un regard d'élèves ».

En septembre 1935, les lois de Nuremberg codifient les conditions de « citoyenneté » : « Pour être citoyen du Reich, il faut être de sang allemand et de

souche allemande ». La loi sur la « protection du sang et de l'honneur allemand » interdit et punit toute relation matrimoniale ou sexuelle entre Aryens et Juifs. Cette loi ne reconnaissait comme citoyens allemands, jouissant de la totalité des droits civils et politiques (en particulier celui de posséder certains biens, d'hériter, d'exercer certains commerces, etc.), que les sujets de pure ascendance aryenne.

C'est à partir des mêmes principes « d'hygiène de la race » que sera décidé, dès 1939, un programme d'euthanasie visant à l'élimination des malades mentaux, par une mesure qui « étend les pouvoirs de médecins qui seront nommément désignés, pour que les malades incurables selon les critères humains puissent, après un examen critique de leur état de santé, voir mettre un terme à leurs souffrances ». Les contrevenants étaient frappés de lourdes peines et, à partir de 1939, condamnés à mort. D'abord limitée au territoire du grand Reich, cette législation fut étendue, par la suite, à l'ensemble de l'Europe occupée.

L'ouvrage de Ottmar von Verschuer fait un exposé et dresse un premier bilan de cette politique⁵⁸⁸ qui annonce la solution finale qui fut mise au point par le gouvernement allemand lors de la conférence dite de Wannsee, tenue à Berlin le 20 janvier 1942. Confiée à Himmler, elle visait à l'élimination physique de tous les Juifs, quels que soient leur âge, leur sexe, leur pays. Dès lors, une immense machine de capture et de destruction est mise au point ; elle est nourrie par une hallucinante chasse à l'homme qui aura fait plus de six millions de victimes (soit près des trois quarts de la population juive d'Europe).

La justification des mesures nazies, sinon des méthodes, a été largement diffusée en France entre 1942 et 1944. On en trouve un bon résumé dans un petit opuscule « État et Santé » (Cahier n° 4 de l'Institut allemand) publié à Paris en 1942, qui rassemble un certain nombre de conférences faites à Paris, Bordeaux et d'autres villes de la zone occupée par les anthropologues allemands les plus en vue pour justifier par un scientisme moribond une politique assassine⁵⁸⁹ avec la complicité de l'État⁵⁹⁰. Dès 1930, le Vatican par l'encyclique *Casti connubii* mettait en garde la société civile contre les dangers inhérents à l'eugénisme⁵⁹¹ avec le peu de succès que nous savons.

L'extermination des porteurs de mauvais gènes allait s'accompagner de l'encouragement à la reproduction de tous les purs Aryens. Pour Himmler, l'Allemagne de 1980 devait « être peuplée de 120 millions de Germains nordiques » ce qui lui assurerait une suprématie définitive. Pour en arriver là, il fallait non seulement encourager la natalité chez les meilleurs, mais encore contrôler (ou provoquer) la formation des couples afin d'éviter que les vrais Aryens ne se mésallient. En favorisant les unions entre les Aryens les plus purs, on pouvait espérer étendre numériquement la race nordique et la purifier (par élimination progressive de tous les gènes étrangers qui avaient pu s'y introduire). Ceci revenait à appliquer à l'homme les méthodes de reproduction utilisées chez les animaux domestiques.

Cette politique que l'on pourrait qualifier de « reproduction active » fut animée par l'Office supérieur de la race et du peuplement, créé le 31 décembre 1931,

mais assez vite contrôlé par l'organisation SS. Elle est le produit des utopies scientifiques développées au siècle précédent⁵⁹². Une série de mesures « d'hygiène raciale » furent édictées afin de sélectionner les progéniteurs, de contrôler les mariages pour les individus reconnus de « sang pur », d'élever les enfants issus de ces unions (et qui allaient représenter l'élite de la population) dans des maisons d'État⁵⁹³. C'est dans cette optique que furent créés, en 1936, les Lebensborn⁵⁹⁴. Mais un homme met bien longtemps à s'élever. Pour augmenter vite le volume du patrimoine génétique aryen de l'Allemagne, Himmler décida de chercher hors des frontières du Reich les enfants qui offraient tous les caractères de la race nordique, de les ramener en Allemagne et de les germaniser culturellement. « J'ai vraiment l'intention de chercher le sang germain dans le monde entier, de le soustraire et de le voler ou je peux », déclare-t-il en 1938 aux officiers de la division Deutschland. C'est ainsi que, dès 1940, une vaste entreprise de raffles d'enfants est organisée en Pologne⁵⁹⁵. Rechercher le sang allemand partout où il se trouve et le préserver par tout moyen du bacile juif.

§ 4 – « le juif » : l'ennemi biologique

Tout au long du XIX^e siècle, nombre d'auteurs sont tentés de glisser d'une caractérisation linguistique le « sémite »⁵⁹⁶ à une caractérisation ethnique, d'une reconstruction philologique à une reconstruction « raciale » très hasardeuse. Les mots « antisémite » et « antisémitisme » apparaissent en France vers 1890, quelques années après leur création en Allemagne⁵⁹⁷.

Ainsi, il faut attendre l'époque contemporaine pour que l'antijudaïsme prenne une connotation raciale et qu'il se transforme alors en un antisémitisme beaucoup plus féroce. C'est à une date récente que l'on a tenté de légitimer l'antisémitisme par des arguments d'ordre biologique. L'antisémitisme « biologique », le seul qui ait quelque prétention scientifique, tient à un système qui impose une hiérarchie raciale à l'intérieur même du monde blanc⁵⁹⁸.

En effet, dans la mesure où les racistes antisémites reconnaissent l'existence d'une race juive, les juifs ne peuvent échapper au sort qui leur est réservé. L'antisémitisme constitue donc un racisme spécifique ou les Juifs sont les victimes exclusives⁵⁹⁹. Il diffère en cela de l'antijudaïsme dans la mesure où il n'existe pas dans ce dernier de connotation raciale. L'antijudaïsme traditionnel a donc été réactivé par les idéologies raciales du XIX^e siècle (dont celle de Joseph Arthur Gobineau) et par les tensions extrêmes des sociétés européennes⁶⁰⁰. Les Juifs font l'objet d'une dénonciation tous azimuts (A), une harangue constante se développe (B).

A – UNE DENONCIATION TOUS AZIMUTS

À l'époque contemporaine, le discours antisémite dénonce successivement le peuple de l'usure puis celui des banquiers. L'image du « Juif riche », de la « finance juive » cosmopolite, sans frontière et sans patrie, alimente l'antisémitisme moderne⁶⁰¹. Dénoncé comme puissant et apatride, le Juif est aussi

désigné ultérieurement comme révolutionnaire « judéo-bolchévique ». Accusés tout à la fois, et contradictoirement, de dominer un capitalisme « cosmopolite » et de propager la révolution, les Juifs deviennent les victimes d'un antisémitisme protéiforme⁶⁰² tout à la fois « de gauche » et « de droite ».

L'antisémitisme se constitue en système idéologique lors des crises de la fin du siècle, que jalonnent le succès de *La France juive*⁶⁰³ de Drumont, l'affaire Dreyfus, l'élaboration des *Protocoles des Sages de Sion*⁶⁰⁴ et la création de L'action française...

En France, la crise qui suivit la défaite de 1870 et le débat idéologique qui accompagna la laïcisation de l'État trouvèrent un exutoire dans l'affaire Dreyfus : ce dernier fut injustement accusé de trahison, il était supposé ne pas avoir le sens des « valeurs françaises ».

Le fait que Dreyfus soit Juif ne semble pas avoir eu d'incidence sur l'aspect judiciaire de l'affaire. Par contre, ce procès déclenche l'hallali antisémite par delà les clivages politiques ou religieux de l'époque.

À l'occasion de cette affaire, la gauche française renonce timidement à l'antisémitisme, d'abord pour se démarquer de la droite qui s'y engageait⁶⁰⁵. Le parti socialiste français prit d'emblée ses distances avec l'Affaire le 19 janvier 1896. Son groupe parlementaire, y compris Jean Jaurès, publia un manifeste, reproduit dans *La Petite République* du lendemain, par lequel il appelait aux luttes contre les classes exploitantes et mettait en garde les travailleurs contre toute prise de position dans la polémique, en donnant pour raison que bon nombre de dreyfusards étaient aussi des capitalistes juifs...

La gauche marxiste et révolutionnaire a vu dans le Juif le symbole de la puissance financière capitaliste sans frontière. Par exemple, en Russie, les Juifs, victimes du temps des tsars de la terreur des cosaques ou la police tsariste, ont de nouveau été la cible de la terreur stalinienne au nom de la dénonciation du « cosmopolitisme sans patrie »⁶⁰⁶ ou plus tard de « l'impérialisme sioniste »⁶⁰⁷. Cet antisémitisme est renforcé par le soutien soviétique au camp arabe dans sa confrontation avec Israël⁶⁰⁸. Ainsi se croisent et parfois s'additionnent les attaques contre le judéo-capitalisme et celles contre le judéo-bolchévisme⁶⁰⁹. L'antisémitisme a successivement dénoncé le Juif déicide et perfide, le judéo-capitalisme, le judéo-bolchévisme ou le complot sioniste⁶¹⁰. Autant d'aspects d'une même constante⁶¹¹.

Le successeur du juif errant⁶¹², c'est la figure des Rothschild, juif allemand, juif anglais, apatride⁶¹³. Un juif qui profiterait abusivement de la situation économique alors qu'en réalité il n'exerce jamais que ses activités traditionnelles auxquelles il a été confiné par la société chrétienne⁶¹⁴. Cette idée n'est sans doute pas originale ; Shakespeare la reprenait déjà à son compte dans le *Marchand de Venise*⁶¹⁵.

B – UNE HARANGUE CONSTANTE

La race supérieure devient donc la mesure de toute chose et l'aryen est la pierre angulaire d'une lecture raciale du monde. Les théorisations laïques succèdent aux dogmes chrétiens. Le projet scientifique se transforme en projet idéologique ; les Juifs deviennent une cible privilégiée.

Dans sa *Bible de l'humanité*, Michelet, comme en écho à la pensée de Renan, souligne la stérilité de la race juive⁶¹⁶. Auguste Taine⁶¹⁷ apportera, lui aussi, sa pierre à l'édifice de l'antisémitisme.

Pour Chamberlain, il fallait se délivrer du « joug sémitique »⁶¹⁸. Anglais, fasciné par l'Allemagne dont il prend la nationalité, gendre de Richard Wagner, il est l'inspirateur des théories du nazisme. La pureté du sang germanique représente l'objet essentiel de sa théorie. La race est inscrite dans la conscience et c'est donc à partir de critères moraux que se révèle l'appartenance à la race. Il estime qu'une « discipline de la race » peut, par sélection, tendre à la reconstruction d'une « race noble ». Les Juifs formeraient une race coupable d'un crime de « lèse-sang ». Mêlant race et religion, Chamberlain fait du Christ un Aryen « qui n'avait pas dans ses veines une seule goutte de sang juif ». Seuls les Germains sont dignes de la parole de Jésus. Aussi faut-il débarrasser le christianisme de ses « oripeaux étrangers pour créer une religion adaptée à l'essence de notre type germanique ». « Arrogant dans le succès, servile dans le revers, grand amasseur d'argent, d'une intelligence remarquable, le juif est impuissant à créer. »

Vacher de Lapouge va contribuer à fournir les éléments fondateurs de l'antisémitisme nazi. À partir de ses travaux d'anthropologie, il va théoriser, scientifiquement, sa vision raciale et raciste du monde. Seule la race blanche, aryenne, dolichocéphale, est porteuse de grandeur, à la différence de la race brachycéphale, « inerte et médiocre », dont le Juif est la pire figure⁶¹⁹. Auteur de *L'Aryen et son rôle social*, il procède au classement et à la hiérarchisation des races. Il en tire des lois confortant sa perception du monde. « L'homo europaeus » forme l'élite : grand blond, Teuton ou nordique, il est protestant, dominateur et créateur. « L'homo alpinus », dont les types sont « l'Auvergnat et le Turc », est le « parfait esclave craignant le progrès » et « l'homo méditerranéen », dont les types sont le « Napolitain et l'Andalou », appartiennent aux catégories inférieures !

Georges Vacher de Lapouge est le théoricien par excellence de l'antisémitisme. Se réclamant du socialisme, il s'estime en tout premier lieu scientifique⁶²⁰. Il considère que la lutte des races représente l'avenir de l'humanité : « Le conflit des races commence ouvertement dans les nations et entre les nations, et l'on se demande si les idées de fraternité, d'égalité des hommes n'allaient point contre des lois de nature, on commence à se douter que les sentiments ont juste une valeur sentimentale, que l'évolution des peuples est régie par des lois inflexibles (...) La politique sentimentale idéaliste du christianisme a vécu. Aux fictions de justice, d'Égalité, de Fraternité, la politique scientifique préfère la

réalité des Forces, des Lois, des Races, de l'Évolution. Malheur aux peuples qui s'attarderont dans les rêves »⁶²¹.

Ces luttes seraient en effet inscrites dans nos gènes⁶²². L'individu ne serait rien, il serait déterminé par les lois naturelles qui l'inscrivent dans la collectivité et son hérédité. Le racisme scientiste retrouve ainsi la communauté holiste. « L'individu est écrasé par sa race, il n'est rien. La race, la nation sont tout ». La notion de liberté individuelle n'a aucun sens, seules la communauté et la lignée comptent⁶²³. Autant que l'hérédité, c'est la descendance⁶²⁴ qui préoccupe Lapouge. Aussi est-ce lui qui introduit en français le mot eugénique (un néologisme de plus !), emprunté à Galton⁶²⁵, dans un article de la Revue d'anthropologie paru en 1886.

Georges Vacher de Lapouge⁶²⁶ a donc été l'un des penseurs les plus extrêmes. Prophétiquement, il annonce : « Je suis convaincu qu'au siècle prochain on s'égorgera par millions pour un ou deux degrés de plus ou de moins de l'indice céphalique. C'est à ce signe remplaçant le Shiboletth biblique et les affinités linguistiques, que se feront les reconnaissances des nationalités »⁶²⁷.

À la différence de Lapouge, Drumont n'est pas un théoricien. Mais plutôt un pamphlétaire. Il élabore la synthèse des discours antisémites du XIX^e siècle. Son journal *La libre parole* devient le haut-parleur populaire du nationalisme antisémite et anti-dreyfusard.

L'auteur de *La France juive*⁶²⁸ dénonce « le sémite mercantile, cupide, intrigant, rusé face à l'aryen enthousiaste, héroïque, chevaleresque, désintéressé, confiant jusqu'à la naïveté ». La figure du Juif relève chez Drumont du fantasme démoniaque, responsable de tous les maux qui accablent la France : le socialisme, l'internationalisme, le nihilisme inventés par le Juif devenu l'incarnation du Mal. Lucien Rebatet, écrivain collaborateur, disait de Drumont en 1944 dans le journal *Je suis partout* : « J'admire Hitler. Il a eu d'innombrables devanciers plus brillants que lui parmi lesquels Drumont. »

*La France juive*⁶²⁹ de Édouard Drumont constitue l'un des succès de librairie les plus importants. Cet ouvrage a eu 114 éditions la première année, 145 éditions en 1887 et 200 en 1914⁶³⁰. Le Journal des frères Goncourt donne de précieux renseignements sur l'accueil enthousiaste des milieux littéraires et mondains⁶³¹.

Dans le public populaire, le succès du livre est assuré par la presse. Le journal *La Croix* en publie immédiatement un compte rendu dithyrambique, car il y reconnaît son antijudaïsme et son antilaïcisme⁶³².

De plus, Drumont y ajoute le procès anticapitaliste du juif, pour lequel il a largement emprunté à la gauche et à la critique socialiste.

Et Drumont de proposer une Sainte-Alliance du peuple et des conservateurs⁶³³ au détriment des juifs : « J'appelle, comme le peuple, de ce nom méprisé de juif, tout trafiquant d'espèces, tout parasite improductif, vivant de la substance et du travail d'autrui. Juif, usurier, trafiquant sont pour moi synonymes »⁶³⁴.

Cette Alliance entre conservateurs et socialistes, partisans de l'ordre et de la révolution, qui se retrouveraient dans le nationalisme, est promise à un bel avenir.

Le massacre de Fourmies, où le premier mai 1891, dix ouvriers grévistes sont tués par l'armée, permet à Drumont de développer sa version des faits :

« Le sous-préfet juif Isaac, fils d'un naturalisé de Crémieux, a fait essayer le Lebel sur des ouvriers français. Ceux qui vous aiment toujours espèrent que c'est vous qui prononcerez les paroles vengeresses pour flétrir l'assassin. Le préfet Vel-Durand est juif aussi, ils sont tous juifs là-dedans »⁶³⁵.

Drumont n'a plus qu'à partir faire son enquête. Il en publie, en 1892, les résultats. Son ouvrage, *Le secret de Fourmies*, est, à cet égard, révélateur. « Peut-être Isaac a-t-il voulu simplement célébrer à sa façon le centenaire de l'émancipation des juifs en 1791 que certains journaux toute honte bue ont eu l'aplomb de rappeler comme une date glorieuse ? »

Conclusion morale et politique de Drumont : « Le juif, qui est devenu notre maître en faisant battre les Français entre eux, verra un jour tous les Français se réconcilier sur sa peau. »⁶³⁶

Confirmation éclatante de la gravité du mal, l'affaire Dreyfus révèle le complot juif et allemand contre la nation et ses garants, l'armée et l'Église. *Les protocoles des Sages de Sion* viennent conforter la théorie du complot.

La tenue du Congrès sioniste de Bâle en 1897, à l'initiative de Théodore Herzl, serait bien la preuve du refus juif de s'assimiler⁶³⁷. Nietzsche s'était démarqué de l'antisémitisme ambiant et croyait à la volonté d'intégration du « peuple errant »⁶³⁸.

Drumont trouve la formule qui rassemble tous les stéréotypes⁶³⁹ : « Le juif, qui est l'être antisocial par excellence, ne peut être qu'un dissolvant, il a recommencé son éternel rôle de destructeur il a mis le feu à la nouvelle Patrie qu'on lui avait faite, comme il avait mis le feu à Jérusalem »⁶⁴⁰.

Ces idées sont aussi développées par la gauche qui voit au travers du combat contre le juif capitaliste le progrès en marche. Albert Regnard, collaborateur de la Revue socialiste publie *Aryens et Sémites* en 1890, exaltant : « (...) la réalité et l'excellence de la race aryenne, de cette famille unique à laquelle l'humanité doit les merveilles du siècle de Périclès, la Renaissance et la Révolution – les trois grandes époques de l'histoire du monde – et qui seule est en mesure de préparer et d'accomplir l'achèvement suprême de la rénovation sociale ».

Abel Bonnard, futur ministre de l'Éducation nationale, dans *La question juive*, rappelle que « le racisme est le refus de s'abâtardir davantage »⁶⁴¹. Dans un même souci de régénération du peuple français, le docteur René Gonthier s'achemine en 1939 vers un racisme qui se prétend pacifié⁶⁴². Le livre, dont les références

intellectuelles sont Jacques Bainville, Maurras, Pierre Gaxotte, ou encore Céline, prétend préserver⁶⁴³ l'« harmonieux composé de races » qu'est la France par une sélection ethnique. Il regrette la suppression des interdits frappant les métissages qu'avait établie le Code noir de Louis XIV.

À Drumont et Vacher de Lapouge, il faut ajouter dans la constellation antisémite Maurice Barrès⁶⁴⁴ et Charles Maurras⁶⁴⁵, le poète du nationalisme et son théoricien. Leur porte-parole sera l'Action française qui se lance dans des diatribes tous azimuts⁶⁴⁶. Pour autant la position de Maurras sur le concept de race reste modérée, du moins ambivalente : « La race au sens physique est un grand sujet de sourires. Je crois qu'on lui donne une importance démesurée. Et toutefois, le suis « raciste », moi aussi ! J'ai d'ailleurs eu l'occasion d'en informer mon distingué confrère monsieur Gaston Méry qui s'est fait autrefois chevalier de la race et qui a inventé cette épithète « raciste ». Je crois comme lui qu'il y a une race française »⁶⁴⁷.

À l'occasion du procès de Riom contre Léon Blum, l'Action française du 28 janvier 1942 propose « d'élever un bûcher pour y brûler la Déclaration des droits de l'homme et les œuvres de Rousseau, Kant et Blum. Si les Anglo-Américains devaient gagner, cela signifierait le retour des francs-maçons, des juifs et de tout le personnel politique éliminé en 1940 ».

L'offensive raciste allait être à la mesure du programme...

Section 2 – L'offensive raciste

Il est instructif de suivre l'introduction du terme et l'évolution de sa définition dans le Petit Larousse illustré qui paraît être un reflet assez fidèle du sens du mot. En effet, le mot « racisme » n'y est intégré qu'en... 1946. La définition est brève : « Théorie qui cherche à fixer la pureté de certaines races ». Elle change en 1948 pour devenir « Une théorie qui tend à préserver la pureté de la race dans une nation ».⁶⁴⁸

Le mot « racisme » est donc un néologisme⁶⁴⁹. Le Dictionnaire Littré dans ses éditions de 1863 et de 1877 l'ignore.

Le Larousse du XX^e siècle⁶⁵⁰ est sans doute le premier à définir le mot comme « parti, doctrine des racistes ». Quant au mot « raciste », il sera défini comme le « nom donné aux nationaux-socialistes allemands qui prétendent représenter la pure race allemande, en excluant les juifs (...) ».

Pour sa part, le Dictionnaire de la Langue française de Paul Robert accueille le mot « racisme » en 1962 parmi les dérivés du mot race et en donne l'acception suivante : « Théorie de la hiérarchie des races, fondée sur la croyance que l'état social dépend de caractères raciaux et qui conclut à la nécessité de préserver la

race supérieure des croisements avec d'autres races ; comportement en accord avec cette théorie ».

L'extermination de millions de Juifs considérés comme les représentants d'une race particulièrement pernicieuse sert de toile de fond au destin d'un mot devenu par là même riche en charges émotionnelles⁶⁵¹. Le nazisme a fait du racisme la matrice de son idéologie où s'opposent races juives et aryennes⁶⁵². La « solution finale » décidée par Hitler, Goering et Himmler lors de la Conférence de Wannsee du 20 janvier 1942 entérine le choix de l'extermination pour pouvoir conquérir un « espace vital » et éliminer le « judéo-bolchevisme slave ». Tant d'atrocités donnent naissance à un autre néologisme : génocide.

Le racisme est ambivalent. Il est la conjugaison d'une idéologie raciste et d'un comportement raciste. La définition même du dictionnaire Robert invite à cette analyse dualiste, car elle tourne autour des deux mots de théorie et de comportement. Il faut admettre que si le racisme a fait l'objet d'une élaboration abstraite et intellectuelle par certains auteurs, la théorie est accompagnée par le comportement, c'est-à-dire que le racisme, comme pratique, diffère de la construction doctrinale.

Le racisme, c'est d'abord la conceptualisation d'une hiérarchie de races. Telle race est supérieure, telle autre est inférieure ; ni l'écoulement du temps ni la transplantation géographique ne pourront modifier quoi que ce soit dès lors qu'un individu appartient à une race, il est l'objet d'un déterminisme étroit. Ce pessimisme foncier des doctrines racistes qui bloquent leurs ennemis dans une situation sans issue, sans qu'ils en soient individuellement responsables, mais parce qu'ils appartiennent à une race inférieure, est un élément fondamental de la pensée raciste.⁶⁵³ Pessimisme absolu et utopies totalitaires, le XX^e siècle avait les ingrédients de la destruction de l'Autre.

Le nazisme n'est certes pas une utopie politique. En revanche, il met au jour des tendances latentes de la tradition utopique occidentale : le scientisme, l'obsession de la transparence, la subordination absolue de l'individu à l'État et, plus encore peut-être, la tentation de la pureté. Se découvre, à la source de l'idée d'un homme nouveau régénéré, une utopie du corps : un chemin qui va de l'hygiénisme à l'eugénisme.

À la crise des années trente et ses répercussions sociales, le monde occidental a fourni deux réponses radicalement opposées : la politique du Welfare pour les uns, le nazisme et le fascisme pour les autres. La déroute économique et politique de Weimar renforçait en Allemagne l'emprise d'une idéologie montante, celle de l'« espace vital » et de la « lutte biologique », reflet d'un impérialisme affamé et sans débouchés coloniaux, alors que les autres nations occidentales transféraient la crise vers les pays colonisés et neutralisaient le choc intérieur par une politique sociale rationnelle.

Devant cette situation, le régime nazi a opté pour une politique rigoureuse, dont la pierre angulaire était l'intégration inconditionnelle des masses. Les

principes de la biologie nazie ont largement contribué à cette intégration et au conditionnement de la population. Ils jouaient un rôle fondamental à deux niveaux : d'une part, les « instincts vitaux de conservation » incluaient au sens le plus large l'attachement au territoire (constituant la « réalité biologique » de la nation) et justifiaient ainsi une politique extérieure agressive ; de l'autre, l'ordre naturel garantissait, sur le plan intérieur, la victoire des « élus » sur les faibles, le maintien de l'inégalité sociale et des structures hiérarchiques et incitait au conformisme et à la soumission. De même, l'apologie des vertus héroïques et de l'instinct combatif de la « race supérieure » donnait de l'élan à un militarisme outrancier, dirigé vers l'extérieur, et cautionnait la domination de classe à l'intérieur.

Dans l'entre-deux-guerres, la race devient un concept juridique discriminant (§1). Mais ce mépris de l'Autre trouve sa forme politique extrême dans un régime totalitaire, le National Socialisme (§2). Le génocide allait en être son acmé (§3).

§ 1 – la race : un concept juridique discriminant

« La France est une République indivisible, laïque, démocratique et sociale. Elle assure l'égalité de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion ».

(Article 2 de la Constitution de 1958)

Nous pouvons considérer de la race qu'il s'agit d'une catégorie juridique dès lors que le droit l'intègre à son lexique et lui attache des conséquences juridiques. Il semble que l'on puisse faire remonter la première apparition du terme dans la législation française au décret-loi Marchandeu, du 21 avril 1939, qui réprimait la diffamation commise par voie de presse envers « un groupe de personnes appartenant par leur origine à une race ou à une religion déterminée » dans le but d'exciter à la haine entre les citoyens ou les habitants⁶⁵⁴.

Reste que, même dans la dénégation, l'utilisation du terme pourrait bien s'avérer délicate. En effet, prohiber et punir les discriminations fondées sur la race revient logiquement à postuler que de telles discriminations sont concevables, et donc, par voie de conséquence, que les races existent. Et cela d'autant plus que les termes que le droit intègre à son lexique et transmue ainsi en catégories juridiques se voient volontiers parés du caractère d'objectivité reconnu au vocabulaire technique.

La race a été utilisée initialement pour organiser des discriminations (A) avant de devenir aujourd'hui un élément ambigu de la législation antiraciste (B).

A – LA RACE, OBJET DE REGLEMENTATION POSITIVE

La seule période de l'histoire de France où la race a été constituée explicitement en objet direct et spécifique d'une réglementation est le régime de Vichy. Il n'est cependant pas sans intérêt d'examiner les hypothèses où la race a

pu, camouflée sous d'autres termes, figurer comme le référent implicite d'autres catégories juridiques.

Cette référence implicite existait déjà dans le Code noir⁶⁵⁵. Dans le contexte de la colonisation, la couleur de la peau, la distinction entre Européens et indigènes constituent autant de barrières sociales entérinées par le droit et qui renvoient à une division implicite des groupes humains en races.

L'abolition de l'esclavage en 1848 n'entraîne pas la suppression de toute différence de statut, dans les colonies, entre habitants d'origine métropolitaine et « autochtones ». Si la race n'apparaît jamais comme un critère explicite et avoué de ces différences de statut, c'est bien, en pratique, l'appartenance à deux groupes humains dont le signe distinctif est la couleur de la peau qui sous-tend la ligne de partage décisive, sinon absolue, entre ceux à qui l'on reconnaît l'intégralité des droits civils et politiques et les autres.

Ainsi, jusqu'en 1946, l'Empire colonial français comprend deux catégories d'habitants : les nationaux citoyens⁶⁵⁶ et les nationaux sujets⁶⁵⁷ deux catégories juridiques antithétiques en fonction desquelles s'opère le partage de la population et qui sont elles-mêmes définies sur la base de critères qui recoupent très largement le partage entre Européens et non-Européens. Après 1946 encore, l'attribution de principe à tous les habitants de l'Algérie et des territoires d'outre-mer de la qualité de citoyens et la suppression du statut de l'indigénat ne mettent pas immédiatement fin à ces discriminations, puisque le double collège subsistera en matière électorale jusqu'en 1956.

Sous Vichy, l'appartenance alternative à la race juive ou à la race aryenne devient un élément fondamental du statut des personnes, entraînant une série de conséquences juridiques capitales. Pour la première fois, dans le droit français, la race est explicitement érigée en catégorie juridique, dont le législateur s'efforce de définir le contenu. Ainsi, la loi du 3 octobre 1940⁶⁵⁸ portant statut des Juifs dispose : « Est regardé comme juif pour l'application de la présente loi toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est juif ». Cette définition, qui laisse en suspens la question de savoir comment sera déterminée l'appartenance des grands-parents à la race juive, sera remplacée, dans la loi du 2 juin 1941, par une définition plus explicite : « Est regardé comme juif : 1° celui ou celle appartenant ou non à une confession quelconque, qui est issu d'au moins trois grands-parents de race juive, ou de deux seulement si son conjoint est lui-même issu de deux grands-parents de race juive. Est regardé comme étant de race juive le grand-parent ayant appartenu à la religion juive ; 2° celui ou celle qui appartient à la religion juive et qui est issu de deux grands-parents de race juive ». La démarche du législateur n'est d'ailleurs pas parfaitement cohérente, dans la mesure où il conserve, pour des raisons idéologiques évidentes, une définition à base « raciale », sans être néanmoins en mesure, pour des raisons pratiques tout aussi évidentes, de donner un critère sûr permettant de reconnaître la race juive : d'où la référence à des éléments de présomptions fondés sur la religion qui sont en contradiction avec les prémisses du système⁶⁵⁹.

B – LA RACE, REFERENCE AMBIGUË DE LA LEGISLATION ANTI-RACISTE

La floraison de textes qui, à partir de 1945, proscrivent les discriminations fondées sur la race doit se comprendre à l'origine comme une réaction contre le nazisme et le régime de Vichy. La Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 stipule dans son article 2 : « Chacun peut se prévaloir de tous les droits et de toutes les libertés proclamées dans la présente Déclaration, sans distinction aucune, notamment de race, de couleur, de sexe, de langue, d'opinion politique ou de toute autre opinion, d'origine nationale ou sociale, de fortune ou de toute autre situation. » Les proclamations générales de l'après-guerre⁶⁶⁰ seront progressivement complétées par des textes plus précis : la loi du 1er juillet 1972, notamment, qui réprime pénalement tout un ensemble de comportements racistes, et la loi du 6 janvier 1978 sur les fichiers qui pose l'interdiction de principe de collecter et conserver des informations faisant apparaître directement ou indirectement les « origines raciales » des personnes fichées.

Mais si la prohibition des discriminations raciales est une façon de signifier solennellement à tous que certains actes sont inacceptables, car contraires aux valeurs fondamentales de notre société, cette fonction de la loi n'est-elle pas contrecarrée par le phénomène de reconnaissance que produit l'inscription dans les textes du mot race ? Lorsque le législateur, en effet, proscribit les discriminations fondées sur la race, n'entérine-t-il pas en même temps leur existence, ne leur confère-t-il pas une objectivité ambiguë ? C'est sans doute la prise de conscience de cette ambiguïté qui explique la tendance perceptible dans les textes les plus récents à substituer aux mots race ou origine raciale les euphémismes d'ethnie ou d'origine ethnique.

§2 – Le National Socialisme ou la mise en place d'un régime totalitaire et raciste

Le régime nazi n'a pas eu à susciter toutes les idées qu'il a mises en pratique. Nombre de celles-ci étaient déjà en place dans une partie de la tradition scientifique et positiviste. Du moins, leurs auteurs s'en réclamaient.

La complicité des scientifiques vis-à-vis de l'appareil politique et idéologique du régime hitlérien a été patente. L'influence de la doctrine nazie dans le milieu académique et intellectuel était grande, même avant l'arrivée de Hitler au pouvoir. Dans les secteurs universitaires les plus touchés, sciences humaines et sociales, anthropologie physique et sciences de la vie, il n'était pas rare de voir d'éminents savants, soucieux de la « survie » de l'Allemagne, insister sur la nécessité d'une « lutte raciale » impitoyable et sans merci. L'irrationalisme et le mode de pensée intuitif s'emparaient de la philosophie de la vie. La réponse sociale à la crise était détournée et mythifiée.

« Les médecins fous » n'étaient pas plus fous que leurs prédécesseurs. Ils ont surtout eu plus de chance. Ils ont été invités, par un pouvoir qui entendait se

servir d'eux, à mettre leurs conceptions en pratique. Ces conceptions étaient catastrophiques ; mais elles n'étaient pas entièrement nouvelles.

Un des thèmes les plus importants du nazisme est la collusion entre les juifs et le marxisme. Cette doctrine juive du marxisme permettra de mettre en avant des boucs émissaires à l'encontre de cette idéologie. Le juif représente une menace contre le peuple allemand dont il dégrade la pureté par ses alliances contre nature. Si le juif est l'ennemi déclaré, le nègre est le sous-homme patenté⁶⁶¹.

Le nazisme incarne le prototype du racisme biologique. Il affirme défendre simultanément la « race des seigneurs » aussi bien des contaminations extérieures qu'intérieures. Se préserver des ennemis de la race, Juifs, Tsyganes, Slaves mais aussi développer les capacités de la race arienne en éliminant les handicapés, les homosexuels, les communistes qui apparaissent comme des déviants. Il ne s'agit pas d'exclure d'autres dimensions, politiques pour les communistes ou économiques et religieux pour les Juifs. Mais le nazisme prétend défendre et incarner la pureté raciale et explique ou justifie son action d'abord par la défense de l'intégrité raciale de son peuple. En ce sens, le racisme nazi se développe comme un réductionnisme, un essentialisme, un déterminisme et un matérialisme biologique et athée. Nulle échappatoire, nulle conversion, nul reniement.

Alfred Rosenberg, théoricien du National-Socialisme, dans son ouvrage *Le Mythe du vingtième siècle*, rejette farouchement tout ce qui est universel : francs-maçons, jésuites, socialistes, marxistes, etc. La race et le sang occupent une place majeure dans son ouvrage ; les Allemands sont l'incarnation de ce surhomme en guerre depuis l'aube de l'humanité contre les Juifs, peuple perfide.

L'idéologie qui exaltait un nationalisme belliqueux à l'ère de l'impérialisme hitlérien appelait aussi à une offensive révolutionnaire, à l'élitisme et à une riposte immédiate contre tout ce qui perturbait l'ordre établi. Au conservatisme s'ajoutait la volonté de puissance de la droite révolutionnaire qui méprisait non seulement les mouvements populaires et le socialisme montant, mais aussi l'univers mort de la bourgeoisie « décadente », « passive », ignorant les valeurs « héroïques ».

Le nazisme a fait du racisme la matrice de son idéologie. Des lois de Nuremberg à la conférence de Wannsee, le nazisme a progressivement mis en place, dans toute l'Europe occupée, son projet d'anéantissement de toute présence juive⁶⁶².

Le national-socialisme est fondé sur l'idée de la supériorité des Aryens, dont les Allemands représenteraient les descendants les plus purs. Pour assurer à l'Allemagne la position dirigeante qui lui revient sur la scène mondiale, l'État devra protéger la pureté raciale du peuple et la renforcer dans les futures générations. Cette politique implique d'abord l'élimination des Juifs, menace permanente pour la qualité de la race.

Alors qu'Hitler est incarcéré dans la prison de Berg am Lecht et rédige *Mein Kampf*, en 1925, il énonce les principes fondamentaux qui doivent guider la politique de l'Etat en faveur de la race⁶⁶³.

La race, selon Adolf Hitler, est le principe central de l'organisation des sociétés. Elle oppose race aryenne et race juive. La survie de la nation allemande dépend de la protection et de la pureté de son sang. Les peuples qui constituent la race aryenne ont besoin d'un espace vital au détriment des races inférieures. Les Juifs sont désignés comme le corps parasite, ferment de décomposition de la nation aryenne. Dans *Mein Kampf*, Hitler présente les Juifs comme les « pires bacilles qui empoisonnent les âmes ». Le type le plus pernicieux du groupe racial juif est représenté par le Juif russe : « Les tendances morales et toute l'activité des Juifs bolcheviques décèlent une mentalité si monstrueuse que l'on ne peut plus parler que d'infériorité et d'êtres d'une autre espèce que la nôtre. » Les Tziganes constituent aussi un danger, mais moins grand « La seule immigration racialement étrangère en Allemagne est celle des Juifs et des Tziganes. Comme l'élément tzigane, ne fût-ce que quant au nombre de ses individus et à leur importance dans l'Etat, est très secondaire, l'action principale de notre politique raciale se rapporte à la question juive⁶⁶⁴ ».

Une fois au pouvoir, les nazis vont pouvoir mettre en œuvre leur théorie et en découdre contre les ennemis de la race⁶⁶⁵.

Le culte de la technique et de l'efficacité trouve son expression dans les entreprises proclamées d'avant-garde (autoroutes, voiture populaire, récepteur populaire) et dans la nationalisation et la mobilisation délibérée des masses, grâce à la virtuosité de la mise en scène de la vie publique⁶⁶⁶.

Ainsi se trouvent joints une religion politique mystique et l'adoration du succès technique, le romantisme paysan de la vieille Allemagne et la moderne démonstration de masse, le premier mai socialiste et le romantisme ouvrier national-socialiste. L'un et l'autre remplissent leur fonction dans l'alliance des contraires⁶⁶⁷. Elles aboutissent à un projet de domination mondiale revêtu de justifications historiques et fusionnant des éléments diamétralement opposés. Un projet révolutionnaire et homicide.

L'historicisme de l'idéologie nationale socialiste réside dans l'idée d'une Histoire naturellement ou objectivement préinscrite⁶⁶⁸. La supériorité biologique de la race élue explique tout le cours de l'histoire, vue comme un affrontement de races se disputant la prépondérance. Les génocides sont le prolongement nécessaire du racisme d'Etat : ils sont sa suite logique⁶⁶⁹.

Alors qu'il n'était plus possible de recourir directement à la force sans autre motivation, une conception inégalitaire des races humaines permet dorénavant de désigner scientifiquement l'inférieur par sa nature irréductible. Les génocides viennent de trouver leur légitimation.

§3 – Le génocide programmé

Le génocide constitue un aboutissement dans la pensée raciste : l'extermination de la race honnie. Le génocide des Juifs et des Tsiganes allait en être le point d'orgue de ce processus. Il est l'aboutissement de la poussée antisémite des années 1930-1940.

C'est en Allemagne, sous le nazisme, que fut organisé entre 1933 et 1945 le plus délibéré, le plus systématique et le plus « scientifique » des génocides⁶⁷⁰. Affirmant une conception raciste de l'humanité selon laquelle il existe une race supérieure d'origine aryenne, l'Allemagne hitlérienne, à l'aide de toutes les ressources de l'État, a mis en place une procédure d'extermination des « races maudites » (les Juifs et les Tsiganes) et d'asservissement des « races inférieures » (les Slaves). Le crime de masse est une caractéristique de l'époque moderne⁶⁷¹. Cette politique a commencé dès 1933 par la persécution des Juifs, emprisonnés et pourchassés, et s'est poursuivie par la mise à mort systématique des malades mentaux au nom de la pureté de la « race ». En 1941 commence l'élimination « scientifique » des populations juives et tziganes d'Europe par le régime nazi. Progressivement, le génocide prend de l'ampleur et devient de plus en plus systématique, alors que la « solution finale du problème juif » est décidée le 20 janvier 1942. Dès lors, le régime nazi met au service de son projet génocidaire les moyens scientifiques et industriels de l'Allemagne⁶⁷².

Cet antisémitisme n'est pas l'exclusive de l'Allemagne. À un degré ou à un autre, tous les pays européens étaient antisémites et participeront à la mise en œuvre du génocide.

Dans le Mythe du XX^e siècle, Alfred Rosenberg, autre théoricien du nazisme, distingue la « race nordique » du « chaos racial » dont le « Juif déraciné » est la forme aboutie. Il écrit sur la France : « Autour de Notre-Dame de Paris afflue une population qui se décompose de plus en plus. De repoussants métis contaminent la race des femmes encore belles qui sont attirées à Paris ». L'universalisme, la démocratie, facteur de mélange et d'égalité, représentent le mal à abattre. Et la « France qui a émancipé les juifs est responsable de la souillure infligée à l'Europe ». La politique d'hygiène raciale impose jusqu'à une nouvelle lecture de la Bible qu'il faut purger de sa dimension judaïque. Obsession eugéniste.⁶⁷³

Reprenant la vision de Vacher de Lapouge, les racistes allemands identifient la race non seulement à un ensemble somatique (pour les Aryens, c'est le type blond nord-européen), mais aussi à un ensemble de caractères psychiques et mentaux. L'histoire de la civilisation se confond avec l'histoire de la race et les créations de la civilisation sont les créations de la race. D'où les vertus du peuple allemand appelé, de par sa nature, à sauver l'humanité de la dégénérescence et à la guider sur la voie du progrès. Mais à la condition qu'il préserve sa pureté raciale : le métissage constitue pour l'Aryen un abâtardissement, puisque toutes les races lui sont inférieures. Dans l'Allemagne et l'Europe actuelle, la pire menace de contamination vient des Juifs qui, depuis longtemps installés dans tous les pays

d'Europe, ont tenté, non sans succès, de pénétrer les populations aryennes, les mettant en péril de mort.

Cet appel à la rescousse des anthropologues français dont tous ne furent certainement pas des racistes, démontre bien l'amalgame abusif auquel se livraient les doctrinaires du III^e Reich. Pour eux, la race constitue un ensemble de caractères étroitement liés, à la fois psychologiques, mentaux, morphologiques. Ce sont ces derniers, facilement identifiables, qui « trahiront » le Juif⁶⁷⁴.

Parmi les enquêtes les plus tristement célèbres, il faut citer celle du professeur Hirt, installé en 1940 comme professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg et directeur de l'Institut d'anatomie. En 1941, il s'avise que les crânes des Juifs ont été insuffisamment étudiés. Or « la guerre à l'Est nous fournit maintenant l'occasion de combler cette lacune. En ce qui concerne les commissaires judéo-bolcheviks qui présentent les signes répugnants, mais caractéristiques d'une humanité dégénérée, nous avons, en nous assurant la possession de leurs crânes, la possibilité d'obtenir des documents scientifiques concrets ».

Après avoir subi les mensurations demandées par Hirt, les prisonniers étaient abattus et leurs têtes envoyées à l'Institut d'anatomie de Strasbourg, dans les conditions de prélèvement et de conservation définies par son Directeur. Les prisonniers, amenés vivants à Strasbourg, étaient mesurés par Hirt lui-même, puis gazés par les SS, et leurs cadavres rendus à Hirt qui pratiquait alors une dissection détaillée et de nouvelles mensurations osseuses. Malgré cette macabre frénésie, la fin de la guerre arriva sans que les anthropologues allemands aient pu attribuer des traits précis à la « race juive »⁶⁷⁵

Toutes les données recueillies démontrent l'hétérogénéité biologique des Juifs. Mais cette hétérogénéité apparaît plus encore si l'on fait appel aux marqueurs sanguins, dont le mode héréditaire est à la fois simple et rigoureux. Mourant⁶⁷⁶ a démontré que chaque communauté juive possède des fréquences de marqueurs sanguins qui se rapprochent bien plus des populations dans lesquelles elle vit que des communautés juives des autres pays. Il n'existe pas plus de profil physique juif que de profil hémotypologique. Les Juifs polonais présentent une répartition des hémotypes très voisine de celle des chrétiens polonais. Les Juifs originaires du Maghreb ou du Proche-Orient ont des fréquences de facteurs sanguins très proches⁶⁷⁷.

Les caractères énumérés pour « diagnostiquer le Juif » donnent une idée de la faiblesse des fondements scientifiques de l'antisémitisme. Leur imprécision ouvre la porte à n'importe quel arbitraire où commence la « lèvre charnue et le nez juif en crochet ? » La plupart sont le résultat du milieu ambiant (nourriture, mode de vie pour la taille, la charpente, la musculature, le maintien) ou du milieu social (crainte de la souffrance, recours au médecin, appât du gain). En particulier, les derniers traits cités (peur de la souffrance, recours au médecin) représentent, de toute évidence, des moyens de sécurisation et de protection dans un environnement ressenti comme hostile l'isolement du Juif allemand dans son ghetto culturel, sociologique puis politique, lui conférait, inéluctablement un

certain habitus. Mais tout cela n'a rien à voir avec des caractères biologiques. Était Juif celui qui était reconnu comme tel par la société, ce qui lui imposait un certain comportement. Paradoxalement, le Juif caricatural décrit par les anthropologues allemands ne peut être que le produit d'une société antisémite.

« Hitler a renversé la dernière barrière de la modernité. Depuis, chacun peut savoir que la réalité humaine est abyssale ; qu'elle n'admet pas l'existence de devoirs, mais leur reconnaît seulement une validité ; que les promesses de protéger la vie ne la préservent que si elles sont tenues ; que les espoirs qu'on fonde sur la vie ne se réalisent que si les autres nous autorisent à les réaliser. Depuis, on devine ce que représente la « mort de Dieu ». Quand on est abandonné des dieux et que les bonnes raisons ont disparu, il faut tout fonder soi-même. Quand on cesse de croire en Dieu, il ne reste plus qu'à croire en l'homme. On découvre alors avec étonnement qu'il était plus facile de croire en l'homme en faisant le détour par Dieu. »⁶⁷⁸

CONCLUSION

Parvenu au terme de cette thèse, je crois devoir faire le point sur l'itinéraire qui m'a conduit jusqu'ici. Lorsque j'ai commencé cette recherche, je n'avais pas d'idée prédéfinie sur la matière que je prétendais explorer. J'ai essayé de procéder sans exclusive, en tentant de présenter une vue synoptique de la déspéciation scientifique. Je me suis attaché à étudier les auteurs qui apparaissaient comme les artisans de ce mouvement et les valeurs dont ils se réclamaient. J'ai tenté de dégager des lignes de force qui me permettraient de caractériser ce moment de l'histoire des idées. Au cours de cette enquête, je n'ai pas cherché à faire valoir nécessairement mon point de vue. Tout d'abord parce que le lecteur est susceptible d'élaborer sa propre grille de lecture et ensuite parce que mon opinion n'est pas définitive. C'est pourquoi je vous présente maintenant une conclusion plus personnelle quoique provisoire.

La mise en œuvre des doctrines racialistes me conduit à deux remarques.

Tout d'abord, il y a ceux, notamment dans le Nazisme, qui fondent un système politique reposant sur le racisme. Ils revendiquent alors explicitement le ressentiment qu'ils éprouvent pour les races jugées inférieures et se proposent de les éradiquer. À défaut d'être élaboré, c'est clair. Un projet biologique de développement racial et d'extermination des « cacogéniques ». Il n'existe aucune ambiguïté sur ce qui devient une politique d'État.

Ensuite, il y a ceux qui se revendiquent du camp de l'universel, du progrès, de la raison et de l'intérêt général. Des savants comme des hommes politiques qui se veulent incarner un matérialisme scientifique annonçant l'avènement utopique de l'âge de la raison. Les mêmes – pour la plupart – s'accommodent, simultanément, ou promeuvent, le colonialisme, l'impérialisme au nom de la civilisation, l'indigénat au nom du « fardeau de l'homme blanc », la stérilisation des malades, l'eugénisme et bien entendu, font l'apologie des Droits de l'Homme...

Ici, deux positions s'opposent. La première fait des Lumières et de la modernité la matrice du racialisme. Par exemple, l'historien George Mosse prétend établir une filiation directe, une chronologie qui débouche nécessairement sur le racisme. La seconde dont Todorov pourrait être le représentant dénonce tout lien de causalité entre les deux...

De mon point de vue, il est possible d'apporter une réponse alternative.

Tout d'abord, il n'est pas possible de nier que la plupart des artisans de la déspéciation scientifique se situaient dans le camp du progrès en général et des Lumières en particulier ou du moins ils s'en réclamaient. Cependant, il ne faudrait pas généraliser à l'excès : il existe aussi des auteurs ou des savants qui étaient résolument réactionnaires. Donc il n'est pas possible de réduire ce moment dans l'histoire des idées à un seul héritage exclusif d'autres influences.

Ensuite, l'apport des Lumières ou de l'universalisme ne saurait être réduit à ces excès ou à ses dévoiements. Ici, il existe une confusion. Elle repose sur l'assimilation et la réduction d'une philosophie à l'usage qui en est fait par ceux qui s'en réclament. Ce qui est faux parce que « l'arbre n'est pas ses fruits ». Si nous prenons l'exemple de la colonisation, nous pouvons certes constater qu'elle a été faite au XIX^e siècle au nom du droit et du devoir de l'homme blanc d'apporter les lumières de la civilisation aux sauvages restés en marge du progrès. Pourtant quelques siècles plus tôt, la colonisation des Amériques trouvait sa justification dans la conversion de ces mêmes sauvages qui ignoraient le message du Christ... En conséquence, nous nous trouvons en face d'une rhétorique d'autolégitimation a posteriori qui n'invalide pas nécessairement les valeurs dont elle peut se réclamer abusivement. Il est tout de même difficile de prétendre que l'universalisme se confond ou conduit nécessairement au colonialisme ou à l'impérialisme. Si la référence au discours universaliste s'impose alors, c'est simplement parce que son prestige est le plus important ! Aussi, on ne peut conclure à la responsabilité directe, définitive et exclusive de l'universalisme ou de l'humanisme dans l'avènement du scientisme ou du racialisme.

L'impérialisme ou la colonisation ne sauraient témoigner de l'aboutissement nécessairement tragique du projet démocratique ni de l'esprit des Lumières. Au contraire, elle en est sa négation ou du moins son détournement parce qu'il existe une incompatibilité logique entre ces différentes idéologies. Le scientisme n'est à la réalité qu'un succédané de religion, le racialisme, un ersatz de matérialisme historique en quête d'une nouvelle forme de hiérarchisation. De plus, il est possible de démontrer que nous avons assisté à un dévoiement de ces valeurs parce que la critique même de ces errements en est concomitante. Ces détournements se sont présentés comme les conséquences nécessaires et inévitables de l'universalisme. Même si nous pouvons rattacher le scientisme par exemple au matérialisme d'Helvétius et de Diderot ou à l'utopie de Condorcet, le scientisme n'est pas pour autant la suite logique de l'universalisme. La possibilité même de dénoncer ces errements n'aurait pas été possible dans une société qui serait étrangère à l'universalisme ou à l'humanisme.

Quand bien même, il est possible, nous l'avons vu, de trouver, chez Montesquieu ou encore Rousseau, des appréciations dégradées de l'Autre. Montesquieu nous présente dans *De l'esprit des lois* une image du sauvage qui conforte et développe les stéréotypes de son époque et Rousseau place la sauvage à mi-chemin entre l'homme (blanc) et l'animal ! Tout d'abord, il ne faudrait pas imposer l'idée que chaque philosophe soit nécessairement cohérent au sein de son œuvre et ici nous avons retenu que ce qui sert à dessein la déspéciation scientifique. Ensuite, si nous pouvons les critiquer, c'est parce qu'ils ont contribué – eux-mêmes – à mettre en place cet idéal de liberté. Donc, il faut se garder, de leurs exégètes prétendus qui se revendiquent de leur héritage pour avaliser les théories du moment. Alors qu'à la réalité, elles s'insèrent dans des logiques de rapport de force. Le racialisme est la réactivation dans la société contemporaine de la hiérarchisation des sociétés traditionnelles.

« Le racisme, écrit Louis Dumont, répond sous une forme nouvelle, à une fonction ancienne. Tout se passe comme s'il représentait, dans la société égalitaire, une résurgence de ce qui s'exprimait différemment, plus directement, dans la société hiérarchique (...). Supprimez les modèles anciens de distinction, et vous avez l'idéologie raciste. »⁶⁷⁹

Le racialisme scientifique n'a pas survécu à la Seconde Guerre mondiale. Cependant il a contribué à désacraliser la croyance en un universalisme et un progrès continu et automatique, en montrant, en particulier avec le nazisme, que de brutales régressions vers la barbarie, fût-elle industrielle, sont toujours possibles. L'universel, indépendamment de sa responsabilité réelle ou présumée, ne serait plus alors qu'un masque, celui de l'ethnocentrisme. Les prétentions universelles ne seraient qu'une forme de cynisme. Elles seraient la cause du colonialisme comme de l'impérialisme. Sous prétexte du « devoir de civilisation », des continents entiers auraient été asservis au nom du progrès. C'est ce discours qui s'impose.

Cette réprobation conduite, dès le XIX^e siècle, contre le culte du Progrès, sur fond de répugnance pour la vulgarité de la société de masse, ne démontre qu'une chose : « La crise du progrès est contemporaine de la foi dans le progrès. » La perception et la stigmatisation de l'époque contemporaine comme « vulgaire » de part en part n'ont cessé de se manifester au XX^e siècle, liées ou non à une vision de la modernité comme déclin ou décadence.

Ce malaise face au monde moderne et cette crise des convictions progressistes auraient pu ne jamais conduire diagnostic d'une faillite du progrès, ni au sentiment de mort du progrès. Il faut faire intervenir d'autres facteurs, qui surgissent au cours du XX^e siècle, et surtout à partir de Première Guerre mondiale.

En 1905, Péguy caractérise comme un mythe moderne, c'est-à-dire comme un récit de légitimation opérant une « fatalisation » de la marche de l'Histoire, la vision optimiste du Progrès automatique :

« Ce serait commettre une erreur grossière que de s'imaginer que le progrès de la culture dans le monde, que le salut temporel de l'humanité est assuré automatiquement par le jeu bienveillant d'une fatalité accommodée, qui penserait pour nous et qui penserait seule et qui travaillerait pour nous aux fins dernières de l'homme et de l'humanité. À défaut des théologies et des philosophies providentielles, une seule voie reste ouverte, qui est celle d'une éternelle inquiétude. »⁶⁸⁰

La modernité, ce stock inépuisable de promesses, se dévoile comme une puissance d'illusion, voire de mensonge. Les prophètes des progrès technique, industriel et démocratique se révèlent pour ce qu'ils sont : de redoutables démagogues, ou bien des simples d'esprit enfiévrés. L'historien Jacob Burckhardt, qui récuse toutes les formes de l'optimisme historique (et tout particulièrement l'hégélianisme), voit dans le triomphe de l'esprit matérialiste et utilitariste de la modernité occidentale, accompagné par une bureaucratisation, un

étatisme et un militarisme croissants, un péril mortel pour la civilisation occidentale : les plus nobles caractéristiques de celle-ci – spiritualité, liberté, diversité – sont menacées d'« écrasement par une puissance mécanique, qu'elle émane d'un peuple de conquérants barbares ou d'une accumulation de pouvoir au service d'un seul État ou d'une seule tendance »⁶⁸¹. La massification, l'uniformisation et la généralisation de la médiocrité constituent les indices de la totale faillite des « idées modernes » : tel est le diagnostic formulé par cet éminent représentant du « Kulturpessimismus ». Ce que les optimistes appellent « progrès » n'est que descente sur la voie de la décadence, ce qu'ils glorifient comme « modernité » n'est qu'un phénomène global de déclin. Être pessimiste, dans ce cas de figure, c'est considérer que le mouvement décadentiel est inéluctable.

Parallèlement, la conception évolutionniste du progrès est abandonnée, parfois même récusée par un nombre croissant de biologistes, y compris par ceux qui se situent dans le sillage de la théorie darwinienne. Stephen Jay Gould, par exemple, n'hésite pas à dénoncer « le mythe du progrès »⁶⁸².

L'évolutionnisme social qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, avait pris la relève, a d'abord été récusé en tant qu'idéologie de l'impérialisme colonial, puis disqualifié au fur et à mesure que l'anticolonialisme se réalisait historiquement par la décolonisation. Ce désaveu de l'universalisme a été renforcé, après la Première Guerre mondiale, par la critique de l'ethnocentrisme après qu'une critique savante des doctrines racistes, conduite par nombre de praticiens de l'anthropologie culturelle ou sociale, eut érigé le relativisme culturel en principe méthodologique. L'idée de progrès a pu ainsi être elle-même relativisée, traitée comme l'une des multiples interprétations possibles de l'histoire, et, plus précisément, comme celle qui s'est imposée chez les Européens modernes, vraisemblablement parce qu'elle exprimait ou reflétait leurs valeurs et leurs normes, leurs intérêts et leurs croyances, qui tournaient autour du désir de puissance sans limites et de la volonté de conquête sans fin.

Dans un essai intitulé *Civiliser notre civilisation* en 1965, Bertrand de Jouvenel n'hésite pas à s'attaquer directement à la « rationalité barbare » qui lui paraît inhérente à la civilisation occidentale moderne :

« Prendre sans comprendre, c'est le fait du Barbare. Ne comprendre que pour prendre, c'est la rationalisation de la barbarie, et c'est l'esprit de notre civilisation. C'est intelligence de rapt et non de sympathie. Il y a toujours eu chez l'homme ces deux modes : l'intelligence de sympathie a été développée par la culture bouddhiste et la culture taoïste, l'intelligence d'exploitation a pris en Occident un essor prodigieux (...). Autant cette rationalité (occidentale) piétine dans la Nature ce qui n'est pas ressource productive, autant elle néglige dans la vie humaine tout ce qui n'est pas besoin susceptible d'être satisfait par la production. Elle schématise tout autant l'ensemble humain à servir que l'ensemble naturel traité en serviteur. »

La conviction progressiste étant profondément inscrite dans les mentalités – et aussi qu’il continue d’être refusé par ceux qui ont quelque intérêt à préserver le grand récit mythique constitutif de la modernité, orientée vers le futur et portée par la valorisation du changement. Car les « illusions du progrès », dénoncées par Georges Sorel en 1908 comme constitutives de « l’idéologie des vainqueurs »⁶⁸³ n’ont cessé d’être exploitées à leurs propres fins par les démagogues des Temps modernes finissant, prédicateurs politiques et prophètes médiatiques. Dans son entreprise de démythification de ce « dogme charlatanesque »⁶⁸⁴ qu’est l’utopie paralysante du progrès nécessaire et indéfini, Sorel analyse historiquement la « théorie du progrès » en tant que principal dogme par lequel la bourgeoisie s’est efforcée de justifier et de transfigurer son ascension et son triomphe, en laissant entendre que toute l’histoire du monde n’avait été qu’une longue préparation du règne des bourgeois démocrates, qu’ils se disent socialistes ou libéraux, érigés par eux-mêmes en garants d’un avenir meilleur. Ce que Bernanos appelait une « escroquerie à l’espérance », la promesse que tout ira mieux demain, spécialité des « fournisseurs d’optimisme »⁶⁸⁵ continue, au début du XXI^e siècle, à servir d’opium des peuples. Mais l’humanisme prométhéen a perdu sa naïveté. Et l’optimisme technologique se heurte, comme l’optimisme économique, à une incrédulité croissante. Au-delà de l’incrédulité, la dénonciation démonisante du progrès se banalise, « progresse » dans l’opinion, où elle se coule dans les arguments de l’écologie politique radicale. Pour un nombre croissant de nos contemporains, le progrès technique ou techno-scientifique et la religion du Progrès forment un tout doté d’une puissance de barbarisation. L’idée de progrès perd ainsi son ambiguïté comme son ambivalence, elle est condamnée comme intrinsèquement perverse et mystificatrice. La logique de cette démonisation est de s’appliquer au monde moderne tout entier, réduit à ses orientations progressistes.

Mais la mort spéculative du mythe de l’avenir et de l’utopie du progrès n’a guère entamé l’optimisme historique diffus qui continuera longtemps, après la Seconde Guerre mondiale elle-même, à imprégner et à orienter les mentalités des populations occidentales et occidentalises, en dépit de la vague de mélancolie qui a balayé, dans le monde des élites culturelles, le sentiment de confiance et la certitude de se trouver sur la dernière ligne droite conduisant au meilleur des mondes possibles. Ce qui semblait avoir totalement disparu, c’est « le monde d’hier », ce monde européen du XIX^e siècle prolongé jusqu’à la veille de la Première Guerre mondiale, décrit par Stefan Zweig comme « l’âge d’or de la sécurité. »⁶⁸⁶

La volonté de croire ne pouvait plus masquer le fait de la massive – et comme naturelle – instrumentalisation des progrès techno-scientifiques par les projets militaro-totalitaires. Avant la Seconde Guerre mondiale, le désenchantement de l’histoire, s’il s’accompagnait souvent d’ironie démythificatrice, ne débouchait pas sur le désespoir. En 1930, par exemple, Georges Duhamel présentait le culte de l’avenir comme une survivance idéologique du XIX^e siècle, sans faire pour autant le constat de son effacement dans la culture populaire, tant il est vrai que l’avenir a pour lui « la grande force et la grande vertu de n’être pas encore », ce qui parle à l’imagination :

« Le respect enthousiaste du mot avenir et de tout ce qu'il cache est à ranger parmi les plus naïves idéologies du XIX^e siècle. Mal réveillés de cette griserie, les peuples ne croient pas volontiers que l'avenir pourrait n'être point le lieu de toutes les perfections et de toutes les prospérités. Nous verrons donc longtemps encore, dans les bourgs de province, la Quincaillerie de l'Avenir déployer son enseigne, non loin, sans doute, de la Teinturerie du Progrès. »⁶⁸⁷

Ne plus croire au progrès, c'est devenir incrédule face aux promesses de bonheur. Dans une conférence prononcée le 13 septembre 1947, Emmanuel Mounier annonce l'entrée de l'humanité dans l'âge du désespoir et du nihilisme, de la résignation nihiliste devenue manière d'être habituelle, quelque chose comme un « inespoir » :

« Le bonheur est une idée neuve en Europe, disait Saint-Just. (...) Cri trop prompt, triomphe étourdi de doctrinaire. Que dirait-il aujourd'hui ? Le désespoir est un état neuf en Europe. (...) Un état morne, résigné, presque indifférent sous l'habitude déjà prise. Sauf dans quelques îlots étranges, les hommes ne croient plus au bonheur, à peine à un avenir. »⁶⁸⁸

Ainsi le spectacle de l'irruption de la barbarie dans la civilisation, et d'une barbarie aux effets destructeurs rendus plus amples et plus puissants par les moyens mêmes de la civilisation scientifique et technique, a contraint les esprits les plus soumis au dogme du progrès automatique à s'interroger sur le devenir de la société industrielle, c'est-à-dire sur le sens de la modernité, qui n'allait plus de soi. Les faits militaro-industriels, comme le déferlement des préjugés, des passions nationalistes, et des rivalités entre peuples élus à l'aube du XXI^e siècle, paraissent contredire les promesses universalistes et les certitudes de l'optimisme historique. L'évolution vers le mieux semblait s'inverser en marche vers le pire. Au siècle des totalitarismes, des guerres d'extermination et des génocides, les fondements de la naïve confiance dans les merveilles et les promesses du progrès techno-scientifique sont ruinés. Celui-ci va être accusé d'être à l'origine des destructions et des exterminations qui ont marqué le XX^e siècle : en raison des moyens de destruction massive qu'elle offre et du modelage des esprits qu'elle opère, la société industrielle tout entière tend ainsi à être démonisée, et rejetée en bloc.

À la question que je posais dans la problématique « Qu'est-ce qu'un homme ? », je suis convaincu qu'il faut apporter une réponse éthique et non scientifique comme les racistes assuraient le faire. La science a été sollicitée aussi bien par ceux qui prétendaient hiérarchiser le genre humain que par ceux qui aujourd'hui affirment l'unicité de l'homme au nom de son génome. À la réalité, peu importe la validité prétendue de la race ou de sa valeur opératoire. La définition de l'homme ne doit pas être biologique parce qu'alors elle est conjoncturelle, elle se pose « en l'état actuel de la science ». La définition de l'homme ne doit pas reposer sur une insécurité biologique passé ou avenir. Elle doit être une pétition de principe à vocation universelle parce que l'Homme est universel : « l'homme est un animal universel, le seul animal capable de vivre au

pôle ou à l'équateur, sous les tropiques ou dans les pays tempérés, au bord de la mer ou en haute montagne⁶⁸⁹. » Cette universalité de l'aspiration à la liberté et du refus de toute détermination. En face de tout essentialisme, chacun de nous peut dire « non ». Non devant une « science sans conscience... » Voilà ce qui fait de nous des Hommes.

Fin

Ouvrages cités ou mentionnés

- Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem*, Quarto Gallimard, Éd. 2002.
- Aristote, *La Politique*.
- Raymond Aron, *Les Désillusions du progrès*, Calmann-Lévy, 1969.
- Saint Augustin, *La Cité de Dieu*.
- Francis Bacon, *La nouvelle Atlantide*, 1627.
- G. Banu, *l'Hygiène de la race*, Masson et Cie éd., 1939.
- K. Binding et A. Hoche, *De l'autorisation de détruire les existences sans valeur*, 1920.
- Lucien Bonnafé, Patrick Tort, *L'homme cet inconnu ?*, Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz, Sylleps, 1992.
- Marcellin Boule, *Les hommes fossiles*, 1921.
- Blumenbach, *De l'unité du genre humain et de ses variétés*.
- Paul Broca, *Dictionnaire encyclopédique de sciences médicales*, 1866.
- G. Bruno, *Les enfant de Marcel*, Belin, 1887.
- Buffon, *L'histoire naturelle, De l'homme*, 1749.
- Cabanis, *Rapport du physique et du moral chez l'homme*, 1843,
- Tommaso Campanella, *La Cité du Soleil*, 1623.
- Alexis Carrel, *L'homme, cet inconnu*, Plon 1935. *La vie, cette aventure*, Table ronde, 1953. *Jour après jour*, Plon 1956.
- Jacques Cartier, *Voyages au Canada*.
- E. Che Guevara, *Le socialisme et l'homme*, Petite collectio maspero, 1968.
- Chrétien de Troyes, *Yvain, le Chevalier au lion, XII^e siècle*, trad. De J.-P Foucher, Éd. Gallimard, 1970.
- *Le Code noir*, 1685.
- Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1794.
- Jacques Costaglia, *Faut-il brûler Darwin ?*, Collection « Conversciences », L'Harmattan, 1995.
- Marc Crapez, *La gauche réactionnaire, Mythes de la plèbe et de la race*, Berg International Éditeurs, préface de P-A Taguieff, 1997.
- A. Cresson, *Darwin, sa vie, son œuvre*, PUF, 1956.
- Charles Darwin, *L'origine des espèces*, 1859. *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, 1881.

- Charles Darwin, *On the Origin of Species by mean of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*, Londres, 1859, trad. franç. par Clémence Royer
- Léonard Darwin, *Qu'est-ce-que l'eugénique*, 1931.
- A. B. Deacon, *Malekula*.
- Desobry et Bachelet, *Dictionnaire général de géographie et d'histoire de mythologie, de géographie ancienne et moderne*, 1880.
- *Dictionnaire universel*, 1690.
- Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1772.
- Drumont, *La France juive, Le secret de Fourmies*, 1892.
- Erhard Jean, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, Bibliothèque de « L'Évolution de l'humanité », 1994.
- Robert Étienne, *Dictionnaire français-latin*, 1539.
- François de Fontette, *Le racisme, Que sais-je ?* PUF, 7^e éd. 1992.
- Alfred Fouillé, *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les âges*, 1926.
- Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements*, 1808.
- Johann Peter Franck, *Système complet de police médicale*, 1779.
- Galton, *Hereditary Genius*, 1869.
- Michel Giraud, *Penser le racisme, De la responsabilité des scientifiques*, 2004.
- Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1851.
- Edmond et Jules Goncourt, *Journal, Mémoires de la Vie littéraire*, tome 2 1866-1886.
- René Gonthier, *Vers un racisme français*, éd. Denoël, 1939.
- Urbain Gotier, *La terreur juive*.
- *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, Éditions Vieillard, Mâcon, 1938.
- Colette Guillaumin, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, 1972.
- Le Genre Humain, *La science face au racisme*, éd. Complexe, 1986.
- Gumplovitz, *La lutte des races*, 1893. *Précis de sociologie*, 1896. *Aperçus sociologiques*, 1905. *Sociologie et politique*, 1908.
- Harrington, *Océana*, 1656.
- Johan. Herder, *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bidung der Menschheit, Beytrag zu vielen Beytragen des Jahrhunderts*, 1774 trad. de Max Rouché, Une autre philosophie de, l'histoire pour contribuer à l'éducation de l'humanité, Aubier, éd. Montalene.
- Hésiode, *Les Travaux et les Jours*.
- Abel Hovelacque et Georges Hervé, *Précis d'anthropologie*, Paris, 1887.
- Albert Jacquard, *Au péril de la science ? Interrogations d'un généticien*, Seuil 1982. *Moi et les autres, initiation à la génétique*, Seuil, 1983.
- Albert Jacquard/Jacques Lacarrière, *Science et Croyance*, Albin Michel, 1994.
- Le Chevalier de Jaucourt, *L'Encyclopédie*, 1755.
- Stephen Jay, *La mal-mesure de l'homme*, Ramsay, 1983.
- Bertrand de Jouvenel, *Arcadie. Essais sur le mieux-vivre*, 1968. Futuribles, 1970.

- Emmanuel Kant, *La Philosophie de l'histoire, Opuscules*, trad. fr. St. Piobetta, Paris, Aubier, 1947. *Des différentes races humaines, 1777. Définition du concept de race humaine*, 1785.
- R. Martial, *Race, hérédité, folie, les Métis*, Flammarion 1942.
- Jean-Baptiste de Monet, chevalier de Lamarck, *Encyclopédie botanique et l'illustration des genres 1783-1817. La Philosophie zoologique 1809 et Histoire naturelle des animaux sans vertèbres 1815-1822*.
- Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, 1870. Le Petit Larousse Illustré, 1994. *Grand dictionnaire universel Larousse*, édition de 1866.
- Gustave Lebon, *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, 1894. *Psychologie des foules*, 1895. *Psychologie du socialisme*, 1896.
- Herman Lebovics, *Zoos humains, Les zoos de l'Exposition coloniale internationale de Paris en 1931*, Éditions la découverte.
- A. Lefèvre, *Encyclopédie générale*, 1871.
- Robert le Jeune, *La Mégalothropogénésie*, 1803.
- J. Léonard, *Les Origines et les Conséquences de l'eugénisme en France*, in *Annales de démographie historique*, 1985,
- Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, 1952, Gallimard, coll. Folio, 1971.
- Lévy-Bruhl, *La mentalité primitive*.
- Konrad Lorenz, *Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons*, 1949 ; *l'Agression*, 1963, *Essai sur le comportement animal et humain*, 1965, *Les Huit Péchés capitaux de notre civilisation*, 1973.
- Bulwer Lytton, *La race qui vient*, 1871.
- Amin Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*, éd. Jean-Claude Lattès, 1983.
- Marinetti, *La Nouvelle Religion-Morale de la vitesse*, 1916.
- Johann Gregor Mendel, *Essai sur l'hybridité des plantes*, 1865.
- Jules Michelet, *Le Peuple*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs », 1974.
- Roberto Michels, *Les partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*, 1^{re} éd. allemande en 1911, trad. fr. en 1919.
- Montaigne, *Essais, Œuvres complètes*, Gallimard-Pléiade, 1967.
- Montaigne, *Des Cannibales, Essais*, 1595.
- Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 1988.
- Colonel de Montagnac, *Lettres d'un soldat*, Plon, 1885.
- Thomas More, *Utopie*.
- Morelly, *Le code de la nature*, 1755.
- Gaetano Mosca, *Éléments de science politique*, éd. en italien en 1896.
- Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, 1886.
- Ambroise Paré, *Introduction à la chirurgie : hygiène ou diététique*, 1575.
- Vilfredo Pareto, *Les systèmes socialistes*, publiés en français en 1901-1902, *Traité de sociologie générale*, première éd. en italien en 1916, trad. fr. 1917-1919.
- *Le Petit Robert*, 1967.
- Adolphe Pictet 1799-1875, *Essai de paléontologie linguistique*, Paris, 1859.
- Platon, *La République*.
- Léon Poliakov, *Le mythe arien*, Calmann-Lévy, 1971.
- Armand de Quatrefages, *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*, Paris, 1867. L'espèce humaine.

- G. Ratzenhofer, *Die sociologische Erkenntnis*, Brockhaus, Leipzig, 1898.
- Rétif de la Bretonne, *Les Métapatagons*, 1782.
- Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.
- Élisée Reclus, Les dix-neuf volumes de la *Géographie universelle* 1872-1895 et les six volumes de *L'homme et la terre*, Maspero, 1982.
- Ernest Renan, Caliban, *Les dialogues philosophiques*, 1876. *Dialogues philosophiques*, 1877. *Histoire des origines du Christiannisme* 1863-1881, *Avenir de la science*, 1890. *Considérations sur les peuples sémitiques*, *journal asiatique*, avril-mai 1859. *De l'origine du langage*, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, *Histoire du peuple d'Israël*, 1887-1891, *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, 1947.
- Galissot René, Kilani Mondher et Rivera Anna Maria, *L'imbroglia ethnique*, Lausanne, Éditions Payot-Lausanne, 2000.
- Charles Richet, *La sélection humaine*, Paris, Alcan, 1919.
- Jean Rostand, *Peut-on modifier l'homme ?*, Gallimard, coll. « Les essais », 1956.
- M. Roux, *Le Nationalisme français*, Paris, Librairie d'Action française, 1937,
- Rüdiger Safransky, *LE MAL ou le théâtre de la liberté*, traduit de l'allemand par Valérie Sabathier, Bernard Grasset, Paris, 1999.
- Leopold de Saussure, *Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes*, Félix Alcan éd., 1899.
- H. Spencer, *Principes de sociologie*, traduction E. Cazelles, Alcan, Paris 1883.
- Jean Servier, *L'homme et l'invisible*.
- *Sommes de la littérature espagnole*, tome IV, Lausanne, Éditions Rencontres, 1962.
- Justin Sicard de Plauzolles, *La Fonction sexuelle au point de vue de l'éthique et de l'hygiène sociale*, Paris, V. Giard et E. Brière, 1908.
- Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, tr. fr. 1931-1933.
- Zeev Sternheil, *La Droite révolutionnaire, 1886-1914*, Éditions du Seuil, Paris, 1984.
- L. Stoddard, *Le Flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des Blancs*, 1920, trad. fr. A. Doysié, Paris, Payot, 1925.
- Taine, *Origine de la France contemporaine*, 1875-1894, *Essai sur les fables de la Fontaine*, 1853, *Les philosophes français du XIX^e siècle*, 1857, *Histoire de la littérature anglaise*, 1864, *Philosophie de l'art*, 1865, *De l'intelligence*, 1870.
- P.-A. Taguieff, *Les Fins de l'antiracisme*, Michalon, 1995, p. 491-493.
- Pierre Thuillier, *Le darwinisme aujourd'hui*, Seuil, 1979, p. 53.
- Paul Topinard, *Éléments d'anthropologie générale*, 1885 et *L'Homme dans la nature*, 1891.
- T. Todorov, *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, éd. du Seuil, 1989. *La conquête de l'Amérique*.
- Patrick Tort, *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Aubier Montaigne, 1983. *Misère de la sociobiologie*, PUF, 1985.
- Édouard Toulouse, *Le problème social de l'alcoolisme*, 1905.
- *Le Dictionnaire de Trévoux*, 1740.
- Léon Trotski, *Littérature et Révolution*, 1924.

- Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales*. Cours libre de science politique professé à l'Université de Montpellier 1888-1890, *La dépopulation de la France*, 1887. *La sélection naturelle*, Paris, Albert Fontemoing, 1896, *L'Aryen, son rôle social*, Paris, 1899.
- Amerigo Vespucci, *Mundus novus*.
- Voltaire, *Candide*, 1759.
- Henry Vallois, *Les races humaines*, 1944, PUF, 9^e éd., 1976.
- Otmar von Verschuer, *Manuel d'eugénique et hérédité humaine*. Traduction du Dr Georges Montandon, Masson, 1943.
- H. G. Wells, *La Machine à explorer le temps*, 1895.
- Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Le Seuil, 1982.

BIBLIOGRAPHIE

1 – Ouvrages généraux

- PH. BERNARD, *L'immigration*, Le Monde Editions.
- M. BANTON, *Sociologie des relations raciales*, 1971.
- A. BOCKEL, *De l'apartheid à la conquête du pouvoir*, 1986.
- A. J. BULLIER, *Géopolitiques de l'apartheid. Stratégie ethnique de Prétoria*, 1982.
- A. BURNS, *Le préjugé de race et de couleur*, 1949.
- S. CARMICHAEL et C. V. HAMILTON, *Le black-power*, 1968.
- G. CHALIAND, Y. TERNON, *Le génocide des Arméniens*, éd. Complexe.
- H. DESCHAMPS, *Histoire de la traite des Noirs de l'Antiquité à nos jours*, 1971.
- C. DUCHET ET P. DE COMARNOND, *Racisme et société*, Paris, 1969.
- C. FOHLEN, *La société américaine*, 1973.
- M. GORDON, *L'esclavage dans le monde arabe, VII^e-XX^e siècle*, 1987.
- W. G. GRIER et P. M. COBBS, *La rage des Noirs américains*, 1970.
- B. LEWIS, *Race et couleur en pays d'Islam*, 1982.
- CL. LIAUZU, *Race et civilisation*, Syros.
- L. E. LOMAX, *Les Black Muslims*, 1964.
- F. MASNATA, *Pouvoir blanc, révolte noire*, 1968.
- A. MEMMI, *Le racisme : description, définitions, traitement*, Gallimard, 1994.
- M. MERLE, *L'anticolonialisme européen de Las Cases à Marx*, 1969.
- P. PARAF, *Le racisme dans le monde*, Paris, Payot, 1972.
- ED. PLENEL et A. ROLLAT, *La République menacée*, Le Monde Editions.
- F. RENAULT et S. DAGET, *Les traites négrières en Afrique*, 1985.
- H. SANTA CRUZ, *La discrimination raciale*, Nations Unies, 1971.
- SALA-MOLINS LOUIS, *Le Code noir*, PUF.
- F. L. SCHOELL, *Les tensions raciales dans l'Union sud-africaine et leurs incidences internationales*, Genève-Paris, 1956. *Histoire de la race noire aux États-Unis du XVII^e siècle à nos jours*, 1959.
- D. SIBONY, *Le racisme ou la haine identitaire*, Bourgois, 1997.
- I. et J.-L. VISSIERE, *La traite des Noirs au Siècle des Lumières (témoignages de négriers)*, 1982.
- M. WIEWORKA, *La France raciste*, Seuil, 1993.
- C. ZORGBIBE, *Les derniers jours de l'Afrique du Sud*, 1986.

2) À propos de la notion de racisme et de ses aspects psychosociologiques

- F. BATAILLER-DEMICHEL, *Éléments sociologiques du racisme en France*, Revue des Droits de l'Homme, 1972, V, 1, pp. 99-130.
- A. BEJIN et J. FREUND, *Racismes, antiracismes*, 1986.
- J. BERNARD et J. RUFIE, *Hématologie géographique*, 1966.

- L. BONNAFE et P. TORT, *L'Homme, cet inconnu ? Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz*, Syllepse, 1992.
- D. BUICAN, *Histoire de la génétique et de l'évolutionnisme en France*, 1984.
- W. C. BOYD, *Génétique et races humaines*, 1962.
- P. DEHEM, *De quelques écueils de l'antiracisme*, Esprit, 1965, pp. 553-562.
- C. DELACAMPAGNE, *L'invention du racisme. Antiquité et Moyen Âge*, 1983.
- TH. DOBZHANSKY, *Le droit à l'intelligence, génétique et égalité*, (trad. fr.), 1978.
- C. DUCHET et P. DE COMARMOND, *Racisme et société*, 1969.
- H. J. EYSENCK, *L'inégalité de l'homme* (trad. fr.), 1977.
- J. GRITTI, *Déraciner les racismes*, 1982.
- W. GUEYDAN DE ROUSSEL, *À l'aube du racisme*, 1940.
- C. GUILLAUMIN, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris-La Haye, 1972.
- P. GUIRAL et E. TEMIME, *L'idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, 1977.
- F. HANKINS, *La race dans la civilisation*, 1935.
- J-P HEBERT, *Race et intelligence*, 1977.
- J. HERSCH, *Sur la notion de race*, Diogène, 1967, 59, pp. 125-142.
- J. HERNIAUX, *La biologie humaine face aux préjugés sociaux*, in *Raison présente*, avr.-juin 1968.
- F. JACOB, *La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, 1970.
- A. JACQUARD, *Éloge de la différence, La génétique et les hommes*, 1978.
- P.-H. MAUCORPS, A. MEMMI, J.-F. HELD, *Les Français et le racisme*, 1965.
- A. MEMMI, *L'homme dominé*, 1968. *Racisme*, Encyclopaedia Universalis, 1972, t. XIII, pp. 915-916. *Le racisme*, 1965.
- P. PARAF, *Le racisme dans le monde*, 1964.
- E. PITTARD, *Les races et l'histoire*, 1953.
- L. POLIAKOV, *Hommes et bêtes. Entretiens sur le racisme*, 1975. *Le racisme*, 1976.
- J. RUFFIE, *De la biologie à la culture*, 1976.
- UNESCO, *Sociological theories: race and colonialism*, 1980.
- T. SOWELL, *Race, politique et économie*, 1986.
- P. A. TAGUIEFF, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, 1988. *Face au racisme* (2 vol.), 1991.
- P. TORT, *Misère de la sociobiologie*, 1985.
- UNESCO, *Qu'est-ce qu'une race ? Des savants répondent*, Paris, 1952. *Le racisme devant la science*, 1^{re} éd. 1960 ; 2^e éd. 1973.
- G. VARET, *Racisme et philosophie*, 1973.
- O. VON VERSCHUER, *Manuel d'eugénique et d'hérédité humaine* (trad. G. MONTANDON), 1943.
- M. WIEVIORKA, *L'espace du racisme*, 1991.

3) À propos de l'antisémitisme

- N. COHN, *Histoire d'un mythe. La « conspiration » mondiale juive et les protocoles des sages de Sion.* (Warrant for Genocide ; the Myth of the Jewish World-Conspiracy and the Protocols of the Elders of Zion, 1967), trad. J. POLIAKOF, Paris, 1967.
- A. DRERFUS, P. VIDAL-NAQUET et J-L. LEVY, *Cinq années de ma vie : 1894-1899*, La Découverte, 1994.
- A. FINKIELKRAUT, *La mémoire vaine, l'avenir d'une négation*, Gallimard.
- F. DE FONTETTE, *Le racisme, Histoire de l'antisémitisme*, Coll. « Que sais-je ? », PUF.
- GRYNBERG ANNE, *La Shoah*, Coll. « Découvertes », Gallimard.
- J. ISAAC, *Jésus et Israël*, 1948. *Genèse de l'antisémitisme*, 1956. *L'enseignement du mépris*, 1962.
- R. LOEWENSTEIN, *Psychanalyse de l'antisémitisme*, Paris, 1952.
- F. LOVSKY, *Antisémitisme et mystère d'Israël*, 1955. *L'antisémitisme chrétien*, 1970.
- J. MARITAIN, *Le mystère d'Israël et autres essais*, 1965.
- L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Levy. Quatre volumes : *Du Christ aux Juifs de cour*, 1955, *De Mahomet aux marranes*, 1961, *De Voltaire à Wagner*, 1968, *L'Europe suicidaire (1870-1933)*, 1977. *Le mythe aryen*, Paris, Calmann-Levy, 1971.
- J.P. SARTRE, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimars, 1954.
- J. N. SEVENSTER, *The roots of pagan antisemitism in the ancient world*, Leiden, 1975.
- A. SICROFF, *Les controverses des statuts de « pureté de sang » en Espagne du XV^e et XVII^e siècle*, 1960.
- M. SIMON, *Verus Israël*, 1964.
- P. SORLIN, *L'antisémitisme allemand*, 1969.
- P. VIDAL-NAQUET, *Les assassins de la mémoire*, La Découverte. *Les Juifs, la mémoire et le présent*, Paris, Maspero, 1981.

4) À propos des doctrines racistes

- J. BOISSEL, *Victor Courtet (1813-1867), premier théoricien de la hiérarchie des races*, 1972.
- J. BUENZOD, *La formation de la pensée de Gobineau et l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, A.G. Nivet, 1967.
- A. CHEBEL D'APPOLLONIA, *L'Extrême droite en France : de Maurras à Le Pen*, éd. Complexe, 1995.
- A. COMBRIS, *La philosophie des races du comte de Gobineau et sa portée actuelle*, 1937.
- R. DREYFUS, *La vie et les prophéties du comte de Gobineau*, s. d.
- M. LANGE, *Le comte Arthur de Gobineau*, Strasbourg, 1924.
- L. POLIAKOF, *Le mythe aryen : essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Pocket, 1994.

– E. SEILLIERE, *Le comte de Gobineau et aryanisme historique*, 1903. H. S. CHAMBERLAIN, 1917.

– TH. SIMAR, *Étude critique sur la formation de la doctrine des races*, 1922, Acad. roy. de Belgique, Classe des Lettres, Mémoires, 2e série, XVI.

– A. SMITH, *Gobineau et l'histoire naturelle*, Genève, 1984.

5) À propos du racisme nazi

– ASSEO HENRIETTE, *Les Tsiganes*, Coll. « Découvertes », Gallimard.

– R. CECIL, *Il mito della razza nella Germania nazista. Vita di Alfred Rosenberg* (trad. italienne), Milano, 1973.

– E. BEN ELISSAR, *La diplomatie du III^e Reich et les Juifs (1933-1939)*, 1969.

– S. FRIEDLANDER, *L'antisémitisme nazi, histoire d'une psychose collective*, 1971.

– P. GROSCLAUDE, *Alfred Rosenberg et le mythe du XX^e siècle*, 1938.

– M. HILLEL, *Au nom de la race*, 1975.

– F. NEUMANN, *Béhémoth. Structure et pratique du national-socialisme*, 1987.

– W. HOFER, *Le national-socialisme par les textes*, 1963.

B. PEROTTI, *La notte dei cristalli, L'inizio della persecuzione antisemita nel terzo Reich (10 novembre 1938)*, Milano, 1977.

– L. POLIAKOV, *Bréviaire de la haine*, 1951.

– L. POLIAKOV et J. WULF, *Le III^e Reich et les Juifs*, 1959.

– E. VERMEIL, *Doctrinaires de la Révolution allemande (1918-1938)*, 1948.

NOTES

1 Il ne s'agit pas seulement d'une interrogation métaphysique ; il s'agit d'une question politique, économique et concrète urgente.

2 Les définitions de xénophobie ne varient guère. « Hostilité à ce qui est étranger », in *Le Petit Robert*, 1967, article xénophobie.

3 « La traversée de cette frontière, par terre ou par eau, en barque ou avec des troupeaux, est interdite à tout Noir à la seule exception de ceux qui désirent la franchir pour vendre ou acheter dans quelque comptoir. Ces derniers seront traités de façon hospitalière, mais il est à jamais interdit à tout Noir, dans tous les cas, de descendre le fleuve en barque, au-delà de Heh. » Pharaon Sésostris III, XIX^e siècle avant J.-C., avertissement gravé sur une stèle érigée au sud de l'Égypte.

François de Fontette, *Le racisme*, Que sais-je ? PUF, 7^e éd. 1992, p. 18.

4 Déréputation : dénier à un homme sa qualité d'être humain.

5 L'ethnocentrisme correspond aux différentes formes que prend le refus de la diversité des cultures. « Phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés » – telle est la définition qu'en donne Claude Lévi-Strauss dans *Anthropologie structurale II* –, une telle diversité correspond à la distribution des sociétés dans l'espace et le temps ; surtout, elle varie « en fonction du nombre des sociétés, de leur importance numérique, de leur éloignement géographique et des moyens de communications (matériels et intellectuels) dont elles se servent ». On nomme ethnocentrisme cette vocation à mesurer les différences à l'aune de sa propre culture.

6 Levy-Bruhl, *La mentalité primitive*, p. 409-411.

7 A. B. Deacon, *Malekula*, p. 637.

8 Jean Servier, *L'homme et l'invisible*, p. 355-356.

9 L'ethnie apparaît ainsi comme étant une construction identitaire élaborée par une population donnée et cela en parfaite continuité avec des notions voisines comme celles de race, de clan ou de lignage, dont on trouve des équivalents dans les langues des sociétés exotiques. Ces constructions identitaires permettent le regroupement d'agents sous la fiction d'une appartenance ou d'une descendance communes.

10 D'un tel ethnocentrisme, on trouve des exemples dans certaines « mesures » d'assimilation des minorités ethniques et/ou culturelles qu'adoptent certains pays. Ainsi, qu'il s'agisse, au XIX^e siècle, de l'attitude du gouvernement des États-Unis manifestée dans ses législations les plus favorables à l'égard des Indiens ou des mesures de francisation adoptées en 1965 et destinées à intégrer les Indiens de la Guyane française, les pratiques assimilatoires expriment souvent une vision ethnocentrique.

11 Tous les génocides que l'histoire a portés ont suivi cette réduction de l'autre à soi-même. La terrible violence exterminatrice supprime les victimes, allège le poids de la culpabilité et purifie. Il ne faut pas s'étonner que le mot « *race* », qui fait référence à un lien généalogique avec l'ancêtre, ait toujours servi de support au discours qui prélude à l'extermination des peuples. Car son contenu biologique et la référence constante à l'engendrement viennent désigner l'instance supérieure au nom de quoi le sacrifice est perpétré.

12 Gen., x, 18-19.

13 Gen., x, 20-27.

14 A. Barguet, Hérodote, *oeuvres complètes*, Introduction, p. 9.

15 Victor Bérard, *Les navigations d'Ulysse*, t. 4 : Nausicaa, p. 494.

16 Odyssée, IV.83.

17 Od., IX.82.

18 Od., IX. 104.

19 Od., XXIII.311.

20 II., XXIII.206.

21 « Et il est clair que la condition de l'esclavage convient aux barbares comme celle de la liberté convient aux Grecs, et que la domination actuelle et souhaitée du peuple hellène sur les barbares constitue une situation avantageuse pour les uns et les autres. L'animalité des barbares a tout à gagner à être contrôlée, contenue par la raison grecque, raison qui, grâce aux dieux, peut s'instrumentaliser à merveille par l'emploi intelligent qu'elle fait de la barbarie (...) et que, pour ces derniers, demeurer dans l'esclavage est à la fois bienfaisant et juste. »
in Aristote, *La Politique*, I, 5, 1255 a.

22 Voir à ce sujet l'étude de Roger Mercier, *La théorie des climats des Réflexions critiques à L'Esprit des lois*, Revue d'histoire littéraire de la France, janvier – mars et avril – juin 1953, pp. 17-37 et 159-175.

23 Pour ce faire, il divise la cité en trois classes sociales : artisans-agriculteurs, soldats et gardiens-administrateurs. Ces derniers sont recrutés en fonction de leurs seules capacités naturelles. L'éducation qu'ils reçoivent, invariante selon le sexe, vise à atteindre l'harmonie totale de leur corps et de leur âme. Leur mode de vie est communautaire et leur reproduction strictement contrôlée par les magistrats de la cité. Les enfants infirmes sont abandonnés à leur naissance afin d'améliorer la race des gardiens. Enfin, la cité est gouvernée par des philosophes seuls capables, aux yeux de Platon, de comprendre l'idée du bien.

24 Bacon, *La nouvelle Atlantide*, in *Lettres choisies*, Éd. Larousse, 1947, p. 12.

25 Ainsi, le suicide est conseillé aux incurables au nom de l'intérêt général. Cette mort leur est présentée comme honorable et le consentement du citoyen est recherché. Ce contrôle et cette socialisation ultime de la mort sont alors le pendant de l'eugénisme platonicien pour les nouveaux-nés, décrit dans *La République*.

26 *De situ orbis*, I, chap. VIII.

27 Posidonius, liv. III, IX.

28 Ainsi, en 597 av. J.-C., le roi de Babylone, Nabuchodonosor II, s'empare de Jérusalem, détruit le Temple et oblige les Hébreux à la dispersion. Ce n'est qu'en 539 av. J.-C. que Cyrus, roi de Perse, qui s'est emparé de Babylone, les autorise à revenir en Judée.

29 La Bible, Exode, VIII, 22.

30« C'est un peuple barbare différent de tous les peuples et par ses coutumes et par sa race, plein de méchanceté, noir de couleur, laid de visage, débauché, pervers, ivrogne, impie et rude, cruel et querelleur, inapte à tout bon sentiment, dressé à tous les vices et iniquités ». In *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, Éditions Vieillard, Mâcon, 1938, p. 153.

31 Amin MAALOUF, *Les Croisades vues par les Arabes*, Éd. Jean-Claude Lattès, 1983.

32 Aux accusations traditionnelles de déicide (fondées sur une lecture contestable de l'Évangile de Matthieu, 25, 27) et d'opiniâtreté (refus de reconnaître la « vérité » du christianisme), au port de signes distinctifs comme la rouelle (pièce de tissu cousue) et à la constitution de ghettos vint s'ajouter un ressentiment fondé sur la pratique de l'usure... qui était en fait réservée aux Juifs. Cependant si le port d'une rouelle était obligatoire pour les Juifs, il en allait de même pour les lépreux, les prostituées... et répondait à la volonté d'identifier une frange de la population jugée pernicieuse. De même, les ghettos, qui apparaissent à la Renaissance, correspondaient à la fois pour la communauté juive à sa volonté de vivre ensemble et à celle des chrétiens de mettre de

côté des hérétiques. Si l'antijudaïsme relève

d'une exclusive religieuse, il tend également à y associer une différence naturelle qui le rapproche de l'antisémitisme contemporain.

33 Si c'est le représentant de l'Empire romain qui a ordonné cette mort, le peuple de Jérusalem a préféré accorder la grâce offerte par Ponce Pilate au bandit Barabbas plutôt qu'à Jésus. Les Juifs sont accusés de tous les turpitudes : ils profanent les hosties, organisent des meurtres rituels d'enfants chrétiens, dont ils utilisent le sang pour « la fabrication des pains azymes » pour la Pâque juive.

34 in *Lettres choisies*, Larousse, 1947, p. 115.

35 Montaigne, *Essais*, Oeuvres complètes, Gallimard-Pléiade, 1967, p. 964.

36 Ce chapitre est consacré aux prétendus « barbares » dont l'existence venait d'être révélée par la découverte récente du Nouveau Monde. Montaigne s'appuie ici sur le témoignage oral qu'il a recueilli auprès d'un Français qui avait participé, en 1557, à l'expédition de Villegagnon au Brésil.

37 « Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres : mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois déplaisir de quoi la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous... Il me déplaît que Lycurgus et Platon ne l'aient eue ; car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience ; ni n'ont pu croire que notre société se peut maintenir avec si peu d'artifice et de soudure humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafique ; de supériorité politique ; nul usage de service , de richesse ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations qu'oisives ; nul respect de parenté que commun ; nuls vêtements ; nulle agriculture nul métal ; nul usage de vin ou de blé. Les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouïes. Combien trouverait-il la république qu'il a imaginée, éloignée de cette perfection.

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très plaisante et bien tempérée ; de façon qu'à ce que m'ont dit mes témoins, il est rare d'y voir un homme malade ; et m'ont assuré n'en y avoir vu aucun tremblant, chassieux, édenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermés du côté de la terre de grandes et hautes montagnes, ayant, entre-deux, cent lieues ou environ d'étendue en large. Ils ont une grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aucune ressemblance aux nôtres, et les mangent sans autre artifice que de les cuire. »

Montaigne, *Des Cannibales*, *Essais*, 1, 31, 1595.

38 Pourtant Montaigne emploie le mot « *barbare* » dans un sens non relatif et même dans deux sens, aussi absolus l'un que l'autre, mais porteurs d'appréciations contraires. Le premier est un sens historique et positif : est barbare ce qui est proche des origines ; or, les origines sont meilleures que ce qui les a suivies. « *Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres.* » Le second sens est éthique et négatif : est barbare ce qui est dégradant et cruel ; c'est ce qui permet de qualifier notre société, cette fois-ci, de plus barbare que l'Autre. « *Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu esgard aux règles de la raison, mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.* » Il arrive à Montaigne de jouer sur ces deux sens, historique et éthique, positif et négatif, à l'intérieur d'une seule et même phrase ; ainsi pour le mot « *sauvages* » : « *Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les fruits que nature, de soy et de son progrez ordinaire, a produits (premier sens) : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice et détournez de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutost sauvages (deuxième sens).* »

39 Op. cit., p. 203.

40 Voir à ce sujet : T. Todorov, *Nous et les Autres*. La réflexion française sur la diversité humaine, Éd. du Seuil, 1989.

41 in *Lettres choisies*, Larousse, 1947, p. 153.

42 La Politique. Op. cit.

43 in *Lettres choisies*, Larousse, 1947, p. 65.

44 Pour Bernardo de Mesa en effet, les explications ptoloméennes et géographiques quant aux capacités de chaque peuple et race ont une valeur définitive. « Il se peut – disait de Mesa – que les Indiens soient esclaves à cause de la nature de leur terre, car il est des terres que l'aspect du ciel rend esclaves et qui ne sauraient de ce fait être gouvernées s'il n'y avait en elles quelque manière d'esclavage ; comme en France la Normandie et une partie du Dauphiné, dont les habitants ont été toujours dominés semblablement à des esclaves ». Et le moine de remarquer, comme en passant, l'insularité des Indiens des Antilles et d'ajouter que leur nature ne leur permet pas de persévérer dans la vertu, soit parce qu'ils sont des insulaires – donc naturellement moins constants car la lune règne sur les eaux qui les entourent. Las Casas ne peut que réfuter cette thèse par l'ironie tant elle est ridicule. Écoutons-le « Il faudrait demander au brave frère et moi je le lui ai demandé lorsque je l'ai rencontré – s'il savait de quoi il parlait ; et s'il fallait alors, d'après lui, répartir dans d'autres contrées les insulaires de l'Angleterre ou de la Sicile, ou encore ceux qui sont proches de l'Espagne, comme les Baléares ou Majorquins, sous prétexte que la lune règne sur leurs eaux. Et faudrait-il aussi parquer les Normands et les Dauphinois par petits groupes – comme on le fait avec le bétail – pour mieux leur prêcher la foi et l'ordre, et mieux les doter d'autres vertus ? » in *Lettres choisies*, Éd. Larousse, 1947, p. 38.

45 « On appelle les peuples qui sont au midi de l'Égypte et au Levant des Nègres. Les Nègres vendent aux Espagnols, aux Portugais et aux Hollandais non seulement ceux de leurs voisins qu'ils peuvent attraper, mais quelquefois leurs propres femmes et leurs enfants. Ils sont noirs, mais davantage vers le midi du Niger que vers le Nord, ils passent pour robustes, mais ignorants, lâches et paresseux, et moins farouches que les peuples de la Barbarie, du Bidulgid et du Zaara. La plupart suivent le mahométisme, et les autres sont païens, il y en a même qui n'ont presque aucun sentiment de religion. Au Pérou, il est expressément défendu aux Noirs et aux Nègresses d'avoir aucune communication personnelle avec les Indiens et les Indiennes, sous peine aux mâles d'être mutilés des parties naturelles, et aux Nègresses d'être rigoureusement fustigées ». In *Le Dictionnaire de Trévoux*, 1740, article nègre.

« On appelle ainsi une race d'hommes, ou plutôt une espèce distincte d'hommes, de couleur noire, à cheveux frisés, à nez épaté, à grosses lèvres, avec des mâchoires prolongées en museau, et qui habite dans la plus grande partie de l'Afrique, de la Nouvelle-Guinée, et dans quelques autres lieux de la terre où elle a été transportée ». in LAVEAUX, *Nouveau dictionnaire de la langue française*, Paris, 1820, article nègre.

46 « Les hommes qui habitent ces immenses régions ont un caractère simple, sans malice et sans duplicité. Ils sont soumis et fidèles à leurs maîtres indigènes, ou aux chrétiens qu'ils sont obligés de servir patients, tranquilles, pacifiques, incapables d'insubordination et de révolte, de division, de haine ou de vengeance. La constitution de ces peuples est délicate, faible, molle, sans énergie, elle les rend incapables de supporter de grands travaux. Les enfants de ceux qui cultivent la terre y sont moins robustes que les enfants mêmes des princes de l'Europe, qu'on élève dans le luxe et la délicatesse aussi sont-ils encore plus exposés à succomber aux maladies. Ces peuples ont l'intelligence vive, prompte, ils sont sans préjugés de là leur grande docilité à recevoir toute sorte de doctrines, qu'ils sont d'ailleurs très capables de comprendre : leurs mœurs sont pures, et on les trouve dans d'aussi bonnes et peut-être dans de meilleures dispositions pour embrasser la religion catholique qu'aucune autre nation qui soit au monde. A peine ont-ils appris quelque chose de notre religion, qu'ils témoignent un grand désir d'en savoir davantage. J'ai entendu dire plusieurs fois que la bonté des Indiens est si grande que, s'ils arrivent à la connaissance du vrai Dieu, il n'y aura pas de nation plus heureuse dans le monde ». LAS CASAS, « *Lettre dédicatoire au prince des Asturies* », in *Sommes de la littérature espagnole*, tome IV, Lausanne, Éditions Rencontre, 1962, préface.

47 Le Pape Paul III interviendra par la Bulle *Sublimis Deus* pour proclamer que les Indiens sont des hommes à part entière.

48 Las Casas, *Apologia*, f. 21 r. Cité par Marcel Bataillon, *Las Casas face à la pensée d'Aristote sur l'esclavage*, p. 415, in *Platon et Aristote à la Renaissance*, Paris, 1976, 588 in Actes du XVI^e Colloque international de Tours.

49 La couleur des Noirs, leurs caractéristiques somatiques, l'inexistence chez eux – de l'avis des Blancs – de toute loi et de toute morale disent assez, pour la norme blanche, ou bien la dépravation ou bien l'origine non adamique. Si dépravation, alors servitude. Si origine non adamique, alors différence de nature et par conséquent libre cours à la pratique d'asservissement. Mais dans les deux cas, les Blancs intelligents ne vont pas jusqu'à verrouiller aux Noirs les portes du paradis céleste, quitte à inventer pour eux un paradis au rabais. On asservira et on évangélisera.

50 in *Lettres choisies*, Larousse, 1947, p. 118.

51 « Tous les voyageurs qui les ont fréquentés, tous les écrivains qui en ont parlé, s'accordent à les représenter comme une nation qui a, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'âme aussi noire que le corps. Tout sentiment d'honneur et d'humanité est inconnu à ces barbares nulles idées, nulles connaissances qui appartiennent à des hommes. S'ils n'avaient pas le don de la parole, ils n'auraient de l'homme que la forme (...) Point de raisonnement chez les nègres, point d'esprit, point d'aptitude à aucune sorte d'étude abstraite. Une intelligence qui semble au-dessous de celle qu'on a admirée dans l'éléphant est le guide unique de toutes leurs actions; l'intérêt de leur conservation, de leurs plaisirs, est le seul mobile de tous leurs mouvements, lui seul les tient éveillés, lui seul les porte au travail, et leur fera vaincre l'extrême paresse à laquelle ils sont sujets. Livrés à leurs passions comme des brutes, ils ne connaissent que la jouissance. Leur attachement à leurs enfants, à leur famille, ne dure qu'autant que dans les bêtes, jusqu'à ce que leurs petits puissent se passer d'eux. La force seule peut les contenir dans le devoir, et la crainte est le seul motif qui les fasse agir; ils n'ont réellement point de cœur, et par conséquent le germe des vertus leur manque. La brutalité, la cruauté, l'ingratitude, voilà ce qui forme leur caractère. Leur naturel est pervers ; toutes leurs inclinations sont vicieuses »
Bref de Jules III, année 1537.

52 Code Noir, art. 2.

53 Promulgué par Louis XIV en 1685 – l'année de la Révocation de l'Edit de Nantes – confirmé et aggravé en 1724, le Code Noir, qui réglementait l'esclavage aux Antilles et en Louisiane, ne fut définitivement aboli qu'en 1848.

54 Le Code Noir apporte là une preuve textuelle, et juridique, que la France du XVII^e siècle et des débuts du XVIII^e ne statue pas en termes de racisme biologique, mais d'affinités et de rejets culturels, et qu'elle insiste lourdement sur des différences morphologiques, chromatiques, biologiques uniquement pour asseoir dans l'anthropologie les certitudes qu'elle tire sans autre questionnement d'un fonds culturel et symbolique bien précis ?

55 « L'esclavage : un tabou français enfin levé », *Historia thématique*, novembre-décembre 2002.

56 « C'est donc aller directement contre le droit des gens et contre la nature, que de croire que la religion chrétienne donne à ceux qui la professent un droit de réduire en servitude ceux qui ne la professent pas, pour travailler plus aisément à sa propagation. Ce fut pourtant cette manière de penser qui encouragea les destructeurs de l'Amérique dans leurs crimes et ce n'est pas la seule fois que l'on se soit servi de la religion contre ses propres maximes, qui nous apprennent que la qualité du prochain s'étend sur tout l'univers.

Enfin, c'est se jouer des mots, ou plutôt se moquer, que d'écrire, comme a fait un de nos auteurs modernes, qu'il y a de la petitesse d'esprit à imaginer que ce soit dégrader l'humanité que d'avoir des esclaves, parce que la liberté dont chaque Européen croit jouir, n'est autre chose que le pouvoir de rompre sa chaîne, pour se donner un nouveau maître comme si la chaîne d'un Européen était la même que celle d'un esclave de nos colonies : on voit bien que cet auteur n'a jamais été mis en esclavage. »

Le Chevalier de Jaucourt, *L'Encyclopédie*, article « Esclavage », 1755.

57 Kant, article de 1784, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, in *Lettres choisies*, Éd. Larousse, 1947, p. 68.

58 *L'Esprit des usages et coutumes des différents peuples ou Observations tirées des voyageurs et des historiens*, 1776.

59 Dans les universités du nord de l'Allemagne, liées à l'Angleterre, des « historiens de

l'humanité » esquissent, dans des cours et des publications, le programme de l'ethnologie. Ils constituent des recueils systématiques et formulent des hypothèses générales (C. Meiners, G. Forster, qui participe à la seconde circumnavigation du capitaine Cook). En 1799, une partie des Idéologues, ainsi que des médecins, naturalistes et historiens se constituent en société pour observer l'Homme : la Société des observateurs de l'homme (1799-1805), première société savante à vocation ethnologique, publie des mémoires originaux et surtout les célèbres *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*. Ce mémoire de J. M. de Gérando (1800) est un véritable guide

d'enquête, qui doit servir à l'expédition du capitaine Baudin dans les mers du Sud, mais il est aussi une proclamation de la nécessité d'établir une science nouvelle, une « science de l'homme ».

60 in *Lettres choisies*, Larousse, 1947, p. 186.

61 En 1864, John M. Daniel (USA) écrivait « Selon les avocats scientifiques de la diversité des races, les nègres ne sont pas des hommes, au sens où ce terme est employé dans la Déclaration d'indépendance. » Ce n'est que le 10 décembre 1948 que l'Assemblée Générale des Nations Unies a affirmé, sur le plan international, l'égalité des hommes que la plupart des États avait déjà reconnue. Ce fut la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de l'ONU.

62 De Gérando expose ses *Considérations* devant la Société des observateurs de l'Homme, à l'occasion du prochain départ de deux voyageurs (le capitaine Baudin qui part explorer les mers et le citoyen Levaillant qui prépare sa troisième expédition à l'intérieur de l'Afrique), mais elles valent pour tous les cas il s'agit de savoir quoi et comment observer, de préparer le voyageur à être philosophe. L'avertissement qui inaugure le discours le précise « On a voulu prévoir toutes les hypothèses... Que ces considérations puissent s'appliquer à toutes les nations qui diffèrent par leurs formes morales et politiques des nations d'Europe. L'on s'est surtout attaché à présenter un cadre complet qui pût réunir tous les points de vue sous lesquels ces nations peuvent être envisagées par le philosophe. » C'est qu'on ne dispose jusqu'à présent que de « relations ordinaires » dues à des voyageurs plus préoccupés de ce qui frappe les sens que de ce qui s'adresse à la raison, plus empressés de découvrir encore du nouveau que de s'arrêter à examiner ce qu'ils viennent de découvrir. Leurs relations sont donc incomplètes et incertaines, partiales, douteuses, recueillies sans jugement et sans ordre. « Ces voyageurs n'avaient pas assez compris qu'il y a entre les instructions qu'on recueille sur l'état et le caractère des nations, un enchaînement naturel, nécessaire à leur exactitude. » C'est un tel enchaînement que de Gérando s'attache à présenter (au fil de considérations dont plus d'une ne serait pas désavouée par un ethnologue contemporain) et on y voit, dans le travail d'une Raison toute puissante occupée à reconstruire l'univers mental des sauvages, la rhétorique d'un siècle. Car c'est le monde des idées que vise essentiellement la science de l'homme et le voyage dans l'espace étant un voyage dans le passé l'observation des sauvages peut établir sur des bases sûres et leur origine et leur génération.

63 Jean Jacques Rousseau dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* tente de répondre à une question posée en concours par l'Académie de Dijon : « Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle ? » Il a développé à cette occasion la thèse qu'il avait déjà énoncée dans le *Discours sur les sciences et les arts* en 1750 : la civilisation a corrompu les hommes en les éloignant de l'état de nature où ils vivaient dans le bonheur et l'innocence.

64 « Gardons-nous donc de confondre l'homme sauvage avec les hommes, que nous avons sous les yeux. La nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection, qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le cheval, le chat, le taureau, l'âne même ont la plupart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force, et de courage dans les forêts que dans nos maisons ; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant domestiques, et l'on dirait que tous nos soins à bien traiter et nourrir ces animaux n'aboutissent qu'à les abâtardir. Il en est ainsi de l'homme même en devenant sociable et esclave, il devient faible, craintif, rampant, et sa manière de vivre molle et efféminée achève d'énerver à la fois sa force et son courage. Ajoutons qu'entre les conditions sauvage et domestique la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête ; car l'animal et l'homme ayant été traités également par la nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement. »

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

65 in *Lettres choisies*, Larousse, 1947, p. 65.

66 A. Et ces Patagons, dont le docteur Maty et l'académicien La Condamine ont fait tant de bruit ?
B. Ce sont de bonnes gens qui viennent à vous, et qui vous embrassent en criant Chaoua : forts, vigoureux, toutefois n'excédant guère la hauteur de cinq pieds cinq à six pouces ; n'ayant d'énorme que leur corpulence, la grosseur de leur tête, et l'épaisseur de leurs membres. Né avec le goût du merveilleux, qui exagère tout autour de lui, comment l'homme laisserait-il une juste proportion aux objets, lorsqu'il a, pour ainsi dire, à se justifier le chemin qu'il a fait, et la peine qu'il s'est donnée pour les aller voir au loin ?

A. Et du sauvage, qu'en pense-t-il ?

B. C'est, à ce qu'il paraît, de la défense journalière contre les bêtes féroces, qu'il tient le caractère cruel qu'on lui remarque quelquefois. Il est innocent et doux, partout où rien ne trouble son repos et sa sécurité. Toute guerre naît d'une prétention commune à la même propriété. L'homme civilisé a une prétention commune, avec l'homme civilisé, à la possession d'un champ dont ils occupent les deux extrémités ; et ce champ devient un sujet de dispute entre eux.

A. Et le tigre a une prétention commune, avec l'homme sauvage, à la possession d'une forêt ; et c'est la première des prétentions, et la cause de la plus ancienne des guerres... Avez-vous vu le Tahitien que Bougainville avait pris sur son bord et transporté dans ce pays-ci ?

B. Je l'ai vu ; il s'appelait Aotourou. A la première terre qu'il aperçut, il la prit pour la patrie des voyageurs ; soit qu'on lui en eût imposé sur la longueur du voyage ; soit que, trompé naturellement par le peu de distance apparente des bords de la mer qu'il habitait, à l'endroit où le ciel semble confiner à l'horizon, il ignorât la véritable étendue de la terre. L'usage commun des femmes était si bien établi dans son esprit, qu'il se jeta sur la première Européenne qui vint à sa rencontre, et qu'il se disposait très sérieusement à lui faire la politesse de Tahiti. Il s'ennuyait parmi nous. L'alphabet tahitien n'ayant ni b, ni c, ni d, ni f ni g, ni q, ni y, ni ç, ni z, il ne put jamais apprendre à parler notre langue, qui offrait à ses organes inflexibles trop d'articulations étrangères et de sons nouveaux. Il ne cessait de soupirer après son pays, et je n'en suis pas étonné. Le voyage de Bougainville est le seul qui m'ait donné du goût pour une autre contrée que la mienne ; jusqu'à cette lecture, j'avais pensé qu'on n'était nulle part aussi bien que chez soi ; résultat que je croyais le même pour chaque habitant de la terre ; effet naturel de l'attrait du sol ; attrait qui tient aux commodités dont on jouit, et qu'on n'a pas la même certitude de retrouver ailleurs.

A. Quoi ! vous ne trouvez pas l'habitant de Paris aussi convaincu qu'il croisse des épis dans la campagne de Rome que dans les champs de la Beauce ?

B. Ma foi, non. Bougainville a renvoyé Aotourou, après avoir pourvu aux frais et à la sûreté de son retour.

A. O Aotourou ! que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes soeurs, tes maîtresses, tes compatriotes, que leur diras-tu de nous ?

B. Peu de choses, et qu'ils ne croiront pas.

A. Pourquoi peu de choses ?

B. Parce qu'il en a peu conçues, et qu'il ne trouvera dans sa langue aucun terme correspondant à celles dont il a quelques idées.

A. Et pourquoi ne le croiront-ils pas ?

B. Parce qu'en comparant leurs moeurs aux nôtres, ils aimeront mieux prendre Aotourou pour un menteur, que de nous croire si fous.

A. En vérité ?

B. Je n'en doute pas la vie sauvage est si simple, et nos sociétés sont des machines si compliquées ! Le Tahitien touche à l'origine du monde, et l'Européen touche à sa vieillesse. L'intervalle qui le sépare de nous est plus grand que la distance de l'enfant qui naît à l'homme décrépît. Il n'entend rien à nos usages, à nos lois, ou il n'y voit que des entraves déguisées sous cent formes diverses ; entraves qui ne peuvent qu'exciter l'indignation et le mépris d'un être en qui le sentiment de la liberté est le plus profond des sentiments.

Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1772.

67 Ne citons qu'un seul exemple tiré de l'Art poétique, III, v. 113-114 : « Des siècles, des pays, étudiez les moeurs ; Les climats font souvent les diverses humeurs ».

68 Aussi fragmentaire et confuse qu'elle ait été alors, l'incessante collecte de détails sur les moeurs et coutumes des différents peuples de la terre dévoile aux yeux des Européens l'infinie diversité des langues et des cultures mais aussi des différences considérables entre les organisations sociales.

69 Fontenelle, dans les *Lettres galantes*, parle sous le ton de l'ironie à cette dame qui reçoit en cadeau un singe et un négroillon : « L'Afrique s'épuise pour vous, Madame, elle vous envoie les deux plus vilains animaux qu'elle ait produits... Voilà le plus stupide de tous les Maures et le plus

malicieux de tous les singes. Je vous assure qu'il y a une de ces bêtes-là qui respecte fort l'autre, et qui en admire tous les traits d'esprit. Vous jugez bien que l'admirateur est le Maure. Outre que tous ceux de sa nation croient fermement que les singes ont autant d'esprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler, ce Maure-ci a conçu une estime particulière pour le singe, par la longue habitude qu'il a eue avec lui, et il n'a de raisonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce ».

70 Tant de convergences – et provenant d'horizons si divers – montre bien comment s'opère la cristallisation des enjeux idéologiques autour d'un concept. Le déterminisme climatique atteint son apogée en plein débat sur les origines de l'homme (monogénisme ou polygénisme) et sur l'opposition entre le civilisé et le sauvage.

71 Erhard Jean, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, Bibliothèque de « L'Evolution de l'humanité », 1994, p. 691.

72 En 1742, l'ouvrage est traduit en français notamment. Sur l'aspect médical du problème, se reporter encore à l'étude citée de Roger Mercier.

73 Op. cit., t. III, p. 5.

74 L'auteur (anonyme) de l'article « Climat » dans l'Encyclopédie (au tome III paru en 1753) souligne d'ailleurs le caractère banal de cette analyse médicale, si répandue à l'époque où paraît l'ouvrage.

75 *Dictionnaire universel*, article climat, 1690.

76 « Ce sont les différents besoins dans les différents climats, qui ont formé les différentes manières de vivre ; et ces différentes manières de vivre ont formé les diverses sortes de lois », *L'Esprit des lois*, 3^e partie, Livre XIV, chap. X.

77 Benrekassa Georges, *La politique et sa mémoire*, Paris, Payot, 1983, p. 154.

78 Montesquieu, *L'Esprit des lois*, 3^e partie, Livre XVIII, chap. II.

79 L'une des plus importantes est peut-être la suivante : « Je ne sais si c'est l'esprit ou le cœur qui me dicte cet article-ci. Il n'y a peut-être pas de climat sur la terre où l'on ne pût engager au travail des hommes libres. Parce que les lois étaient mal faites, on a trouvé des hommes paresseux ; parce que ces hommes étaient paresseux, on les a mis dans l'esclavage », Montesquieu, *De l'esprit des lois*, 3^e partie, Livre XV, chap. VIII.

80 Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Paris, Fayard, Corpus des oeuvres de philosophie en langue française, 1988, p. 401.

81 Ibid, p. 392.

82 Ibid, p. 402.

83 Op. cit., Éd. Paul Sadrin, Paris, Les Belles Lettres, 1988, section I, pp.12-13. L'ouvrage fut publié en 1761 par le baron d'Holbach, après la mort de l'auteur.

84 Réfutation du livre *De l'homme* d'Helvétius (1774), dans *Oeuvres complètes* (en 15 vol.), Paris, Club français du livre, 1969-1973, t. 11, p. 540.

85 *Voyage en Egypte et en Syrie*, Paris – La Haye, Mouton et C°, 1959, p.328. L'ouvrage est publié en 1787 à Paris et connaît immédiatement un succès considérable en France et même en Europe.

86 Ibid, pp. 402-403.

87 Ibid, p. 402.

88 La troisième des six parties qui composent *De l'esprit des lois* examine les rapports existant entre les lois et les climats (livres XIV à XX). Dans le livre XV, où il étudie plus particulièrement la

façon dont le climat peut être à l'origine de l'esclavage.

89 « Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très, sage, ait mis une âme, surtout bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font les eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux qui, chez les Egyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposons des hommes on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ? »

Montesquieu, *De l'esprit des lois*, XV, 5, 1748.

90 Très humble remontrance aux Inquisiteurs d'Espagne et de Portugal.

Une Juive de dix-huit ans, brûlée à Lisbonne au dernier auto-dafé, donna occasion à ce petit ouvrage ; et je crois que c'est le plus inutile qui ait jamais été écrit. Quand il s'agit de prouver des choses si claires, on est sûr de ne pas convaincre.

L'auteur déclare que, quoiqu'il soit juif, il respecte la religion chrétienne, et qu'il l'aime assez pour ôter aux princes qui ne seront pas chrétiens, un prétexte plausible pour la persécuter.

Vous vous plaignez, dit-il aux inquisiteurs, de ce que l'empereur du Japon fait brûler à petit feu tous les chrétiens qui sont dans ses États, mais il vous répondra : Nous vous traitons, vous qui ne croyez pas comme nous, comme vous traitez vous-mêmes ceux qui ne croient pas comme vous. Vous ne pouvez vous plaindre que de votre faiblesse, qui vous empêche de nous exterminer et qui fait que nous vous exterminons.

Mais il faut avouer que vous êtes bien plus cruel que cet empereur. Vous nous faites mourir, nous qui croyons ce que vous croyez, parce que nous ne croyons pas tout ce que vous croyez. Nous suivons une religion que vous savez vous-même avoir été autrefois chérie de Dieu ; nous pensons que Dieu l'aime encore et vous pensez qu'il ne l'aime plus ; et parce que vous jugez ainsi vous faites passer par le fer et par le feu ceux qui sont dans cette erreur si pardonnable de croire que Dieu aime encore ce qu'il a aimé.

Si vous êtes cruels à notre égard, vous l'êtes bien plus à l'égard de nos enfants ; vous les faites brûler, parce qu'ils suivent les inspirations qui leur ont été données, ceux que la loi naturelle et les lois de tous les peuples leur apprennent à respecter comme des dieux.

Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Livre XXV, Chapitre XIII.

91 La théorie climatique sera remise en cause alors que commence à s'épanouir le concept de perfectibilité individuelle et sociale, notamment par l'éducation et la circulation des idées. En outre, la doctrine du progrès – comme mouvement expansif – se révèle étroitement liée à la notion d'universalité, ce qui explique le rejet peu à peu définitif du déterminisme climatique hors du débat philosophique.

92 Cf. oeuvres complètes de Voltaire, Éd. Moland, t. XII, p. 192 et p. 210.

93 « En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est à dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? — J'attends mon maître, M. Vanderdendur le fameux

négociant, répondit le nègre. — Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? — Oui, monsieur, dit le nègre ; c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année quand nous travaillons aux sucreries et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe je me suis trouvé dans ces deux cas : c'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la Côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne ; les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais, qui m'ont converti, me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germain : or, vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible. — Ô Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. — Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo. — Hélas dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal. » Et il versait des larmes en regardant son nègre, et en pleurant il entra dans Surinam. »
Voltaire, *Candide*, 1759, chap. XIX, « Le nègre de Surinam ».

94 in Dictionnaire de l'Académie.

95 Éd. Moland, t. XI, p. 7.

96 Ibid., t. XII, p. 380. « La nature a subordonné à ce principe ces différents degrés de génie et ces caractères des nations qu'on voit si rarement se changer. C'est par là que les nègres sont les esclaves des autres hommes. On les achète sur les Côtes d'Afrique comme des bêtes... » etc.

97 Ibid., t. XII, pp. 367 et suivantes. « De l'Inde en deçà et delà du Gange ».

98 « Sur ses cent dix-huit articles, une trentaine prennent à partie les Juifs, « nos maîtres et nos ennemis, que nous croyons et que nous détestons (art. « Abraham »), le plus abominable peuple de la terre (art. « Anthropophage »), dont les lois ne disent pas un mot de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme (art. « Âme ») et ainsi de suite... » in *Histoire de l'antisémitisme*, t. III, p. 105.

99 « Voltaire combat contre les chrétiens et les juifs », Histoire du christianisme Magazine, juin 2000.

100 Cardinal Jean-Marie Lustiger, *Le choix de Dieu*, entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton, Fallois, 1987.

101 in *La Philosophie de l'histoire*.

102 in *Dieu et les hommes*.

103 in *Histoire de Jenni, ou le Sage et l'athée*.

104 in à Moulou, 9 janvier 1763.

105 Rien ne lui est plus inacceptable que cette vision d'un dieu tribal qui aurait fait élection d'un seul petit peuple. « Malheur à un peuple assez imbécile et assez barbare pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule province ! » (Dictionnaire philosophique, art. « Catéchisme chinois »). On comprend qu'une telle idée, pour lui absurde en elle-même, devienne de surcroît grotesque et scandaleuse dès que le peuple en question, « une malheureuse petite nation », donne l'exemple de l'inhumanité la plus révoltante.

106 Pourtant à l'époque où furent créés les mots antisémite et antisémitisme, Voltaire n'eut pas les faveurs de ceux qui engageaient la campagne moderne contre les juifs. Leur champion, Edouard Drumont, explique dans sa France juive (1886) que l'hostilité de Voltaire à l'égard des juifs a été nourrie de ressentiments personnels et qu'elle est malheureusement sans rapport avec la cause antisémite ; selon Drumont, Voltaire « avait l'âme juive ». Curieux renversement dans l'histoire de l'antisémitisme français : repoussé par les antisémites du temps de l'affaire Dreyfus, Voltaire fut enrôlé par d'autres sous Hitler et Pétain...

107 Le philosophe anglais, en forgeant le concept d'« advancement » – dont le mot « progrès » constitue une traduction approximative (alors que « progresse » signifiait « voyage » officiel d'un Personnage royal) – est responsable du nouveau sens temporel accordé au terme de progression/ progrès, lequel, désignant une avancée, une simple marche en avant (latin *progressus*), n'était doté jusque-là que d'un sens spatial. Par cette innovation conceptuelle, qui permet de concevoir le processus d'amélioration du savoir entendu comme continu et cumulatif, et sans fin a ouvert la voie à la conception moderne du progrès même s'il convient d'identifier une autre source, celle-là française, de la vision du progrès, peut-être initiée par Montaigne faisant sien le sens moral du mot latin *progressio*, le « chemin vers la vertu ». Cette seconde voie sera suivie, au XVII^e siècle aussi bien par Pascal que par Bossuet, puis par Fontenel qui tous imaginent analogiquement l'humanité comme seul et même homme qui ne cesserait de progresser, s'améliorer moralement.

108 Bertrand de Jouvenel, *Arcadie. Essais sur le mieux-vivre* (1968), Paris, Futuribles, 1970, p. 204.

109 Saint-Simon assignera à l'Europe la tâche de conquérir le monde : « *peupler le globe de la race européenne, qui est supérieure à toutes les autres races d'hommes ; le rendre voyageable et habitable comme l'Europe, voilà l'entreprise par laquelle le parlement européen devra continuellement exercer l'activité de l'Europe* ».

Saint-Simon, *De la réorganisation de la société européenne*, II, R, p. 293, cité par Todorov, p. 51, op. cit.

110 La forme francisée « utopie » est attestée chez Rabelais (1532) et, sur le modèle de l'anglais *utopia*, le mot devient nom commun en intégrant le vocabulaire politique du XVIII^e siècle ; il désigne alors le plan d'un gouvernement imaginaire, à l'image de la république de Platon.

111 En publiant à Louvain, en 1516, un petit livre intitulé *Utopie*, traité sur la meilleure forme de république et sur une île nouvelle, Thomas More, haut dignitaire de la cour d'Angleterre, fonde un genre nouveau, au croisement de la littérature, de la politique et de la philosophie. Ce faisant, il donne une forme durable à un motif essentiel de la modernité. L'ouvrage se présente comme un dialogue, dont le personnage principal est un voyageur fictif, un compagnon d'Amerigo Vespucci qui aurait poursuivi l'exploration des îles du Nouveau Monde. Au livre premier, il développe une critique sévère de l'Angleterre de l'époque. En contrepoint, au livre II, il décrit les institutions, le mode de vie et l'histoire des habitants heureux de l'île d'Utopie.

112 « Mais quoi ? Ne verra-t-on pas disparaître les procès et les accusations réciproques, dans notre cité où chacun des gardiens n'aura à soi que son propre corps, et où tout le reste sera commun ? Ne s'ensuit-il pas que nos citoyens seront alors à l'abri de tous les conflits que fait naître parmi les hommes la possession de richesses, d'enfants et de parents ? (...) Ainsi ils seront délivrés de toutes ces misères, et mèneront une vie plus heureuse que la vie bienheureuse des vainqueurs olympiques. » Platon, *La République*, livre V.

113 « D'or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était aux temps de Cronos, quand il régnait encore au ciel. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des peines et des misères : la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas ; mais, bras et jarrets toujours jeunes, ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Ils mouraient comme en s'abandonnant au sommeil. Tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu de biens sans nombre. Depuis que le sol a recouvert ceux de cette race, ils sont, par le vouloir de Zeus tout-puissant, les bons génies de la terre, gardiens des mortels, dispensateurs de la richesse. »

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, VIII^e s. av. J.-C.

114 « Deux amours ont donc fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la Cité céleste. »

Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, 413-427.

115 Ce que décrit Thomas More, c'est une société idéale réalisée par des moyens humains : les maux et les vices sont extirpés parce que « la meilleure forme de gouvernement » a été instituée ici-bas, c'est-à-dire en prenant la condition humaine telle qu'elle est. À la différence des rêves millénaristes et des promesses eschatologiques, ici nulle Providence divine n'est requise. À la différence des Âges d'or et des pays de cocagne, la nature n'a pas, en Utopie, cette générosité

surnaturelle qui dispense les hommes de la peine.

116 « Mais en toute vérité, mon cher More, à ne vous rien cacher de ce que j'ai dans l'esprit, il me semble que là où existent les propriétés privées, là où tout le monde mesure toute chose par rapport à l'argent, il est à peine possible d'établir dans les affaires publiques un régime qui soit à la fois juste et prospère. » Thomas More, *Utopie*, livre II.

117 « Nous nous aperçûmes que cette terre n'était pas une île, mais un continent, parce qu'elle est bordée de très longs rivages qui n'en font pas le tour, et qu'elle regorge d'une infinité d'habitants. Nous y découvrîmes des nations et des peuples innombrables, toutes les races d'animaux sauvages qu'on trouve dans nos régions, et bien d'autres choses que nous n'avions jamais vues auparavant. »

Amerigo Vespucci, *Mundus novus*, septembre 1502.

118 « Le jeudi, huitième dudit mois, comme le vent n'était pas bon pour sortir avec nos navires, nous équipâmes nos barques pour aller découvrir ladite baie, et nous parcourûmes ce jour-là environ vingt-cinq lieues. Et le lendemain au matin, nous eûmes bon temps et fîmes voile jusqu'à environ dix heures du matin, heure à laquelle nous trouvâmes le fond de ladite baie, dont nous fûmes dolents et marris. Au fond de cette baie, il y avait, pardessus les basses terres, des terres à montagnes, très hautes. Et voyant qu'il n'y avait aucun passage, nous commençâmes à nous en retourner. Et faisant notre chemin le long de la côte, nous vîmes lesdits sauvages sur l'orée d'un étang et basses terres, qui faisaient plusieurs feux et fumées. Nous allâmes audit lieu, et trouvâmes qu'il y avait une entrée de mer, qui entraît dans ledit étang, et mîmes nos barques d'un côté de ladite entrée. Les sauvages passèrent avec une de leurs barques, et nous apportèrent des morceaux de loup marin, tout cuit, qu'ils mirent sur des pièces de bois puis ils se retirèrent, nous faisant signe qu'ils nous les donnaient. Nous envoyâmes deux hommes à terre avec des hachettes et des couteaux, des chapelets et autres marchandises, ce dont ils montrèrent grande joie. Et aussitôt ils passèrent en foule avec leurs barques, du côté où nous étions, avec des peaux et ce qu'ils avaient, pour avoir de nos marchandises et ils étaient au nombre, tant hommes, femmes, qu'enfants, de plus de trois cents, dont une partie de leurs femmes, qui ne traversèrent pas, dansait et chantait, dans la mer jusqu'aux genoux. Les autres femmes qui étaient passées de l'autre côté où nous nous trouvions vinrent franchement à nous, et nous frottaient les bras avec leurs mains, puis levaient les mains-jointes au ciel, en faisant plusieurs signes de joie et ils furent tellement rassurés qu'à la fin nous marchandâmes, de la main à la main avec eux, tout ce qu'ils avaient, de sorte qu'il ne leur restait pas autre chose que leurs corps nus, car ils nous donnèrent tout ce qu'ils avaient, qui est chose de peu de valeur. Nous vîmes que ce sont des gens qui seraient faciles à convertir, qui vont d'un lieu à l'autre, vivant et prenant du poisson au temps de la pêche, pour vivre. Leur terre est d'une chaleur plus tempérée que la terre d'Espagne, et la plus belle qu'il soit possible de voir, et aussi unie qu'un étang. Et il n'y a de petit lieu vide de bois même sur le sable, qui ne soit plein de blé sauvage, qui a l'épi comme le seigle, grain comme l'avoine et de pois, aussi gros que si on les avait semés et labourés ; groseillers, blancs et rouges, fraisiers, framboisiers et roses rouges et blanches et autres herbes de bonne et grande odeur. Pareillement, il y a force belles prairies, et bonnes herbes, et étangs où il y a force saumons. J'estime fort que les gens seraient faciles à convertir à notre sainte foi. Ils appellent une hachette, en leur langue, cochy, et un couteau, bacan. Nous nommâmes ladite baie la baie des Chaleurs. »

Jacques Cartier, *Voyages au Canada*, 1534-1541.

119 « Il est établi que chez eux, la terre, comme le soleil et l'eau, appartient à tout le monde, et que les termes « mien » et « tien », sources de tous les maux, n'y ont pas cours. Ils se contentent de tellement peu que les terres sont trop vastes pour qu'ils manquent de quoi que ce soit. C'est pour eux l'Âge d'or. »

P. Martyre d'Anghiera, *De orbe novo*, 1493-1494.

120 « Du nouveau ciel et de la nouvelle terre dont parlait Notre Seigneur à travers Jean dans l'Apocalypse après l'avoir mis dans la bouche d'Isaïe, Celui-ci me fit le messager et me montra cette région. »

Christophe Colomb, *Lettre à dona Juana de la Torre*, 1500.

121 Selon More, l'argent rend impossible la justice et la prospérité pour tous. De même, la propriété privée est une perversion qui contraint à la misère le plus grand nombre. Par opposition, l'île d'Utopie décrite dans la seconde partie du livre, ne connaît pas la propriété privée et l'argent n'y existe pas, tout comme l'oisiveté; les citoyens sont astreints au travail manuel six heures par jour et occupent le reste de leur temps à cultiver leur esprit et leur âme, ce qui est présenté comme

le seul bonheur véritable. Le prince et les autres dirigeants sont choisis démocratiquement parmi une élite lettrée qui est dispensée de travail pour mieux se consacrer à l'étude. L'agriculture, considérée comme ayant une valeur pédagogique, est la base économique de cette société toute entière régit par la vertu et la raison. Les lois de la cité sont peu nombreuses et justes.

122 « — Eh bien, cher Raphaël, dis-je, décrivez-nous cette île, nous vous en prions instamment. Donnez-nous un tableau complet des cultures, des fleuves, des villes, des hommes, des mœurs, des institutions et des lois, enfin de tout ce qu'à votre avis nous désirons connaître.

— Il n'est rien que je fasse plus volontiers, car tout cela m'est présent à l'esprit. Mais il nous faudra du loisir.

— Entrons, dis-je, et mangeons, puis nous prendrons le temps qu'il faudra.

— Très bien, dit-il.

Nous prîmes notre repas, puis nous revînmes nous asseoir au même endroit, sur le même banc. Raphaël resta un instant silencieux à réfléchir, puis, nous voyant attentifs et avides de l'entendre, il dit ce qui suit. »

Thomas More, *Utopie*, livre premier, 1516.

123 Tommaso Campanella, *La Cité du Soleil*, 1623.

124 « Les Solariens se conduisent les uns envers les autres, de telle sorte qu'on les dirait les membres d'un même corps. (...) Leurs lois peu nombreuses, courtes et claires sont écrites sur des tables d'airain suspendues aux portes et aux colonnes du temple. »

Tommaso Campanella, *La Cité du Soleil*, 1623.

125 Francis Bacon, *La nouvelle Atlantide*, 1627.

126 Harrington, *Océana*, 1656.

127 Morelly, *Le code de la nature*, 1755.

128 « C'est donc en vain, sages de la terre, que vous cherchez un état parfait de liberté là où règnent de tels tyrans. Discourez tant qu'il vous plaira sur la meilleure forme de gouvernement ; trouvez les moyens de fonder la plus sage république ; faites qu'une nation nombreuse trouve son bonheur à observer vos lois : vous n'avez point coupé racine à la propriété, vous n'avez rien fait ; votre république tombera un jour dans l'état le plus déplorable ».

Morelly, *Le Code de la nature*, 1755.

129 Du point de vue narratif, *La Nouvelle Atlantide* commence comme un récit de voyage maritime qui tourne mal à la suite d'une tempête. Le vaisseau, égaré au milieu de l'océan, finit par trouver une île et un port où aborder. Dans un premier temps, les habitants de l'île empêchent le débarquement de l'équipage. Par la suite, après contact avec un émissaire de l'île, les marins seront autorisés à débarquer et seront hébergés dans un endroit spécialement réservé aux visiteurs, appelée « Maison des Etrangers ». Au cours de diverses conversations avec l'intendant de cette maison, ils apprendront, avec émerveillement, l'histoire et les mœurs de Bensalem, l'île qui les abrite. Rien n'échappe à la rationalisation et à la domestication : les être vivants, les vents, les rivières La recherche agronomique est très développée : l'élevage est pratiqué à grande échelle, les plantes et les animaux sont transformés afin d'obtenir plus vite des animaux plus gros ou des fruits plus sucrés. De nouvelles espèces sont même créées à partir de matière en décomposition. Les bensalemiens maîtrisent une liste impressionnante de domaines tels la chimie, l'énergie, la météorologie, les matériaux, la lumière, l'optique, la musique, les odeurs, la mécanique, les engins de guerre, le vol aérien, les engins sous-marins, les automates et même le mouvement perpétuel ! De façon générale, les cinq sens humains sont améliorés à l'aide de machines ou de connaissances.

130 Sur fond de querelles religieuses toujours vives, se développe, à cette époque, dans toute l'Europe, un courant de pensée réclamant que l'ouverture économique et géographique résultant des grandes découvertes du XVI^e siècle soit étendue au domaine intellectuel et que la quête des connaissances soit libérée de la tutelle pesante de l'Eglise. Bacon s'inscrit dans cette mouvance et ne cessera, à travers toute son œuvre littéraire et politique, d'appeler à la tolérance et au libre développement de l'esprit, pour le plus grand bien des hommes.

131 Dans *La Nouvelle Atlantide*, Bacon apparaît bien plus que l'un des pères fondateurs de la science occidentale, tant du point de vue de sa philosophie que de ses méthodes. Il est l'un de

ceux avec Descartes qui a structuré notre vision du monde et déterminé la façon dont se sont construites nos sociétés occidentales.

132 « Il arrivera donc, ce moment où le soleil n'éclairera plus, sur la terre, que des hommes libres, et ne reconnaissant d'autre maître que leur raison ; où les tyrans et les esclaves, les prêtres et leurs stupides ou hypocrites instruments n'existeront plus que dans l'histoire ou sur les théâtres. »
Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1794.

133 « Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos Ames son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorgés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? »
Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville* , 1773.

134 Rétif de la Bretonne, *Les Métapatagons*, 1782.

135 Il est le précurseur de l'utopie socialiste et de l'utopie du XX^e siècle par ses idées évolutionnistes et cosmiques. Avec la révolution industrielle, le machinisme semble un moment pouvoir soulager la misère humaine. Jean Baptiste Say et Louis Sébastien Mercier exalteront ainsi, dans leurs écrits, l'industrie, porteuse du bonheur des hommes. Rousseau replace définitivement l'utopie dans l'Histoire en inventant l'idée de la perfectibilité infinie des hommes, ce qui rend possible la réalisation de l'utopie.

136 C'est la description de la dixième étape du progrès humain, souvent prophétique, qui a le plus marqué les imaginations des lecteurs passés et présents. Pour résorber les inégalités, il préconise un art social et politique qui imposerait un système de protection sociale, faciliterait l'accès au crédit pour tous, favoriserait le commerce en le libérant de l'emprise des grands « capitalistes », et développerait l'éducation. Dans la société de Condorcet, le pouvoir est confié aux plus compétents et aux plus éclairés. L'égalité d'instruction entraîne une plus grande égalité des fortunes. Selon Condorcet, les progrès scientifiques permettront, dans l'industrie comme dans l'agriculture, le perfectionnement des machines. Ces progrès entraîneront à leur tour la diminution du temps de travail et de sa pénibilité ainsi que l'augmentation de la productivité et de la qualité pour une moindre consommation de matières premières. Par ailleurs, les préjugés sexistes, sans fondement selon lui, disparaîtront tandis que les guerres, considérées comme des abominations, seront bannies. Les haines nationales s'effaceront et Condorcet prévoit même une institution supranationale qui favoriserait et veillerait à l'entente entre les peuples. Parallèlement aux progrès de la société, Condorcet prédit le perfectionnement moral, physique et intellectuel de l'homme.

137 En juillet 1793, Condorcet, recherché par la Convention et menacé de mort, doit se cacher. Il utilise les semaines qui suivent à composer fiévreusement l'Esquisse qui se veut une introduction à un ouvrage plus conséquent à venir mais qui ne sera jamais rédigé puisque, finalement arrêté, Condorcet sera exécuté en mars 1794. Malgré ces conditions personnelles difficiles et les temps sombres que connaît alors la France, Condorcet, fidèle jusqu'au bout à ses convictions et offrant le fruit de la réflexion de toute une vie, compose une véritable profession de foi en la raison, le progrès, et l'avenir.

138 Dans une fresque grandiose, il décrit l'évolution de l'humanité en 9 périodes, allant de la préhistoire jusqu'à son époque. Pour chaque époque examinée, il tente de dégager les conditions socio-économico-politiques qui ont favorisé ou, au contraire, freiné l'avancement des progrès de la raison, des sciences et des lumières. L'histoire est présentée comme une lente montée inexorable vers la raison : les époques les plus reculées sont misérables et honteuses ; les hommes s'y adonnent à leurs passions, ignorant l'usage souverain de la raison. A contrario, Condorcet présente son époque, avec lyrisme et exaltation, comme le temps du triomphe irréversible de la liberté, de la raison critique et des prodiges issus des progrès des sciences. Finalement, Condorcet, de façon très originale pour son temps, se tourne vers l'avenir en imaginant une dixième époque.

139 Les maladies seront éradiquées par la médecine si bien que la durée de vie humaine

s'allongera dans une proportion considérable que Condorcet se dit incapable de prévoir. La mort ne résultera plus que des accidents ou d'une lente érosion des forces vitales. Pour lui, il est clair que les capacités physiques et intellectuelles peuvent être continûment améliorées, notamment par l'éducation, et que ces progrès peuvent être transmis aux générations suivantes.

140 cité par A. Béjin, « Condorcet, précurseur du néo-malthusianisme et de l'eugénisme républicain », *Revue de la Bibliothèque nationale*, 1988, n° 28, p. 37-41.

141 Condorcet évoque la possibilité « de produire un enfant mâle ou femelle suivant la volonté des parents », ou la révolution qui surviendrait dans les relations sociales si « la naissance d'un enfant ne supposait plus nécessairement l'union de sa mère avec un homme ».

142 Cité par A. Béjin, *ibid.*

143 « Nous tenons pour naturellement évidentes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. » C'est dans ces termes que s'ouvre la Déclaration d'indépendance des États-Unis, rédigée de la main de Thomas Jefferson, et adoptée par le second Congrès continental le 4 juillet 1776.

144 La Révolution a retrempe les Ames des Français ; elle les forme chaque jour aux vertus républicaines. Le temps ouvre un nouveau livre à l'histoire ; et dans sa marche nouvelle, majestueuse et simple comme l'égalité, il doit graver d'un burin neuf les annales de la France régénérée. Gilbert Romme, « Rapport sur l'ère de la République », 10 septembre 1793.

145 Saint-Simon, 1760-1825.

146 « L'Âge d'or du genre humain n'est point derrière nous ; il est au-devant, il est dans la perfection de l'ordre social. » Comte de Saint-Simon, *De la réorganisation de la société européenne*, 1814.

147 Owen, 1771-1858.

148 Fourier, 1772-1837.

149 « Le bonheur, sur lequel on a tant raisonné ou plutôt tant déraisonné, consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire. » Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements*, 1808.

150 Ainsi, Grachus Baboeuf et ses disciples sont partisans de l'abolition de la propriété privée, de la planification économique régionale et de l'éducation de tous les enfants, sous l'égide de l'Etat. Ils paieront de leur vie ces idéaux qu'ils voulaient mettre en place après avoir renversé le pouvoir révolutionnaire de l'époque. Dans un autre registre, Saint Simon, auteur de grande influence en France, voit dans le capitalisme un facteur essentiel de progrès. Il fait aussi l'éloge du travail et du progrès. La société, qu'il appelle de ses vœux, est gouvernée par des artistes, des savants, des industriels et est régie par une religion placée sous le signe de la raison. Fourier exalte lui, les passions humaines qui sont forcément bonnes puisque créées par Dieu. Leur libre expression peut seule assurer le bonheur des hommes et le retour à l'harmonie. Il propose d'expérimenter ses idées dans une sorte de coopérative de production agricole et de consommation : le phalanstère. Les enfants devaient y être élevés en commun et les hommes regroupés selon leurs passions dominantes. Le travail enfin, y est source de plaisir. Les phalanstères de Fourier et les colonies coopératives totalitaires de Robert Owen (« les parallélogrammes ») susciteront beaucoup de tentatives de réalisation, mais sans succès. Proudhon, père fondateur de l'anarchie, s'oppose à l'intervention de l'Etat et à la propriété privée. A l'image des utopistes, il réclame la justice sociale qu'il veut construire sur la volonté des hommes. Avec Marx, l'utopie devient socialisme scientifique. Son but est d'abolir la propriété et de transformer le monde par une révolution, considérée comme nécessaire. On retrouve, par ailleurs, dans le credo marxiste, l'idée chère à l'utopie de la société hors du temps : en effet, selon Marx, la disparition de la lutte des classes, après la révolution, signifiera la fin de l'Histoire.

151 Dans *La race qui vient* de Bulwer Lytton (1871) le héros découvre une civilisation inconnue, très avancée, maîtrisant une forme d'énergie inédite qui assure à tous un cadre enchanteur et la richesse, sans aucun travail. C'est un monde sans passion, sans compétition qui a réalisé tous les

souhaits des hommes mais où le héros confesse rapidement son ennui. La question de Lytton est celle de la conciliation de la civilisation avec suffisamment de passion pour que la vie y soit encore intéressante.

152 Dans *Caliban et Les dialogues philosophiques*, paru en 1876, Renan rêve d'une époque où régnerait une nouvelle Eglise philosophique, dirigée par une élite d'être intelligent, imposant par la force la Raison au peuple. Son utopie serait bien insignifiante sans une vision grandiose embrassant l'évolution humaine sur des millions d'années. Après cette tyrannie positiviste, apparaîtraient des « surhumanités » successives, capables de remplacer les animaux existants et de manipuler les hommes pour en faire sortir finalement des êtres supérieurs d'essence divine, de la même manière que de l'animalité est sortie l'humanité. Ces êtres finiraient par se fondre dans un Centre conscient pour réaliser le Dieu des religions révélées, ressuscitant les disparus du passé. L'utopie de Renan annonce les utopies du XX^e siècle, caractérisées par des échelles de temps démesurées, la pluralité des mondes, le remodelage de l'homme par l'homme, un spiritualisme scientifique et un finalisme grandiose.

153 Justin Sicard de Plauzolles, *La Fonction sexuelle au point de vue de l'éthique et de l'hygiène sociale*, Paris, V. Giard et E. Brière, 1908, p. 300.

154 Salomon Reinach, cité par G. Hardy (pseudonyme de Gabriel Giroud), *La Question de population et le problème sexuel*, Paris, Librairie scientifique, 1919, p. 402.

155 Dr Pinard, dans la *Chronique médicale*, juillet 1903, cité par G. Hardy *ibid.*, p. 394.

156 Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales*. Cours libre de science politique professé à l'Université de Montpellier (1888-1890), Paris, Albert Fontemoing, 1896, p. 262.

157 « Les théoriciens de la refonte, les sélectionnistes (...) », écrit Lapouge (*op. cit.*, p. 459).

158 « C'est l'homme du XXI^e siècle que nous devons créer, bien que ce ne soit encore qu'une aspiration subjective et non systématisée. C'est précisément l'un des points fondamentaux de notre étude et de notre travail. Dans la mesure où nous obtiendrons des succès concrets sur une base théorique et où, inversement, nous tirerons des conclusions théoriques de caractère général sur la base de nos recherches concrètes, nous aurons fait un apport précieux au marxisme-léninisme, à la cause de l'humanité. La réaction contre l'homme du XIX^e siècle nous a fait retomber dans la décadence du XX^e siècle ; ce n'est pas une erreur trop grave, mais nous devons la réparer sous peine d'ouvrir la voie au révisionnisme. Les grandes masses dont la conscience se développe, les idées nouvelles qui progressent parallèlement au sein de la société et les possibilités matérielles d'un développement intégral de tous ses membres, rendent le travail beaucoup plus fructueux. Le présent est fait de luttes ; l'avenir nous appartient. »

E. Che Guevara, *Le socialisme et l'homme*, Petite collectio maspero, 1968, p. 102-103.

159 Nous voulons glorifier la guerre – seule hygiène du monde. Manifeste du futurisme, 1909. Vitesse = synthèse de tous les courages en action. Agressive, guerrière. Lenteur = analyse de toutes les prudences inactives. Passive et pacifiste. Vitesse = mépris des obstacles, désir de nouveau et d'inexploré. Modernité, hygiène. Lenteur = arrêt, extase, adoration immobile des obstacles, nostalgie du déjà-vu, idéalisation de la fatigue et du repos, jugement pessimiste sur l'inexploré.

Marinetti, *La Nouvelle Religion-Morale de la vitesse*, 1916.

160 « J'appuyai sur le levier jusqu'à sa position extrême. La nuit vint comme on éteint une lampe ; et un moment après, demain était là. »

H. G. Wells, *La Machine à explorer le temps*, 1895.

161 Léon Trotski, *Littérature et Révolution*, 1924, traduit du russe par P. Frank, C. Ligny et J.-J. Marie (trad. modifiée), Paris, U.G.E., 1971, p. 283-290.

162 Yves Coppens, « Une réalité bien vivante », *Le Monde*, 3 septembre 1996, p. 13.

163 Dans le cadre de ces recherches, des divergences s'expriment : Diderot cherchera dans l'animalité humaine le fondement de sa nature ; Rousseau le trouvera dans sa perfectibilité morale, dans les potentialités que les hommes, divers ici et maintenant, ont en eux ; Kant trouvera dans les

capacités cognitives – la raison – les fondements de l'identité et de l'unité humaine.

164 « Un fait incontestable et qui domine tous les autres c'est qu'ils ont le cerveau plus rétréci, plus léger et moins volumineux que celui de l'espèce blanche ». *Grand dictionnaire universel Larousse*, article « nègre », édition de 1866.

165 Linné rassemble tous les hommes vivants (dont l'interfécondité fait aucun doute) dans une seule espèce : Homo sapiens, qu'il en six races américaine, européenne, asiatique, africaine, sauvage monstrueuse.

166 Il serait vain d'affirmer que tous les hommes sont semblables : Chinois, Irlandais, Congolais, Andins, se distinguent facilement les uns des autres. Toutefois, les différences qui, depuis toujours, ont appelé l'observateur – couleur de la peau, des yeux et des cheveux, vêtements, langue, religion, coutumes – correspondent à tout ce qui fait apparaître l'autre comme différent de soi. Tous ces caractères ont, en commun, d'être immédiatement perceptibles ; ils tombent sous le sens, nous frappent ou même nous choquent. Ils se situent l'interface homme/environnement et doivent être considérés, au moins en partie, comme le produit des interactions entre l'individu et son milieu.

167 Les sentiments et les comportements qui s'étaient toujours exprimés à l'égard de certains groupes ont été retranscrits et réinterprétés, recyclés au travers des théories raciales avec l'estampille de la légitimité scientifique. La pensée raciale classique a imprégné d'une manière ou d'une autre le mode de pensée de la plupart des penseurs du XIX^e siècle.

168 « Nous faisons la guerre de manière beaucoup plus barbare que les Arabes eux mêmes » écrit en

1841 Alexis de Toqueville au retour d'un voyage en Algérie.

169 « Toutes les populations qui n'acceptent pas nos conditions doivent être rasées. Tout doit être saccagé sans distinction d'âge ni de sexe. L'herbe ne doit plus pousser où l'armée française a mis le pied. Voilà comment il faut faire la guerre aux Arabes. En un mot anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds comme des chiens ». Colonel de Montagnac, *Lettres d'un soldat*, Plon, 1885.

170 « Les Arabes, comme tu vois Robert, sont nomades, c'est à dire qu'ils ne se fixent pas au sol et ne le cultivent guère. — Alors, père, les Arabes mènent une vie de paresseux ! Ce doit être bien agréable de se promener ainsi continuellement tandis que les autres hommes sont obligés de travailler tous le jour. Marcel sourit de la naïveté de Robert. — Appelles-tu cela une promenade? lui dit-il ; se lever avant l'aube, marcher jusqu'à la nuit, sous un soleil implacable... Mon ami les Arabes travaillent à leur manière. Sauvage ou civilisé tout homme est forcé de travailler... Le travail des Arabes est même beaucoup plus dur que celui d'un ouvrier européen. Seulement il y a une espèce de travail qu'ils ne connaissent que très peu : le travail de l'intelligence. Ils le dédaignent même et le prennent pour de la paresse. »
G. Bruno, *Les enfant de Marcel* (suite du *Tour de la France par deux enfants*), Belin, 1887.

171 (Jules) DUVAL, magistrat, colon en Algérie, fondateur de *L'économiste français*.

172 Les dix-neuf volumes de la *Géographie universelle* (1872-1895) et les six volumes de *L'homme et la terre* (1906-1908) constituent l'oeuvre d'Élisée RECLUS.

173 « Nous admettons le droit et même le devoir des races supérieures d'attirer à elles celles qui ne sont pas parvenues au même degré de culture et de les appeler aux progrès réalisés grâce aux efforts de la science et de l'industrie (...). Nous avons trop d'amour pour notre pays pour désavouer l'expansion de la pensée, de la civilisation française. »
In (Léon) BLUM, *Discours*, 1925.

174 « C'est une des gloires de notre siècle d'avoir produit tant de héros qui se dévouaient pour ajouter quelques traits aux dessins de nos cartes, quelques noms de montagnes, de rivières et de peuples aux nomenclatures de nos géographies ».
La colonisation est inéluctable, car « l'Afrique est comme une grande citadelle assiégée et les deux cents millions d'hommes qui en forment la cargaison, partagés en d'innombrables groupes sans unité, inconnus les uns des autres, sont condamnés d'avance à ouvrir leurs portes, c'est-à-dire à recevoir les Européens parmi eux, en vainqueurs ou en patrons. C'est aux maîtres de la mer et du littoral que doit échoir inévitablement la possession de l'intérieur ».

In *Géographie universelle*, op. cit., l'Afrique, p. 47.

175 « Les Siamois sont pour la plupart d'une grande douceur et d'une remarquable patience, mais l'initiative leur manque. Ils ne s'ingénient pas à découvrir de nouveaux procédés. Chez la femme khmer, la capacité moyenne de la boîte osseuse serait inférieure d'un quart à celle du crâne de la femme chinoise. Si la démarche des Annamites est aisée, chez les femmes, elle semblerait manquer de modestie, à cause de l'obliquité des cuisses et du balancement du torse qui en est la conséquence ».

In *Géographie universelle*, op. cit., L'Indes et Indochine, pp. 818, 874, 880.

176 « D'après les physiologistes, le sang des Noirs serait plus épais, moins rouge que celui des Blancs ; il se coagule plus vite et bat plus lentement. Le Noir, de même que le jaune d'Asie, a la sensibilité plus obtuse que celle de l'Européen ; il souffre moins des opérations chirurgicales et ne court pas le même danger de fièvres traumatiques ; sa vie nerveuse est moins intense, il ne vibre pas comme le Blanc » (p 28). « Si l'Afrique est le continent des grands singes anthropomorphes, le gorille et le chimpanzé, elle est aussi celui des hommes les plus simiesques (les pygmées). C'est dans cette partie du monde (disent les anthropologues) que la transition entre les deux ordres de primates est la moins considérable ».

In *Géographie universelle*, op. cit., L'Afrique, p. 31.

177 « Les Aryens, membres souples, jambes grêles, figure d'un pur ovale, traits réguliers entourés d'une chevelure noire et bouclée, peau variant du brun de l'italien au noir de l'Arabe, regard fin, bouche discrète, ensemble de la physionomie doux et méfiant. Accusés par les Anglais d'être lâches, rusés, menteurs, c'est-à-dire dotés des défauts qui font naître l'esclavage, il leur reste la sobriété, la patience, la vaillance au labeur, l'amour de l'étude et le souvenir du passé, gage de relèvement futur ». In *Géographie universelle*, op. cit., p. 638.

178 In (Élisée) RECLUS, *L'Homme et la Terre*, tome 2, F. Maspero, 1982, pp. 208-209.

179 (Herbert) SPENCER, philosophe et sociologue britannique (Derby 1820 – Brighton 1903), auteur d'une philosophie qui met en avant le passage de l'Homogène à l'hétérogène comme facteur principal de l'évolution. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1689.

180 Le 28 juillet 1885, quatre mois après la chute de son gouvernement, Jules Ferry justifia la politique d'expansion coloniale dans une longue intervention (hachée de nombreuses interruptions) à la Chambre des députés.

« Je dis que cette politique coloniale est un système (...); qu'il repose sur une triple base, économique, humanitaire, et politique (...).

2 – Messieurs, il y a un second point que je dois également aborder, c'est le côté humanitaire et civilisateur de la question. (...)

Je sais parfaitement que M. de Brazza a pu jusqu'à présent accomplir son oeuvre civilisatrice sans recourir à la force; mais qui peut dire qu'à un moment donné les populations n'attaqueront pas nos établissements ? Que ferez-vous alors ? (...) Vous résisterez par la force et vous serez contraints d'imposer, pour votre sécurité, votre protectorat à ces peuplades rebelles. Messieurs, il faut parler plus haut et plus vrai ! Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures... (Rumeurs sur plusieurs bancs à l'extrême-gauche). Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures

3 – La vraie question, Messieurs, la question qu'il faut poser, et poser dans des termes clairs, c'est celle-ci est-ce que le recueillement qui s'impose aux nations éprouvées par des grands malheurs doit se résoudre en abdication ? Et parce qu'une politique détestable, visionnaire et aveugle, a jeté la France où vous savez, est-ce que les gouvernements qui ont hérité de cette situation malheureuse se condamneront à ne plus avoir aucune politique européenne ? Est-ce que, absorbés par la contemplation de cette blessure, qui saignera toujours, ils laisseront tout faire autour d'eux ; est-ce qu'ils laisseront aller les choses est-ce qu'ils laisseront d'autres que nous s'établir en Tunisie, d'autres que nous faire la police à l'embouchure du Fleuve Rouge (...). Est-ce qu'ils laisseront d'autres se disputer les régions de l'Afrique équatoriale ? Laisseront-ils aussi régler par d'autres les affaires égyptiennes qui, par tant de côtés, sont des affaires vraiment françaises ? Je sais, Messieurs, que cette théorie existe ; je sais qu'elle est professée par des esprits sincères, qui considèrent que la France ne doit avoir désormais qu'une politique exclusivement continentale. (...)

Messieurs, dans l'Europe telle qu'elle est faite, dans cette concurrence de tant de rivaux que nous voyons grandir autour de nous, les uns par les perfectionnements militaires ou maritimes, les

autres par le développement prodigieux d'une population incessamment croissante, dans une Europe, ou plutôt dans un univers ainsi fait, la politique de recueillement ou d'abstention, c'est tout simplement le grand chemin de la décadence ! Les nations, au temps où nous sommes, ne sont grandes que par l'activité qu'elles développent (...)

Rayonner sans agir, sans se mêler aux affaires du monde, en se tenant à l'écart de toutes les combinaisons européennes, en regardant comme un piège, comme une aventure toute expansion vers l'Afrique ou vers l'Orient, vivre de cette sorte, pour une grande nation, croyez-le bien, c'est abdiquer, et, dans un temps plus court que vous ne pouvez le croire, c'est descendre du premier rang au troisième et au quatrième. »

Jules Ferry, Débats parlementaires, le 28 juillet 1885.

181 Zoos humains, *Les zoos de l'Exposition coloniale internationale de Paris en 1931*, Herman Lebovics, Éditions la découverte, p. 367.

182 CHRÉTIEN DE TROYES, *Yvain, le Chevalier au lion*, XII^e siècle, trad. De J.-P. Foucher, Ed. Gallimard, 1970.

183 Pierre Dommergues, « L'essor du conservatisme américain », *Le Monde diplomatique*, mai 1978.

184 G. Lebon, *Psychologie des foules*, Retz, Paris 1975, pp. 155-156.

185 Jules Michelet, *Le Peuple*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs », 1974, p. 152.

186 Pour certains, c'est la lutte de classes ou le rapport dominants-dominés. Pour d'autres, l'organisation de la famille rend compte de toutes les formes de la vie sociale et politique. Pour les sociobiologistes, c'est ce qu'ils appellent l'adaptation inclusive, c'est-à-dire la volonté de développer son patrimoine génétique, qui explique les comportements des hommes comme ceux des animaux.

187 « l'humanité de l'individu ou de la nation ne peut être expliquée que par la nature de la race à laquelle appartient l'individu ou la nation. » Robert Knox, 1791-1862. Biologiste écossais.

188 Raymond Aron propose une analyse de la pensée essentialiste appliquée à diverses situations historiques. « Les hommes, en tant qu'êtres sociaux, inclinent à la pensée essentialiste. Chaque « ethnie », chaque groupe social se fait une représentation globale, un stéréotype, des autres ethnies ou groupes. Inévitablement ce « stéréotype » contient un ensemble de traits flatteurs ou odieux. Quand un groupe, traité de déicide, après avoir longtemps vécu dans des ghettos, sort de son isolement, la population à laquelle il tend à s'intégrer réagit parfois avec violence. Aux yeux des traditionalistes, il symbolise la civilisation moderne, le déclin des vertus nobles, le culte de l'argent, la mobilité internationale de la fortune mobilière (Georges Bernanos, fidèle aux valeurs d'Ancien Régime, n'a jamais compris le lien entre l'antisémitisme de son maître Drumont, qu'il a jusqu'à la fin de sa vie admiré, et celui de Hitler, qu'il a exécré). (...) La pensée raciste me semble le dernier avatar de la pensée essentialiste, mais tout stéréotype national va dans le sens de la pensée essentialiste. Les adversaires des colonialistes et des antisémites ne se font pas faute, sans même le remarquer, de retourner contre ceux qu'ils condamnent le mode de pensée caractéristique de ces derniers. Le portrait sartrien de l'antisémite appartient au même genre que le portrait du Juif par l'antisémite. (Bien que le langage reste différent : le projet se substitue à la nature.) Quand le même Sartre assimile l'exécution des Rosenberg à un meurtre rituel, il pense et il écrit dans le style des antisémites. Tel écrivain français ne fait pas autrement quand il attribue aux « Américains » un âge mental de treize ans. La pensée essentialiste se définit par deux caractères : elle attribue à tous les membres d'un groupe social, ethnique, historique ou racial des traits qui peuvent, en effet, se rencontrer plus ou moins fréquemment chez les membres de ce groupe; elle explique ces traits par la nature du groupe et non par la situation sociale ou les conditions de vie. Quand ce groupe est tenu pour bon, les traits favorables passent pour caractéristiques; quand il est tenu pour mauvais, seuls les traits défavorables passent pour caractéristiques. Les individus exemptés du mépris qui s'adressent à leur communauté deviennent des exceptions, atypiques. L'essentialisme des adversaires du colonialisme, du racisme ou de l'antisémitisme s'arrête à mi-chemin. Les anti-antisémites n'affirment pas que les antisémites sont voués par leur patrimoine génétique ou leur nature héréditaire à cette hostilité dégradante et méprisante, mais ils tendent à présenter tous les colonisateurs, tous les antisémites, tous les Blancs du Sud comme définis essentiellement par leur mépris des indigènes, leur haine du Juif, leur volonté de ségrégation. Ils tracent un portrait du colon, de l'antisémite ou du Blanc du Sud

aussi cohérent, aussi global que les stéréotypes du Juif, des indigènes ou des Noirs, familiers à leurs modèles. L'antisémite doit être tout entier antisémite, alors qu'il y a tant de modalités de l'antisémitisme et que les jugements défavorables, portés par telle personne sur les Juifs, diffèrent parfois assez peu de jugements semblables portés sur un peuple, un parti politique, un groupe social. Le même écrivain, qui explique, à juste titre, la conduite de l'indigène par sa situation de colonisé, se refuse à expliquer la conduite du colon par une situation que ce dernier, le plus souvent, a trouvée et n'a pas nécessairement voulue en tant que telle. »
Raymond Aron, *Les Désillusions du progrès*, Calmann-Lévy, 1969.

189 La société, fondée sur l'individu, est, nous dit Dumont, étrangère aux aspirations naturelles de l'homme. La démocratie moderne, en proclamant l'égalité formelle des individus, s'oppose à la nature même des sociétés humaines. Mais, comme tout refoulé, la hiérarchie évacuée par les principes proclamés de l'ordre social risque toujours de revenir sous forme pathologique. En rendant illicite la hiérarchie directe et naturelle, qui est une nécessité universelle, les sociétés modernes égalitaires provoquent le retour d'une hiérarchie monstrueuse, le racisme.

190 Il est vrai également que les sociétés modernes démocratiques, caractérisées par la tension entre les diversités et les inégalités de la société concrète et l'idéal d'égalité du domaine juridique et politique, risquent toujours de trouver une solution aux tensions sociales, en justifiant les inégalités sociales par l'invocation d'inégalités biologiques. Il est difficile de penser l'égalité juridique et politique sans invoquer une égalité entre les hommes, que contredit quotidiennement l'observation des faits : les hommes n'ont pas les mêmes capacités physiques ni les mêmes dons intellectuels, ils ne disposent pas des mêmes richesses ni du même pouvoir. La proclamation de l'égalité de tous les citoyens est contradictoire avec l'expérience commune et immédiate que font tous les individus de leurs diversités et de leurs inégalités dans la vie sociale.

191 Les démocraties peuvent être, par un paradoxe douloureux, plus cruelles dans leur attitude à l'égard des minorités que les sociétés inégalitaires qui les relèguent, en les protégeant, dans les couches inférieures de la hiérarchie sociale. Historiquement, les sociétés aristocratiques – qui sont fondées sur un principe inégalitaire – ont été souvent plus bienveillantes à l'égard des plus modestes, au nom justement de leurs différences essentielles. Le maître peut traiter généreusement son esclave, puisque celui-ci est à son entière disposition. Tocqueville l'avait déjà observé : « *Au Sud, le maître ne craint pas d'élever jusqu'à lui son esclave, parce qu'il sait qu'il pourra toujours, s'il le veut, le rejeter dans la poussière.* » À partir du moment où l'on proclame l'égalité de tous, la situation change. Il faut que les supérieurs affirment leur supériorité puisqu'elle ne leur est plus donnée par leur naissance et leur statut juridique.

192 « Il est bien évident d'une part que la société n'a pas tout à fait cessé d'être société, en tant que totalité hiérarchisée, le jour où elle s'est voulue une simple collection d'individus. En particulier, on a tendu à continuer de faire des distinctions hiérarchiques. D'autre part, le racisme est, ainsi qu'on le reconnaît le plus souvent, un phénomène moderne. (On a parfois cherché à son émergence des causes économiques, sans prendre garde à des liaisons idéologiques beaucoup plus proches et probables.) L'hypothèse la plus simple consiste donc à supposer que le racisme répond, sous une forme nouvelle, à une fonction ancienne. Tout se passe comme s'il représentait, dans la société égalitaire, une résurgence de ce qui s'exprimait différemment, plus directement et naturellement, dans la société hiérarchique. Rendez la distinction illégitime, et vous avez la discrimination, supprimez les modes anciens de distinction, et vous avez l'idéologie raciste. Peut-on préciser et confirmer cette vue? Les sociétés du passé connaissaient une hiérarchie de statuts entraînant des privilèges et des incapacités, entre autres l'incapacité juridique totale, l'esclavage. Or précisément l'histoire des États-Unis nous dit que la discrimination raciste a succédé à l'esclavage des Noirs une fois celui-ci aboli. (...) À la distinction entre maître et esclave a succédé la discrimination des Blancs vis-à-vis des Noirs. Pourquoi cette forme raciste? Poser la question, c'est déjà pour une part la résoudre : l'essence de la distinction était juridique; en la supprimant, on a favorisé la transformation de son attribut racial en substance raciste. Pour qu'il en fût autrement, il eût fallu triompher de la distinction elle-même. Le racisme, en général, a certainement des attaches plus complexes. Outre la différence interne des statuts, les sociétés traditionnelles connaissaient une différence externe, elle aussi teintée de hiérarchie, entre les « nous » et les « autres ». Elle était normalement sociale et culturelle. Pour les Grecs comme pour d'autres, les étrangers étaient des barbares, des gens étrangers à la civilisation et à la société des « nous », et qui, pour cette raison, devenaient aisément des esclaves. Dans l'Occident moderne, non seulement les citoyens sont libres et égaux en droit, mais la notion d'égalité de principe entre tous les hommes entraîne, au niveau de la mentalité populaire au moins, celle de l'identité profonde de tous les hommes, parce qu'ils ne sont plus pris comme les échantillons d'une culture, d'une

société, d'un groupe social, mais comme des individus existant en soi et pour soi. Autrement dit, la reconnaissance d'une différence culturelle ne peut plus justifier ethnocentriquement une inégalité. On observe que, dans certaines circonstances qu'il faudrait préciser, une différence hiérarchique continue à être posée, mais qu'elle s'attache cette fois aux caractères somatiques, la physionomie, la couleur de la peau, le « sang ». Sans doute, c'étaient là de tout temps des signes de la distinction, mais ils en sont devenus l'essence. »

Louis Domont, « Caste, racisme et stratification », Cahiers internationaux de sociologie, vol. XXIX, Puf, 1960.

193 La race n'est pas un phénomène universel, c'est une spécificité de la société occidentale contemporaine. La plupart des sociétés attribuent leur supériorité à leur culture et non à des caractères biologiques. La société occidentale moderne refuse la hiérarchie, qui constitue un trait fondamental des autres sociétés. Ce principe essentiel de toute société – la hiérarchie – est évacué par les valeurs de nos sociétés, qui font de l'individu la « *mesure de toute chose* ». Cet idéal exceptionnel est artificiel même si on le juge moralement supérieur. Dans les sociétés démocratiques, il existe donc une contradiction entre le principe d'égalité et la réalité des inégalités sociales. Pour surmonter cette contradiction, on a introduit l'idée que les victimes de discriminations appartenaient à la catégorie des sous-hommes, et non à l'humanité qui doit bénéficier des Droits de l'Homme.

194 « La croissance de l'idéologie raciste dépend en fait étroitement des valeurs égalitaires ; elle est une réponse à la pétition d'égalité. Ces deux formes tirent leur sens de la conception nouvelle de l'humanité dont avait accouché le XVIII^e siècle. D'un côté nous avons, eu égard à l'idéologie égalitaire, une justification de l'exploitation industrielle et coloniale par le recours à une nature irréductible et fatale. D'un autre côté, les expressions idéologiques nées de ces phénomènes concrets eux-mêmes, telles que sélection biologique, force vitale, victoire du plus fort, lorsqu'elles sont confrontées avec la toujours fondamentale valeur humanitaire, réapparaissent sous la forme de « compétition démocratique », « mission civilisatrice », « progrès », etc. (...) Séparer la doctrine des faits, c'est, tout en pratiquant une coupe logique qui peut être utile méthodologiquement, oblitérer l'origine perceptive commune de l'acte verbal et de l'acte physique. Cette séparation conduit à juger hétérogènes ces deux niveaux. Le risque serait négligeable si le fait de poser cette hétérogénéité ne trouvait une profonde complicité dans le désir inconscient de rejeter la responsabilité d'actes qui se révèlent inacceptables dans le système de valeurs de notre société. Il semble bien que le refus de voir la solidarité qui existe entre racisme gobinien et racisme hitlérien ait sa source dans cette complicité. La dichotomie entre les deux niveaux du phénomène est un mécanisme de défense contre la prise de conscience de la réalité profonde du racisme. On ne saurait pour donner quelques chances de justesse, au moins provisoire, à une analyse du racisme, séparer la doctrine des faits matériels. (...). Elle est à la fois signe et justification. Signe dans l'ordre de la logique perceptive, justification dans l'ordre de la conduite. »

Colette Guillaumin, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Mouton, 1972.

195 Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, Points, Essais, Seuil, p. 152 et 153.

196 Sous l'Antiquité l'esclavage constitue somme toute une atténuation du sort des captifs qui étaient jusqu'alors, à la suite d'une défaite militaire, exécutés. Cependant, l'esclave, c'est toujours l'Autre. Ainsi, à Rome tout esclave est étranger et tout étranger est un esclave.

197 Robert Étienne, *Dictionnaire français-latin*, 1539.

198 « Ils mangent de la chair humaine dans la terre ferme. Ils sont sodomites plus que n'importe quelle autre nation. Il n'y a pas de justice chez eux. Ils sont tout nus. Ils ne respectent ni l'amour ni la virginité. Ils sont stupides et étourdis. Ils ne respectent pas la vérité sauf quand elle leur profite, ils sont inconstants. Ils ne se doutent pas de ce que c'est que la prévoyance. Ils sont très ingrats et amis des nouveautés. Ils sont brutaux. Ils sont heureux d'exagérer leurs défauts. Chez eux aucune obéissance, aucune complaisance des jeunes pour les vieux, des fils pour les pères. Ils sont incapables de recevoir des leçons. Les châtements ne leur servent à rien. Ils mangent des poux, des araignées et des vers, sans les faire cuire, et partout où ils les trouvent. Ils ne pratiquent aucun des arts, aucune des industries humaines. Quand on leur apprend les mystères de la religion, ils disent que ces choses conviennent aux Castillans, mais qu'elles ne valent rien pour eux et qu'ils ne veulent pas changer leurs coutumes. Ils n'ont pas de barbe, et si parfois elle leur pousse, ils l'arrachent et l'épilent. Plus ils avancent en âge, moins ils s'améliorent. Vers l'âge de dix ou douze ans, on croit qu'ils auront quelque civilité, quelque vertu, mais plus tard ils deviennent des vraies brutes. Aussi puis-je affirmer que Dieu n'a jamais créé de race plus remplie de vices et de

bestialités, sans aucun mélange de bonté et de culture. Les Indiens sont plus bêtes que des ânes, et ne veulent on quoi que ce soit prendre de la peine ». In TODOROV, *La conquête de l'Amérique*, p. 133.

199 La première édition date de 1694.

200 Certes, nulle mention n'est faite ici d'un lien possible entre race et couleur de peau : celle-ci n'est pas encore devenue le moyen privilégié pour déterminer celle-là. Toutefois, implicitement, il est évident que les membres d'une même lignée partagent les mêmes caractéristiques physiques.

201 Étude parue dans le *Journal des savants*, sous le titre, *Nouvelle division de la terre par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent*, avril 1684.

202 Article Barbet : « Griffon à poils longs et frisés », *Le Petit Larousse Illustré*, 1994, p. 125.

203 « Race nègre ou takrourienne. Cette race, qui habite le Soudan ou Takrou, la Sénégambie et la Guinée, a la peau luisante et d'un noir foncé, les membres vigoureux, l'intelligence relativement développée qualités qui ont fait choisir les peuples de cette côte pour être livrés à la traite. Race hottentote. Cette race se distingue des autres Nègres d'Afrique par des caractères physiques permanents et remarquables, le ventre proéminent, et les jambes grêles. Son intelligence est également beaucoup moins développée, et elle parle un idiome particulier, rempli de gloussements et de battements de langue qui produisent des sons semblables à des cris d'oiseaux, Les Hottentots habitent tous le sud de l'Afrique australe, et sont divisés en Boschemans, Koranas, Griguas, et Karroos. Les missionnaires hollandais et anglais ont essayé de les convertir. Race australienne. Cette race, qui se rapproche, par les caractères physiques, de la précédente, et offre le dernier degré de la laideur et de la stupidité, paraît avoir habité, concurremment avec les Malais, toutes les îles de l'Océanie, Elle est principalement répandue aujourd'hui dans l'Australie et les grandes îles voisines ». In DESOBRY et BACHELET, *Dictionnaire général de géographie et d'histoire, de mythologie, de géographie ancienne et moderne*, 1880, article race.

204 *Ibid.* p. 250.

205 (Hannah) ARENDT, *Les Origines du totalitarisme Eichmann à Jérusalem*, Quarto Gallimard, Éd. 2002, p. 422.

206 (Georges Louis Leclerc, comte de) BUFFON, naturaliste français, né à Montbard en 1707 - mort à Paris en 1788. Auteur de *L'histoire naturelle* (près de 40 volumes de 1749 à 1804), organisateur du Jardin des plantes de Paris, il conquiert le grand public par son style brillant. In *Le petit Larousse*, op. cit., p.1 205.

207 *L'histoire naturelle*, op. cit.

208 *Idem.*

209 ARENDT, *Les Origines du totalitarisme Eichmann à Jérusalem*, op. cit., p. 415.

210 Michel Giraud, *Penser le racisme*, De la responsabilité des scientifiques, pp 41-42.

211 « Ce que l'on peut affirmer d'une manière certaine, c'est que le Nègre diffère essentiellement de l'espèce blanche non seulement par la coloration de la peau et par les différences anatomiques que nous avons déjà signalées, mais encore par ses penchants autant physiques qu'intellectuels. Dans l'espèce nègre, le cerveau est moins développé que dans l'espèce blanche, les circonvolutions sont moins profondes et les nerfs qui émanent de ce centre pour se répandre dans les organes des sens beaucoup plus volumineux. De là un degré de perfection bien plus prononcé dans les organes de sorte que ceux-ci paraissent avoir en plus ce que l'intelligence possède en moins. En effet, les Nègres ont l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût et le toucher bien plus développés que les Blancs. Pour les travaux intellectuels, ils ne présentent généralement que peu d'aptitude, mais ils excellent dans la danse, l'escrime, la natation, l'équitation et tous les exercices corporels. Dans les danses, on les voit agiter à la fois toutes les parties du corps ils y trépignent d'allégresse et s'y montrent infatigables. Ils distinguent un homme, un vaisseau à des distances ou les Européens peuvent à peine les apercevoir avec une lunette d'approche. Ils flairent de très loin un serpent et suivent souvent à la piste les animaux qu'ils chassent. Le bruit le plus faible n'échappe point à leur oreille, aussi les Nègres marrons ou fugitifs savent très bien découvrir de loin et

entendre les Blancs qui les poursuivent. Leur tact est d'une subtilité étonnante ; mais parce qu'ils sentent beaucoup, ils réfléchissent peu, tout entier à leur sensualité, ils s'y abandonnent avec une espèce de fureur. La crainte des plus cruels châtimens, de la mort même, ne les empêche pas de se livrer à leurs passions. Sous le fouet même de leur maître, le son du tam-tam, le bruit de quelque mauvaise musique les fait tressaillir de volupté ; une chanson monotone, prise au hasard, les amuse pendant des journées sans qu'ils se lassent de la répéter; elle les empêche même de s'apercevoir de la fatigue ; le rythme du chant les soulage dans leurs travaux, et un moment de plaisir les dédommage d'une année de souffrances. Tout en proie aux sensations actuelles, le passé et l'avenir ne sont rien à leurs yeux aussi leurs chagrins sont-ils passagers ; ils s'accoutument à leur misère, quelque affreuse qu'elle soit. Comme ils suivent plutôt leurs sensations ou leurs passions que la raison, ils sont extrêmes en toutes choses, agneaux quand on les opprime, tigres quand ils sont les maîtres. Capables de sacrifier leur vie pour ceux qu'ils aiment, ils peuvent, dans leurs vengeances, massacrer leurs maîtres, éviscérer leurs femmes et écraser leurs enfants sous les pierres. Rien de plus terrible que leur désespoir, rien de plus sublime que leur amitié. Mais ces excès sont d'autant plus passagers qu'ils sont portés plus loin. Rien de mobile comme leurs sensations, car leur violence s'oppose à leur durée. »
In LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, 1870, article nègre.

212 « La science qui étudie les races humaines s'appelle anthropologie. L'anthropologie se divise en trois branches principales.

1) l'anthropologie zoologique, comparaison des espèces humaines et des autres espèces animales ;

2) l'anthropologie générale : hérédité, atavisme, etc. ;

3) anthropologie ethnologique ou étude des races humaines en particulier.

La philologie comparée et l'ethnographie sont des sciences accessoires qui se rattachent intimement à l'anthropologie.

L'anthropologie est une science toute récente, cependant les progrès qu'elle a déjà accomplis sont prodigieux. D'ailleurs, comme toutes les sciences qui naissent, elle jouit d'une grande vogue dans l'ancien et le nouveau monde, mais l'anthropologie française, nous pouvons le dire avec orgueil, tient le premier rang et les autres nations n'ont pas, croyons-nous, de noms à opposer à ceux de M. le professeur Broca, etc. ».

Après avoir énuméré les points de vue sur l'origine des races, les caractéristiques physiologiques qui les distinguent, il conclut :

« 1) L'homme est un animal de l'ordre des primates.

2) Il y a plus de différence entre certaines races sauvages et certaines races civilisées qu'entre ces races sauvages et les anthropoïdes.

3) L'unité de race, le couple unique et primordial, est une absurdité inventée pour soutenir l'autorité de la Bible.

4) Non seulement il existe en ce moment, peuplant notre globe, des espèces très multiples et très diverses mais, de plus, il est aujourd'hui certain qu'un nombre très considérable de races, dont on retrouve encore çà et là par atavisme des représentants, ont complètement disparu.

5) Chaque pays a sa faune comme il a sa flore, il existe donc des races autochtones dont la plupart ont disparu ou tendent à disparaître.

6) L'anthropologie, ce mot étant pris dans sa plus large acception, peut seule donner une classification des races humaines ». In *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, op. cit., article anthropologie.

213 « Les caractères essentiels de l'espèce nègre sont, en dehors de la coloration de la peau : un front étroit et comprimé aux tempes, le vertex aplati, les lèvres grosses, les maxillaires très saillants, le nez court et aplati, l'angle facial de 60° à 75°, les apophyses montantes de la mâchoire supérieure convergentes, les os du nez n'atteignant pas le frontal, les organes génitaux volumineux, les mamelles allongées et piriformes, les poils rares, les cheveux laineux et les muqueuses violacées.

Sous le climat brûlant de l'Éthiopie, inondé sans cesse par des flots d'une ardente lumière, qui noircit et dessèche, on voit les cheveux se rouler et se crispent sur la tête du Nègre comme sous le fer chaud la peau, qui exsude une huile noire abondante, est violacée et comme tannée,

Lorsque les Nègres sont échauffés, il se dégage de leur peau une exsudation huileuse et noirâtre qui tache le linge et répand une odeur désagréable. Les Foulahs puent tellement que les lieux où ils ont passé restent imprégnés de leur odeur pendant plus d'un quart d'heure.

La coloration de la peau n'est pas la différence la plus caractéristique qui existe entre l'espèce noire et l'espèce blanche. La structure anatomique nous présente un intérêt d'une tout autre importance, puisqu'elle rapproche le Nègre de l'orang-outang presque autant que du type de l'espèce blanche ou caucasique. Il n'est pas étonnant, pour cette raison, que quelques philosophes

anatomistes aient avancé que les singes étaient la racine originelle du genre humain. Le Hottentot ne parle qu'avec difficulté, surtout à cause de l'obliquité de ses dents en avant, il glousse presque comme les coqs d'Inde, ce qui offre encore un rapport manifeste avec l'ourang, qui jette des gloussements sourds, à cause des sacs membraneux de son larynx, où sa voix s'engouffre. »

In LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, 1870, article nègre.

214 « Les Africains sont extrêmement jaloux de leurs femmes, et malheur à celui qui a corrompu la maîtresse ou la femme de l'un d'eux. La femme qui les a trompés n'échappe pas elle-même à leur vengeance. La polygamie est en usage chez les Noirs d'Afrique, chaque individu peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît et les répudier à volonté pour vivre avec des concubines. Les mamelles des Nègresses sont grosses et fort longues, si bien qu'elles peuvent les replier par-dessus les épaules et allaiter ainsi les enfants qu'elles portent sur leur dos.

C'est en vain que quelques philanthropes ont essayé de prouver que l'espèce nègre est aussi intelligente que l'espèce blanche. Quelques rares exemples ne suffisent point pour prouver l'existence chez eux de grandes facultés intellectuelles. Un fait incontestable et qui domine tous les autres, c'est qu'ils ont le cerveau plus rétréci, plus léger et moins volumineux que celui de l'espèce blanche, et comme, dans toute la série animale, l'intelligence est en raison directe des dimensions du cerveau, du nombre et de la profondeur des circonvolutions, ce fait suffit pour prouver la supériorité de l'espèce blanche sur l'espèce noire.

Mais cette supériorité intellectuelle, qui selon nous ne peut être mise en doute, donne-t-elle aux Blancs le droit de réduire en esclavage la race inférieure ? Non, mille fois non. Si les Nègres se rapprochent de certaines espèces animales par leurs formes anatomiques, par leurs instincts grossiers, ils en diffèrent et se rapprochent des hommes blancs sous d'autres rapports dont nous devons tenir grand compte. Ils sont doués de la parole, et par la parole nous pouvons nouer avec eux des relations intellectuelles et morales, nous pouvons essayer de les élever jusqu'à nous, certains d'y réussir dans une certaine limite. Du reste, un trait physiologique que nous ne devons jamais oublier, c'est que leur race est susceptible de se mêler à la nôtre, signe sensible et frappant de notre commune nature. Leur infériorité intellectuelle, loin de nous conférer le droit d'abuser de leur faiblesse, nous impose le devoir de les aider et de les protéger ».

In LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, 1870, article nègre.

215 Charles Dezobry et Théodore Bachelet, *Dictionnaire général de géographie et d'histoire, de mythologie, de géographie ancienne et moderne*, 1880, article race.

216 « La science ethnographique date seulement de la fin du siècle dernier. Blumenbach et Camper, en se fondant, le premier, sur la conformation du crâne et la couleur de la peau, le second, sur le plus ou moins d'ouverture de l'angle facial, ont groupé les populations du globe en cinq grandes races, appelées Caucasiennes ou Blanches, dans l'Europe, le sud-ouest de l'Asie et le nord de l'Afrique peau blanche ou brune ; cheveux longs et fins, dont la couleur varie du noir au blond oeil grand et ouvert; nez droit ; bouche moyenne lèvres petites ; visage ovale angle facial ouvert de 85 à 90 degrés, (...) peau jaune cheveux noirs et raides ; face large, carrée et aplatie ; pommettes saillantes nez enfoncé à la racine, et souvent gros à l'extrémité yeux obliques lèvres grosses ; angle facial de 76 à 85 degrés ; Éthiopienne ou Noire, dans la plus grande partie de l'Afrique, en Australie et dans les îles voisines teint noir; cheveux crépus et laineux nez épaté lèvres pendantes ; bouche saillante et front fuyant ; angle facial de 61 à 75 degrés, habitant le Nouveau-Continent Malaise ou olivâtre, dans la presqu'île de Malacca, les îles de la Sonde, et la partie de l'Océanie à l'est et au nord-est de l'Australie, et se rapprochant toutes deux, par leurs caractères physiques, de la race jaune. D'autres, prenant pour bases la linguistique, l'étude des migrations des peuples, et la comparaison de leurs mœurs et de leurs coutumes, sont arrivés à reconnaître 12 races ou variétés dans l'espèce humaine ». In *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, op. cit., article race.

217 Ainsi, la répartition des peuples de l'Europe en Germains, Latins et Slaves, si elle a un véritable intérêt au point de vue linguistique, n'a aucune valeur raciale ; nous ne pouvons davantage parler de race aryenne, cet adjectif servant à désigner un ensemble de langues utilisées par diverses races. De même ne faut-il pas parler de races sémitiques, mais de langues sémitiques.

218 Rappelons ici la définition stricte de la race dans la perspective de l'anthropologie physique : les groupes humains appelés « races » peuvent être définis comme des groupements naturels d'hommes, présentant un ensemble de caractères physiques héréditaires communs, quelles que soient par ailleurs leurs langues, leurs mœurs ou leurs nationalités. « Les races étant définies par

des ensembles de caractères physiques se distinguent dès lors des nations, groupements correspondant à des communautés politiques, et des ethnies, groupements fondés sur des caractères de civilisation, en particulier une langue ou un groupe de langues identiques. » (Henry) VALLOIS, *Les races humaines*, 1944, PUF, 9^e éd., 1976, p. 4.

219 (Marcellin) BOULE, *Les hommes fossiles*, 1921.

220 YVERT et TELLIER, n° 356 et 419.

221 Albert Jacquard, *Au péril de la science ? Interrogations d'un généticien* Seuil 1982, pp. 68-72.

222 Galissot René, Kilani Mondher et Rivera Anna Maria, *L'imbroglia ethnique*, Lausanne, Éditions Payot-Lausanne, 2000, p. 230.

223 M. Scheidt regarde la déclaration comme aussi tendancieuse que les publications nazies sur la question raciale. Voici le texte de sa lettre : « Vous savez certainement quelle est mon attitude à l'égard de la « Déclaration sur la race » rédigée sous l'égide de l'Unesco. Je suis convaincu que si l'on avait tenu compte de la définition que j'ai donnée des races en 1923 – des ensembles de « caractéristiques héréditaires innées » – et des recherches par lesquelles j'ai contribué à indiquer les méthodes à suivre pour prouver l'existence de races humaines ainsi que les difficultés auxquelles on se heurte à cet égard, on aurait pu éviter les tragiques erreurs du national-socialisme, et éviter aussi de les répéter toutes, en sens inverse, dans cette déclaration. Mais, évidemment, il importe peu que je désapprouve cette déclaration aussi vigoureusement que j'ai désapprouvé les divagations raciales du national-socialisme et l'« anthropologie » alors en faveur. Je ne saurais me joindre à ceux qui prétendent résoudre des questions scientifiques au moyen de manifestes politiques, comme cela se fait normalement en Russie soviétique, et comme l'Unesco se met elle aussi à le faire ».

224 Le Genre Humain, *La science face au racisme*, Colette Guillaumin, éd. Complexe, 1986, pp. 64-65

225 Albert Jacquard/Jacques Lacarrière, *Science et Croyance*, Aibin Michel, 1994, pp. 76-77

226 Albert Jacquard, *Moi et les autres*, initiation à la génétique, Seuil, 1983, pp. 69-72.

227 *Histoire de l'idée laïque*, op cit, p. 196.

228 Gois, *Ni Dieu ni maître*, n° 10.

229 L. Giraud, *La Science des athées*, op. cit., p. 224; Lefèvre, *La Pensée Nouvelle*, n° 28.

230 ARENDT, *Les Origines du totalitarisme Eichmann à Jérusalem*, op. cit., p. 275.

231 Idem p. 262.

232 Idem p. 340.

233 Idem p. 358.

234 in Marc Crapez, *La gauche réactionnaire*, Mythes de la plèbe et de la race, Berg International Éditeurs, p. 131

235 A. Lefèvre, « Aryas », in *Encyclopédie générale*, 1871, p. 71-72. Lefèvre administre l'athéisme aux « races supérieures ». On trouve un verdict analogue chez Haeckel, ou encore le Professeur Abel Hovelacque dans une « Communication sur les races inférieures » au Congrès international des sciences anthropologiques de 1878 in P.-A. Taguieff, *Les Fins de l'antiracisme*, Michalon, 1995, p. 491-493.

236 « L'éloquence de Robespierre est une prédication, un long enseignement de vertu, un catéchisme verbeux de religion civile, où la théologie édifiante s'entremêle d'aigres diatribes contre les méchants et les impies. Ce picard bilieux, haineux, pontifiant (...) s'acharna à fonder une religion d'Etat, à formuler en un credo légal le déisme de Jean-Jacques. Il poursuivit sa chimère théocratique, et immola avec sérénité comme ennemis de Dieu et de la vertu tous les hommes qui

faisaient ombrage à sa vanité, échec à son ambition. Danton fait avec lui le plus parfait contraste (...) C'était un robuste Champenois, aux formes athlétiques, au masque vulgaire et puissant, sensuel, débraillé, actif, hardi, d'intelligence claire et réaliste ». *Histoire de la littérature française*, Hachette, 1928, p. 869-870.

237 La Libre Pensée, n° 1.

238 La Pensée Libre, n^{os} 2, 12 et 3 Ni Dieu ni maître, n° 23.

239 Albert Jacquard, *Au péril de la science ?* Interrogations d'un généticien Seuil 1982, pp. 57-58.

240 (Marie Jean Antoine Caritat, marquis de) CONDORCET, mathématicien, philosophe, économiste et homme politique français (Ribemont 1743 - Bourg-la-Reine 1794). Député à l'Assemblée législative (1791), il présenta un plan grandiose d'instruction publique. Accusé comme Girondin, il se cacha pendant huit mois, composant l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain ; arrêté, il s'empoisonna. Ses cendres ont été transférées au Panthéon en 1989. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p.1255.

241 (Ernest) RENAN, écrivain et historien français (Tréguier 1823 – Paris 1892). Il se détourna de sa vocation ecclésiastique pour se consacrer à l'étude des langues sémitiques et à l'histoire des religions ; ses travaux d'exégèse l'affermirent dans ses vues rationalistes, qu'il exprima dans *L'Avenir de la science* (publié en 1890) et dans *l'Histoire des origines du Christianisme* (1863-1881), dont le premier volume *La vie de Jésus*, eut un grand retentissement. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1624.

242 (Hyppolyte) TAINÉ, philosophe, historien et critique français (Vouziers 1828 – Paris 1893). Il a essayé d'expliquer par la triple influence de la race, du milieu et du temps les oeuvres artistiques ainsi que les faits artistiques (*Origine de la France contemporaine*, 1875-1894) et littéraires (*Essai sur les fables de la Fontaine*, 1853 ; *Les philosophes français du XIX^{ème} siècle*, 1857 ; *Histoire de la littérature anglaise*, 1864 ; *Philosophie de l'art*, 1865 ; *De l'intelligence*, 1870). In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1701.

243 (Charles) DARWIN, naturaliste britannique (Shrewbury 1809 – Down, Kent, 1882). Ayant recueilli au cours d'une croisière autour du monde sur le Beagle (1831-1836) d'innombrables observations sur la variabilité des espèces, il fut conduit à la doctrine évolutionniste appelée depuis lors darwinisme, qu'il fit connaître dans son ouvrage majeur : *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle* (1859). In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1275.

244 (Herbert) SPENCER, philosophe et sociologue britannique (Derby 1820 – Brighton 1903), auteur d'une philosophie qui met en avant le passage de l'homogène à l'hétérogène comme facteur principal de l'évolution. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1689.

245 (Pierre) Thuillier, *Le darwinisme aujourd'hui*, Seuil, 1979, p. 53

246 Le mot est ainsi défini par (Paul) BROCA : « L'anthropologie est une science qui a pour objet l'étude du groupe humain considéré dans son ensemble, dans ses détails et ses rapports avec le reste de la nature.

I. Il s'agit d'abord de déterminer la situation de ce groupe dans la série des êtres.

II. Le groupe humain une fois caractérisé, circonscrit et classé comme groupe d'ensemble, il s'agit de le considérer en lui-même, d'y établir des divisions, des subdivisions et d'étudier ensuite séparément chacun de ces groupes partiels. C'est ce qui constitue l'anthropologie descriptive, qui a encore reçu le nom d'ethnologie.

Quoique portant l'empreinte incontestable et incontestée de l'unité de type fondamental, l'humanité présente dans ses nombreuses variétés des modifications profondes, qui atteignent à la fois les caractères externes, les caractères anatomiques et physiologiques, les caractères intellectuels et moraux.

La troisième branche de l'anthropologie, la dernière dans l'ordre logique de l'évolution scientifique régulière, mais la première en importance, est l'anthropologie générale qui a pour objet l'étude du groupe humain considéré dans son ensemble. L'anatomie comparée des races est du ressort de l'anthropologie générale, vers laquelle convergent tant d'autres sciences ». In (Paul) BROCA, *Dictionnaire encyclopédique de sciences médicales*, tome V, 1866, au mot anthropologie.

-
- 247 Patrick Tort, *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Aubier Montaigne, 1983, p. 8-9.
- 248 ARENDT, *Les Origines du totalitarisme Eichmann à Jérusalem*, op. cit., p. 417.
- 249 Patrick Tort, *Idem*, 1983, p. 11-14.
- 250 Patrick Tort, *Idem*, 1983, p. 545.
- 251 « Le but poursuivi par le monde, loin d'être l'aplanissement des sommets, doit être au contraire de créer des dieux, des êtres supérieurs, que le reste des êtres conscients adorera et servira, heureux de les servir ». In (Ernest) RENAN, *Dialogues philosophiques*, 1877.
- 252 STÉATOPYGIE n.f. (gr. *stear*, -atos, graisse, et *pugê*, fesse). Présence d'un matelas adipeux épais dans la région du sacrum et des fesses, reposant sur une ensellure lombo-sacrée très prononcée, et fréquente chez les Bochimans et les Hottentots. In *Le petit Larousse*, op. cit., p. 962.
- 253 (Georges, baron) CUVIER, zoologiste et paléontologiste français (Montbéliard 1769 – Paris 1832), créateur de l'anatomie comparée et de la paléontologie. Il énonce les lois de *subordination des organes et de corrélation des formes*, put reconstituer entièrement le squelette de mammifères fossiles au vu de quelques os, mais s'opposa vivement aux doctrines évolutionnistes. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1271.
- 254 (Etienne) GEOFFROY SAINT-HILAIRE, naturaliste français (Etampes 1772 – Paris 1844). Professeur de zoologie au Muséum, il créa la ménagerie du Jardin des Plantes. Ses travaux tendent à démontrer l'unité de composition organiques des animaux, dans une perspective évolutionniste. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1356.
- 255 (Gustave) LE BON, médecin et sociologue français (Nogent-le-Rotrou 1841 – Paris 1931). Il interprète les comportements collectifs comme le résultat de la juxtaposition des psychologies individuelles (*La Psychologie des foules*, 1895). In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1460.
- 256 (Joseph Arthur, comte de) GOBINEAU, diplomate et écrivain français (Ville-d'Avray 1816 – Turin 1882). Romancier (les *Pléiades*, 1874) et nouvelliste, il est l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), qui influa sur les théoriciens germaniques. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1361.
- 257 Voir note de bas de page n° 50.
- 258 (Édouard) DRUMONT, homme politique et journaliste français (Paris 1844 – id. 1917). Antisémite, auteur de *la France juive*, essai d'histoire contemporaine (1886), il fonda la *Libre Parole* (1892-1910), journal nationaliste anti-dreyfusard. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1291.
- 259 (Houston Stewart) CHAMBERLAIN, écrivain allemand (Southsea, près de Portsmouth, 1855 – Bayreuth 1927). Fils d'un général britannique, il se fixe à Dresde (1884 – 1889), puis à Vienne (1889 – 1909). Il épouse Éva, la fille de Richard WAGNER, et se fait le propagandiste actif des doctrines pangermanistes. Sa philosophie, fondée sur une mystique du sang et de la race, a influencé le national-socialisme (*Les Fondements du dix-neuvième siècle*, 1899 ; *Race et personnalité*, 1925). In *Le Grand Larousse universel*, op. cit., p. 1976.
- 260 (Friedrich) NAUMANN, homme politique allemand (Störnthal, Saxe, 1860 – Travemünde 1919). Pasteur protestant (1886), il fonde (1896) un parti national-social alliant le nationalisme et le socialisme aux convictions religieuses. Sa tentative échoue et, député (1907), il se rallie aux progressistes. Voulant, à l'occasion de la guerre, renforcer l'alliance austro-hongroise par des accords économiques entre les États d'Europe centrale, il publie (oct. 1915) *Mitteuropa*, dont le succès sera considérable. In *Le Grand Larousse universel*, op. cit., p. 7295.
- 261 (Karl) LUEGER, homme politique autrichien (Vienne 1844 – id. 1910). Cofondateur du parti chrétien-social, antilibéral et antisémite (1889), il fut bourgmestre à Vienne de 1897 à sa mort. In *Le Grand Larousse universel*, op. cit., p. 6440.
- 262 (Cesare) LOMBROSO, médecin et criminologue italien (Vérone 1835 – Turin 1909). Il a décrit le type du « criminel-né », sujet destiné à devenir criminel par le déterminisme de l'hérédité et

porteur de stigmates morphologiques. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1476.

263 Or, qui discuterait aujourd'hui l'importance du fait éducatif dans la réalisation des oeuvres dites géniales ? La prédisposition joue certainement, mais faiblement si on la compare à l'apport de l'éducation. C'est sans doute plus vrai encore pour les actes criminels.

264 Gobineau, *Sur l'inégalité des races humaines*, 1851.

265 Johann Gregor Mendel, *Essai sur l'hybridité des plantes*, 1865.

266 Il faudra ici répondre à ces questions, qui sont les seules véritables clés de la saisie des rapports complexes entre ce que l'on appelle la science et ce que l'on appelle l'idéologie. Cette réponse partira de l'analyse de l'oeuvre de Darwin, qui me semble être le meilleur terrain – sinon le plus facile – pour entreprendre d'y éclairer de tels rapports. Les prémisses de cette réponse doivent d'abord être rappelées sous la forme de propositions qui ne feront que rassembler des éléments déjà évoqués, ainsi que des considérations d'ordre chronologique.

1/ Il y a une différence importante entre L'origine des espèces et La descendance de l'homme. On sait que le premier ouvrage a été publié, après de longues hésitations, en 1859, et que l'édition du second date de 1871. (...)

2/ D'un avis quasi unanime, c'est La descendance de l'homme et non L'origine des espèces qui se prête à une interprétation et à une utilisation de ses thèses par des idéologies de types inégalitaire. Pourtant Gobineau, préfaçant la seconde édition de L'Essai sur l'inégalité des races humaines dont la première avait précédé de cinq ans la parution de L'origine des espèces, ne pouvait renvoyer, sur le plan doctrinal, qu'à ce seul ouvrage pour tenter d'y déchiffrer, en dépit de divergences manifestes, une sorte d'accord logique fondamental avec ses propres théories. En fait, aucun discours sur l'homme – si l'on excepte ceux qui décrivent sa propre activité sélectionnante dans la nature – n'étant tenu dans l'ouvrage de 1859, et les développements que Darwin y consacre aux phénomènes de croisement étant ce qu'ils sont, il apparaît bien que toute tentative pour rendre la théorie de la sélection telle qu'elle y est formulée favorable à une attitude de préservation de la pureté de la race – attitude de type gobinien – relève d'une interprétation abusive et idéologique, dont je reconstituerai, précisément à propos de Gobineau, la véritable généalogie.

3/ Le champ des références mises en oeuvre par La descendance de l'homme n'est plus le seul champ de l'histoire naturelle, mais se trouve considérablement augmenté par une documentation abondante empruntée aux voyageurs et aux premiers représentants de l'anthropologie culturelle. En outre, il y a une philosophie dans cet ouvrage, dont il faudra identifier le mode d'être et le statut, et dont on peut dire sans crainte qu'elle était absente de L'origine des espèces.

4/ Enfin, l'état de la science ayant changé, certaines positions de Darwin sur des questions proprement biologiques ne sont plus, depuis 1859, exactement les mêmes.

On ne peut donc échapper ici à la nécessité de procéder à une étude rigoureuse de La descendance de l'homme, étude qui doit rester fidèle à l'obligation que nous nous sommes faite de répondre concrètement à la question qui porte sur les conditions d'une interprétation idéologique de la science.

Patrick Tort, *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Aubier Montaigne, 1983, p 166-168.

267 (Jean-Baptiste de Monet, chevalier de) LAMARCK, naturaliste français (Bazentin, Somme, 1744 – Paris). Il se fit connaître par une flore française (1778) et publia *L'Encyclopédie botanique et l'illustration des genres* (1783-1817). Il créa le système de la division dichotomique et fut nommé au Muséum professeur du cours sur les animaux sans vertèbres. Par ses deux ouvrages *la Philosophie zoologique* (1809) et *L'Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* (1815-1822), il apparaît comme le fondateur des théories de la génération spontanée et du transformisme, dont l'ensemble a été appelé lamarckisme. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1454.

268 Cette vacuité théorique apparaît notamment au sujet de l'eugénisme. « Dans le texte sur l'humanité en marche dans l'espèce humaine (Desc. 132), Darwin conteste la réalité de la sympathie chez les peuples inférieurs et sauvages, et chez les romains, et ne l'attribue qu'aux peuples civilisés. Comme GALTON, DARWIN a songé à améliorer l'espèce humaine par ce qu'on appellera l'eugénisme. D'abord le constat de la perte de la sélection naturelle dans les pays civilisés : Chez les sauvages, les individus faibles de corps ou d'esprit sont promptement éliminés. Nous, hommes civilisés, nous faisons tout pour arrêter la marche de l'élimination ; nous construisons des asiles pour les idiots, les infirmes et les malades, nous faisons des lois d'aide aux indigents (...) Les membres débiles des sociétés civilisées peuvent se reproduire indéfiniment (...) Cette perpétuation des êtres débiles doit être nuisible à la race humaine (...) Ensuite le regret de ne pouvoir passer à l'acte : Nous devons subir sans nous plaindre les effets incontestablement

mauvais de la survivance et de la propagation des êtres faibles.

Puis il propose quand même aux « faibles » de s'abstenir : Il existe un frein si les faibles de corps et d'esprit s'abstenaient du mariage ; c'est là un état de choses qu'il est plus facile de désirer que de réaliser (Desc. 186). Les deux sexes devraient s'interdire le mariage lorsqu'ils se trouvent dans un état d'infériorité trop marqué de corps et d'esprit. Tous ceux qui ne peuvent éviter une abjecte pauvreté pour leurs enfants devraient éviter de se marier. Il demande des mesures négatives pour commencer : Il devrait y avoir concurrence ouverte pour tout les hommes, et l'on devrait faire disparaître toutes les lois et coutumes qui empêchent les plus capables de réussir et d'élever le plus grand nombre d'enfants. Les instincts sociaux sont la base du développement du sens moral. (Desc.) »

in JACQUES COSTAGLIA, *Faut-il brûler Darwin ?*, Collection « Conversciences », L'Harmattan, 1995, pp. 102-103-104.

269 « Comme tous les autres animaux, l'homme est certainement arrivé à son plus haut degré par la lutte pour l'existence qui est la conséquence de sa multiplication rapide ; et, pour arriver plus haut encore il faut qu'il continue à être soumis à une lutte rigoureuse (...). Il devrait y avoir concurrence ouverte pour tous les hommes et on devrait faire disparaître toutes les lois et toutes les coutumes qui empêchent les plus capables de réussir et d'élever le plus grand nombre d'enfants. » In (Charles) DARWIN, *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, 1881, Bruxelles, Éditions Complexe, 1981, t. II, p. 677.

Il est difficile de ne pas reconnaître dans un tel texte les principes du darwinisme social, fondé sur la valeur évolutive de la lutte et de la concurrence, et prônant un interventionnisme d'État minimal pour assurer le libre développement des plus forts.

270 De même que la stabilité des populations suppose un nombre énorme de disparitions, puisque la croissance naturelle des populations est extrêmement rapide, de même il y a dans la nature une lutte pour l'existence, et comme dans une même espèce il existe des variations entre les individus, ceux qui présentent des variations avantageuses pour leur survie se reproduisent plus facilement. Par contre, les individus qui présentent des variations désavantageuses sont plus rapidement éliminés.

271 Il écrit:

« Grâce à cette lutte, les variations, quelque faibles qu'elles soient et de quelque cause qu'elles proviennent, tendent à préserver les individus d'une espèce et se transmettent ordinairement à leur descendance, pourvu qu'elles soient utiles à ces individus dans leurs rapports infiniment complexes avec les autres êtres organisés et avec les conditions physiques de la vie. »

« J'ai donné à ce principe, en vertu duquel une variation si insignifiante qu'elle soit se conserve et se perpétue si elle est utile, le nom de sélection naturelle. » Charles Darwin, *On the Origin of Species by mean of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*, Londres, 1859, trad. franç. par Clémence Royer, De l'origine des espèces.

272 En réalité, nous savons désormais que les caractéristiques morphologiques des diverses races humaines ont une valeur adaptative, au moins dans plusieurs cas.

273 « Il est certain, écrit Darwin, que les diverses races comparées et mesurées avec soin, diffèrent considérablement les unes des autres par la texture des cheveux, par les proportions relatives de toutes les parties du corps, par le volume des poumons, par la forme et la capacité du crâne et même par les circonvolutions du cerveau. Ce serait d'ailleurs, une tâche sans fin que de vouloir spécifier les nombreux points de différences qui existent dans la conformation. La constitution des diverses races, leur aptitude variable à s'acclimater et leur prédisposition à contracter certaines maladies constituent encore autant de points de différence. Au moral, les diverses races présentent des caractères également très distincts ; ces différences se remarquent principalement quand il s'agit de l'émotion, mais elles existent aussi dans les facultés intellectuelles. Quiconque a eu l'occasion de faire des observations de ce genre a dû être frappé du contraste qui existe entre les indigènes taciturnes et sombres de l'Amérique du Sud et les Nègres légers et babillards. Un contraste analogue existe entre les Malais et les Papous, qui vivent dans les mêmes conditions physiques et ne sont séparés que par un étroit bras de mer. »

in JACQUES COSTAGLIA, *Faut-il brûler Darwin ?*, Collection « Conversciences », L'Harmattan, 1995.

274 « Le darwinisme social, appliquant à l'homme la métaphore de la lutte pour la vie, morale du vainqueur, a mené à l'idéologie totalitaire nazie, à la doctrine de la purification de la race par élimination des races dites inférieures ; combiné à l'éthologie il a mené à la sociobiologie de

WILSON ou logique réductionniste de « l'égoïsme impitoyable des gènes » dont les organismes ne sont que les moyens de se reproduire. Il y a deux interprétations : pour les uns le darwinisme social était en germe dans le darwinisme, « DARWIN a pratiqué des extrapolations fondées sur un biologisme qui, en tant que tel, est plutôt idéologique que scientifique » (Thuillier) ; pour les darwiniens, il en aurait été indûment extrait : « L'égalité est un concept social et éthique et non biologique » (selon DOBZHANSKY).

Mais tous sont d'accord sur le fait qu'il a, en tout cas, servi d'alibi aux régimes totalitaires. (...) DARWIN a franchement posé les bases de l'eugénisme et étalé un racisme naïf. L'histoire des sciences et sa vulgarisation l'ont mis sur le compte des darwinistes sociaux et minimisent la responsabilité de Darwin dans cette dérive, comme elles taisent sa croyance en l'hérédité de l'acquis, son lamarckisme et ses loufoqueries.

Pourtant c'est bien DARWIN qui a étendu sa théorie aux sociétés humaines : La sélection naturelle a fait et fait encore les progrès de la civilisation. Les races plus civilisées, qu'on appelle caucasiennes, ont battu les Turcs à plate couture dans le combat pour l'existence. Combien de races inférieures seront bientôt éliminées par les races ayant un degré de civilisation supérieur. In (Charles) DARWIN, *Lettre à W. GRAHAM*, 03 juillet 1881.

Je crois que l'homme (les Fuégiens) dans cette partie extrême de l'Amérique du sud est plus dégradé que partout ailleurs dans le monde (Voyage, I, 251). Une malheureuse créature appartenant à une race dégradée (...) (Desc, II, 96). Dans un avenir assez prochain les races humaines civilisées auront très certainement exterminé et remplacé les races sauvages dans le monde entier (Desc. 222). (Sic !)

Les races humaines sauvages sont même inférieures aux animaux ! Pour nier le hiatus animal/homme et justifier la naissance du psychisme par sélection naturelle, il va se dire plus près du singe que du sauvage ! J'aimerais autant pour ma part descendre d'un petit singe héroïque... que d'un sauvage qui se plaît à torturer ses ennemis (...) (Desc.)

À en juger par les ornements hideux et la musique non moins atroce qu'admirent la plupart des sauvages, on pourrait conclure que leurs facultés esthétiques sont inférieures à celles atteintes chez quelques animaux, oiseaux par exemple (Desc. 68). Leur manque de goût est supérieur à celui des perroquets ! »

in JACQUES COSTAGLIA, *Faut-il brûler Darwin ?*, Collection « Conversciences », L'Harmattan, 1995, pp. 102-103-104.

275 « Après l'eugénisme, le racisme vis-à-vis des races inférieures, assimilées aux idiots et aux animaux : La forte tendance qu'ont les formes les plus voisines de l'homme, les singes, les idiots microcéphales, et les races barbares de l'humanité, à imiter tout ce qu'ils entendent (Exp. 60). Les races (humaines) anciennes ressemblent par leur conformation aux animaux inférieurs, se rapprochent, plus souvent que les races modernes, des animaux, par certains de leurs caractères, parce que ces dernières sont, dans la longue série de la descendance, un peu plus éloignées de leurs premiers ancêtres semi-humains. (29, 137)

Après le racisme occidental, le racisme anglo-saxon : La supériorité remarquable qu'ont eue, sur d'autres nations européennes, les Anglais comme colonisateurs, supériorité attestée par la comparaison des progrès réalisés par les Canadiens d'origine anglaise et ceux d'origine française, a été attribuée à leur énergie et à leur audace (198). Les Anglais... ont pris la tête de la colonisation du monde, montrant ainsi que leur race mixte est une des plus aptes à survivre. Il semble que l'intellect anglais soit plus capable qu'un autre d'unir les hautes capacités spéculatives avec le sens pratique et le goût de l'expérience. Il est probable que l'Angleterre a produit plus que tout autre pays de grandes intelligences organisatrices et synthétiques (cité par Allen).

Après les nationalismes, le sexisme : L'homme a fini ainsi par devenir supérieur à la femme, par sélection sexuelle (356). L'homme diffère de la femme par sa taille, par sa force corporelle, par sa villosité ainsi que par son intelligence (Desc. 12) Dans ses notes pour et contre le mariage, il avait écrit : de toutes façons mieux qu'un chien... (!) Chez DARWIN, racisme et sexisme se pénètrent et se prolongent : Au moins certains des traits mentaux pour lesquels les femmes excellent sont des traits caractéristiques des races inférieures (Desc.).

Et voici sa justification de l'inégalité des sexes : Ce qui établit la distinction principale dans la puissance intellectuelle des deux sexes c'est que l'homme, dans tout ce qu'il entreprend, atteint un niveau supérieur à celui auquel la femme peut arriver, quelle que soit, d'ailleurs, la nature de cette entreprise (Desc.). Il semble injuste que le terme machiste ait été emprunté à la langue espagnole et non à la langue anglaise qui en a fait la théorie.

L'autre chantre de la sélection naturelle, AR Wallace ne pense pas autrement et légitime aussi la filiation du sociodarwinisme à la doctrine : « La sélection de l'homme aura supplanté la sélection naturelle. Les races supérieures moralement et intellectuellement, remplaceront les races inférieures et dégradées. » (2)

Après les maîtres les élèves zélés.

JM Baldwin « L'instrumentalisme dans la théorie du savoir, comme l'utilitarisme dans la théorie des valeurs et de la moralité, est le produit légitime du darwinisme. Il nous mène à intégrer savoir et valeur dans la science de l'évolution. Le principe de la sélection naturelle doit donc être reconnu non seulement comme formule d'une loi biologique mais comme formule d'un principe universel de la nature, applicable à toutes les sciences de la vie et de l'esprit, après adaptation à chaque domaine. »

Le ton est donné, mais les sociodarwinistes seront dans la note de DARWIN, sans plus. L'hégémonie du darwinisme sur la biologie et les sciences humaines, donc sur le socio-économique et les relations internationales, est proclamée pour les siècles des siècles. Les deux guerres mondiales et totalitarismes y sont en germe ».

in JACQUES COSTAGLIA, *Faut-il brûler Darwin ?*, Collection « Conversciences », L'Harmattan, 1995, pp. 102-103-104.

276 L'évolution, dès lors, devient elle-même plus complexe. Le développement de l'intelligence, impliquant celui de la civilisation et impliqué en lui, procède à des rééquilibrations dans le champ même de la nature biologique :

« Bien que la civilisation s'oppose ainsi, de plusieurs façons, à la libre action de la sélection naturelle, elle favorise évidemment, par l'amélioration de l'alimentation et l'exemption de pénibles fatigues, un meilleur développement du corps. C'est ce qu'on peut conclure du fait que, partout où l'on a comparé les hommes civilisés aux sauvages, on a trouvé les premiers physiquement plus forts. L'homme civilisé paraît supporter également bien la fatigue ; beaucoup d'expéditions aventureuses en ont fourni la preuve. Le grand luxe même du riche ne peut lui être que peu préjudiciable, car la longévité, chez les deux sexes de notre aristocratie, est très peu inférieure à celle des vigoureuses classes de travailleurs de l'Angleterre. » (pp. 147-148.)

La civilisation contrebalancerait donc la perte de l'efficacité sélective dans la nature par un système de compensations inhérentes à la positivité du développement continué (toujours sélectivement) de l'intelligence. Alors que la sélection sexuelle poursuivie dans l'état de civilisation ne pouvait être au mieux qu'un « frein » au processus d'affaiblissement biologique impliqué par l'auto-élimination progressive de la sélection naturelle, l'évolution culturelle et l'élévation intellectuelle et morale l'inversent à leur tour en processus d'amélioration physique. A l'effet réversif s'oppose un nouvel effet réversif qu'il conviendrait de dénommer ici phénomène surcompensatoire.

Patrick Tort, *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Aubier Montaigne, 1983, p. 194.

277 Patrick Tort, *Misère de la sociobiologie*, PUF, 1985. Jean-Pierre Gasc, *Le double front idéologique de la sociobiologie*, p. 54.

278 Clémence Royer, 1830-1902.

279 Elle y écrit « La théorie de M. Darwin, en nous donnant quelques notions plus claires sur notre véritable origine, ne fait-elle pas, par cela même, justice de tant de doctrines philosophiques, morales ou religieuses, de systèmes ou d'utopies politiques dont la tendance généreuse peut-être, mais assurément fautive, serait de réaliser une égalité impossible, nuisible et contre-nature entre tous les hommes ? Rien n'est plus évident que les inégalités des diverses races humaines ; rien encore de mieux marqué que ces inégalités entre les individus de la même race. Les données de la théorie de la sélection naturelle ne peuvent plus nous laisser douter que les races supérieures ne se soient produites successivement ; et que, par conséquent, en vertu de la loi de progrès, elles ne soient destinées à supplanter les races inférieures en progressant encore, et non à se mélanger et à se confondre avec elles au risque de s'absorber en elles par des croisements qui feraient baisser le niveau moyen de l'espèce. En un mot, les races humaines ne sont pas des espèces distinctes mais ce sont des variétés bien tranchées et fort inégales (...) Les hommes sont inégaux par nature voilà le point d'où il faut partir. Ils sont individuellement inégaux, même dans les races les plus pures. Entre races différentes, ces inégalités prennent des proportions si grandes, du point de vue intellectuel, que le législateur devra toujours en tenir compte ». in JACQUES COSTAGLIA, *Faut-il brûler Darwin ?*, Collection « Conversciences », L'Harmattan, 1995.

280 A. Cresson, *Darwin, sa vie, son oeuvre*, PUF, 1956.

281 Son titre complet en expose les thèses maîtresses : *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle, ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*.

282 S'inspirant des idées populationnistes de Malthus, qui soulignait le déséquilibre fatal existant entre la croissance arithmétique des ressources et l'augmentation géométrique de la population, Darwin fait de la lutte pour la vie la grande loi des êtres vivants. Elle évince les plus faibles et

permet aux plus aptes de survivre et surtout de laisser une descendance. Régies par cette impitoyable loi, les populations évoluent lentement en produisant des formes de plus en plus complexes.

283 Le premier grand texte sociodarwiniste, qui ne soit pas de Darwin, est la préface de la première édition française de *L'origine des espèces* faite par Clémence Royer : « La théorie d'élection naturelle appliquée aux sciences sociales conclut en politique au régime de la liberté individuelle la plus illimitée, c'est-à-dire au régime de la libre concurrence des forces et des facultés du nominalisme et de l'individualisme le plus absolu, c'est l'absence de toute idée ou idéal prototype ». Ce n'est pas mieux, capitalisme, libéralisme, protectionnisme y verront leurs petits.

Pour MARX et ENGELS : « Ce Darwin est tout à fait sensationnel. Il y avait un côté par lequel la téléologie n'avait pas été démolie : c'est maintenant chose faite ». In (Friedrich) ENGELS, *Lettre à MARX*, décembre 1859. « Malgré le manque de finesse bien anglais du développement c'est dans ce livre que se trouve le fondement historico-naturel de notre conception du monde ». In (Karl) MARX, *Lettre à ENGELS*, 1860) « Le livre de DARWIN est important et me convient comme base de la lutte historique des classes » In (Karl) MARX, *Lettre à Ferdinand LASSALLE*.

Pour Engels : « Le pauvre vient au banquet de la nature et ne trouve pas de couvert pour lui. Et la nature lui ordonne de s'en aller car il n'a pas, avant sa naissance, demandé à la société si elle voulait de lui ; c'est là la théorie favorite de tout bourgeois anglais ; ce qui est tout naturel car elle est pour lui le lit de plumes le plus confortable. DARWIN trouvait normal d'appliquer une théorie analogue à la nature vivante à la faveur d'une simple coïncidence ».

Chez DARWIN le règne animal figure comme société bourgeoise. « Il est remarquable que DARWIN retrouve chez les bêtes et les plantes sa société anglaise avec la division du travail, la concurrence, l'ouverture de nouveaux marchés, les inventions et la lutte pour la vie de MALTHUS. »

Bien qu'il utilise le darwinisme comme piste d'envol, ENGELS n'est pas dupe, il avait perçu la circularité du raisonnement de DARWIN : « Toute la théorie darwinienne de la lutte pour la vie transpose purement et simplement, de la société à la nature vivante, la théorie de HOBBS sur la guerre de tous contre tous, la théorie économique bourgeoise de la concurrence ainsi que la théorie malthusienne de la population. Après que ce tour de passe-passe ait été réalisé, les mêmes explications sont transférées en retour de la nature à la société, et on affirme alors que l'on a prouvé leur validité en tant que lois éternelles de la société humaine. La puérité d'une telle procédure est si évidente qu'il n'est guère besoin d'en dire plus. » In (Friedrich) ENGELS, *Lettre à LAVROV*, 12 novembre 1875.

« MALTHUS n'a pas vu que le progrès technique générerait le développement des moyens de subsistance, sa loi pessimiste est fautive. L'idée de concurrence inéluctable, inspirée de la concurrence capitaliste, n'a pas valeur de loi générale du développement humain. Si grosse que soit la bévue commise par Darwin, dans sa naïveté d'accepter sans y regarder de près la théorie malthusienne, chacun voit pourtant du premier coup qu'on n'a pas besoin des lunettes de Malthus pour apercevoir la lutte pour l'existence dans la nature (...) La lutte des classes apparaît comme un héritage animal. »

(Engels) in *Faut-il brûler Darwin ?* op. cit. pp. 105-106-107.

284 Patrick Tort, *Misère de la sociobiologie*, PUF, 1985. Jean-Pierre Gasc, *Le double front idéologique de la sociobiologie*, p. 58.

285 EUGÉNISME n.m. ou EUGÉNIQUE n.f. (gr. eu, bien, et gennân, engendrer). Ensemble des méthodes qui visent à améliorer le patrimoine génétique de groupes humains ; théorie qui préconise leur application. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 413.

286 In *Faut-il brûler Darwin ?*, op. cit., p. 110.

287 (Herbert) SPENCER, philosophe et sociologue britannique (Derby 1820 – Brighton 1903), auteur d'une philosophie qui met en avant le passage de l'homogène à l'hétérogène comme facteur principal de l'évolution. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p.1689.

288 (Alfred Victor) ESPINAS, philosophe français (Saint-Florentin, Yonne, 1844 – id. 1922). On lui doit *Les Sociétés animales* (1877), *Histoire des doctrines économiques* (1891), *Les origines de la technologie* (1897), *La Philosophie sociale du XVIII^e siècle et la Révolution* (1898). On le considère comme un des précurseurs de la praxéologie, ou science de l'action humaine. In *Grand Larousse universel*, Librairie Larousse, 1983, p. 3909.

289 (Félix) LE DANTEC, biologiste français (Plougastel – Daoulas 1869 – Paris 1917). Partisan convaincu des doctrines de Lamarck, il est l'auteur de la notion d'assimilation fonctionnelle. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1461.

290 Prix Nobel en 1912, (Alexis) CARREL a effectué l'essentiel de sa carrière à la fondation Rockefeller aux États-Unis, loin des institutions françaises qui l'ont longtemps sous-estimé. En 1935, la première version de, *L'Homme cet inconnu*, est publiée en anglais, puis dans notre langue chez Plon. Le livre apparaît comme un manifeste proposant une solution scientifique « à la crise de la civilisation ». Une préoccupation eugénique anime la *Fondation pour l'étude des problèmes humains* qu'il a créée en 1941.

291 (Konrad) LORENZ, éthologiste et zoologiste autrichien (Vienne 1903 – Altenberg, Basse Autriche, 1989). Un des fondateurs de l'éthologie moderne, il a approfondi la notion d'empreinte et développé une théorie sur les aspects innés et acquis du comportement. Il s'est aussi interrogé sur les fondements biologiques de l'ordre social. (*Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons*, 1949 ; *L'Agression*, 1963 ; *Essais sur le comportement animal et humain*, 1965 ; *Les Huit Péchés capitaux de notre civilisation*, 1973.)

292 (Karl von) FRISCH, zoologiste et éthologiste autrichien (Vienne 1886 – Munich 1982). Il a découvert le « langage » des abeilles, qui s'exprime par l'orientation de leur « danse ». Il a aussi étudié les organes des sens et l'univers sensoriel des invertébrés. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1346.

293 « Les progrès de l'art militaire constituent le fait le plus remarquable, j'allais dire le plus éclatant, de l'histoire humaine. » (...) « Chaque nation essayait d'être la plus forte, et par conséquent imaginait ou copiait les meilleures armes (...). La conquête améliorerait le genre humain par le mélange, le croisement des forces. La trêve armée, qui portait alors le nom de paix, l'améliorerait par la concurrence des procédés d'éducation et la création d'une puissance nouvelle qui en résultait. Depuis l'époque où les populations dolichocéphales chassèrent pour la première fois les populations brachycéphales des meilleures terres d'Europe, toute l'histoire européenne n'a été que l'histoire de la superposition des races les plus militaires aux moins militaires, l'histoire des efforts tantôt plus, tantôt moins heureux de chaque race pour devenir plus militaire. De cette façon, l'art de la guerre a été en se perfectionnant. » (...) « La civilisation commence, parce que la supériorité militaire la fait commencer. »

W. Bagehot, *Lois scientifiques du développement des nations*, op. cit., p. 49, 54 et 57.

294 « Nous devons reconnaître que la lutte pour l'existence entre les sociétés a été l'instrument de leur évolution. Ni la consolidation et la reconsolidation des petits groupes en un groupe plus grand, ni l'organisation des groupes composés et doublement composés, ni le développement concomitant des facteurs d'une existence plus large et plus élevée que produit la civilisation, n'auraient été possibles sans les guerres de tribu à tribu et plus tard de nation à nation. Ce qui est le point de départ de la coopération sociale, c'est l'action combinée pour l'attaque et la défense; c'est de ce genre de coopération que toutes les autres proviennent. Sans doute il est impossible de légitimer les horreurs causées par cet antagonisme universel qui, débutant par les guerres chroniques de petites troupes, il y a dix mille ans, a fini par les grandes batailles de grandes nations ; il faut reconnaître que, sans ces horreurs, le monde ne serait encore habité que par des hommes de type faible, cherchant un abri dans les cavernes et vivant d'une nourriture grossière.. – La lutte intersociale pour l'existence... a été une condition indispensable de l'évolution des sociétés... Nous reconnaissons que nous sommes redevables à la guerre de la formation des grandes sociétés et du développement de leur appareils. » H. SPENCER, *Principes de sociologie*, traduction E. Cazelles, Alcan, Paris 1883, t.1, p. 327

295 tr. fr. 1885.

296 « La formation de l'État ne résulte pas du jeu des libres intérêts, comme la formation de la horde, de la tribu, des partis et des associations quelconques; non, il provient d'intérêts antagonistes et, par suite, il est une organisation coercitive... Toute évolution est la résultante de la concurrence, mais, pour ce qui est de l'État, la violence est l'agent même qui le crée. Que cette violence suive la voie de la nécessité sociale, qu'elle agisse véritablement en vue des intérêts naturels, tel est le critérium auquel on peut juger que l'état réalise sa mission dans la vie sociale. Toutes les fois que l'on s'écarte de cette conception fondamentale de l'État, toutes les fois que l'on

admet que l'état peut provenir d'un simple effet de la civilisation, d'un accord pacifique ou de toute autre combinaison de ce genre, on entre en contradiction avec les enseignements de la sociologie et on aboutit à des expériences politiques se terminant de la façon la plus lamentable. »
G.RATZENHOFER, *Die sociologische Erkenntnis*, Brockhaus, Leipzig, 1898, p. 233 et 234.

297 « 1. Darwin et la sélection naturelle

Dans son principal ouvrage, *L'origine des espèces* (1859), Darwin insiste tout d'abord sur un fait d'observation : à l'intérieur du cadre de l'espèce, tout organisme vivant est soumis à des variations. Ce sont du reste ces variations apparemment fortuites que les éleveurs sélectionnent, lorsqu'elles correspondent selon eux à une amélioration souhaitable, chez les animaux dont ils orientent la reproduction. Pour Darwin, cette sélection artificielle possède son homologue dans la nature. En effet, au sein des relations complexes qui constituent un milieu de vie, la variation présentée par un organisme individuel peut être, pour ce dernier, avantageuse ou désavantageuse. L'individu porteur d'une variation avantageuse sera favorisé au sein de la lutte pour l'existence qui règle ses rapports ordinaires avec les individus de sa propre espèce ainsi qu'avec les représentants d'espèces différentes. Dans la mesure où elle confère à l'individu qui en est porteur une meilleure performance adaptative, toute variation avantageuse lui permet donc de supplanter, à l'intérieur même de son groupe spécifique, l'ensemble des individus qui, soit sont porteurs d'une variation désavantageuse ou indifférente, soit n'ont tout simplement pas varié. Le succès vital apporté à cet individu par sa variation avantageuse se transmet avec elle à sa progéniture. La variation est ainsi sélectionnée et transmise, et tous les organismes qui en bénéficient sont appelés de ce fait, à travers leur descendance, à devenir numériquement hégémoniques et à l'emporter dans le combat pour la vie. D'une manière générale, le nombre des représentants d'une même espèce s'accroissant suivant la règle d'une proportion géométrique (idée empruntée à Malthus), la sélection naturelle assurera la survivance des plus aptes (expression empruntée à Spencer) et l'élimination corrélative des moins aptes, procédant ainsi à une optimisation théoriquement perpétuelle des qualités vitales et adaptatives des individus sélectionnés. L'accumulation des variations avantageuses par voie d'hérédité permet le passage d'une espèce dite inférieure à une espèce dite supérieure, et explique ainsi d'une manière continuiste le progrès de l'organisation à travers l'échelle des êtres vivants. Voilà donc, résumé et simplifié, le schéma logique de la théorie darwinienne de la descendance modifiée au moyen de la sélection naturelle.

2. Le pseudo-darwinisme social et sa contradiction

Le darwinisme social, c'est, en apparence, l'extension sociologique « naturelle » de la théorie de la sélection. En effet, l'homme n'est pas coupé de l'ensemble des autres animaux. S'il diffère par exemple des mammifères supérieurs, c'est par une distinction de degré (dans l'intelligence, l'affectivité, l'organisation) et non de nature, ainsi que Darwin l'a dit et répété. Or les « darwinistes sociaux » ont mis à profit cette continuité de la chaîne zoologique pour prétendre que, de ce fait, les sociétés humaines dans leur devenir historique étaient régies par les mêmes lois que la sphère animale, et que, de même que la loi de la concurrence vitale et du triomphe des plus aptes déterminait l'évolution organique des espèces, de même elle organisait les rapports interhumains dans l'état social civilisé, avec des conséquences « naturelles » analogues : élimination des défavorisés, promotion des plus forts. Or c'est précisément cette idée de l'existence d'une même loi évolutive pour tous les paliers de l'évolution qui est en contradiction avec la logique même du darwinisme rigoureusement analysé, comme je l'ai fait voir dans mon livre. (...)

Mon dernier mot sera pour dire qu'à chaque nouvelle crise du libéralisme (crise de croissance durant la révolution industrielle anglaise : Spencer; crise politique dans l'Allemagne bismarckienne : Haeckel; crise économique dans le Reich allemand du premier tiers du XX^e siècle : Hitler, Rosenberg; crise structurelle et culturelle dans la modernité : Wilson), on voit resurgir un darwinisme social ou une sociobiologie, c'est-à-dire ce que Darwin lui-même a expressément désigné dès 1871 comme une trace résurgente de la barbarie. »

Patrick Tort, *Misère de la sociobiologie*, PUF, 1985, p.125-126.

298 L'individualisme de l'époque victorienne cultivait l'idée que le progrès de la société dépendait de ses membres méritants « . Les autres devaient se soumettre à leur commande. L'évolution politique et sociale en Grande-Bretagne à la fin du XIX^e siècle alimentait le mépris des masses chez les intellectuels bourgeois. Le développement du prolétariat, l'activisme des syndicats, les revendications populaires pour une extension des droits civiques effrayaient la classe dominante, qui se sentait de plus en plus menacée par la montée des idéaux révolutionnaires. L'horreur de la « populace médiocre » et l'évocation de ses faiblesses intellectuelles étaient un rempart contre les agitations populaires et détournait délibérément l'attention des vrais problèmes sociaux.

299 Francis Galton, 1822-1911.

300 Charles Darwin, Lettre du mois de novembre 1875, reproduite in K. Pearson, *The Life, Letters and Labours of Francis Galton*, Cambridge, Cambridge University Press, 1914, vol. I, p. 189, trad. de l'auteur.

301 Telle est donc le secours de l'étude des probabilités : permettre d'identifier, par delà les perturbations, les régularités significatives, celles qui témoignent de l'action de causes constantes, au sein d'un univers tenu par Laplace pour parfaitement déterminé.

302 *Hereditary Genius*, 1869.

303 En somme la courbe en cloche est un critère pour montrer qu'un caractère est naturel et héréditaire, et c'est par la mise en évidence d'une telle répartition que Galton prétendra établir l'hérédité des facultés mentales. S'il admettait que l'entraînement peut jouer un certain rôle, comme pour les qualités physiques, les limites innées restaient à ses yeux décisives.

304 Pour Galton, il existe en Angleterre un homme de génie sur 4 000 environ. Etudiant leurs familles (au nombre desquelles il compte la sienne), il y reconnaît un nombre anormalement élevé d'autres génies. Cette concentration de l'intelligence dans les mêmes constellations familiales ne peut être le fait du hasard. Notons que parmi les hommes de génie, Galton compte les écrivains, les musiciens, mais aussi les politiciens et les juges.

305 En anglais « eugenics ».

306 Galton modifia légèrement sa définition en 1904 : « Étude des facteurs socialement contrôlables qui peuvent élever ou abaisser les qualités raciales des générations futures, aussi bien physiquement que mentalement. »

307 Cependant, dans un ouvrage de référence écrit peu après la Seconde Guerre mondiale, Jean Sutter consacrait moins de pages aux interventions biologiques de l'eugénique (contrôle du mariage, stérilisation, avortement...) qu'à ses interventions sociales (protections alimentaires, conditions de travail, scolarisation...). Peut-être cette réorientation, dans l'immédiat après-guerre, reflète-t-elle le malaise du monde eugéniste ? La puissance récemment acquise par les outils génétiques, à l'origine de propositions socialement recevables, porte au crédit de la reproduction et de l'hérédité l'essentiel de l'action eugénique à venir.

308 Chez Galton, la « nurture », c'est-à-dire les conditions externes à l'espèce, comme la nourriture, l'éducation, l'environnement climatique ou socioculturel, ne joue qu'un rôle résiduel. Cette forclusion fait de l'eugénisme un naturalisme radical aux couleurs de la science. Là encore, il est plus difficile de se déprendre de l'idéologie eugéniste qu'il n'y paraît, puisqu'elle théorise le monisme explicatif spontané de tout biologiste qu'obnubile sa propre discipline.

309 Cette attitude se fonde sur sa méfiance envers la sphère du spirituel et sa croyance que les phénomènes à l'œuvre dans les sociétés humaines ont forcément une origine héréditaire ou biologique, l'environnement ne pouvant engendrer, selon lui, que des causes accidentelles, sans régularité. Galton fonde l'eugénisme sur l'extrapolation à l'homme des succès des éleveurs discutés par Darwin.

310 Logiquement, l'eugénisme favorise l'intérêt pour la sélection artificielle, et lui assigne pour but de continuer pour l'homme une évolution qu'explique la sélection naturelle. Il y a lieu de promouvoir une amélioration délibérée de l'espèce humaine alors que la sélection naturelle est censée y pourvoir. Si la sélection naturelle est une loi de la nature, si cette loi est à la fois nécessaire et bonne, quel sens y a-t-il à intervenir en son nom pour aller dans son sens ? Il y a là une seconde difficulté, qui est surmontée par la prise en compte de données démographiques et sociologiques. Pourquoi améliorer l'homme si la sélection naturelle l'améliore ? Le principe de la réponse eugéniste à cette question est bien connu : la sélection naturelle est entravée par les règles sociales en vigueur, de sorte qu'elle ne joue plus son rôle, et qu'il devient indispensable d'intervenir pour rétablir son plein exercice. L'eugénisme est un programme de sélection artificielle dont l'objet est de rétablir la sélection naturelle dans ses prérogatives.

311 Que Galton ait été raciste n'est pas contestable. De ce point de vue, Galton est un bon représentant des convictions des hommes de son temps. Mais les différences entre les races n'occupent qu'une très faible partie de ses études sur l'hérédité.

312 Galton a par ailleurs tenté de développer une théorie de l'hérédité à partir du concept de « stirpe » qui lui permet d'expliquer à la fois les ressemblances et la stabilité au sein d'une même famille. Il constate également que la variabilité est constante et qu'il existe un retour vers la moyenne des individus, deux observations qui rendent difficilement explicable l'évolution et surtout le transformisme des espèces. Pour lever cette nouvelle contradiction, Galton, rompant avec le continuisme de Darwin, introduira l'idée que l'évolution procède par sauts brusques et par effet de seuil.

313 Les pauvres font partie des indésirables, générateurs de tares et de médiocrité intellectuelle, alors que la classe aisée produit des génies et possède de meilleures dispositions physiques et mentales. Les gouvernements se préoccupent trop des premiers, au détriment des seconds.

314 Décrite par Galton, l'Angleterre victorienne voit s'affronter trois classes sociales, l'aristocratie, à laquelle il s'identifie à titre de savant, une bourgeoisie active mais vulgaire, et une populace turbulente. Les hommes de qualité, dont il fait partie, sont ainsi doublement menacés par les roturiers entreprenants et les classes dangereuses. Sociologiquement parlant, l'eugénisme semble ainsi s'inscrire le cadre d'une stratégie défensive. Il revêt l'aspect d'une arme entre les mains d'une classe autrefois dominante, soucieuse de préserver ses prérogatives face à la montée en puissance d'une classe d'entrepreneurs. Il témoigne, de la part de Galton, riche héritier d'une famille de manufacturiers et de banquiers, d'une aspiration à conquérir ses lettres de noblesse et à se garantir des menées de barons d'industrie que n'étouffe pas le respect des hommes de savoir.

315 Dans un premier mouvement l'eugénisme se fonde sur une minoration de l'ordre culturel, au point de tenir la sélection naturelle pour la notion fondamentale, suffisante pour éclairer les phénomènes sociaux, mais dans un second mouvement il prend acte de l'efficacité propre des règles sociales, susceptibles de perturber le jeu de la sélection naturelle.

316 Chez Galton, l'amélioration de la race humaine, et prioritairement celle de la population anglaise, ne peut signifier une amélioration de chaque membre de l'espèce humaine ou de chaque membre de la population anglaise, mais seulement un déplacement jugé positif des capacités moyennes de la collectivité concernée. L'eugéniste poursuit l'évolution, qui n'est pas un phénomène individuel, par l'emploi de techniques statistiques qui ignorent l'individu. De là dérive la naïveté de la promotion d'un eugénisme universaliste. A cela s'ajoutait, chez Galton, des convictions politiques conservatrices et une hostilité à l'égard des idées égalitaires.

317 Daniel J. Kelves, dans sa présentation des années de formation de Karl Pearson, mentionne les différentes influences qui s'exercèrent sur lui. Il évoque son séjour en Allemagne et sa connaissance des courants socialistes allemands. Il mentionne sa découverte de l'oeuvre de Fichte et du rôle de l'Etat dans le bonheur des peuples. Par ailleurs lecteur de Darwin et de Spencer, Pearson élabore une sorte de synthèse entre ces diverses influences. Assez socialiste pour envisager un partage aussi équitable que possible des biens matériels entre les classes, il inscrit ses convictions dans le cadre d'un évolutionnisme, d'un progressisme qui dispose plus aux changements graduels qu'aux luttes révolutionnaires, qui se défie des individualités agitées et s'en remet à la sagesse des gouvernants pour faire prévaloir l'intérêt général. Enfin il envisage la substitution de la compétition entre les nations à la lutte entre les individus, se rapprochant ainsi d'un socialisme national.

318 Le socialisme de Pearson n'est pas égalitariste parce que les hommes ne sont pas égaux, en fait comme en droit. Ils ne sont pas égaux en fait et ces inégalités sont héréditaires. L'héréditarisme de Pearson est radical. Il n'était pas favorable à la généralisation de l'instruction, et jugeait que l'entraînement et l'éducation ne pouvaient créer l'intelligence.

319 Ce tableau d'un progressisme teinté de nationalisme peut prêter à confusion lorsque la cohérence de la pensée de Pearson, dont en fait il témoigne, n'est pas relevée. Le lecteur qui rêve d'un eugénisme authentiquement socialiste, démocratique, sans indulgence à l'égard de toutes les formes d'élitisme et de nationalisme est certes déçu par l'oeuvre de Pearson, mais il ne peut mettre au compte d'un certain éclectisme de Pearson cette déception, et au contraire les lignes de force de cette pensée pourraient constituer une bonne arme pour dénoncer la naïveté d'un tel rêve.

320 En effet, nombreux étaient ceux, comme Wilhem Schallmayer, fondateur de l'eugénisme en Allemagne, qui critiquaient les théories raciales et affirmaient la communion de l'eugénisme avec l'idéal socialiste. Comme le remarque l'historien Paul Weindling, « *un certain nombre d'eugénistes des plus importants pendant la période weimarienne étaient juifs* ».

Cité par B. Massin dans « De l'eugénisme à l' « opération euthanasie » », la Recherche, 1990, n° 227, p. 1562-1568.

321 Karl Pearson, *La grammaire de la science*, Op. cit., p. 5.

322 Les hommes ne sont pas égaux non plus en droit. Et ceci pour la simple raison que la notion d'égalité des droits est dénuée de sens. La science ne connaît que des faits. Son rôle est de les classer soigneusement et de constater leur régularité. Il s'agit de décrire et non d'expliquer. Grâce à la science, il est possible de répondre à toutes les questions à partir des faits. Le domaine de validité de la science s'étend à l'ensemble des données, et celles-ci correspondent à nos sensations, qui sont soit externes (physiques), soit internes (psychologiques). Aussi peut-on avoir recours, dans tous les domaines, à la méthode scientifique de traitement des faits, qui est universellement valable.

323 On peut certes imaginer un eugéniste moins méfiant à l'égard de la démocratie que Pearson, qui ne partageait pas l'enthousiasme des Fabiens pour l'extension de la démocratie politique. C'est affaire de circonstances, en l'occurrence d'appréciation de l'aptitude des masses à comprendre la vérité scientifique et à se pénétrer de ses conséquences eugénistes. Reste que l'accord entre l'eugénisme et la démocratie ne peut être que conjoncturel il se peut que la démocratie ne fasse pas obstacle à la mise en oeuvre d'un programme eugéniste, c'est à dire d'un programme tenant compte du « ait » fondamental, l'évolution. A ce sujet voir Karl Pearson, *The Ethic of Freethought*, Londres, T. Fincher Unwin (éd.), 1888, p. 429.

324 Selon eux, il n'y a pas de rationalité politique distincte de la rationalité scientifique. L'activité scientifique, par ailleurs, se réduit à une technique de classement des faits. Coercitif ou libéral, l'eugénisme récuse par principe l'idée d'un espace public de délibération. Les seuls débats qu'il envisage sont ceux qui se nouent éventuellement entre spécialistes, à partir d'un corps de pensées partagées.

325 Jean Rostand est un exemple plus récent d'un « eugénisme humaniste et démocratique ». Ce biologiste, se fondant sur l'idée de la perfectibilité indéfinie de l'homme, veut améliorer l'être humain et ce, sans aucune connotation raciste. Comme modèle du « surhomme » à atteindre, il propose l'intellectuel et l'homme de science dont il fait les apologies.

326 Ainsi la préférence donnée par les parents au sexe masculin qui amène au sacrifice massif des petites filles en Chine ou en Inde (dix mille infanticides dans la seule région de Bombay entre 1978 et 1982) car la société ne peut se passer de l'un ou l'autre sexe, sauf en attribuant à l'infanticide sélectif une fonction temporaire de régulation démographique.

327 Nombre de voyageurs parcourent le monde, à la suite de Cook, Bougainville, Humboldt, mais bien souvent leurs observations portent à la fois sur les phénomènes naturels ou physiques et sur les hommes (Darwin et le voyage du *Beagle*, A. Wallace, R. W. Bates, C. von Martius, etc.). Cependant, des ethnographes allemands (A. Bastian) et britanniques vont sur le terrain afin d'y rassembler systématiquement les données nécessaires à l'élaboration de leurs sommes théoriques.

328 (Paul) TOPINARD, Médecin et anthropologue français (L'Isle-Adam, 1830 – Paris, 1911). Attaché au laboratoire d'anthropologie de Broca, il s'occupa essentiellement d'anthropologie biologique (études sur la pigmentation, sur la distinction des différents types de prognatisme, sur le poids de l'encéphale, etc.) Ses ouvrages : *Élement d'anthropologie générale*, 1885 et *L'Homme dans la nature*, 1891. In Le Petit Robert, op. cit., p. 1786.

329 (Paul) TOPINARD in *Revue d'anthropologie*, Paris, 1877, p. 171.

330 (Paul) BROCA, chirurgien et anthropologiste français (Sainte-Foy-la-Grande 1824 – Paris 1880), fondateur de l'école d'anthropologie. Il a étudié le cerveau et les fonctions du langage. In *Petit Larousse*, op. cit., p. 1202.

331 (Abel) HOVELACQUE et (Georges) HERVÉ, in *Précis d'anthropologie*, Paris, 1887.

332 (Armand de) QUATREFAGES, *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*, Paris, 1867.

333 « Parmi les questions qui ont été jusqu'ici mises en discussion dans le sein de la Société

d'anthropologie, il n'en est aucune qui soit égale en intérêt et en importance à la question actuelle. La haute importance de la crâniologie a tellement frappé les anthropologistes que beaucoup d'entre eux ont négligé les autres parties de notre science pour se vouer presque exclusivement à l'étude des crânes. Cette préférence est légitime sans doute, mais elle ne le serait pas si l'on n'espérait y trouver quelques données relatives à la valeur intellectuelle des diverses races humaines ». (p. 139.)

« En moyenne la masse de l'encéphale est plus considérable chez l'adulte que chez le vieillard, chez l'homme que chez la femme, chez les hommes éminents que chez les hommes médiocres, et chez les races supérieures que chez les races inférieures ». (p. 304).

« Toutes choses égales d'ailleurs, il y a un rapport remarquable entre le développement de l'intelligence et le volume cerveau ». (p. 188).

« Ainsi l'obliquité et la saillie de la face, constituant ce qu'on appelle le prognathisme, la couleur plus ou moins noire de la peau, l'état laineux de la chevelure et l'infériorité intellectuelle et sociale sont fréquemment associés, tandis qu'une peau plus ou moins blanche, une chevelure lisse, un visage orthognathe (droit) sont l'apanage le plus ordinaire des peuples les plus élevés dans la série humaine ». (p. 280).

Jamais un peuple à la peau noire, aux cheveux laineux et au visage prognathe, n'a pu s'élever spontanément jusqu'à la civilisation ». (p. 295).

Paul Broca reconnaît que des exceptions semblent affaiblir sa thèse. « Mais la petitesse du cerveau n'en constitue pas moins un caractère d'infériorité. On a vu que la capacité crânienne des Nègres de l'Afrique occidentale (1372cc,12) est inférieure d'environ 100 centimètres cubes à celle des races d'Europe. A ce chiffre on peut joindre les suivants : Cafres, 1323cc,37 ; Nubiens de l'île d'Éléphantine, 1321 cc,66 ; Tasmaniens, 1352cc,14 ; Hottentots, 1290cc,93; Australiens, 1248cc,46. Ces exemples suffisent pour prouver que, si le volume du cerveau n'a pas une valeur décisive dans le parallèle intellectuel des races, il a cependant une importance bien réelle ». (p. 38.).

« Ainsi, la supériorité des Européens par rapport aux Nègres d'Afrique, aux Indiens d'Amérique, aux Hottentots, aux Australiens et aux Nègres océaniques est assez certaine pour servir de point de départ à la comparaison des cerveaux ». (p.52).

Le centenaire de sa mort – survenue en 1880 – a été l'occasion d'un colloque du CNRS et d'une notice de Théodore Monod dans le Bulletin de l'Académie nationale de médecine, 1980,n° 114, p. 531.

(Paul) BROCA, cité par (Stephen) JAY, *La mal-mesure de l'homme*, Ramsay, 1983.

334 BRACHYCÉPHALE adj. et n.. Qui a le crâne aussi large que long. CONTR. : dolichocephale. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p.1 59.

335 SPHÉNOÏDE adj. et n.m. Os sphénoïde ou sphénoïde : un os de la tête, à la base du crâne. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 957.

336 MANDIBULE n.f. Mâchoire inférieure de l'homme et des vertébrés (par opp. au maxillaire). In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 626.

337 SYMPHISE n.f. Articulation peu mobile, formée par du cartilage fibreux et du tissu conjonctif. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 980.

338 PROGNATHISME n.m. Saillie en avant des os maxillaires. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 826.

339 *Précis d'anthropologie*, op. cit., article nègre.

340 POLYGÉNISME n.m. Théorie selon laquelle les différentes races humaines tireraient leurs origines de plusieurs souches différentes. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 801.

341 MONOGÉNISME n.m. Doctrine anthropologique ancienne d'après laquelle toutes les races humaines dériveraient d'un type unique. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 670.

342 ARENDT, *Les Origines du totalitarisme Eichmann à Jérusalem*, op. cit., p. 440.

343 « Tout concourt donc à prouver que le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes entre elles, qu'au contraire il n'y a eu originairement qu'une seule espèce d'hommes qui, s'étant multipliée et répandue sur toute la surface de la terre, a subi

différents changements par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, et aussi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins ressemblants ; que d'abord ces altérations n'étaient pas si marquées, et ne produisaient que des variétés individuelles ; qu'elles sont ensuite devenues variétés de l'espèce, parce qu'elles sont devenues plus générales, plus sensibles et plus constantes par l'action continuée de ces mêmes causes; qu'elles se sont perpétuées et qu'elles se perpétuent de génération en génération, comme les difformités ou les maladies des pères et mères passent à leurs enfants ; et qu'enfin, comme elles n'ont été produites originellement que par le concours de causes extérieures et accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées et rendues constantes que par le temps et l'action continuée de ces mêmes causes, il est très probable qu'elles disparaîtraient aussi peu à peu, et avec le temps, ou même qu'elles deviendraient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, Si ces mêmes causes ne subsistaient plus, ou elles venaient à varier dans d'autres circonstances et par d'autres combinaisons ».

(Georges Louis Leclerc, Comte de) BUFFON, *Histoire naturelle, De l'homme*, 1749.

344 « Entraînés par certaines habitudes d'esprit et par un amour, propre de race qui s'explique aisément, bien des anthropologistes ont cru pouvoir interpréter les différences physiques qui distinguent les hommes les uns des autres et considérer comme des caractères d'infériorité ou de supériorité de simples traits caractéristiques. Parce que l'Européen a le talon court, et certains Nègres le talon long, on a voulu voir dans ce dernier un signe de dégradation. On oubliait les remarques si justes, faites à ce sujet par Desmoulins à propos des Bochimans. Parce que la plupart des civilisations ont pris naissance chez des peuples dolichocéphales, on a regardé la tête allongée d'avant en arrière comme la forme supérieure. On oubliait que les Nègres et les Esquimaux sont généralement dolichocéphales au premier chef et que les brachycéphales européens sont partout les égaux de leurs frères à tête longue.

Toutes les interprétations analogues sont absolument arbitraires. En fait, la supériorité entre groupes humains s'accuse essentiellement par le développement intellectuel et social; elle passe de l'un à l'autre. Tous les Européens étaient de vrais sauvages quand déjà les Chinois et les Égyptiens étaient civilisés, si ces derniers avaient jugé de nos ancêtres comme nous jugeons trop souvent des races étrangères, ils auraient trouvé chez eux bien des signes d'infériorité, à commencer par ce teint blanc dont nous sommes si fiers et qu'ils auraient pu regarder comme accusant un étiolement irrémédiable.

La supériorité fondamentale d'une race se traduit-elle réellement au-dehors par quelque signe matériel ? Nous l'ignorons encore. Mais lorsqu'on y regarde de près, tout tend à faire penser qu'il n'en est rien. En m'exprimant ainsi, je sais que je m'écarte des opinions généralement admises et me mets en contradiction avec des hommes dont j'estime au plus haut point les travaux. Mais j'espère donner plus loin des preuves décisives en ma faveur.

Il n'en existe pas moins des différences de tout genre d'un groupe humain à l'autre. Il faut les prendre pour ce qu'elles sont, pour des caractères de race, des caractères ethniques. Le rôle de l'anthropologiste est avant tout de les reconnaître, de s'en servir pour délimiter des groupes, puis de rapprocher ou d'écarter selon leurs affinités les races ainsi caractérisées. En d'autres termes, son oeuvre est celle du botaniste et du zoologiste décrivant et classant des plantes ou des animaux ».

In (Armand De QUATREFAGES), *L'espèce humaine*, op. cit.

345 « Sous l'influence plus ou moins ressentie des doctrines transformistes, c'est chez les animaux et surtout chez les singes que l'on va trop souvent chercher des termes de comparaison, quand il s'agit d'apprécier ces différences. Des hommes éminents, sans même adopter ces doctrines, emploient fréquemment les expressions de caractère simien, caractère d'animalité. Pourquoi oublier l'embryon, le fœtus humains ? Pourquoi ne pas se souvenir même de l'enfant ? Qu'on interroge leur histoire. Elle fournit tous les éléments d'une théorie évolutive humaine bien plus précise à coup sûr et plus vraie que la théorie simienne. C'est encore là un résultat qui ressortira, j'espère, des faits que j'aurai à citer. (...).

Les Hottentotes et surtout les Boschimanes présentent à un haut degré deux particularités que l'on a cru longtemps leur être spéciales, mais qui se sont retrouvées ailleurs. Je veux parler de la stéatopygie et du tablier. La première consiste dans un développement étrange des couches graisseuses dans la région fessière, d'où résulte une énorme protubérance. La Vénus Hottentote, dont le moule en pied existe au Muséum, en présente un bon exemple, mais il paraît que ce caractère peut s'exagérer encore davantage. C'est la reproduction chez l'homme d'un trait signalé par Pallas comme caractéristique de certaines races de moutons de l'Asie centrale, chez lesquelles l'atrophie de la queue coïncide avec l'apparition d'énormes loupes graisseuses.

La stéatopygie a été signalée chez diverses populations noires et négroïdes. Elle était très reconnaissable chez une reine de Poun figurée sur le temple égyptien élevé par M. Manette, pour

l'Exposition de 1867. Livingstone assure qu'elle commence à se manifester chez certaines femmes boers, qui sont pourtant de race blanche bien pure. Mais nulle part elle n'est aussi prononcée que chez les Boschimanes et elle constitue un des caractères les plus frappants de la race.

Il n'en est pas entièrement de même du tablier, résultant du développement exagéré des petites lèvres, qui saillent en dehors de la vulve et pendent en haut des cuisses. Ce trait se retrouve plus ou moins développé dans une foule de races et a donné lieu à la pratique de la circoncision chez les femmes. En Europe, il n'est pas sans doute de médecin accoucheur qui n'ait eu quelque occasion de le constater chez des Blanches parfaitement pures. Toutefois il paraît que chez les Boschimanes le tablier atteint parfois des dimensions que l'on n'observe pas ailleurs. Chez la Vénus Hottentote, le moulage que possède le Muséum donne 55 millimètres de longueur à droite et 61 à gauche la largeur est de 34 millimètres à droite et de 32 à gauche. L'épaisseur, partout la même, est de 15 millimètres ». In *L'espèce humaine*, op. cit., pp. 261 et 273.

346 « Au point de vue de la distinction des races extrêmes, M. Broca est arrivé au résultat suivant. La capacité crânienne de l'Australien étant représentée par 100, celle du Nègre africain est de 111,60 et celle des races blondes européennes de 124,8.

Mais surtout on voit à quelles graves erreurs on serait conduit si l'on voulait juger du développement intellectuel d'une race par la capacité de son crâne. A ce compte les troglodytes de la caverne de l'Homme-Mort, hommes et femmes, auraient été supérieurs à toutes les races inscrites au tableau y compris les Parisiens modernes, et les Chinois ne viendraient qu'après les Esquimaux. Sans doute, les populations françaises occupent le haut du tableau et les diverses races nègres sont aux derniers rangs. Mais là encore, en voyant les Nubiens venir après les Australiens, on ne peut admettre qu'il y ait un rapport réel entre la grandeur de la cavité crânienne et le développement social. Nous retrouvons au reste des questions de même nature en nous occupant du cerveau. ».

In *L'espèce humaine*, op. cit., pp. 282-283.

347 « Les trois états que je viens d'indiquer existent sur le globe dans chacun des trois grands types de l'humanité, on peut encore aujourd'hui en signaler des exemples. Les Blancs des tribus de la côte nord-ouest d'Amérique sont pêcheurs ; des populations arabes en sont encore à l'état pastoral par lequel sont passés les Arvans, pères des Indiens actuels sont essentiellement agriculteurs. Chez les jaunes, les Tongouses de la Daourie sont peut-être le type le plus complet du peuple chasseur, comme les hordes de l'Asie centrale le sont des peuples pasteurs, et les Chinois des peuples cultivateurs. Chez les Nègres enfin, les Tasmaniens étaient exclusivement chasseurs et pêcheurs, les Cafres sont essentiellement pasteurs, les Guinéens cultivateurs.

Ainsi la nature fondamentale de l'état social n'est pas un caractère de race. Les trois types physiques présentent les trois types sociaux.

De ce fait seul, on pourrait conclure qu'entre les trois grands types humains, envisagés au point de vue de la civilisation, il n'y a pas ces différences radicales qu'ont admises a priori quelques auteurs.

Cette conclusion ne peut ressortir clairement que d'une étude détaillée des races. Je puis ici seulement l'énoncer, en insistant sur ce point que, malgré les assertions contraires de M. de Gobineau, il existe encore aujourd'hui des Blancs à l'état sauvage le mieux caractérisé. Qu'on lise les détails donnés sur certaines populations kolouches par Cook, La Pérouse, Meares, Marchand, Dixon, le docteur Scouler, etc., et on sera bien forcé de reconnaître que ces pêcheurs dont les femmes se barbouillent de graisse, de suie et portent la botoque sont à la fois de vrais Blancs et de vrais sauvages, qui, sous bien des rapports, doivent prendre place fort au-dessous du Nègre d'Ardra ou de juida. » *L'espèce humaine*, op. cit.

348 « D'autre part, les noms mêmes que je viens de tracer, ceux surtout de Ghanata, de Sonrhaï, de Melle que Barth nous a fait connaître, suffisent pour prouver que le Nègre le mieux caractérisé, le Nègre type, peut s'élever par lui-même à un état social assez avancé. On a dit que sans être sauvage il était resté barbare, comme l'étaient nos ancêtres germains ou gaulois. Cette appréciation n'est pas juste ; le Nègre est arrivé bien plus haut. Les annales d'Amed Baba démontrent qu'au Moyen Âge le bassin du Niger a contenu des empires fort peu inférieurs à certains égards à bien des souverainetés européennes de la même époque.

Quant aux races jaunes, il suffit de rappeler que la race aryane tout entière était encore plongée dans la barbarie à l'époque où la Chine connaissait le calendrier, avait déterminé la forme de la terre et reconnu l'aplatissement des pôles, tissait des étoffes de soie et avait une monnaie.

Doit-on conclure de ces faits et de tous les faits analogues que je ne puis citer que les races humaines sont égales entre elles, qu'elles ont toutes les mêmes aptitudes et peuvent s'élever à tous égards au même degré de développement intellectuel ? Ce serait s'écarter du vrai et tomber dans une exagération évidente. Ici encore, il faut en revenir à la comparaison de l'homme avec

l'animal. De ce que toutes les races de chiens appartiennent à une seule et même espèce, s'ensuit-il qu'elles aient les mêmes aptitudes ? Un chasseur prendra-t-il indifféremment un braque ou un blood-hound pour en faire un chien d'arrêt ou un chien courant ? Demandra-t-il au chien des rues de valoir l'un ou l'autre de ces pur-sang ? Évidemment non.

Quand des siècles ont passé sur un groupe d'hommes, quand de génération en génération et sous l'influence de certaines conditions physiques, intellectuelles, morales, l'être entier a pris un certain pli, nous ne savons encore au juste ce qu'il faut de temps et de circonstances nouvelles pour effacer cette empreinte et renouveler la race. En tout cas, elle ne peut s'élever qu'en se modifiant, et de là même résulte une race nouvelle, une race dérivée.

L'ensemble de conditions qui a fait les races a eu pour résultat d'établir entre elles une inégalité actuelle qu'il est impossible de nier. Telle est pourtant l'exagération dans laquelle sont tombés les négrophiles de profession, lorsqu'ils ont soutenu que le Nègre, dans le passé et tel qu'il est, est l'égal du Blanc. Un seul fait suffit pour leur répondre.

Les découvertes de Barth ont mis hors de doute ce dont on pouvait douter jusqu'à lui, l'existence d'une histoire politique chez les Nègres. Mais cela même ne fait que mettre encore plus en relief l'absence de cette histoire intellectuelle qui se traduit par un mouvement général progressif, par des monuments littéraires, artistiques, architecturaux. Livrée à elle-même, la race nègre n'a rien produit dans ce genre. Les peuples de couleur noire qu'on a voulu lui rattacher, pour déguiser cette infériorité par trop manifeste, ne tiennent à elle tout au plus que par des croisements dans lesquels domine le sang supérieur.

Faut-il pour cela passer à l'extrême opposé, et admettre qu'il est des races radicalement incapables de s'élever au-dessus de l'état social dans lequel ont vécu leurs ancêtres ? Cette question a été bien des fois posée, elle a été résolue en deux sens différents.

S'appuyant sur un certain nombre de faits empruntés à l'Amérique et à l'Océanie, aussi bien qu'à l'Afrique, on a cherché à démontrer que certaines populations humaines étaient fatalement vouées à l'état sauvage. Les partisans de cette opinion ont surtout cité comme exemple les indigènes de l'Amérique du Nord et les Australiens. Pourtant, quiconque y regardera sans parti pris, verra facilement, parfois dans les faits mêmes, invoqués par ceux qui les condamnent, la preuve évidente que, placées dans des conditions favorables, ces races sauraient s'élever bien au-dessus de l'état où nous les avons trouvées et nous atteindre assez vite au moins à certains égards.

En ce qui concerne les Peaux-Rouges et les groupes voisins, le grand ouvrage de Schoolcraft, plusieurs Reports publiés depuis ne peuvent laisser aucun doute ».

L'espèce humaine, op. cit.

349 Tel est du moins l'un des enseignements de Kant qui dénonce l'omnipotence des préjugés. « Il est préjudiciable d'inculquer des préjugés parce qu'en fin de compte ils se vengent eux-mêmes de ceux qui en furent les auteurs ou les devanciers ». « Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ? » (décembre 1784), in Emmanuel KANT, *La Philosophie de l'histoire* (Opuscules), trad. fr. St. Piobetta, Paris, Aubier, 1947, p. 85.

350 « Deux causes tendent à égarer notre jugement quand il s'agit d'apprécier l'état social des races. La première tient à la manière dont nous jugeons l'ensemble de la population à laquelle nous appartenons. Enfants des classes instruites et policées, nous oublions cette partie de la nation qui est restée si loin en arrière, qui profite sans doute du travail des classes intelligentes, mais qui ne les suit nullement ou très peu dans leurs voies progressives. Il n'est pas un pays de l'Europe où l'on ne puisse rencontrer une foule de faits justifiant ce que je me borne à énoncer ici. Si Lubbock avait regardé un peu plus autour de lui, à coup sûr il aurait modifié bien des conclusions de son livre.

L'autre cause dépend de notre orgueil de race, des préjugés de notre éducation, qui nous empêchent d'aller quelque peu au fond des choses et de reconnaître des ressemblances extrêmes, presque des identités, pour peu qu'elles soient voilées par les moindres différences de formes ou de mots. Il a fallu bien du temps pour qu'on s'aperçût combien l'organisation des Maori ressemble à celle des anciens Écossais. Et pourtant, si l'on fait abstraction de l'anthropophagie chez les uns, chez les autres des emprunts faits aux populations voisines, on sera conduit à admettre qu'à l'époque où Cook visitait les Néo-Zélandais ceux-ci offraient des ressemblances étranges avec les Highlanders de Rob Roy et de Mac Yvor. Quant aux Entants du brouillard, frères des autres clans d'Écosse, étaient-ils bien au-dessus des tribus australiennes ?

Concluons que la civilisation, avec son cortège de lumières et de connaissances en tout genre, est un fait exceptionnel au milieu même des populations les plus privilégiées, et que celles-ci ont eu et ont encore sur leur propre territoire leurs représentants sauvages. Ajoutons que ce fait s'est produit à des degrés divers chez les races noires et jaunes. Enfin, en songeant à notre passé, gardons-nous de refuser aux autres races des aptitudes qui sont restées cachées pendant des siècles chez nos ancêtres avant de se développer, qui sont encore à l'état latent chez un trop grand nombre de

nos compatriotes, de nos contemporains ». In *L'espèce humaine*, op. cit.

351 « Les races d'Europe ont une telle puissance d'expansion, elles disposent de moyens d'agression tellement irrésistibles qu'elles auront sans doute le temps d'achever l'extermination de plusieurs races autochtones avant que la philosophie et la science aient acquis assez de pouvoir pour mettre un terme à ces attentats systématiques contre le genre humain. C'est, dit-on, la loi du Progrès, et il ne manque pas de rhéteurs qui prétendent que cette substitution des races supérieures aux races inférieures est le moyen employé par la Providence pour répandre la civilisation sur toute la terre. Ce qui se passe aujourd'hui au bénéfice des civilisés s'est passé en d'autres temps au bénéfice des barbares et cette prétendue loi du progrès n'est autre chose que la loi du plus fort. Heureusement, tant qu'il y aura des régions mortelles aux races d'Europe, certaines races autochtones resteront en possession du sol où elles sont installées depuis une époque antérieure à tous les souvenirs ».

In *La mal-mesure de l'homme*, op. cit.

352 « Le mot race est pris par les historiens philologues et par les anthropologues physiologistes dans deux sens tout à fait différents (...). Les mots de brachycéphales, de dolicocephales n'ont pas de place en histoire et en philologie (...). Les divisions auxquelles on est conduit par la philologie comparée ne coïncident pas avec celles auxquelles conduit l'anthropologie proprement dite... On ne peut tirer presque aucune conséquence de la science du langage pour la survie des races anthropologiques : il y a des races linguistiques, pardonnez-moi cette expression, mais elles n'ont rien à faire avec les races anthropologiques ».

In *De l'origine du langage*, op. cit.

353 « Qu'on n'accuse donc pas l'école, qui cherche dans l'ethnographie et la philologie comparée la clef de l'histoire, de donner trop au sang et de méconnaître le côté moral et universel de la nature humaine. Les races sont des cadres permanents, des types de la vie humaine, qui, une fois fondés, ne meurent plus mais sont souvent remplis par des individus qui n'ont presque aucun lien de parenté physique avec les fondateurs; à peu près comme les édifices séculaires, qui, repris en sous-oeuvre, gardent leur identité, tout en changeant sans cesse de matériaux. Nous ignorons si, à l'origine, ces grandes déterminations dans le sein de l'humanité furent le fait de conditions de naissance physiologiquement diverses, ou si elles vinrent de groupements postérieurs à l'apparition de l'homme et devenus par la suite des siècles des divisions permanentes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec le temps les races en viennent à n'être plus que des moules intellectuels et moraux. Le Turc, dévot musulman, est de nos jours un bien plus vrai Sémite que l'Israélite devenu Français, ou pour mieux dire, Européen. L'Afrique presque entière et une grande partie de l'Asie représentent à l'heure qu'il est, grâce à l'islamisme, l'esprit sémitique, quoique les Sémites purs n'y soient qu'une fraction insignifiante de la population. Les plus graves révolutions morales ont parfois été le résultat d'une infusion de sang peu considérable. Presque partout la race indo-européenne s'est répandue en petites troupes, qui formaient, à l'égard des populations envahies, d'imperceptibles minorités. Le mode selon lequel cette race se propagea dans les temps antéhistoriques fut au fond peu différent de celui que nous voyons se pratiquer lors de l'invasion des Barbares, et se continuer jusqu'en plein Moyen Âge par les Normands. Certes la proportion de sang germanique répandu en France, en Espagne, en Italie est bien faible; et pourtant ces pays, au moins les deux premiers, ont été très profondément germanisés, et cette légère infusion de sang a suffi pour créer dans l'histoire ce qu'on peut appeler une période germanique ».

In (Ernest) RENAN, *Considérations sur les peuples sémitiques*, *journal asiatique*, avril-mai 1859, pp. 447-449.

354 *Ibid.* p. 180.

355 « En toute chose, on le voit, la race sémitique nous apparaît comme une race incomplète par sa simplicité même. Elle est, si j'ose le dire, à la famille indo-européenne ce que la grisaille est à la peinture, et ce que le plain-chant est à la musique moderne. Elle manque de cette variété, de cette largeur, de cette surabondance de vie qui est la condition de la perfectibilité (...). Semblables à ces natures peu fécondes qui, après une gracieuse enfance, n'arrivent qu'à une médiocre virilité, les nations sémitiques ont eu leur complet épanouissement à leur premier âge, et n'ont plus de rôle à l'âge mûr. Nous refusons donc aux langues sémitiques la faculté de se régénérer, tout en reconnaissant qu'elles n'échappent, pas plus que les autres oeuvres de la conscience humaine, à la nécessité de changements et de modifications successives ».

In *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, op. cit., p. 531.

356 « La langue aryenne avait une grande supériorité, surtout en ce qui touche la conjugaison du

verbe. Ce merveilleux instrument, créée par l'instinct d'hommes primitifs, contenait en germe toute la métaphysique que devaient développer plus tard le génie hindou, le génie grec, le génie allemand. La langue sémitique, au contraire, prit tout d'abord, en ce qui concerne le verbe, un parti défectueux. La plus grande erreur que cette race ait commise (car ce fut la plus irréparable, a été d'adopter pour la manière de traiter le verbe un mécanisme si mesquin que l'expression des temps et des modes a toujours été pour elle imparfaite et embarrassée. Aujourd'hui encore, l'Arabe lutte en vain contre la faute linguistique que commirent ses ancêtres, il y a dix ou quinze mille ans ». *Histoire du peuple d'Israël, 1887-1891, in Oeuvres complètes, Calmann-Lévy, 1947.*

357 Idem.

358 Idem.

359 « Il est impraticable, il n'est pas raisonnable, et, en fait, il est rare que deux idiomes de civilisation coexistent très longtemps dans un même pays. Quand les concurrents jouissent d'un égal prestige, expriment sensiblement les mêmes choses, et les disent aussi bien l'un que l'autre, des raisons de sentiment aidant, ce gaspillage de force peut se prolonger. Mais quand l'une des langues est celle des dirigeants, qu'elle ouvre l'accès d'une grande civilisation moderne, qu'elle est claire, que l'expression écrite et l'expression parlée de la pensée s'y rapprochent au maximum; que l'autre est la langue des dirigés, qu'elle exprime dans ses meilleurs écrits un idéal médiéval, qu'elle est ambiguë, qu'elle revêt quand on l'écrit un autre aspect que quand on la parle, la partie est vraiment inégale la première doit fatalement faire reculer la seconde. Comme idiome de la conversation, celle-ci peut toutefois se maintenir. Mais là où deux peuples parlant deux langues vivent côte à côte, se mêlent étroitement, si l'un conçoit, ordonne et distribue les salaires et que l'autre exécute, obéit et vit de ces salaires, il faut s'attendre à ce qu'à la longue les dirigés, les salariés trouvent plus d'intérêt et soient plus portés à acquérir quelque usage de la langue des directeurs, des salariants, que ceux-ci apprennent le parler de leurs subordonnés, de leurs employés ». Telle paraît bien être, les faits le prouvent, l'opinion d'un très grand nombre de musulmans maghrébins.

In (William) MARÇAIS, *La langue arabe dans l'Afrique du Nord, Revue pédagogique, Alger, 1931 n° 1.*

360 « Je l'ai déjà dit et, à mon retour d'Algérie, je le répète avec une conviction absolue, l'Arabe est une race qui a fait son temps. Il a tenu sa place dans l'histoire de l'humanité, il a rendu des services, il en rend encore à des civilisations nègres inférieures de l'Afrique centrale, mais au contact de la civilisation européenne il est mortellement frappé. C'est écrit ».

TOPINARD, *Communication à la Société d'anthropologie sur Les types indigènes de l'Algérie.*

361 Léopold de Saussure, *Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes, 1899.*

362 « Nous avons adopté partout la solution la plus contraire à la réalité des choses (...). Ce système funeste, qui paralysera nos efforts dans l'avenir comme dans le passé, ne résulte pas de la volonté ou de l'initiative de nos dirigeants. Il nous est imposé fatalement par des sentiments et des croyances, par des concepts héréditaires qui font partie de notre caractère national.

Abusé par ses dogmes, réfractaire à l'idée de la race, le Français est persuadé que les espèces humaines ne diffèrent entre elles que par l'éducation. Les profondes divergences mentales qui séparent les races lui apparaissent comme superficielles, il croit pouvoir en venir à bout facilement et il s'acharne à une lutte stérile contre les lois de l'hérédité.

De l'ensemble des faits (les progrès scientifiques), il résulte que les races n'ont cessé de diverger depuis leur origine et sont actuellement séparées les unes des autres par des caractères stables, anatomiques et mentaux, qu'elles ne peuvent se communiquer l'une l'autre parce que leur acquisition nécessite un facteur indispensable, le temps (...).

Cette communauté de sentiments, d'idées, de croyances et d'intérêts, créée par de lentes accumulations héréditaires, donne à la constitution mentale d'un peuple une grande identité et une grande fixité. Les découvertes de l'intelligence se transmettent aisément d'un peuple à l'autre. Les qualités du caractère ne sauraient se transmettre. Ce sont les éléments fondamentaux irréductibles qui permettent de différencier la constitution mentale des peuples supérieurs.. Si les éléments d'une civilisation ne sont que les manifestations extérieures de la constitution mentale, il doit en résulter qu'une race ne peut adopter les éléments de la civilisation d'une autre race qu'après avoir modifié sa constitution mentale, ou bien encore, après avoir transformé ces éléments de civilisation de manière à les mettre en rapport avec sa propre constitution mentale.

L'hérédité de la constitution mentale ressort aussi très clairement du croisement entre les races

civilisées et les races inférieures. Les croisements, qui peuvent être un élément de progrès entre races assez voisines, donnent des produits moralement très inférieurs lorsque l'influence d'hérédités contraires dissocie leur caractère (...). L'écart mental entre deux races étant évalué d'après l'écart des civilisations, on peut se rendre compte, par l'analogie des exemples tirés de l'histoire, qu'il ne suffira pas de quelques générations pour accomplir cette transformation.

Les partisans de l'assimilation affirment a priori que, par le fait de sa supériorité intrinsèque, la civilisation européenne doit pouvoir se substituer avantageusement aux institutions indigènes et que nous devons hâter par tous les moyens possibles cette substitution (...). Dans les sociétés organisées Annamites, Arabes, Nègres du Sénégal (l'assimilation) se heurte au respect des traditions et provoque le mécontentement et la résistance. Bien au contraire, elle satisfait les intérêts et la vanité des Nègres ou mulâtres de nos anciennes colonies créoles (...). Les mesures assimilatrices (...) engendrent la désorganisation, le déficit financier et un abaissement de la moralité. Il n'appartient pas, en effet, à une race, quand bien même elle le désire, de s'assimiler les institutions et les mœurs d'une race supérieure. Il ne lui appartient pas de transformer sa constitution mentale. Quels que soient ses efforts, la grenouille ne devient pas l'égal du boeuf.

Pour comprendre cette histoire d'Haïti, il faut connaître le trait dominant du caractère nègre, cette vanité extraordinaire, grotesque, invraisemblable, que l'on ne peut définir de manière satisfaisante que par un seul adjectif : simiesque. »

In (Leopold de) SAUSSURE, *Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes*, Félix Alcan éd., 1899.

363 « La politique d'assimilation ne se propose pas seulement de faire progresser les indigènes elle se propose de leur faire accepter la langue, les institutions, les croyances politiques et religieuses, les mœurs et l'esprit français. Par cela même elle affirme que ce qui convient aux Français convient également à toutes les races, aux Nègres, aux Annamites, aux Canaques et aux Arabes (...). En matière de colonisation, nous en sommes toujours à la philosophie naturelle (...) Toutes les sociétés indigènes sont capables de progrès, mais elles ne sont pas capables des mêmes progrès, et aucune d'elles n'est capable de progrès identiques à ceux de la France, car deux sociétés de races différentes ne peuvent suivre les mêmes voies de développement... Administrer cent races humaines en niant, au nom d'un dogme, la nature de la race, c'est se condamner à accumuler faute sur faute ».

Idem.

364 Idem.

365 « La mesure la plus singulière et la plus dangereuse fut l'application dans nos colonies du suffrage universel à des individus dans un état inférieur et sans communion d'idées entre eux ».

Congrès colonial, 1900.

366 « Il faut adapter l'enseignement aux besoins de la colonisation et aux mentalités indigènes, besoin pour le Français d'être compris, besoin d'un enseignement rudimentaire. C'est, au total, un instrument secondaire de domination que l'instruction publique, c'est un utile auxiliaire. Ce n'est toutefois pas la panacée universelle.

Le jour où tous nos sujets sauront le français comme nous – ou croiront le savoir – ils voudront avoir les mêmes droits que nous ; comme l'élément français se trouve partout en minorité, il ne tardera pas à être absorbé par l'élément indigène, et on verra se produire dans toutes nos possessions ce qui se passe à la Guadeloupe et en Martinique (...). Ce serait une erreur que d'enseigner à des Annamites ou à des Malgaches toutes les finesses grammaticales de notre langue ».

Exposition universelle de 1900, Les colonies françaises, tome V, pp. 200-201.

367 Abel Hovelacque, 1843-1896.

368 (Marcel) MAUSS, sociologue et anthropologue français (Épinal 1872 – Paris 1950); Il a étudié les phénomènes de prestations et de contre-prestations (*Essai sur le don*), 1925. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1508.

369 (Paul) RIVET, ethnologue français (Wassigny, Ardennes, 1876 – Paris 1958). Il a créé le musée de l'Homme (1937). In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1633.

370 (Michel) LEIRIS, écrivain et ethnologue français (Paris 1901 – Saint-Hilaire, Essonne, 1990). Il fut membre du groupe surréaliste. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1462.

371 (Claude) LÉVI-STRAUSS, anthropologue français (Bruxelles 1908). Marqué par Durkheim et Mauss, il découvre sa vocation ethnographique lors d'un séjour au Brésil (*Tristes tropiques*, 1955). En 1941, il rencontre Jakobson à New York ; il a alors l'idée d'appliquer le concept de structure aux phénomènes humains : parenté (*Les Structures élémentaires de la parenté*, 1949), mode de pensée classificatoire (*la Pensée sauvage*, 1962), enfin et surtout mythe (« *Mythologiques* », 1964-1971 ; *Histoire de Lynx*, 1991). Il a donné au structuralisme la dimension d'un humanisme. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1467.

372 « La question traitée dans ce livre est la suivante : y a-t-il des races qui sont intellectuellement déshéritées, d'autres, au contraire, qui sont privilégiées ? Y en a-t-il qui sont vouées par leur constitution même à une mentalité intérieure au-dessus de laquelle il leur est à jamais impossible de s'élever, tandis que d'autres sont prédestinées aux formes élevées de la civilisation ? C'est pour résoudre ce problème que M. Boas est amené à parler de la mentalité primitive.

On pourrait dire qu'elle est spécifique et ne comporte qu'un développement limité, s'il était possible de la rattacher à des caractères anatomiques ou physiologiques déterminés qui se rencontrent chez ces peuples primitifs, qui ne se retrouvent pas chez les autres et qui, par eux-mêmes, sont symptomatiques d'une culture inférieure, M. B... rejette cette hypothèse après une discussion assez sommaire.

Il nous a paru que nous devons ne pas laisser ignorer à nos lecteurs quelle idée un ethnographe comme M. Boas se fait du primitif ; mais il nous est impossible de ne pas trouver que l'analyse qu'il nous en donne est bien sommaire et insuffisante. La déduction et la dialectique y tiennent plus de place que l'observation des faits. Certes, nous croyons, nous aussi, qu'entre la pensée primitive et celle de l'homme cultivé il n'y a pas de différence de nature. Tous les mécanismes essentiels du jugement et du raisonnement sont immanents à la civilisation même la plus rudimentaire ; mais ils n'y sont qu'en germe. C'est la culture qui les a actualisés. En un sens, on peut dire que l'homme a toujours pratiqué la méthode expérimentale : mais, en fait, le raisonnement expérimental proprement dit ne s'est constitué qu'avec les sciences du même nom. Nous avons montré qu'il existe chez les Australiens des classifications systématiques ; mais entre elles et celles que la science nous a appris à faire, il y a une large distance. Il y a eu ainsi de véritables créations au cours de l'histoire et une évolution aussi complexe ne saurait être retracée en quelques mots. Est-ce à dire qu'il y ait des races prédestinées à ne pas dépasser un certain niveau intellectuel ? Rien ne nous paraît moins établi, nous pensons, au contraire, que les causes extérieures, physiques ou sociales, ont été la source principale de différenciation entre les peuples. Mais il n'en faut pas conclure qu'aujourd'hui tous les hommes, quelle que soit leur origine, sont également aptes à la civilisation. Des siècles de culture ont pu créer des prédispositions qui n'existaient pas en principe. Sans doute, il est très possible que telle race, en particulier, soit injustement méprisée c'est très vraisemblablement le cas des Noirs d'Amérique. Mais ce n'est pas une raison pour déclarer que toutes les races, tous les peuples ont une égale aptitude native à toutes les formes possibles de la mentalité ».

In *Journal sociologique*, 1909-1912, volume XII, 31-33, pp. 676-677.

373 Y. Knibiehler, « Petite Histoire de l'eugénisme », *Le Monde*, 27 mai 1986.

374 Après l'élimination des races inférieures le premier pas dans la voie de la sélection c'est l'élimination des anormaux. CHARLES RICHET

375 « Groupe » était un terme sans prétention, prudent et général – « considéré dans son ensemble » était un hommage au concept, cher au XVIII^e siècle, de l'homme idéal comprenant le « bon sauvage » ; quant à « dans ses détails » cela prenait en compte cet intérêt nouveau que l'on portait aux races ou aux nations. Le « reste de la nature » concernait ce que nous appelons écologie ; quant à « l'anthropologie générale » elle prenait en compte la pathologie et même l'anatomie du cerveau.

376 « Il ne faut pas juger de ce qui se passait alors d'après ce qui se passe quelquefois aujourd'hui. Avec leur civilisation formidable, avec leurs moyens de destruction irrésistibles, avec leurs villes flottantes que la vapeur promène autour du monde, les Européens font irruption sur une île située aux antipodes, habitée par quelques sauvages errants, abrutis, nus, sans armes, sans chefs. Les deux termes extrêmes de la série humaine se trouvent tout à coup en présence ; et si le peuple étranger, dont le nombre est sans cesse accru par l'arrivée de nouveaux colons, juge de son intérêt de détruire les autochtones, il les écrase facilement de son immense supériorité matérielle : voilà comment il n'y a plus de Tasmaniens en Tasmanie. Mais il y en aurait encore, si ces malheureux avaient pu fournir aux colons anglais un travail utile, s'ils avaient eu ce degré d'intelligence de plus qui rend les nègres d'Afrique aptes à servir comme esclaves ; il y en aurait

encore Si leur île eût été un continent spacieux, s'ils avaient pu reculer devant leurs agresseurs, comme les Peaux-Rouges d'Amérique, ou trouver un refuge, comme les ours des Pyrénées, dans des montagnes presque inaccessibles ; on les eût laissés vivre en paix dans ces lieux indignes de la convoitise de l'homme civilisé. Ainsi pour qu'une race soit exterminée il ne suffit pas qu'elle soit assaillie par une race plus forte et plus intelligente, il faut que l'inégalité soit excessive... Et cela ne suffit pas pour que la race envahissante conserve la pureté de son type anthropologique. Le guerrier conquérant ne se pique pas de continence ; il tue volontiers les hommes, mais plus volontiers encore, il garde les femmes pour son plaisir. Le mélange des sangs est donc à peu près inévitable, et les caractères de la race victorieuse sont modifiés par ce croisement, à moins que la différence de couleur ne soit assez tranchée pour que les métis puissent être reconnus au premier coup d'oeil, et condamnés à former une caste à jamais distincte. »

377 Pour mémoire Voltaire lui-même était polygéniste.

378 A son idée, le monogénisme forçait les faits à entrer dans la camisole de force d'une théorie. Il rendait le monogénisme responsable du sophisme de la « race pure ». Cette idée abstraite était pour lui et pour les polygénistes un péché contre la logique. La diversité était un fait, pour l'expliquer les monogénistes devaient démontrer l'existence de races principales et secondaires (ou dérivées) mais rien, à son avis, ne pouvait avoir transformé les Blancs en Noirs ou les Noirs en Jaunes.

379 Il exposait, non sans sarcasmes, l'erreur fondamentale et passéiste qui faisait voir dans le langage un critère inné de classification des hommes, plutôt qu'un critère artificiel et culturel. C'était une manifestation précoce du clivage entre les orientations physiques et culturelles de l'anthropologie.

380 Cette formule fondamentale de craniométrie était due à un Suédois, Retzius, qui avait aussi inventé et donné leur nom aux deux variétés.

381 La suprématie de la vieille aristocratie avait été basée sur les arbres généalogiques et subissait une éclipse progressive. Pour rivaliser avec la noblesse, la bourgeoisie de chaque nation rêvait d'avoir une noble famille et sentait le besoin de se trouver un bel ancêtre, le plus beau possible. Le jugement hiérarchique animait encore l'analyse des faits et le snobisme aussi bien individuel que collectif était une des forces les plus puissantes du XIXe siècle.

382« Les Celtes ou plutôt les conquérants asiatiques que l'on se plaît à nommer ainsi... un peuple... mais on ne nous dit pas où était la grande nation celtique qui pouvait ainsi vomir sur l'Europe des millions de guerriers... Je vois dans l'origine la simple émigration d'un peuple pasteur et guerrier qui, franchissant le Caucase ou peut-être l'Hellespont, s'installe avec ses troupeaux dans un petit coin de l'Europe, subjugué les indigènes, se mêle ensuite avec eux, leur impose sa langue et sa nationalité, leur inocule ses connaissances et ses moeurs. »

383 Paul Broca, No. 325, 1866.

384 Reclus, P., 1880.

385 Pelletan, 1880.

386 Horteloup, 1884.

387 Bourgin, 1950.

388 Il avait enseigné aux Etats-Unis, avait été maire de Montmartre, un point chaud pendant la Commune. Plus tard, il fit tomber plusieurs ministères, y compris celui de Gambetta, et fut un dreyfusard actif et influent, enfin, il fut à deux reprises Premier ministre. Septuagénaire, pendant la Première Guerre mondiale, il s'opposa victorieusement à Poincaré, Lloyd George et au président Wilson. Le Traité de Versailles, en 1919, fut sa revanche de 1871.

389 XIX^e siècle (quotidien), 22/1/80.

390 Le Figaro, 1^{er} février 1880.

391 Le Figaro, le 6 février 1880.

392 Georges Vacher de Lapouge, 1854-1936.

393 *La sélection naturelle*, 1896.

394 *L'Aryen, son rôle social*, 1899.

395 *Race et milieu social. Essais d'anthroposociologie*, 1909.

396 G. Vacher de LAPOUGE, *La dépopulation de la France*, 1887, 16, pp. 69-80 ; et *L'Aryen : son rôle social*, Paris, 1899.

397 G. VACHER DE LAPOUGE, op. cit., 1887, p. 16.

398 G. VACHER DE LAPOUGE, op. cit., 1899, p. 464.

399 G. Vacher de LAPOUGE, *La dépopulation de la France*, 1887, pp. 69-80; et *L'Aryen : son rôle social*, Paris, 1899.

400 Cité par R. Olby dans « la Théorie génétique de la sélection naturelle vue par un historien », *Revue de synthèse*, 1981, n^{os} 103-104, p. 251-283.

401 Idem.

402 Idem.

403 1799-1875.

404 « À une époque antérieure à tout témoignage historique, et qui se dérobe dans la nuit des temps, une race entière, destinée par la Providence à dominer un jour sur le monde entier, grandissait peu à peu dans le berceau primitif ou elle préludait à un brillant avenir. Privilégiée entre toutes les autres par la beauté du sang et par les dons de l'intelligence, au sein d'une nature grandiose mais sévère, qui livrait ses trésors sans les prodiguer, cette race fût appelée dès les débuts à conquérir par le travail les conditions matérielles d'une industrie persévérante pour l'élever au-dessus des premières nécessités de la vie. De là, un développement précoce de la réflexion... (...) cette race était celle des Aryas, douée dès le début des qualités même qui manquaient aux Hébreux pour devenir les civilisateurs du monde, et nulle part l'évidence d'un plan providentiel n'éclate plus clairement que dans le parallélisme de ces deux courants juxtaposés dont l'un devait recevoir et absorber l'autre. Le contraste entre les deux races est aussi tranché que possible (...) Cette religion du Christ, destinée à rester le flambeau de l'humanité, c'est le génie grec qui l'accueille, c'est la puissance romaine qui la propage au loin, c'est l'énergie germanique qui lui donne une nouvelle force, c'est la race entière des Aryas européens qui, sous son influence bienfaisante, et à travers mille combats, s'élève peu à peu jusqu'à la civilisation moderne... C'est ainsi que cette race des Aryas, privilégiée entre toutes les autres, aura été l'instrument principal des desseins de Dieu sur les destinées de l'homme terrestre. »

Adolphe Pictet (1799-1875), *Essai de paléontologie linguistique*, Paris, 1859.

405 « La promotion des Germains ou Allemands (on ne disait pas encore « Nordiques ») au rang d'une race supérieure remonte en réalité à la Renaissance, lorsque des humanistes au service des empereurs allemands cherchèrent à justifier leurs prétentions à la succession de l'Empire romain en invoquant l'antique droit de conquête des Goths, des Burgondes ou des Langobards. J'ai décrit ailleurs cette argumentation, aussitôt appelée, à travers Luther, à une vaste résonance. La matière première était donc à pied d'oeuvre pour exalter les imaginations. Même celle des auteurs des grands systèmes philosophiques, et c'est ainsi qu'on peut relever chez Fichte, lorsqu'il célèbre la mission universelle des Germains, des accents apocalyptiques proches de ceux de Hitler. Le cas de Hegel illustre mieux encore l'emprise subite d'une idéologie raciste sur la pensée allemande, précisément parce que son système, par une sorte de pétition de principe, est aussi idéaliste, aussi « anti-biologiste » que faire se peut mais lorsque le dialecticien de l'absolu se demande pourquoi les peuples latins, contrairement aux peuples germaniques, restèrent soumis à une papauté corrompue, il l'explique par « le mélange du sang romain et du sang germanique », c'est-à-dire par un métissage qui entraînait « la scission, l'attachement à un abstrait, et par suite nullement cette totalité de l'esprit que nous appelons âme ». La pensée de Karl Marx est entachée de représentations semblables, qui lui permettaient, par exemple, d'exclure les Russes de la race

supérieure indo-germanique. »
Léon Poliakov, *Le mythe arien*, Calmann-Levy, 1971.

406 « Les plus anciens chants des poètes et les plus vieux documents historiques montrent la guerre constante de chacun contre tous. Les guerriers blonds d'Homère, comme plus tard les Gaulois et les héros scandinaves, mouraient le plus souvent de mort violente. Chaque tribu était en guerre avec ses voisines, et la principale occupation semblait être de détruire son prochain. Quand on relit les chants hérédiques des premiers Aryens, on se demande avec stupeur comment la fécondité des femmes pouvait suffire à compenser la destruction incessante de la population adulte. Ce ne sont que massacres et boucheries (...). Que le poète soit Grec, Germain ou Hindou, le récit ne varie que par les épisodes, et quand il finit, le combat cesse faute de combattants. Les voyageurs actuels nous rapportent du centre de l'Afrique des récits effrayants. Les nègres de l'intérieur reproduisent à peu près l'état social de nos populations du bronze et des premiers temps du fer. Leur vie est une alternative perpétuelle d'expéditions sanglantes d'où l'on rapporte des esclaves, de l'ivoire et du butin, et de catastrophes soudaines, de surprises nocturnes, qui font du vainqueur de la veille la victime du lendemain. (...) Il faut toute la fécondité des négresses pour compenser les effets de cette consommation incroyable de vies humaines, mais cette fécondité est si grande que l'Afrique deviendra un danger terrible pour la civilisation quand on lui aura imposé la vie pacifique et nos arts les plus simples. C'est de là que viendront les Barbares de l'avenir, non des Barbares de noble race comme les Germains, mais les destructeurs possibles de la civilisation. Dans les pays tout à fait civilisés, (l'homme) n'a même plus d'ennemis à craindre, les animaux redoutables sont détruits, il n'a pas à s'occuper de la recherche des vivres, il les trouve chez le marchand. La lutte pour l'existence n'est plus qu'avec son semblable, homo homini lupus. Elle ne s'exerce que par des actes sociaux. Pour avoir changé de mode et de nom, elle n'en est pas moins âpre et meurtrière. »
G. Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales*, op. cit., p. 211, 212 et 199.

407 « Arrogants dans le succès, serviles dans le revers, filous au possible, grands amasseurs d'argent, d'une intelligence remarquable et cependant impuissante à créer. Aussi, dans tous les temps ont-ils été odieux et accablés de persécutions qu'ils ont toujours mises sur le compte de leur religion, mais qu'ils semblent avoir mérité par leur mauvaise foi, leur cupidité, leur esprit de domination... Tout autour de nous, le Juif n'a pas de rival dans l'art d'exploiter le travail du brachycéphale et de concentrer ses économies... Le Juif est de nature incapable de travail productif. Il est courtier, spéculateur, il n'est pas ouvrier ou agriculteur. Organisé pour s'emparer habilement du fruit du travail d'autrui, le Juif ne peut exister sans une population bien plus nombreuse d'inférieurs qui sèment, récoltent, tissent pour lui... Il est certainement le mieux adapté à la vie parasitaire. Prédateur, rien que prédateur, il est bourgeois, il ne peut, ne veut être qu'un bourgeois. Le Juif désorganise tout ce qu'il touche, ne possède ni l'esprit de gouvernement, ni l'instinct militaire... Il a le tempérament anarchiste. Le Juif obéissant à ses aptitudes prodigieuses de spéculation d'escroc, traite toute affaire politique comme une spéculation et escroquerie... C'est pourquoi sa direction politique n'est pas si seulement immorale, mais encore et surtout destructive... »
G. VACHER DE LAPOUGE, op. cit., 1899, pp. 466-467.

408 Les anatomistes français font ressortir les mérites des Celtes et des Gaulois, qu'ils opposent aux Germains, ces derniers étant assimilés, quelques fois seuls, au groupe nordique. Armand de Quatrefarges estime même que les Prussiens ne sont pas des Aryens et ne leur accorde aucune sympathie (790). Broca considère de son côté que les « Gaulois alpins » sont supérieurs aux « germains nordiques » (d'après 963, p. 49). Les anthropologues allemands sont évidemment en parfait désaccord avec leurs collègues français.

409 *La vie, cette aventure*, Table ronde, 1953, p. 213.

410 Carrel, a écrit le professeur Pierre Lépine, de l'Académie de médecine, dans Lyon médical du 9 septembre 1973, réalisa le premier les banques d'organes et en appliqua la conservation à basse température pour une survie prolongée. La culture des tissus devint culture cellulaire et ce fut le point de départ d'une éblouissante série de travaux qui font de Carrel le père incontestable de toutes nos recherches de culture cellulaire. Il mit au point les techniques fondamentales qui régissent encore aujourd'hui la science qu'il a créée. En immunologie, il démontra les compatibilités et incompatibilités des cellules et apporta la preuve qu'elles sécrétaient des anticorps. Il ouvrit la culture cellulaire à la virologie en réalisant pour la première fois la culture d'un virus.

411 Grâce à cet appareil, Carrel pénètre plus profondément dans la physiologie cellulaire et la virologie. Ses méthodes permettent désormais d'étudier cellules, tissus et virus, non plus en tant que composantes d'un corps mort, mais en tant qu'êtres vivants, éléments d'un organisme plus complexe encore. D'où ses recherches sur le cancer, dont il fut l'un des pionniers, avec sa fameuse thèse de doctorat, en 1900.

412 Alexis Carrel, *L'homme, cet inconnu*, Plon 1935.

413 Durin J. Hope for our time. New York 1965. Tr. *Alexis Carrel savant mystique* (Fayard 1969), p. 61.

414 À cela répond (retour à l'Allemagne), le « social-darwinisme » allemand, fort de l'autorité scientifique de Haeckel, et son image laudative de la « sélection Spartiate » – élimination à la naissance des enfants non conformes –, qui ne sera pas sans favoriser l'emprise du mythe Spartiate sur l'éducation des jeunes hitlériennes. Une histoire de ce réseau d'influences serait aujourd'hui nécessaire pour comprendre comment peut fonctionner, chez un médecin comme Carrel, le passage de la conviction diagnostique (la menace de dégénérescence collective, dont on sait mieux aujourd'hui ce qu'elle révèle d'inquiétant chez le diagnosticien) à la prescription de l'acte (la « mort bénéfique », organisée dans l'intérêt supérieur de la race, pour des centaines de milliers d'individus). Le libéralisme est le « milieu » de cette fermentation idéologique. Lorsque Alexis Carrel débarque aux États-Unis en 1904, il aborde un continent qui est en train de connaître (depuis environ sept ans et pour une durée de trois décennies, jusqu'aux approches de la grande crise) une formidable croissance économique associée à l'un des plus remarquables essors technologiques de l'histoire, sous le signe du libéralisme, du dollar-or et de l'exploitation à bas prix du travail des ouvriers immigrés. Le libéralisme « intégriste », individualiste, concurrentialiste, anti-interventionniste, opposé aux régulations étatiques et, dans sa version dure, à toute forme de loi en faveur des plus démunis, a beaucoup usé, pour l'édification de ses fidèles, de la théorie darwinienne (passée au crible de la « synthèse » spencérienne et réduite au schéma éliminationniste de la « survie du plus apte »). La charité sociale n'a pas lieu d'être, car elle fausse le libre jeu de la concurrence, où sont censés s'exprimer les « mérites » des individus engagés dans la lutte pour l'existence qui se livre au sein des « superorganismes » sociaux évolués, suivant des lois analogues à celles qui régissent l'ensemble du monde vivant. Dans l'absolu, le libéralisme porte donc condamnation de tout artifice destiné à corriger, à amoindrir ou à compenser les effets « naturels » de la sélection concurrentielle. Or le rôle autoritaire et coercitif des États (survivance des anciens stades de l'évolution sociale dans la sociologie généalogique de Spencer) a induit de nombreuses perversions historiques et culturelles de l'ordre naturel, contre lesquelles le libéralisme doit lutter pour éviter qu'elles ne compromettent le bon fonctionnement de la sélection sociale et n'entraînent une dégénérescence du groupe national à travers l'assistance apportée aux faibles, aux malades et aux infirmes – à tous ceux que le vocabulaire courant du XIX^e siècle englobait sous le terme de « débiles ». Très concrètement, l'eugénisme naît dans tous les pays d'industrialisme libéral comme réponse à l'angoisse qui s'alimente et s'entretient du raisonnement suivant : pendant longtemps, la sélection naturelle a été le moteur de l'évolution ; dans les sociétés modernes civilisées, la sélection a été combattue par des institutions de protection des faibles qui lui ont fait perdre une part significative de son efficacité, eu égard à l'amélioration des individus et à l'intérêt biologique du groupe ; il faut donc instaurer, en manière de compensation de ces déficits accumulés, une sélection artificielle appliquée à l'humanité, et dont l'effet devra être de limiter les effets des mesures et des conduites anti-sélectives (celles-là mêmes que Darwin, opposé à toute forme d'eugénisme autoritaire ou d'application de consignes malthusiennes à la société, regardait, dans *La descendance de l'Homme* de 1871, comme les expressions les plus hautes de l'évolution au sein de l'humanité civilisée) en sur-garantissant la qualité biologique des membres du groupe aux fins d'éviter la dégénérescence et de permettre au progrès de se poursuivre. (...) C'est dans l'espace d'un aveuglement face à cette contradiction – qui pousse le libéralisme, ennemi des interventions régulatrices autoritaires, à réclamer en faveur de la plus terrible de toutes –, que s'installe le discours de l'extermination.

Lucien Bonnafé, Patrick Tort, *L'homme cet inconnu ?*, Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les *chambres à gaz*, Sylleps, 1992, p. 9-12.

415 Idem.

416 Alexis Carrel. *Jour après jour*. Plon 1956.p. 142.

417 Idem, p. 148.

418 Idem, p.149.

419 Lucien Bonnafé, Patrick Tort, *L'homme cet inconnu ?*, Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz, Sylleps, 1992, p. 29.

420 Op. cit.

421 Lucien Bonnafé, Patrick Tort, *L'homme cet inconnu ?*, Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz, Sylleps, 1992, p. 26.

422 Lucien Bonnafé, Patrick Tort, *L'homme cet inconnu ?*, Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz, Sylleps, 1992, p. 27.

423 Lucien Bonnafé, Patrick Tort, *L'homme cet inconnu ?*, Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz, Sylleps, 1992, p. 30.

424 Idem, p. 214.

425 Idem, p. 365.

426 Idem, p 287.

427 Idem, p. 388.

428 Lucien Bonnafé, Patrick Tort, *L'homme cet inconnu ?*, Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz, Sylleps, 1992, p. 31.

429 *Cahier de la Fondation*, PUF 1943.

430 Idem.

431 *La Sélection humaine*, Alcan, 1913.

432 « La fusion progressive de populations jusqu'alors séparées par la distance géographique, ainsi que par des barrières linguistiques et culturelles, marquait la fin d'un monde qui fût celui des hommes pendant des centaines de millénaires, quand ils vivaient en petits groupes durablement séparés les uns des autres et qui évoluaient chacun de façon différente, tant sur le plan biologique que sur le plan culturel. Les bouleversements déclenchés par la civilisation industrielle en expansion, la rapidité accrue des moyens de transport et de communication ont abattu ces barrières. En même temps ont disparu les chances qu'elles offraient pour que s'élaborent et soient mises à l'épreuve de nouvelles combinaisons génétiques et des expériences culturelles. Or, on ne peut se dissimuler qu'en dépit de son urgente nécessité pratique et des fins morales élevées qu'elle s'assigne, la lutte contre toutes les formes de discriminations participe de ce même mouvement qui entraîne l'humanité vers une civilisation mondiale, destructrice de ces vieux particularismes auxquels revient l'honneur d'avoir créé les valeurs esthétiques et spirituelles qui donnent son prix à la vie. »

Claude Levi-Strauss, *Race et Histoire*, 1952, Gallimard, coll. Folio, 1971.

433 Pendant tout le XIX^e siècle et la première moitié du XX^e, on s'est demandé si la race influençait la culture et de quelles façons. Après avoir constaté que le problème ainsi posé était insoluble, nous nous apercevons maintenant que les choses se passent dans l'autre sens ce sont les formes de culture qu'adoptent ici ou là les hommes, leurs façons de vivre telles qu'elles ont prévalu dans le passé ou prévalent encore dans le présent, qui déterminent, dans une très large mesure, le rythme de leur évolution biologique et son orientation. Ibid.

434 ARENDT, *Les Origines du totalitarisme* Eichmann à Jérusalem, op. cit., p. 448-449.

435 Michel Serres.

436 La caractéristique majeure de l'eugénisme, de ce point de vue, est moins d'affirmer que les Noirs ou les Jaunes appartiennent à des races inférieures et sont dignes d'être colonisés par les Blancs que de traduire en termes biologiques les conflits sociaux pour les dénier. Penser les classes en termes de races, ramener les problèmes sociaux à des problèmes biologiques comme

on a pu les réduire à des problèmes moraux, telle est bien la démarche initiale sur laquelle se construit l'eugénisme.

437 Tout l'effort de l'eugénisme sera alors de référer ces distinctions socialement visibles à leurs motivations biologiques héréditaires, invisibles mais tenues pour bien réelles. Son propos est donc d'associer la réussite sociale manifeste à ses sources cachées, de nature biologique. Là où il n'y a pas de différences perceptibles, il nous avertit de leur existence.

438 A l'évidence les caractéristiques physiques des différentes races sont perçues à travers le prisme des préjugés raciaux qu'elles sont destinées à soutenir. Néanmoins des traits physiques contrastés sont tangibles, et le racisme ordinaire consiste à leur associer des caractéristiques mentales et morales pour conclure à l'infériorité des uns et à la supériorité des autres.

439 Rüdiger Safransky, *LE MAL ou le théâtre de la liberté*, Traduit de l'Allemand par Valérie Sabathier, Bernard Grasset, Paris, 1999, pp. 272-273.

440 In (Alexis) CARREL, *L'homme cet inconnu*, Plon, 1986, p. 69.

441 « Il est nécessaire de faire un choix parmi la foule des hommes civilisés. Nous savons que la sélection naturelle n'a pas joué son rôle depuis longtemps. Que beaucoup d'individus inférieurs ont été conservés grâce aux efforts de l'hygiène et de la médecine. Que leur multiplication a été nuisible à la race. Mais nous ne pouvons pas prévenir la reproduction des faibles qui ne sont ni fous ni criminels. Ni supprimer les enfants de mauvaise qualité comme on détruit, dans une portée de petits Chiens, Ceux qui présentent des défauts. Il y a un seul moyen d'empêcher la prédominance désastreuse des faibles. C'est de développer les forts. L'inutilité de nos efforts pour améliorer les individus de mauvaise qualité est devenue évidente. Il vaut beaucoup mieux faire grandir ceux qui sont de bonne qualité. C'est en fortifiant les forts que l'on apportera une aide effective aux inférieurs. La foule profite toujours des idées, des inventions de l'élite et des institutions créées par elle. Au lieu de niveler, comme nous le faisons aujourd'hui, les inégalités organiques et mentales, nous les exagérerons et nous construirons de plus grands hommes. Il faut abandonner l'idée dangereuse de restreindre les forts, d'élever les faibles, et de faire ainsi pulluler les médiocres. La force et le talent peuvent apparaître brusquement dans des familles où ils ne se sont jamais montrés. Des mutations se produisent chez l'homme comme chez les autres animaux et chez les plantes. On rencontre, même chez les prolétaires, des sujets capables d'un haut développement. Mais ce phénomène est peu fréquent. Aujourd'hui, il est indispensable que les classes sociales soient de plus en plus des classes biologiques. Les individus doivent monter ou descendre au niveau auquel les destine la qualité de leurs tissus et de leur âme. Il faut faciliter l'ascension de ceux qui ont les meilleurs organes et le meilleur esprit. Il faut que chacun occupe sa place naturelle. Il faut nous lever et nous mettre en marche. Nous libérer de la technologie aveugle. Réaliser, dans leur complexité et leur richesse, toutes nos virtualités, Les sciences de la vie nous ont montré quelle est notre fin, et ont mis à notre disposition les moyens de l'atteindre. Mais nous sommes encore plongés dans le monde que les sciences de la matière inerte ont construit sans respect pour les lois de notre nature. Dans un monde qui n'est pas fait pour nous, parce qu'il est né d'une erreur de notre raison, et de l'ignorance de nous-mêmes. À ce monde, il nous est impossible de nous adapter. Nous nous révolterons donc contre lui. Nous transformerons ses valeurs. Nous l'ordonnerons par rapport à nous, Aujourd'hui, la science nous permet de développer toutes les potentialités qui sont cachées en nous, Nous connaissons les mécanismes secrets de nos activités physiologiques et mentales, et les causes de notre faiblesse. Nous savons pourquoi nous sommes punis. Pourquoi nous sommes perdus dans l'obscurité. En même temps, nous commençons à distinguer à travers les brouillards de l'aube la route de notre salut.

Pour la première fois dans l'histoire du monde, une civilisation, arrivée au début de son déclin, peut discerner les causes de son mal. Peut-être saura-t-elle se servir de cette connaissance, et éviter, grâce à la merveilleuse force de la science, la destinée commune à tous les grands peuples du passé (...) Sur la voie nouvelle, il faut dès à présent nous avancer ».

Ibid., pp. 348, 350, 374.

442 Médecin, fort éclectique dans le choix de ses études qui le conduisent à se pencher aussi bien sur la photographie que sur l'ethnologie.

443 Pourtant Freud lui rendit hommage ; Bergson l'appréciait ; Barrès et Sorel s'en sont inspirés ; et Vilfredo Pareto comme Roberto Michels subirent son influence.

444 *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, publiées en 1894.

445 *Psychologie des foules*, publié en 1895.

446 *Psychologie du socialisme*, publié en 1896.

447 Gustave Lebon, 1841-1931.

448 Inutile dès lors d'attendre des masses qu'elles soient sensibles au raisonnement, à la logique rationnelle, ou qu'elles manifestent quelque constance dans leurs entreprises. Elles ne peuvent réagir qu'aux images, aux mythes. Comme les primitifs, elles sont toutes instinctives et, comme les femmes, essentiellement versatiles. Mue par les seules passions, la foule ne peut avoir de volonté propre, agir par elle-même. Elle a besoin d'un meneur.

449 Dans cet état comparable à l'hypnose, ce dernier impose à la masse ses idées- forces et la tient sous l'empire de sa séduction en satisfaisant sa mentalité mystique. Les foules unissent ainsi ce qu'il y a de plus primitif en l'homme - les sentiments de sa race - et ce qu'il y a de plus permanent dans les sociétés - le besoin religieux de croire.

450 Elles offraient en outre une méthode aux gouvernants de son temps. Si l'âge des foules dévalue les rhétoriques politiques rationnelles, les classes dirigeantes doivent savoir qu'on ne séduira les masses qu'en sachant faire vibrer leurs passions et leurs sentiments. Certains des lecteurs de *Le Bon* n'oublieront pas cette leçon. Sans prôner l'établissement d'une dictature, ni critiquer vraiment la démocratie parlementaire telle qu'elle fonctionne, la doctrine de *Le Bon* ruinait la mystique démocratique des républicains les plus convaincus, en soulignant que la masse est incapable d'exercer le pouvoir, qu'elle ne peut même pas y aspirer et que sa pente naturelle l'amène à faire le jeu des régimes despotiques.

451 *La lutte des races*, publié en 1893.

452 *Précis de sociologie*, publié en 1896.

453 *Aperçus sociologiques*, publié en 1905.

454 *Sociologie et politique*, publié en 1908.

455 *Éléments de science politique*, éd. en italien en 1896.

456 *Les partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*, 1^{re} éd. allemande en 1911, trad. fr. en 1919.

457 *Les systèmes socialistes*, publiés en français en 1901-1902 ; *Traité de sociologie générale*, première éd. en italien en 1916 ; trad. fr. 1917-1919.

458 L'histoire des peuples n'est autre que celle des gouvernants. Quant à la composition de cette élite, elle est fonction de l'état des forces à l'intérieur de chaque société. Si c'est sur cet aspect du problème que se concentre l'analyse de Mosca, Michels cherche, lui, à découvrir les fondements de cette « loi d'airain de l'oligarchie ». Étudiant plus particulièrement le parti social-démocrate et les syndicats ouvriers allemands, il lui apparaît qu'à la source de la permanence d'une oligarchie, comme « forme préétablie de la vie en commun des grands agrégats sociaux », se trouvent à la fois les contraintes techniques de l'inéluctable organisation et les caractéristiques constantes de la psychologie des masses et de leurs habitudes culturelles. La conjugaison de ces facteurs joue toujours au bénéfice d'une classe dominante dont la composition évolue en fonction de perpétuels renouvellements partiels.

459 Les techniques de leur autorité elles-aussi sont diverses ; l'élite peut se comporter à l'instar des renards « ou des lions » selon la qualité de leurs instincts (ces manifestations dans la vie sociale des instincts et des sentiments sont appelées dans le vocabulaire parétien « résidus »). Quoi qu'il en soit de ces variations, l'histoire des sociétés est faite de la rivalité entre élites concurrentes qui se succèdent aux fonctions dirigeantes ; c'est, selon le mot célèbre de Pareto, « un cimetière d'aristocraties ». Car l'usure des oligarchies dominantes est chose naturelle, pour peu qu'elles perdent de leur vitalité, qu'elles se laissent contaminées par l'idéologie rivale, ou qu'elles s'encombrent d'individus qui n'y ont plus leur place.

460 Mais, si le pessimisme est fréquent dans cette famille d'esprit l'ouvrage d'Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, tr. fr. 1931-1933, en est la plus célèbre illustration pour l'entre-deux-guerres – le refus de la résignation l'emporte.

461 J. Herder, *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit, Beytrag zu vielen Beytragen des Jahrhunderts*, 1774 trad. de Max Rouché, *Une autre philosophie de, l'histoire pour contribuer à l'éducation de l'humanité*, Aubier, Ed. Montalene. Le principal intérêt du travail accompli par Herder est d'apporter une orientation nouvelle à la notion de Progrès. A côté du Plan providentiel et de sa version laïque, le Progrès, il propose en effet une importante élaboration de la notion de déclin désormais disponible pour décrire la prétendue décadence. L'eugénique négative, destinée à remonter la Pente, s'imposera alors à titre de clé d'un nouveau Progrès.

462 Ibid. p. 225. « Je ne puis me persuader, que rien dans tout le royaume de Dieu soit uniquement un moyen tout est moyen et fin à la fois, et il en est certainement de même aussi pour ces siècles. »

463 J. Herder, *Une autre philosophie de l'histoire*, Aubier, p. 187.

464 Ibid., p. 189.

465 Une telle approche n'exclut pourtant pas l'existence d'un Plan divin. Herder est incontestablement l'un des grands représentants de la philosophie de l'histoire chrétienne au XVIII^e siècle.

466 Par ce biais Herder introduit un modèle théorique avec lequel les eugénistes devront compter, celui d'une succession envisagée dans un contexte atéléologique, qu'ils retrouveront sous une autre forme dans la théorie darwinienne de l'évolution par voie de sélection naturelle.

467 Cette analogie, souligne Herder, n'est pas un jeu. Aussi faut-il prendre acte de ses conséquences. Chaque âge a ses plaisirs, chaque peuple sa félicité. « Le jeune homme n'est pas plus heureux que l'enfant innocent et content : et pas davantage le calme vieillard n'est plus malheureux que l'homme aux violents efforts. »

468 En outre la notion de Fortgang, de progression sans amélioration, qui porte à la considération de chaque civilisation dans son originalité irréductible, invite à concevoir une histoire sans but transcendant. Chaque nation, dans cette perspective, n'est référée qu'à elle-même ; elle n'est plus envisagée à titre de moyen d'atteindre le « grand But » .

469 La notion de Fortgang réunit ainsi celles de continuité et celle d'égale nécessité. Comparables à des organismes distincts, les civilisations traversent tous les âges de la vie, de l'enfance à l'adolescence, de la maturité à la vieillesse. D'un âge à l'autre, à l'intérieur de chacune d'elles, il y a continuité, de sorte qu'une civilisation est comparable à un organisme qui conserve son unité dans le temps de son existence. Par contre il y a discontinuité d'une civilisation à une autre, la succession chronologique s'accompagnant de rebondissements, de nouveaux départs, à la faveur desquels un génie national va se déployer, faire valoir ses mérites et son originalité, prenant sa place dans le divin plan d'ensemble, incarnant un âge du genre humain, unique et irremplaçable comme chaque âge de la vie.

470 Sans doute, concède-t-il, « bâtissons-nous toujours sur ce qui nous a précédés ». C'est ainsi que l'esprit grec naît du « mélange d'esprit phénicien et égyptien dont chacun enlevait à l'autre ce qu'il avait d'étroitement national et d'anguleuse particularité. Mais ces emprunts sont au service de l'originalité, et les traits nationaux doivent conserver leur relief. La Grèce a reçu d'ailleurs des semences de sa civilisation, note l'auteur d'Une autre philosophie de l'histoire, notamment en matière de sculpture, d'architecture et de littérature. Mais elle a su communiquer son génie à ce qu'elle recevait » Tout devint grec, et à maint égard ceux-ci furent à un degré presque excessif des esprits originaux qui transformèrent et dégusèrent tout à leur mode.

471 Les préjugés racistes de Herder s'étendent aux Jaunes, Chinois et Japonais. Il n'échappe pas, en outre, aux préjugés du siècle des Lumières contre les Juifs. Le poids des préjugés a cependant bon compte. Peut-on se débarrasser aussi aisément de la question du racisme de Herder? La persistance d'idées reçues n'explique pas tout, et ce serait faire injure à la pensée de Herder que de la réduire à la reprise de poncifs.

472 Ibid, p. 161.

473 Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, livres choisis dans la traduction d'Edgar Quinet par Marc Crépon, Presses Pocket, p. 78.

474 Ibid, p. 185-187.

475 La perte des nations, phénomène d'ailleurs inéluctable, n'est point l'effet du mélange des races, et ceci d'abord parce que les races, selon Herder, n'existent pas. Le mot race « se rapporte à une différence d'origine qui n'existe pas » objecte-t-il à ceux qui « ont jugé convenable d'employer le terme de races pour désigner quatre ou cinq divisions dont la situation géographique et surtout la couleur des peuples ont donné la première idée ».

476 Ibid., p. 50.

477 Kant a consacré deux opuscules, *Des différentes races humaines*, en 1777, et *Définition du concept de race humaine*, en 1785, à préciser le concept de race en faisant valoir que seul ce qui se transmet héréditairement peut être attribué à la race, et que cette transmission se limite à la couleur de la peau. Ainsi, ni le caractère ni la pensée ne font l'objet d'une transmission héréditaire. Or la « physionomie distincte » de chaque nation comporte, selon Herder, des traits aussi bien physiques que mentaux et culturels. S'il se vérifiait que ces caractéristiques relèvent en dernière instance de facteurs biologiques, la dimension pleinement raciste de la conception de la Nation et du Peuple chez Herder serait établie. Comme Kant l'a montré, le critère à prendre en compte est celui de l'hérédité. L'originalité des peuples se transmet-elle d'une génération à l'autre par héritage culturel ou est-elle le fait d'une hérédité biologique ?

478 Toute la question est alors de savoir si Herder récuse la notion de race ou s'il la généralise, pour autant qu'à ses yeux les variétés de l'espèce humaine sont plus nombreuses que celles ordinairement répertoriées sous le nom de races. L'enjeu d'une telle question est considérable, car cette dimension raciste était avérée, on doit convenir qu'elle ouvrirait la voie à des distinctions en définitive bien plus redoutables que celles proposées par nombre de polygénistes. L'essentiel est moins en effet d'affirmer une origine séparée ou commune des races humaines que d'accorder ou non une portée au constat d'une différence des couleurs de la peau.

479 C'est même pour mieux souligner cette diversité qu'Herder critique la notion de race. Le défaut de cette notion est de mettre l'accent sur une différence d'origine qui n'existe pas. Tel est le monogénisme de Herder et surtout de nier l'extrême variété des hommes en regroupant leurs différences en quatre ou cinq divisions beaucoup trop sommaires. Chaque nation, en vérité, a une physionomie distinctive, chaque famille possède un caractère original, et les multiples variétés de l'espèce humaine constituent un même tableau, où jouent les unes par rapport aux autres les diverses couleurs, pures ou non, retenues par la Providence.

480 Ibid., p 51.

481 « L'élévation ou l'affaiblissement d'une contrée, la nature et les productions des sols, les qualités de la nourriture et de la boisson dont les hommes font usage, le genre de leurs travaux, leurs vêtements, et même leur maintien habituel, leurs arts et leurs plaisirs, ainsi qu'une foule d'autres circonstances qui ont une puissante influence sur leur vie, tout cela appartient au tableau mouvant des climats. »
Ibid., p.61.

482 Il y aurait là une sorte de résorption tardive du culturel dans le biologique. La race apparaîtrait comme une sédimentation d'habitudes acquises au fil des siècles. À tout le moins cependant, la philosophie de Herder serait une philosophie de l'éducation des peuples, mettant l'accent sur le rôle du « climat » dans l'acquisition des traits culturels.

483 Relevons d'abord que la longue naturalisation d'une même espèce d'homme dans tous les climats de la terre n'est point demeurée sans effets sur le corps et la pensée des hommes. Les sens, l'imagination et l'intelligence se sont développés diversement selon les climats. L'habitude est devenue nature, les organes se sont transformés au cours des siècles, et désormais chaque peuple est voué par sa nature à goûter une forme d'art, de poésie et de savoir-faire technique. Le caractère national, dès lors, n'est plus un effet de la culture et de l'éducation, il est devenu, semble-t-il, héréditaire. De la même manière Herder, se voulant bon chrétien, affirme que « le Nègre est

blanc en venant au monde », que les hommes de couleur procèdent d'une dégénération de la race blanche, et que désormais « la forme nègre se transmet héréditairement » .
Ibid., p. 7071.

484 Ibid., p. 71.

485 Ibid., p. 75.

486 Ainsi l'histoire des hommes est prédéterminée par la géographie, et plus généralement, les sciences de la nature fondent l'histoire humaine. La force vitale et le climat renvoient l'un à l'autre à la progression naturelle de l'histoire de l'homme, et par là à la création divine. De là l'insistance de Herder sur la lenteur de l'action du climat. Il importe constamment, à ses yeux, de rétablir les prérogatives de la Providence, contre les tentatives insensées et violentes des hommes, qui prétendent changer en un jour l'âme d'un peuple. Peuples et nations sont des organes naturels dont les hommes ne disposent pas à leur gré. Cet antivolontarisme ne sera évidemment pas sans conséquences politiques, puisqu'il conduit logiquement au nationalisme traditionaliste.

487 Ibid., p. 69.

488 Herder, *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité & choix de textes* traduits par Max Rouche, Aubier, p. 271.

489 Marqué par ses origines normandes, dont il exagère la noblesse, et une enfance solitaire qui accentua le pessimisme de son caractère, Gobineau (1816-1882), à la suite de sa rencontre avec A. de Tocqueville, fit carrière dans la diplomatie. C'est alors qu'il est en poste en Suisse et en Allemagne qu'il composa son ouvrage le plus fameux : *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, dont la première partie fut publiée en 1853 et la seconde en 1855. Passé quelque peu inaperçu lors de sa publication, le livre devait à la fin du siècle jouir d'une grande vogue en Allemagne et influencer en France les intellectuels engagés dans le mouvement antisémite et nationaliste.

490 L'apologie gobinienne de l' « Arian » trouva son plus grand écho en Allemagne où l'on ne retint que ce qui flattait le préjugé teutonique. Richard Wagner se fit le propagandiste de ces idées ; une société Gobineau fut fondée outre-Rhin dont fut membre Houston Stewart Chamberlain, théoricien du racisme et défenseur d'une politique raciale qui sera celle du nazisme. Si l'on ne peut sans injustice tenir Gobineau pour responsable de la folie meurtrière que déchaîna le racisme national-socialiste, sa pensée, en France en particulier, a puissamment contribué à enraciner dans les esprits cette « conscience de race » si forte dans le courant nationaliste.

491 Aucune politique ne pouvait, à proprement parler, procéder de cette vision désespérément pessimiste et dont la fantaisie, derrière la façade « scientifique », n'échappait pas à Gobineau lui-même. L'oeuvre, pourtant, allait être exploitée par des théoriciens autrement entreprenants, avides d'établir que la déchéance raciale n'était pas irrémédiable.

492 Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Ed. Pierre Belfond, 1967, p. 205. L'Essai a été publié pour la première fois en 1853 (t. I et II); les derniers volumes (t. III et IV) sont de 1855.

493 Ibid., p. 186.

494 Ibid., p. 161.

495 Ibid., p. 167-168.

496 Ibid., p. 158.

497 Ibid., p. 160.

498 Ibid., p. 181.

499 Ibid., p. 203.

500 Ibid., p. 452.

501 Ibid., p. 446.

502 Ibid., p. 446-447.

503 Ibid., p. 209.

504 Ibid., p. 325.

505 « La forme de son bassin traduit l'animalité. Son cercle intellectuel est restreint. Il a le front bas et fuyant. Ses facultés pensantes sont médiocres, mais ses désirs sont terribles. Le goût et l'odorat sont bien développés. Ce qu'il souhaite, c'est manger, manger avec fureur. Instable, emporté, il tient peu à la vie, la sienne comme celle d'autrui. Le Jaune, au faciès triangulaire, tend à l'obésité et à l'apathie. Il a du goût pour les jouissances matérielles et du sens pratique. Il comprend ce qui n'est ni élevé ni profond. Le Jaune n'est pas rêveur, mais il sait adopter ce qui sert. Le Blanc a de l'énergie réfléchie, le sens des choses élevées, de l'honneur. Moins sensuel que le Jaune et que le Noir, il leur est supérieur dans le domaine de l'intelligence comme dans celui de la puissance physique. »
Ibid., p. 205.

506 Ibid., p. 110.

507 Ibid., p. 39.

508 Ibid., p. 40.

509 On peut parler à ce propos d'une réelle secondarisation du politique chez Gobineau. Non seulement le démerite d'un gouvernement n'abrège pas la durée d'une civilisation, mais encore l'élément politique n'est pas essentiel à la définition d'une société.

510 Ibid., p. 58.

511 Ibid., p. 64.

512 Ibid., p. 109.

513 Ibid., p. 171.

514 Ibid. p. 119.

515 Ibid., p. 117.

516 L'assimilation des Jaunes a des petits bourgeois est explicitement établie par Arthur de Gobineau, cf. p. 206.

517 On assiste ici au passage d'une doctrine raciste à une politique. Le principe d'un tel passage est constitué par la mise en place d'une correspondance entre les trois races et les trois classes de la société. Rabattre le social sur le biologique, et fonder la hiérarchie sociale sur la hiérarchie des sangs, tel sera également le propos des théoriciens de l'eugénisme. Gobineau propose dès 1853, sans donner à son propos une forme systématique, un mouvement de pensée promis à un bel avenir. Le racisme des eugénistes, et plus précisément la méthode suivie par Galton pour justifier les inégalités sociales en se donnant pour objectif explicite de lutter contre une prétendue dégénérescence des lignées, nous en repérons les linéaments dans *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*.

518 Ibid., p. 330.

519 Ibid., p. 339.

520 Ibid., p. 177.

521 Cf. Dictionnaire Littré, article arien.

522 Écrivain allemand (1752-1840).

523 In BLUMENBACH, *De l'unité du genre humain et de ses variétés*.

524 (August Wilhelm von) SCHLEGEL, écrivain allemand (Hanovre 1767 – Bonn 1845), membre du premier groupe romantique allemand et auteur d'un *Cours de littérature dramatique*, où il condamne la tragédie classique. In *Le Petit Larousse*, op. cit., p.1668.

525 « Au point de vue des arts, notre infériorité vis-à-vis de l'Inde est marquée, tout autant qu'en face de l'Égypte, de la Grèce et de l'Amérique, ni dans le grandiose, ni dans le beau, nous n'avons rien de comparable aux chefs-d'oeuvre des races antiques, et lorsque, nos jours étant consommés, les ruines de nos monuments et de nos villes couvriront la face de nos contrées, certainement le voyageur ne découvrira rien, dans les forêts et les marécages des bords de la Tamise, de la Seine et du Rhin, qui rivalise avec les somptueuses ruines de Philae, de Ninive, du Parthénon, de Salsette, de la vallée de Tenochtitlan, si, dans le domaine des sciences positives, les siècles futurs ont à apprendre de nous, il n'en est pas ainsi pour la poésie.

L'admiration désespérée que nous avons vouée, avec tant de justice, aux merveilles intellectuelles des civilisations étrangères on est une preuve surabondante.

Parlant maintenant du raffinement des moeurs, il est de toute évidence que nous y sommes primés de tous côtés. Nous le sommes par notre propre passé, où il se trouve des moments pendant lesquels le luxe, la délicatesse des habitudes et la somptuosité de la vie étaient compris d'une manière infiniment plus dispendieuse, plus exigeante et plus large que de nos jours. A la vérité, les jouissances étaient moins généralisées. Ce qu'on appelle bien-être n'appartenait comparativement qu'à peu de monde. je crois : mais, s'il faut admettre, fait incontestable, que l'élégance des moeurs élève autant l'esprit des multitudes spectatrices, qu'elle ennoblit l'existence des individus favorisés, et qu'elle répand sur tout le pays dans lequel elle s'exerce un vernis de grandeur et de beauté, devenu le patrimoine commun, notre civilisation, essentiellement mesquine dans ses manifestations extérieures, n'est pas comparable à ses rivales ».

In (Arthur de) GOBINEAU, *Essai sur L'inégalité des races*, tome I, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, 1983, p. 238.

526 « Nous l'avons vue, presque de nos jours, découvrir l'Amérique, s'y unir aux races indigènes ou les pousser au néant (...) nous la voyons faire refluer les Slaves vers les dernières tribus d'Asie centrale (...) nous la voyons s'abattre au milieu des Hindous, des Chinois, frapper aux portes du Japon (...) ».

Ibid., p. 161.

527 « Le mot dégénéré, s'appliquant à un peuple, doit signifier et signifie que ce peuple n'a plus la valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, parce qu'il n'a plus dans ses veines le même sang, dont les alliages successifs ont graduellement modifié la valeur ». *Ibid.*, p.162.

528 « L'espèce blanche, considérée abstraitement, a désormais disparu de la face du monde. Après avoir passé l'âge des dieux, où elle était absolument pure ; l'âge des héros, où les mélanges étaient modérés de force et de nombre ; l'âge des noblesses, où des facultés, grandes encore, n'étaient plus renouvelées par des sources taries, elle s'est acheminée plus ou moins promptement, suivant les lieux, vers la confusion définitive de tous ses principes, par suite de ses hymens hétérogènes. Partant, elle n'est plus maintenant représentée que par des hybrides ; ceux qui occupent les territoires des premières sociétés mixtes ont ou naturellement le temps et les occasions de se dégrader le plus. Pour les masses qui, dans l'Europe occidentale et dans l'Amérique du Nord, représentent actuellement la dernière forme possible de culture, elles offrent encore d'assez beaux semblants de force, et sont en effet moins déchues que les habitants de la Compagnie, de la Susiane, et de l'Yemen. Cependant cette supériorité relative tend constamment à disparaître ; la part de sang arien, subdivisée déjà tant de fois, qui existe encore dans nos contrées, et qui soutient seule l'édifice de notre société, s'achemine chaque jour vers les termes extrêmes de son absorption. Ce résultat obtenu, s'ouvrira l'ère de l'unité, le principe blanc, tenu en échec dans chaque homme en particulier, y sera vis-à-vis des deux autres dans le rapport de 1 à 2, triste proportion qui, dans tous les cas, suffirait à paralyser son action d'une manière presque complète, mais qui se montre encore plus déplorable quand on réfléchit que cet état de fusion, bien loin d'être le résultat du mariage direct des trois grands types pris à l'état pur, ne sera que le caput mortuum d'une série infinie de mélanges, et par conséquent de flétrissures ; le dernier terme de la médiocrité dans tous les genres médiocrité de force physique, médiocrité de beauté, médiocrité d'aptitudes intellectuelles, on peut presque dire néant. Ce triste héritage, chacun on possédera une portion égale ; nul motif n'existe pour que tel homme ait un lot plus riche que tel autre ; et, comme dans ces îles polynésiennes où les métis malais, confinés depuis des siècles, se partagent

équitablement un type dont nulle infusion de sang nouveau n'est jamais venue troubler la première composition, les hommes se ressembleront tous. Leur taille, leurs traits, leurs habitudes corporelles seront semblables. Ils auront même dose de forces physiques, directions pareilles dans les instincts, mesures analogues dans les facultés, et ce niveau général, encore une fois, sera de la plus révoltante humilité. Les nations, non les troupeaux humains, accablés sous une morne somnolence, vivront dès lors engourdis dans leur nullité, comme les buffles ruminants dans les flaques stagnantes des marais Pontins. La vigoureuse nature aura reconquis l'universelle domination de la terre, et la créature humaine ne sera plus devant elle un maître, mais seulement un hôte, comme les habitants des forêts et des eaux. Cet état misérable ne sera pas de longue durée non plus car un effet latéral des mélanges indéfinis, c'est de réduire les minimales. Ainsi, du même pas que l'humanité se dégrade, elle s'efface. La prévision attristante, ce n'est pas la mort, c'est la certitude de n'y arriver que dégradés ; et peut-être même cette honte réservée à nos descendants nous pourrait-elle laisser insensibles, si nous n'éprouvions, par une secrète horreur, que les mains rapaces de la destinée sont déjà posées sur nous ».

Ibid., pp. 1163-1166.

529 « Les nations comme les individus se montrent toutes avec une physionomie qui leur est propre. Les traits caractéristiques de leur visage se reproduisent à travers toutes les transformations qu'ils subissent (...). On parle sans cesse de nos jours de l'influence exercée par la race sur la conduite des hommes (...). La race explique tout en un mot. Il me semble que je découvre aisément pourquoi nous avons si souvent recours à cet argument que nos prédécesseurs n'employaient pas. Il est incontestable que la race à laquelle les hommes appartiennent exerce un pouvoir quelconque sur leurs actes et, d'autre part, il est absolument impossible de préciser quel est ce pouvoir, de telle sorte que l'on peut à volonté ou resserrer indéfiniment l'action ou l'étendre à toutes choses suivant les besoins du discours précieux avantage, dans un temps où l'on prétend raisonner à peu de frais, de même qu'on veut s'enrichir sans peine ».

Citations de TOCQUEVILLE in *L'idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, P. GUIRAL et E. TEMIME, Éd. du CNRS, 1977.

530 « J'ai trouvé tout cela bien mauvais (...). C'est une recherche sur les différentes races humaines tendant à prouver que le sang fait toute la destinée des hommes (...) et fait de chaque race un être qui échappe, par une sorte de fatalité, à tous les efforts qu'on peut faire pour le modifier. Je croyais lire la Revue des haras (...). C'est bien là un livre de l'époque (...) où, fatigué de rechercher quels sont les idées, les sentiments et les choix qui peuvent influencer sur la destinée humaine, on se réduit mollement à imaginer que c'est le hasard de la naissance qui en décide ».

Ibid.

531 « (...) Gobineau vient de m'envoyer un gros livre de sa composition pour prouver que tous les événements de ce monde s'expliquent par la différence des races, système de maquignon plutôt que d'homme d'État je n'en crois absolument rien, et cependant je pense qu'il y a dans chaque nation, soit que cela vienne de la race ou plutôt de l'éducation des siècles, quelque chose de très tenace, peut-être de permanent qui se combine avec tous les incidents de sa destinée et s'aperçoit au travers de toutes ses fortunes à toutes les périodes de son histoire ».

Ibid.

532 In (Alexis de) TOCQUEVILLE, *Lettre à Gobineau*, 17 novembre 1853.

533 Le questionnaire diffusé par le Bulletin du 15 octobre 1908 présente d'abord les buts de l'enquête.

« Le problème des métis est un des plus graves et en même temps des plus obscurs que l'anthropologie ait à résoudre, car on ne possède sur la fécondité des croisements en question et sur les aptitudes physiques, intellectuelles et morales de leurs produits, les métis, que des observations isolées, incomplètes et trop souvent partiales, ou des appréciations générales sans caractère positif.

I. Méthode à suivre :

La méthode recommandée ici consistera donc :

– à s'abstenir absolument de toute appréciation générale et théorique,

– à ne pas répondre à l'enquête par des conclusions d'ensemble tirées d'un nombre quelconque d'observations, mais à citer exclusivement des observations prises sur des individus parfaitement connus de l'observateur, et auxquels on voudra bien appliquer le questionnaire ci-dessous.

N.B. On est prié de joindre aux réponses les photographies du métis et de ses parents prises, autant que possible, de face et de profil, en n'oubliant pas que les photographies sans aucun

costume constituent, si le sujet peut s'y prêter, les documents les plus utiles (inscrire toujours au dos de la photographie le nom et l'âge du sujet, afin d'éviter toute confusion).

II. Définitions

On doit entendre, d'une façon générale, par métis, les individus provenant de l'union de deux personnes appartenant à des races nettement différentes. Rejetant toute théorie a priori sur l'origine des types humains, nous entendons par race pure tout type ethnique actuellement bien constitué et suffisamment stable pour avoir mérité une appellation définie. Nous appelons donc métissage des unions entre Blanc et Nègre, Jaune et Blanc, Nègre et Indien d'Amérique, Européen et Hindou, Sémite et Européen, Nègre et Chinois, etc. Les parents du métis peuvent être tous les deux de race pure, ou être eux-mêmes, tous les deux, des métis, ou être, l'un, un métis, l'autre, de race pure.

Suivent 35 questions sur les parents et les enfants, dont beaucoup imputent au métissage des implications pathologiques.

III. Questionnaire

Pouvez-vous donner des renseignements sur leur moralité, sur leur intelligence et sur leur santé ? Songer particulièrement à la syphilis, l'alcoolisme, la tuberculose et le paludisme.

Criminalité :

Le métis, étant enfant, a-t-il encouru à l'école des punitions fréquentes et pour quel motif ?

A-t-il subi, en dehors de l'école, des condamnations ?

Depuis sa sortie de l'école, a-t-il subi quelques condamnations ?

Moralité sexuelle :

Si le métis est célibataire, a-t-il de bonnes mœurs ou une vie déréglée ?

Y a-t-il eu concubinage ou est-il marié légitimement ? »

Les résultats de l'enquête, publiés en 1910 et 1912, sont très contrastés.

534 (Charles) RICHET, physiologiste français (Paris 1850 – id. 1935). Il découvrit avec Portier le phénomène de l'anaphylaxie et s'intéressa aussi à la parapsychologie. (Prix Nobel 1913). In *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1632.

535 In (Charles) RICHET, *La sélection humaine*, Paris, Alcan, 1919.

536 Le sang est donc ce dont il faut préserver à tout prix la pureté : « Il existe un élément qui doit être à la base de la pharmacie sociale, et cet élément, c'est le sang. C'est le sang sain, viril, porteur de génie, coulant à travers les âges grâce à l'action infallible de l'hérédité... » In L. STODDARD, *Le Flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des Blancs*, 1920, trad. fr. A. Doysié, Paris, Payot, 1925, p. 265.

537 Id., p. 235.

538 « L'avantage que trouve l'espèce à tarir les sources de mauvais gènes, l'épargne de souffrances individuelles réalisée par la diminution des mal-nés, compensent-ils l'offense que de telles méthodes infligent à notre respect de la personne et à notre souci de la liberté ? »

« L'idée de sélectionner les Hommes comme du bétail ou de la volaille offense en la plupart de nous des sentiments respectables qui sont peut-être des préjugés, mais qui, peut-être aussi, tiennent trop solidement à l'armature de notre civilisation pour que nous les puissions contrarier sans risque. »

Jean Rostand, *Peut-on modifier l'homme ?*, Gallimard, coll. « Les essais », 1956.

539 « La biocratie, c'est le gouvernement par la biologie, c'est-à-dire par les sciences, qui font connaître la nature de l'homme. C'est une réponse aux problèmes économiques, à ceux du travail, de l'hygiène publique, de l'école... » In *Le problème social de l'alcoolisme*, op. cit.

540 « Dans l'état actuel de la science les prédispositions héréditaires ne peuvent encore être modifiées favorablement par des moyens extérieurs. Seule l'eugénique, en empêchant les anormaux et tarés de naître, peut remédier à l'altération de la race. J'affirme avec force que l'opinion publique doit être éclairée pour devenir favorable à toute mesure tendant à soumettre la procréation à une action prophylactique afin de donner à la race Française des qualités biologiques meilleures. Je ne discuterai pas ici l'usage que pourrait faire HITLER de son décret qui vise notamment à perfectionner la race Allemande. Ce n'est pas que le dessein soit déraisonnable, encore ne faudrait-il pas qu'il serve des buts politiques indéfendables ».

Édouard Toulouse, op. cit.

541 In (Alfred) FOUILLÉ, *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les âges*,

éd.1926.

542 Avec le développement de la psychologie empirique et l'arrivée des tests de Q.I. élaborés par Alfred Binet, les eugénistes découvrent un moyen quantitatif pour évaluer les capacités mentales d'une valeur « scientifique » irremplaçable. À partir de ce moment-là, ils vont se mettre à exposer leurs craintes sur le déclin de la moyenne nationale du Q.I. Le nombre de naissances est plus important dans la classe défavorisée, dont le Q.I. est assez bas. Cela aboutira tôt ou tard, disent-ils, au recul du niveau intellectuel du pays.

543 « D'une façon générale, au point de vue des groupes sanguins et de l'indice biochimique, le métissage profite davantage à la race la moins belle, la moins intelligente, la moins cultivée, la moins forte ; il déprécie, au contraire, celle des deux races qui est supérieure. » In Dr R. MARTIAL, *Race, hérédité, folie*, p. 135.

Le Dr Charles Richet affirmait le même avis, avec l'autorité de la science « nobélisée » : cf. *La sélection humaine*, Paris, Alcan, 1919, chap. X, p. 82 sq. ; chap. XI, p. 88 sq.

544 « Les caractéristiques du métis sont la vulgarité, l'asymétrie faciale, les mauvaises proportions des membres et du tronc, l'instabilité psychique ou l'indifférence, une spontanéité perverse ou une originalité morbide... Ruggles Gates, le biologiste anglais, qualifie le métis de contresens. Il donne comme exemple de contresens ahurissant le métissage d'Esquimaux et de Nègres. Même en faisant abstraction de leur nature physique ces races ne peuvent s'harmoniser. Leur psychologie n'a aucun point de contact. Il y aura, dit-il, dans la profondeur de ces individus, chez leurs enfants et dans toute leur descendance, dans le subconscient, des combats psychologiques qui provoqueront le désordre en eux et autour d'eux ». In (René) MARTIAL, *Les métis*, Flammarion 1942, pp. 44-47.

545 Cf. (Ambroise) PARÉ. Il y consacre en 1575 un chapitre de son ouvrage *Introduction à la chirurgie: hygiène ou diététique*

546 « L'attention du moraliste et du philanthrope appelle toutes les recherches du physiologiste et du médecin observateur. Mais si l'on peut utilement modifier chaque tempérament, pris à part, on peut influencer d'une manière bien plus étendue, bien plus profonde, sur l'espèce même, en agissant d'après un système uniforme et sans interruption, sur les générations successives. Ce serait peu maintenant que l'hygiène se bornât à tracer des règles applicables aux différentes circonstances où peut se trouver chaque homme en particulier : elle doit oser beaucoup plus ; elle doit considérer l'espèce humaine comme un individu dont l'éducation physique lui est confiée, et que la durée indéfinie de son existence permet de rapprocher sans cesse, de plus en plus, d'un type parfait, dont son état primitif ne donnait même pas l'idée : il faut, en un mot, que l'hygiène aspire à perfectionner la nature humaine générale ».

« Il est temps de suivre un système de vues plus digne d'une époque de régénération, il est temps d'oser revoir et corriger l'oeuvre de la nature. Entreprise hardie qui mérite véritablement tous nos soins, et que la nature semble nous avoir recommandée particulièrement elle-même. Car n'est-ce pas d'elle, en effet, que nous avons reçu cette vive faculté de sympathie en vertu de laquelle rien d'humain ne nous demeure étranger ; qui nous transporte dans tous les climats où notre semblable peut vivre et sentir, qui nous fait coexister fortement avec toutes les races à venir ? C'est ainsi qu'on pourrait à la longue, et pour des collections d'hommes prises en masse, produire une espèce d'égalité de moyens qui n'est point dans l'organisation primitive, et qui, semblable à l'égalité des droits, serait alors une création des lumières et de la raison perfectionnée.

Les hommes, tels que nous les supposons ici, seraient également propres à la vie sociale, ils ne le seraient pas également à tous les emplois de la société ».

In (Georges) CABANIS, *Rapport du physique et du moral chez l'homme*, Édition de 1843, pp. 264-265.

547 Johann Peter Franck, *Système complet de police médicale*, 1779.

548 G. Banu, *l'Hygiène de la race*, Masson et Cie éd., 1939.

549 Robert le Jeune, *La Mégalothranpogénésie*, 1803.

550 Cité par J. J. Mourreau, *l'Eugénisme: survol historique*, Nouvelle École, 1991, n° 146, pp. 15-32.

551 Avec le périodique The Malthusian.

552 « L'environnement a une influence majeure sur l'hérédité... » ; « une bonne hérédité et un bon environnement sont également importants pour l'avancement de la race humaine. » (Drysdale, cité par A.Drouard). Ils se refusent de privilégier les unes au détriment des autres.

553 La répression, les condamnations qui s'ensuivent, qui les frappent durement, occultent les thèses eugénistes qu'ils développent. La lecture de l'article d'Alain Drouard permet d'établir un catalogue des thèmes eugénistes néo-malthusiens, dont voici le résumé : – sélection rationnelle ou consciente ; élevage rationnel de l'espèce humaine ; civiliser notre instinct de procréation ; celle-ci éclairée, guidée et contrôlée par la science. – Limitation du nombre des naissances chez « les inférieurs et les dégénérés » grâce à une éducation sexuelle des masses. Cette limitation est entendue comme volontaire, consciente et non pas étatique, administrative, autoritaire. Ces thèses ne font pas l'unanimité. Certains, comme Paul Robin, préconisent la stérilisation des « dégénérés » et laissent aux médecins la responsabilité de décider des moyens techniques. À la condition qu'ils soient sans douleur et sans danger, « charitables » en quelque sorte.

554 G. Giroud, gendre de P. Robin, cité par A. Drouard.

555 Les néo-malthusiens rejettent la continence prônée par Malthus, leur célèbre prédécesseur du début du 19^e siècle. Désirs et plaisirs sexuels sont, pour eux, légitimes. Ils dénoncent et s'opposent aux institutions et croyances qui entravent l'épanouissement sexuel. Ils rejettent le mariage et sont partisans de la liberté de l'amour et de la libre maternité. La question de l'avortement, cependant, divise les néo-malthusiens français. Certains sont pour. D'autres préconisent seulement le développement des moyens anticonceptionnels. L'article d'Alain Drouard révèle la contradiction qui existait chez les néo-malthusiens français, qui les a rendus peu crédibles dans les milieux révolutionnaires de l'époque et combattus par des théoriciens anarchistes de premier plan (comme E. Reclus et P. Kropotkine).

556 Le mouvement hygiéniste unifié, fait appel à toutes les disciplines médicales ou scientifiques susceptibles de compléter son action (psychologie, anthropométrie, physiologie, biologie...).

557 N. Fresco, « le Fil rouge. Des théories de Galton aux sondes d'ADN », Cahiers du ORIF, 1987, n° 36, p. 107-121.

558 Des procédures étaient prévues pour la contestation des décisions mais, en Suède, l'individu ne pouvait faire appel que si on lui avait refusait le droit d'être volontairement stérilisé... En Finlande également, les faibles d'esprit présents dans les écoles devaient être signalés au commissaire de la santé pour qu'une enquête détermine leur sort, lequel était entièrement entre les mains des médecins.

559 Ces statistiques, certainement sous-estimées selon Jean Sutter font apparaître une accélération continue d'année en année du nombre des stérilisations, accélération se poursuivant après la fin de la guerre. Par rapport aux États Unis, la mesure a concerné davantage les femmes (environ 75 pour 100) et s'est inspirée plus nettement du caractère héréditaire des affections en cause. Cependant, à côté de maladies médicalement caractérisées (hémophilie, diabète dystrophie musculaire...), on a stérilisé pour « lenteur d'esprit » ou « troubles nerveux de la grossesse »

560 PROPHYLAXIE n.f. Ensemble des mesures prises pour prévenir l'apparition ou la propagation d'une maladie, des maladies. In *Le petit Larousse*, op. cit., p. 829.

561 1920: Ligue d'hygiène et de prophylaxie mentale ; 1931 : Association d'études sexologiques dont les préoccupations sont tournées vers l'eugénisme ; 1932 : Fondation de la société de biotopologie.

562 J. Léonard, « les Origines et les Conséquences de l'eugénisme en France », Annales de démographie historique, 1985, p. 203-214.

563 Encyclopédie médico-chirurgicale, 1934.

564 Réunion préparatoire pour la création d'un Institut international d'anthropologie, Paris, septembre 1920, in *Informateur des aliénistes*, octobre 1920, pp. 287-288.

565 Au-delà de la diffusion des maladies mettant en cause le fonctionnement économique et social

du pays, leur transmission aux générations futures constitue une véritable hantise dès la fin du XIX^e siècle.

566 « Ne pourrait-on pas, par exemple, enseigner d'une façon un peu plus précise le danger qu'il y a à procréer lorsqu'on est en état d'ivresse ou lorsqu'on relève de maladie ? Sans pédantisme théorique, n'y a-t-il pas lieu de montrer pratiquement l'inconvénient de la fécondation dans de telles conditions ? Et de plus, les progrès de l'hygiène sociale ne seront pas sans réagir sur la diminution des enfants anormaux. En atténuant de plus en plus le nombre et la gravité des maladies infectieuses, ne réduira-t-on pas en fin de compte les prédisposés à l'alcoolisme ? Ainsi, les mesures les plus générales d'hygiène feront sentir leurs effets salutaires en restreignant le nombre de ceux qui congénitalement sont soumis à la fatale influence de l'alcool ».

In (Edouard) TOULOUSE, *Le problème social de l'alcoolisme, L'art de vivre*, Fasquelle, Paris, 1905.

567 Le fils de Darwin, Léonard, autre grande figure de l'eugénisme, peut ainsi énoncer en 1931 dans son ouvrage *Qu'est-ce que l'eugénique ?* « Par un renversement de ce que devrait être une sélection efficiente, la société donne ses plus grands efforts vers la conservation des types inférieurs. Jamais les maladies physiques et sociales n'ont trouvé plus d'aides sentimentales et matérielles qu'aujourd'hui. Ces États même s'évertuent, et cela augmente singulièrement les impôts de tous les pays, à faire vivre et triompher par leur active reproduction les dégénérés physiques et psychiques de toutes sortes, les criminels, ceux qu'une bonne sélection devrait éliminer de toute reproduction ».

In (Léonard) DARWIN, *Qu'est-ce-que l'eugénique*, 1931.

568 « La police médico-sociale de la reproduction est encore du domaine du rêve. J'entrevois sa réalisation partielle et sommaire dans l'exigence du certificat prématrimonial basé sur les tests sérologiques, radiologiques, psychologiques. Là se bornera le premier effort de l'eugénique humaine organisée. Mais la sélection humaine trouvera toujours des obstacles indestructibles dans l'entraînement sexuel individuel qui, étant le propre des anormaux, risque fort d'engendrer des anormaux, dans la puissance abominable de l'argent et des honneurs qui facilitent l'union d'un être laid et inintelligent avec un être beau et sain, et dans les grands obstacles nationaux ou internationaux qui jettent les nations dans des voies antibiologiques, sinon antisociales. Telle est la menace de dépopulation qui nous pousse à conserver tout ce qu'on peut sauver d'existences, à élever les débiles, à favoriser les mariages quels qu'ils soient, à recevoir, nourrir et nationaliser, sous prétexte de main-d'oeuvre, des étrangers dont l'immigration insuffisamment surveillée menace de compromettre l'unité péniblement et lentement acquise de notre nation. Mal protégés par des frontières trop étendues, par des lois trop accueillantes, par le besoin d'une agriculture que la guerre a privée de ses ouvriers sains, nous ne pouvons, comme le font l'Angleterre, le Canada, les États-Unis, fermer nos portes aux indésirables et empêcher leur union avec nos indigènes coloniaux. ».

GUINON in M. POTET, op. cit., pp. 253-254.

569 In *L'aliéniste français*, décembre 1933.

570 Le généticien américain Hermann J. Muller, Prix Nobel en 1946, est le plus connu des partisans modernes de l'eugénisme. Communiste, Muller revendiquait, en 1936, dans son livre, *Hors de la nuit*, le progrès social et sanitaire, par la stérilisation. Car « sans cette réforme, inutile d'espérer qu'une saine reproduction eugénique, pratiquée par une minorité de la population, puisse combattre avec succès la poussée de la reproduction involontaire que pratiquerait la majorité. »

571 J. Léonard, « les Origines et les Conséquences de l'eugénisme en France », *Annales de démographie historique*, 1985, pp. 203-214.

572 J. Léonard, *ibid.*

573 J. Léonard, art. cité

574 In S. BEAUD, *Les démographes français et l'immigration 1918-1950*, EHESS, 1987.

575 Aujourd'hui, en particulier par son « département d'anthropologie et de démographie génétique », l'INED contribue toujours à des études à caractère eugénique.

576 *L'Histoire*, 1989, n° 119, pp. 80-86.

577 Erwin Liek, 1878-1935.

578 Cité par P. Le Moal dans « L'Eugénisme sous le III^e Reich et ses traces dans le discours médical d'aujourd'hui », *Sexe et Race*, 1989, t. IV, pp. 105-119.

579 B. Massin, « De l'eugénisme à l'opération euthanasie » *la Recherche*, 1990, n° 227, pp. 1562-1568.

580 « Nietzsche lui aussi avait eu des pressentiments. À la fin de sa vie consciente, en proie à des fantasmes de violence et de destruction, il décrivait ainsi la tâche de l'avenir « Acquérir l'énergie immense de la grandeur, afin de parvenir, par le biais de l'élevage et de l'élimination de millions de ratés, à former les hommes de demain et à ne pas périr de la souffrance infligée, qui n'eut jamais d'équivalent. » Nietzsche était effrayé par ses propres prédictions. « Ma vie se résume à présent au souhait qu'il puisse en aller autrement que je ne le conçois, écrivait-il à son ami Overbeck ; et que quelqu'un me montre que mes « ventés » ne sont pas dignes de foi. « Par instants, Nietzsche souhaitait que la réalité le contredise. Mais elle ne l'a pas contredit, tout s'est passé selon ses prédictions. Ses « vérités » ont été accréditées par la réalité. Ce qui a eu lieu une fois peut se reproduire. Hitler a ouvert une porte et franchi un seuil. On ne peut pas revenir en arrière : l'image de l'homme s'est transformée. Auschwitz est le passé qui ne peut passer – le signe fatal de la modernité déchaînée ».

Rüdiger Safransky, *Le Mal ou le théâtre de la liberté*, Traduit de l'Allemand par Valérie Sabathier, Bernard Grasset, Paris, 1999. p. 262.

581 Cf. K. Binding et A. Hoche, *De l'autorisation de détruire les existences sans valeur*, 1920.

582 « Avant qu'il soit longtemps, l'un quelconque de nos gouvernements aux abois fera acte de ce libelle devant l'opinion publique, appuyé sur l'autorité incontestée de nos professeurs en droit et en psychiatrie, sinon déjà pour détruire les incurables inutiles, du moins pour leur octroyer une « assistance d'ordre inférieur ». In *L'informateur des aliénistes et des neurologistes*, février 1921, p. 44.

583 C'est-à-dire à ceux qui étaient considérés comme des sang-mêlés et d'abord, selon les ordres donnés par Hitler lui-même en mai 1937, à tous les métis nés de femmes allemandes et de soldats noirs africains qui, en 1919, 1920 et 1923, avaient participé à l'occupation de la rive gauche du Rhin et de la Ruhr par l'armée française. Cet « héritage de la honte noire » fut facilement liquidé (il n'intéressait que quelques centaines d'adolescents, occupant tous des situations modestes).

584 Pas plus que dans les autres lois eugéniques, il n'était nécessaire d'apporter la preuve du caractère héréditaire de ces affections, les tribunaux de santé héréditaire, constitués d'un juge et de deux médecins, étant souverains. Les victimes avaient quatorze jours pour faire appel auprès d'un tribunal supérieur qui tranchait définitivement.

585 Jean Sutter estime qu'un minimum de 150 000 à 200 000 stérilisations furent pratiquées de 1934 à 1945. Les archives ayant été en grande partie détruites, d'autres auteurs ont évalué au même effectif les seules stérilisations réalisées en 1934. On remarque que la loi de 1933 interdisait la stérilisation des enfants de moins de dix ans et celle des vieillards: on ne sait s'il faut y voir une marque d'humanité ou, plus sûrement, l'incapacité présente à procréer de ces indésirables.

586 P. Darmon, « l'Eugénique », *l'Histoire*, 1988, n° 108, p. 60-63.

587 P. Le Moal, « L'Eugénisme sous le III^e Reich et ses traces dans le discours médical d'aujourd'hui », art. cité.

588 « La séparation ethnique entre Allemands et Juifs a été opérée dans tous les domaines. Les Juifs et leurs métis ont été éliminés du corps des fonctionnaires. On a appliqué le même principe à l'armée et au Front du travail. Seul celui qui est de sang allemand ou de même souche peut être propriétaire d'un domaine héréditaire... La loi la plus importante est la Loi de la citoyenneté du Reich du

15 septembre 1935... Le citoyen du Reich est le seul Qui possède des pleins droits politiques en conformité des lois. Un Juif ne peut être citoyen du Reich ». O. Von VERSCHUER, op. cit. p. 127.

589 « Sur la base de recherches scientifiques, relatives à l'hérédité, nous sommes aujourd'hui persuadés que, dans un sens large, l'image héréditaire de l'homme est constante et inchangeable. Aucune assimilation n'est capable de modifier l'individualité d'un homme en ce qui concerne sa race. Seule une conception fautive du mariage peut détruire cette image héréditaire de l'homme. Cette constatation a amené l'Etat national-socialiste à ne plus abandonner le choix des époux au hasard des vœux, des penchants et des désirs individuels. Il a érigé certaines barrières en particulier, les individus étrangers à la race ou atteints de maladies héréditaires, sont dans le corps du peuple allemand, exclus de la reproduction. L'interdiction de contracter mariage entre Allemands et individus de race étrangère concerne en premier lieu les Juifs. Mais des interdictions de cette sorte dont le but est la séparation raciale entre notre propre peuple et les individus de race étrangère n'auront de résultat que si deux conditions se trouvent remplies la première est que notre peuple comprenne l'importance de la race et des prédispositions héréditaires et accepte au même titre qu'une loi l'obligation de préserver son caractère racial et de ne pas le compromettre par le moindre métissage... La deuxième condition de la préservation d'une race est la séparation nationale sans laquelle les bornes seraient trop souvent franchies; une séparation dans tous les domaines est nécessaire : dans l'habitation, à l'école, dans la profession, dans l'armée et dans l'économie. La transition n'est pas facile, mais l'avenir n'en sera que meilleur et réserve aux hommes un bonheur plus grand Si les lois fixées par la nature sont respectées par lui... L'évolution politique actuelle a ouvert une voie décisive à l'application des résultats obtenus dans le domaine de la biologie de l'hérédité et de l'hygiène de la race... L'évolution parallèle des idées politiques et scientifiques n'est pas le fait du hasard. Elle provient d'une nécessité intérieure. On a ainsi atteint des résultats de la plus haute importance pour la santé nationale, par l'application des connaissances scientifiques modernes. Rendons ici hommage aux travaux de savants français tels que Broca, Gobineau, Lapouge, Montandon, Topinard, Vallois. »

590 « C'est une chance rare, et toute particulière, pour une recherche en soi théorique, que d'intervenir à une époque où l'idéologie la plus répandue l'accueille avec reconnaissance, et mieux, où ses résultats pratiques sont immédiatement acceptés et utilisés comme fondement de mesures prises par l'État ». Pr FISHER, 1943.

591 « Il faut enfin réprouver ce pernicieux usage qui regarde sans doute directement le droit naturel de l'homme de contracter mariage, mais qui se rapporte aussi réellement, d'une certaine façon, au bien de l'enfant. Il en est, en effet, qui, trop préoccupés des fins eugéniques, ne se contentent pas de donner des conseils salutaires pour assurer plus sûrement la santé et la vigueur de l'enfant – mais qui mettent la fin eugénique au-dessus de toute autre, même d'ordre supérieur, et qui voudraient voir les pouvoirs publics interdire le mariage à tous ceux qui, d'après les règles et les conjectures de leur science, leur paraissent, à raison de l'hérédité, devoir engendrer des enfants défectueux, fussent-ils d'ailleurs personnellement aptes au mariage. Bien plus, ils veulent que ces hommes soient de par la loi, de gré ou de force, privés de cette faculté naturelle par l'intervention médicale, et cela non point pour réclamer des pouvoirs publics une peine sanglante comme châtiment d'un crime, ou pour prévenir des crimes futurs, mais en attribuant aux magistrats une faculté qu'ils n'ont jamais eue et qu'ils ne peuvent avoir légitimement. (...) Il n'est certes pas permis que des hommes d'ailleurs capables de se marier, dont, après un examen attentif, on conjecture qu'ils n'engendreront que des enfants défectueux, soient inculpés d'une faute grave s'ils contractent mariage, encore que, souvent, le mariage doive leur être déconseillé. Les magistrats n'ont d'ailleurs aucun droit direct sur les membres de leurs sujets ils ne peuvent jamais, ni pour raison d'eugénisme ni pour aucun autre genre de raison, blesser et atteindre directement l'intégrité du corps, dès lors qu'aucune faute n'a été commise, et qu'il n'y a aucune raison d'infliger une peine sanglante. »

Encyclique « Casti connubii » sur le mariage chrétien, traduction française, Spes, Paris, 1964, p. 97-107.

592 « Hitler représente une rupture dans l'histoire de la modernité. Auschwitz est devenu un mythe fondateur négatif. Les forces meurtrières et barbares qui sommeillent dans une civilisation se sont révélées comme elles ne l'avaient jamais fait, un abîme s'est ouvert. Depuis Auschwitz, la culture occidentale est marquée du signe du nihilisme. On savait déjà que les civilisations étaient mortelles. Mais la foi en un ordre fondamental du monde avait toujours été préservée. La foi dans le progrès historique avait conforté cette idée. Depuis Auschwitz, on mesure le progrès de la civilisation au fossé qui la sépare des cruautés qu'elle recèle. On ne le mesure donc plus à l'aune d'une idée de la perfection, mais à celle du néant et de l'enfer moral. Le constat selon lequel Hitler représente une rupture dans l'histoire de la modernité appelle une remarque : Hitler a certes rompu avec tout un univers moral, mais il n'a pu le faire que parce que la pensée de l'homme avait connu, depuis le milieu du XIX^e siècle, une catastrophe sans équivalent, sous le signe de la foi scientifique.

Depuis toujours, des individus, des classes, des peuples avaient été pris dans des conflits et s'étaient combattus impitoyablement, sans reculer devant la violence et la cruauté. Mais l'idée qu'un peuple défini, une « race » doit être éliminée pour assurer le bien-être de l'humanité, l'idée qu'on puisse servir l'humanité en sacrifiant une partie de l'humanité – l'idée d'« attaquer l'homme » (Hannah Arendt) est une invention de la modernité. C'est elle qui a permis à l'idéologie nazie de prendre le pouvoir et de mettre la machinerie d'une société ultra-moderne au service de sa réalisation. »

Rüdiger Safransky, *LE MAL ou le théâtre de la liberté*, Traduit de l'Allemand par Valérie Sabathier, Bernard Grasset, Paris, 1999. pp. 262-263.

593 Reprenant ce thème, se référer au film suivant : *Bienvenu à Gattaca*, Andrew Niccol, 1997.

594 Littéralement : fontaines de vie. Ces officines, dont le fonctionnement demeura toujours entouré de secret, étaient sous la coupe de l'État-Major SS. Elles tenaient à la fois de la clinique d'accouchement et du haras de reproduction. Initialement conçus pour faciliter la mise au monde des enfants de race aryenne (selon les normes morphologiques relevées sur le père et la mère), il semble que les Lebensborn aient, par la suite, permis de fournir à des jeunes filles de sang pur, soucieuses de donner un enfant à l'Allemagne, le partenaire de race aryenne garanti (puisé, généralement, dans les rangs de la SS.). Si, malgré ces précautions, le produit n'avait pas la qualité escomptée, il était éliminé.

595 Durant l'hiver 1941, dans une ordonnance ultra-secrète n° 6711, le SS Gruppentführer Ulrich Greifelt, Chef de l'État-Major de la SS et de la SD en Pologne précise : « Dans les anciens orphelinats polonais et dans les familles polonaises se trouvent un grand nombre d'enfants qui, en raison de leur aspect racial extérieur, sont à considérer comme des enfants issus de parents nordiques... Afin que ces enfants dont l'aspect racial permet de déduire qu'ils sont nés de parents de sang nordique puissent à nouveau être intégrés dans la communauté allemande, il est nécessaire de « procéder à un tri racial et à un examen psychologique » des enfants placés dans les orphelinats de l'ancienne Pologne et chez des parents nourriciers polonais. Les enfants reconnus « de sang précieux » pour la communauté allemande doivent être intégrés dans la nation allemande. Par conséquent, les enfants reconnus valables à la suite de « tri racial » et cet examen psychologique, seront, s'ils ont de six à douze ans, placés dans des écoles d'Etat, et s'ils sont âgés de deux à six ans, confiés à des familles désignées par le Lebensborn. »

596 C'est à la fin du XVIII^e siècle que le mot « sémitique » (dérivé de Sem, fils de Noé, dans la Bible) est forgé pour caractériser les langues des Hébreux, des Arabes, des Syriens... entre lesquelles les philologues constataient des liens depuis longtemps.

597 L'antisémitisme, terme inventé en 1879 par un journaliste allemand, Wilhem Marr, est un racisme appliqué, en fait, aux seuls Juifs, et non aux sémites (une communauté de peuples parlant des langues proches : l'hébreu, l'arabe, l'araméen, l'éthiopien).

598 De façon très simpliste, on peut le résumer comme suit les hommes blancs se situent au plus haut dans l'échelle des races, bien avant les hommes de couleur; néanmoins, tous les Blancs ne sont pas d'égale valeur ; les premiers sont les Aryens correspondant à la race nordique de Broca ; pourvus des qualités les plus éminentes, ils ont écrit, à toutes les époques, les pages les plus glorieuses de l'Histoire ; au pôle opposé se trouvent les Juifs, affligés de toutes les imperfections et de toutes les tares (dont certaines héritées sans doute des Noirs avec lesquels ils eurent naguère des contacts), tares qu'ils véhiculent et introduisent par métissage dans tous les groupes qu'ils côtoient. Leur présence font peser une menace permanente sur la race aryenne, c'est-à-dire sur ce que le monde blanc possède de meilleur et qui garantit sa supériorité. Il faut isoler les Juifs, véritables « pestiférés génétiques », afin d'empêcher qu'ils ne diffusent leurs gènes délétères.

599 ANTISÉMITISME n.m. Doctrine ou attitude d'hostilité systématique à l'égard des Juifs. *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 76.

600 Leon Poliakov a montré l'émergence, avec l'avènement de la société moderne, d'un antisémitisme racial, défini en termes biologiques, donc définitifs, qui a supplanté – sans d'ailleurs l'exclure pour autant – l'antijudaïsme chrétien traditionnel, nourri par l'hostilité séculaire de l'Église catholique contre une religion concurrente.

601 La caractéristique du discours antisémite réside dans de « grandes régularités de langage ». « Ils ont réussi à devenir ministres, conseillers à l'Élysée, beauf du Président et journalistes d'État,

mais ces parvenus se sont constitués d'abord en police des esprits et ne peuvent guérir de leur inexpiable humiliation de n'être que ce qu'ils sont ».

Jean Ederm Hallier, *L'Idiot International*, 30 janvier 1991.

602 Les formes de l'antisémitisme contemporain associent quatre éléments :

- culturel et religieux, dans la tradition catholique, mais aussi dans la tradition anticléricale républicaine issue de 1789
- économique, par la question sociale du XIX^e siècle et le procès du juif capitaliste ;
- politique, avec une définition de la nation fondée sur la communauté de sang et du sol, excluant le cosmopolite et l'apatride ;
- scientifique, à travers la notion de race en anthropologie physique, en linguistique, psychologie...

603 Idem.

604 À la base du mythe antisémite du « complot juif mondial », il y a une falsification : le fameux Protocole des sages de Sion a été écrit en fait par un Russe, Mathieu Golovinski, pour le représentant en France de la police politique du tsar. Le faussaire est devenu par la suite un notable bolchevique. Édité en 1903, puis publié dans le Times de Londres en 1920, le protocole se présente comme le compte rendu de réunions judéo-maçonniques visant à mettre au point un plan de domination de l'humanité par la guerre, les révolutions, le capitalisme et la destruction des monarchies et de la chrétienté. En 1921, il est prouvé que ce protocole n'est qu'un plagiat d'un pamphlet français contre Napoléon III. Pour les nazis, qu'importe : le texte est largement diffusé. Il est interdit après-guerre, puis diffusé de nouveau après la création de l'État d'Israël. Il est publié au Caire en 1951, puis dans le reste des pays musulmans pour dénoncer un complot sioniste.

605 Zeev Sternheil, *La Droite révolutionnaire, 1886-1914*, Éditions du Seuil, Paris, 1984.

606 En 1956, au XX^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS), la publication du Rapport Krouchtchev sur les crimes de Staline modifie les énoncés de l'antisémitisme soviétique : il s'inscrit désormais dans la rhétorique antisioniste et anti-israélienne. La libéralisation insufflée par Krouchtchev dans les années 60 favorise simultanément la publication d'ouvrages antisémites dignes du nazisme, couverts par l'Académie des sciences, tel *Le judaïsme sans fard* (1963) de Trofim Kitchko. Brejnev et ses successeurs ne démentent pas, au contraire, cette tradition antijuive.

607 En 1952, à Prague, le procès Slansky, puis en 1953, en URSS, le procès des « blouses blanches », dénonçant tous deux de prétendues conjurations juives, marquent l'apogée de l'antisémitisme stalinien. Staline meurt en 1953 avant d'avoir pu mettre en route un vaste projet de déportation des Juifs russes vers l'est.

608 En Mai 1971, la Komsomolskaïa Pravda, la presse des Jeunesses communistes, publie : « *Les sionistes devraient élever un monument à Hitler car c'est précisément le dément Führer qui a posé le dogme de base du sionisme : l'existence d'un peuple juif mondial, d'une race juive* ». En novembre 1975, un sommet est atteint avec le vote à l'assemblée générale des Nations unies, à l'instigation de l'URSS et des États arabes, d'une motion assimilant le « *sionisme au racisme et à la discrimination raciale* ».

609 C'est parfois au nom de l'antiracisme (et donc théoriquement de l'anti-antisémitisme) que des énoncés antisémites « de gauche » ont été produits. Depuis la naissance de l'État d'Israël en 1948, les attaques contre sa politique ou contre la légitimité de son droit à l'existence ont souvent mêlé antijudaïsme, antisémitisme et anti-israélisme, pour défendre des opprimés ou le droit des peuples à disposer d'une patrie, ici, celui du peuple palestinien. C'est sous le drapeau et le masque de l'anti-fascisme et de l'anti-impérialisme que des discours et des actes antisémites sont commis dans les années 1970-80. Ils ont une double inspiration : d'une part le nationalisme arabe, qui a rallié vingt-cinq ans plus tôt la cause allemande pour lutter contre le mandat britannique sur la Palestine, d'autre part le gauchisme européen qui voit dans Israël et les Juifs les nouvelles représentations du capitalisme et du fascisme. Cette confusion meurtrière atteint son paroxysme dans les années 70, avec les attaques contre des cibles juives par des terroristes de l'Armée rouge japonaise, des groupes radicaux italiens ou de la Bande à Baader. Tous sont issus, une génération plus tard, des anciennes puissances de l'Axe de 1939 (Allemagne – Italie – Japon).

610 L'antisémitisme a un recrutement très ouvert, de (Robert) FAURISSON qui vient de l'extrême gauche à (Jean-Ederm) Hallier, inclassable.

1) « Le prétendu massacre des juifs par les Nazis et la prétendue existence des chambres à gaz forment un seul et même mensonge et une seule et même escroquerie politico-financière dont les principales victimes sont le peuple allemand, mais pas ses dirigeants, et le peuple palestinien tout entier et dont les bénéficiaires sont l'État d'Israël et le sionisme international. » (Robert FAURISSON, interrogé par (Yvan) Levaï, *Émission radiophonique sur Europe 1*, le 17 octobre 1980.

2) « L'histoire de France est tombée entre les mains des soldeurs et des frippiers haineux du sionisme (...). Ils ne reconnaissent plus la France comme patrie, mais Israël et l'Amérique (...). La propagandstaffel sioniste est au pouvoir (...). Israël qui réussit l'exploit de passer pour la victime de ce qu'elle a fomenté dans les coulisses (...). Par leur faute, ils nous perdent la France succursale de l'américano-sionisme. »

(Jean-Edern) HALLIER, *L'Idiot international*, 30 janvier 1991.

611 « Le juif n'est pas un homme. C'est une bête puante. On se débarrasse des poux. On combat les épidémies. On lutte contre les invasions microbiennes. On se défend contre le mal, contre la mort – donc contre les juifs ».

Au pilori, 14 mars 1941.

612 Le juif apatride, sans racines, sans attachement à la terre, est incarné par le mythe populaire du juif errant. Cette histoire, qui remonte au XVI^e siècle, a été développée par la littérature puis reprise par les auteurs romantiques comme par exemple Victor Hugo et Percy Bisshe Shelley. Si Eugène Sue en fait un feuilleton anticlérical à succès, c'est que l'antijudaïsme s'épuise, en raison, notamment de la laïcisation et de l'érosion des cultures traditionnelles.

613 « Les Rothschild se sont emparés du contrôle souverain de la Banque, de la propriété et du contrôle des principales compagnies d'assurances, propriétaires anonymes d'une richesse incalculable (...). Pour tout cela ils n'ont jamais rendu un service au pays (...). Je dirais plus, ils ont toujours prêté leur concours aux ennemis de la France et leur fortune provient de nos désastres (...). Nous citerons ensuite la livraison de Suez aux Anglais, le transfert des actions fut fait dans le bureau et par les soins de Rothschild. Combien a-t-il gagné pour livrer aux Anglais l'oeuvre du travail français et l'Égypte ? »

In *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, op. cit., p. 53.

614 « Si la foule réfléchissait, elle comprendrait que la haine du juif comme juif est imbécile. Le juif n'a pas créé l'état social actuel ; cet état est contraire à ses tendances et à son caractère ; qu'il en profite souvent, ce n'est pas niable ; et qu'il ait raison d'en profiter, c'est encore plus certain. Un système meurt des abus qu'il engendre. La civilisation présente n'est pas juive ; elle est chrétienne. Ce sont les chrétiens qui l'ont fait naître, qui la supportent, et qui la défendent. Les chrétiens n'ont pas à se plaindre ; ce sont des imbéciles, voilà tout. »

Georges DARIEN, *La Belle France* (1900), *Voleurs !*, Omnibus Presses de la Cité 1994, p. 1289.

615 Shylock, l'usurier juif du *Marchand de Venise* de William Shakespeare, résume les principaux traits de caractère que l'on prête alors au juif : avare, sanguinaire et adepte de la loi du Talion (« œil pour œil, dent pour dent »). Dans cette pièce, un marchand se voit dans l'impossibilité de rembourser un usurier juif comme il s'y était engagé. Inflexible, le Juif Shylock fait appliquer le contrat : il exige froidement qu'on prélève une livre de chair sur le corps du marchand.

616 « Rien ne m'a plus coûté que ce chapitre. J'aime les Juifs. Je n'ai perdu aucune occasion de rappeler leurs martyres, leurs vertus de famille, les admirables talents qu'ils ont déployés de nos jours. Comment ne pas être touché de la destinée de ce peuple, auteur du monde chrétien, et tellement persécuté, crucifié par son fils ? Dès qu'on veut être sévère, on le regrette, on se dit « Ses vices sont ceux que nous lui fîmes, et ses vertus sont à lui ». Respect au peuple patient sur qui, tant de siècles durant, le monde a toujours frappé qui de nos jours a tant souffert en Russie. Respect au peuple fidèle dont le culte antique nous garde le type d'où l'on partit, où l'on retourne, le pontificat domestique, celui où va l'avenir. Respect à la vive énergie qui, du fond oriental, a suscité de nos jours tant de talents imprévus, savants, artistes en tout art. Et pourtant comment se taire ? C'est par les anciens livres juifs qu'on autorise partout, qu'on sanctifie l'esclavage. Aux États-Unis du Sud, les maîtres citent les textes bibliques. En Europe, la Sainte Alliance fut jurée et se jure encore sur les livres juifs et chrétiens. Le juif, par toute la terre, a été le meilleur esclave, l'appui de ses tyrans mêmes. Pourquoi ? Plus qu'aucun autre homme il eut la liberté secrète du sentiment religieux qui fait porter légèrement la servitude et l'outrage. De plus, l'industriel esprit qui exploite le tyran et qui fait de l'esclavage le champ de la spéculation. Il a de grandes destinées, sa race étant une des plus acclimatables du globe, comme l'observe M. Bertillon, dans son

précieux livre sur ce grand sujet de l'Acclimatation. L'hébreu, essentiellement fragmentaire, elliptique, est le plus rebelle idiome, Il exclut la déduction. La plus cruelle sentence de Jéhovah sur les prophètes fut de leur infliger une langue impossible, « Je suis bègue », lui dit Moïse, Tous les prophètes le sont. Tous font de terribles efforts et désespérés pour parler. Efforts parfois sublimes ».

La Bible de l'Humanité, op. cit., pp. 383-384.

617 « La race est une série de dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière, telle est la première et la plus riche source de ces facultés maîtrisées d'où dérivent les événements historiques (...). Il y a naturellement des variétés d'hommes comme il y a des races de chevaux et de taureaux (...). La philosophie de l'histoire humaine répète comme une fidèle image la philosophie de l'histoire naturelle (...). Les races aryennes sont éprises du beau et du sublime, les races sémitiques sont fanatiques et bornées ».

In (Hippolyte) TAINÉ, *Introduction à l'histoire de la littérature anglaise*, 1863, tome I, p. III et p. XIX.

618 Fondements du XIX^e siècle, 1899.

619 Le concurrent le plus dangereux de l'Aryen est le Juif, car intelligent mais profondément taré, il n'a pas les qualités qui font un bon esclave. Lapouge considère les Juifs comme « arrogants dans le succès, serviles dans le revers, filous au possible, grands amasseurs d'argent, d'une intelligence remarquable et cependant impuissante à créer. Aussi, dans tous les temps ont-ils été odieux et accablés de persécutions qu'ils ont toujours mises sur le compte de leur religion, mais qu'ils semblent avoir mérité par leur mauvaise foi, leur cupidité, leur esprit de domination... Tout autour de nous, le Juif n'a pas de rival dans l'art d'exploiter le travail du brachycéphale et de concentrer ses économies... Le Juif est de nature incapable de travail productif. Il est courtier, spéculateur, il n'est pas ouvrier, pas agriculteur. Organisé pour s'emparer habilement du fruit du travail d'autrui, le Juif ne peut exister sans une population bien plus nombreuse d'inférieurs qui sèment, récoltent, tissent pour lui... Il est certainement le mieux adapté à la vie parasitaire. Prédateur, rien que prédateur, il est bourgeois, il ne peut, ne veut être qu'un bourgeois. Le Juif désorganise tout ce qu'il touche, ne possède ni l'esprit de gouvernement, ni l'instinct militaire... Il a le tempérament anarchiste. Le Juif obéissant à ses aptitudes prodigieuses de spéculation d'escroc, traite toute affaire politique comme une spéculation et escroquerie... C'est pourquoi sa direction politique n'est pas seulement immorale, mais encore et surtout destructive... ».

G. VACHER DE LAPOUGE, op. cit., 1899, pp. 466-467.

620 Nous entendons par « scientisme » l'une des idéologies les mieux partagées dans la modernité, constituée par un ensemble de suppositions hautement admissibles : que la « science » fait seule autorité, qu'elle est infaillible, qu'elle suffit à l'abord de tout objet de connaissance, qu'elle accède à des vérités absolues, par où elle est dotée d'une puissance inconditionnelle de légitimation des discours et des pratiques, et d'un rôle fondateur l'instituant en légataire exclusive du dogmatisme théologico-métaphysique. Le scientisme est le traditionalisme de la modernité.

621 In (Georges) VACHER DE LAPOUGE, *L'Aryen, son rôle social*, Paris, 1899, préface. pp. VII et IX.

622 « Les théories sur l'hérédité, sur l'atavisme, sur les croisements, sur les variations, sur la sélection, et la lutte pour l'existence sont aujourd'hui démontrées, établies, rangées pour l'avenir au nombre des conquêtes de la science. Ces théories sont en opposition formelle avec une infinité de notions vulgaires, les unes anciennes, les autres de date récente, qui servent de base à la plupart de nos préjugés en matière politique et sociale ».

Op. cit, p. 108.

623 « L'hérédité pèse sur nous et littéralement nous écrase. Loin que la valeur d'un homme puisse être individuelle, il n'en a guère que par ses ancêtres, et son individualité n'est qu'un assemblage plus ou moins heureux et toujours complexe d'éléments empruntés à toutes les lignées ancestrales. Réciproquement chacun revit dans ses descendants, et la solidarité la plus effective relie les membres de la famille, à tel point que dans une lignée c'est en quelque sorte la descendance qui est la réalité et les descendants qui sont les manifestations successives d'un type imparfaitement réalisé ».

In *Revue d'anthropologie*, 15 mars 1887, p. 6.

624 « Les riches thèses de M. Galton n'ont qu'un but déterminer les moyens pratiques de produire des eugéniques, sujets héréditairement doués, et de faire évoluer l'humanité, sans chocs ni retard,

par une substitution continue des races eugéniques aux races inférieures ou médiocres ».
Ibid., p. 516.

625 (Sir Francis) GALTON, physiologiste britannique (près de Birmingham 1822 – près de Londres 1911), cousin de (Charles) DARWIN, l'un des fondateurs de l'eugénique et de la méthode statistique, in, *Le Petit Larousse*, op. cit., p. 1350.

626 (Georges Vacher de) LAPOUGE, sociologue français (1854-1936). Dans ses ouvrages, *Les sélections sociales*, 1896, *L'Aryen, son rôle social*, 1899, il a soutenu les thèses racistes de la supériorité physique, intellectuelle et morale des Nordiques. In *Le Petit Robert*, tome 2, Dictionnaire universel des noms propres, 9^e édition, 1984, p. 1026.

627 *Revue d'anthropologie*, 16, 1887.

628 1886.

629 La première édition date de 1886. L'ouvrage sera réédité à de nombreuses reprises.

630 (Michel) WINOCK évalué à 150000 exemplaires le tirage de la première année, en 1888, et signale de nombreuses publications abrégées et illustrées, in Michel WINOCK, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Le Seuil, 1982.

631 Le journal des frères GONCOURT est éloquent sur la prégnance de l'antisémitisme dans le milieu littéraire.

« À moi, qui depuis vingt ans crie tout haut que si la famille Rothschild n'est pas habillée en jaune, nous serions très prochainement, nous chrétiens, domestiqués, ilotisés, réduits en servitude, le livre de Drumont m'a causé une certaine épouvante par la statistique et le dénombrement de leurs forces occultes. Drumont dit quelque part que, lorsque nous avons publié Manette Salomon, le mot d'ordre avait été donné dans la presse juive de garder à tout jamais le silence sur nos livres et que ce silence avait retardé notre succès. Cette assertion, qu'elle soit fautive ou imparfaitement vraie, me fait toutefois réfléchir et, aujourd'hui, cet éreintement impitoyable de Manette Salomon de Wolff – que je croyais seulement littéraire et auquel je n'avais point un moment associé le judaïsme de l'auteur –, je suis obligé d'y voir un peu de youtrerie ». Samedi 17 avril.

« La France juive de Drumont aura pour effet, je crois, dans un temps assez prochain, de désigner comme l'objectif à la haine, un peu diffuse et non déterminée, du capital l'argent juif ». Mardi 20 avril.

« Le petit Lavedan, qui assiste à tout, a assisté au débarquement de Meyer à son retour de son duel. Tout le boulevard, devant les bureaux du Gaulois, était plein de juifs et à toute minute, des coupés, comme on en voit à la porte de l'église Saint-Augustin, un jour de grand mariage, jetaient un youtre sur la chaussée ». Dimanche 25 avril 1886.

In (Edmond et Jules) GONCOURT, *Journal, Mémoires de la Vie littéraire*, tome 2 (1866-1886), Robert Laffont, pp. 1241,1244 et 1246.

632 « Partout, vous retrouvez le juif essayant de détruire directement ou indirectement notre religion. Le divorce est d'institution juive, le juif Naquet fait passer le divorce dans nos lois. Nos belles Cérémonies funèbres irritent les Juifs, c'est un ingénieur du nom de Salomon qui se met à la tête d'une société pour la crémation qu'il voudrait rendre obligatoire. C'est un juif, Camille Sée, qui organise les lycées de jeunes filles, de façon à exclure tout enseignement religieux. Les Juifs haïssent le Christ en 1886 comme ils le haïssaient au temps de Tibère Auguste, ils le couvrent des mêmes outrages. Fouetter le Christ le Vendredi saint, profaner les hosties, souiller les saintes images : telle est la grande joie du juif au Moyen Âge, telle est sa grande joie aujourd'hui. Jadis, il s'attaquait au corps des enfants. Aujourd'hui, c'est à leur âme qu'il en veut avec l'enseignement athée ; il saignait jadis, maintenant il empoisonne : lequel vaut mieux ? » Ce qu'on adore dans le ghetto, ce n'est pas le dieu de Moïse c'est l'affreux Moloch phénicien, auquel il faut, comme victimes humaines, des enfants et des vierges ».

In (Édouard) DRUMONT, *La France Juive*, op. cit., p. 83.

633 « Sur qui pèse le plus durement le régime actuel ? Sur l'ouvrier révolutionnaire et sur le conservateur chrétien. L'un est atteint dans ses intérêts vitaux l'autre est blessé dans ses croyances les plus chères.

« Pour l'ouvrier, la Révolution sociale est une nécessité absolue, je suis convaincu, pour ma part, qu'ils ne réussiront pas ; ils mettront très facilement la main sur Paris, mais ils ne pourront se saisir de la France (...). Ce but, que poursuivent les ouvriers, et qu'ils n'ont pas tort de poursuivre à leur

point de vue, ne pourrait-il pas être atteint pacifiquement ? Pourquoi un prince chrétien, un chef aux conceptions fermes et larges qui, au lieu de voir les questions des lieux communs, les regarderait en face, ne confisquerait-il pas les biens des juifs ? Le seul auquel la Révolution ait profité est le juif (...). Ce qu'on ne dit pas, c'est la part qu'a l'envahissement de l'élément juif dans la douloureuse agonie d'une si généreuse nation, c'est le rôle qu'a joué dans la destruction de la France l'introduction d'un corps étranger dans un organisme resté sain jusque-là ».

In, *La France juive*, op. cit., tome I.

634 In WINOCK, op. cit., p. 126.

635 AN F7 12527, tél. intercepté.

636 In Édouard) DRUMONT, *Le secret de Fourmies*, 1892, in (Michel) WINOCK, op. cit., p. 136.

637 « Quoique dispersés sur la surface de la terre, les douze millions de juifs composent la seule nation homogène et la plus résolument nationaliste. Leur dispersion n'empêche pas, dans le monde moderne, une étroite communauté d'intérêts, une extraordinaire discipline pour la conquête de la domination universelle. Des mots d'ordre lancés par les chefs de la nation juive en quelque partie du monde qu'ils se trouvent, sont transmis, entendus, obéis sur-le-champ dans tous les pays et des forces innombrables, obscures, irrésistibles préparent aussitôt l'effet souhaité, le triomphe ou la ruine d'un gouvernement, d'une institution, d'une entreprise ou d'un homme ».

In Urbain GOTIER, *La terreur juive*.

638 « C'est un fait que les Juifs, s'ils voulaient – ou si on les y forçait, comme semblent le vouloir les antisémites –, pourraient dès maintenant exercer leur prépondérance et même littéralement leur domination sur l'Europe ; c'est un fait également qu'ils n'y travaillent pas et ne font pas de projets dans ce sens. Pour le moment, ce qu'ils veulent et souhaitent, et même avec une certaine insistance, c'est d'être absorbés dans l'Europe et par l'Europe, ils aspirent à s'établir enfin quelque part où ils soient tolérés et respectés, et à mettre enfin un terme à leur vie nomade de « Juifs errants ». On devrait bien tenir compte de cette aspiration et de cette pression (où s'exprime peut-être déjà une atténuation des instincts juifs) et les favoriser ; et pour cela il serait peut-être utile et juste d'expulser du pays les braillards antisémites. »

Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal*, 1886, OEuvres II, Robert Laffont – Bouquins 1990, p. 698.

639 « Dès les premiers jours de l'histoire, nous voyons l'Aryen en lutte avec le Sémite. Ce fut une guerre de races Aryens contre Sémites, que cette guerre de Troie, guerre de races encore : l'invasion de l'Espagne et du midi de la France par les Sarrasins, la revanche héroïque des Croisades dont l'effort superbe dura trois siècles. De quoi se compose une vraie révolution ? Elle a toujours pour base une question de race. C'est une question de race, et tous les raisonnements métaphysiques n'y feront rien. Le Sémite est mercantile, cupide, intrigant, subtil, rusé ; l'Aryen est enthousiaste, héroïque, chevaleresque, désintéressé, franc, confiant jusqu'à la naïveté ». Drumont puise aussi dans l'anthropologie physique et la psychologie des peuples :

« Les principaux signes auxquels on peut reconnaître le juif restent donc ce fameux nez recourbé, les yeux clignotants, les dents serrées, les oreilles saillantes, les ongles carrés, le pied plat, les genoux ronds, la cheville extraordinairement en dehors, la main moelleuse et fondante de l'hypocrite et du traître ils ont assez souvent un bras plus court que l'autre (...). Il sent mauvais (...). Il est sujet à toutes les maladies qui indiquent la corruption du sang (...), (mais) par un phénomène qu'on a constaté au Moyen Âge et qui s'est affirmé de nouveau au moment du choléra, le juif paraît jouir vis-à-vis des épidémies d'une immunité particulière, il semble qu'il y ait en lui une sorte de peste permanente qui le garantit de la peste ordinaire ».

In (Édouard) DRUMONT, *La libre parole*, 7 décembre 1898.

640 In (Édouard) DRUMONT, *La libre parole*, 7 mars 1893.

641 « Quant au métis, comment peut-on traiter dédaigneusement de préjugé le sentiment répandu dans tous les temps et dans toutes les races, que c'est un être moins noble que ceux issus d'un sang pur ? Il n'est attaché à rien, à aucune croyance, il n'est adapté à rien sauf à une vie interlope entre les peuples et les races... Il n'est pas douteux que le préjugé universel contre le métissage est juste ».

La question Juive, in *Inédits politiques*, Avalon, 1987, p. 116.

642 « Le public nourrit en France contre le racisme un préjugé solide. Au moment où la défense de la race, consacrée jadis par le roi Louis XIV, vrai précurseur, adoptée de nos jours bien avant l'Allemagne par les pays anglo-saxons et récemment encore par une grande nation latine, l'Italie, s'implante dans les mœurs, on découvre que c'est une idée périmée.

Un tel aveuglement déconcerte.

D'où vient cette prévention tenace, que partagent chez nous maints esprits de mérite et qui risque de donner au titre de ce livre une allure de défi ?

Au vrai, les outrances dont les Allemands l'ont affublé dissimulent la vraie nature du racisme. L'on est tenté d'y voir je ne sais quoi d'agressif et de monstrueux, une doctrine de haine, un instrument de domination destiné à favoriser les desseins ambitieux des nations de proie, On le dénonce au nom de la conscience universelle. On parle même de crime contre l'humanité.

Un naïf utopiste n'a-t-il point récemment émis la prétention bouffonne de le faire condamner par la Société des nations ? En vérité, simple vêtement d'emprunt, le lourd appareil philosophique dont les Allemands ont revêtu le racisme n'est point de son essence. En soi, il ne pousse ni à la haine ni à la guerre.

Mais le vrai racisme réprouve la guerre, parce qu'elle détruit les hommes jeunes et sains, épargne les débilés. La défense de la race, voilà son but. Un peuple doit préserver sa composition racique non parce qu'il l'estime supérieure, mais parce qu'elle lui est chère et qu'il lui doit les traits essentiels de sa personnalité.

Tel est le racisme que je préconise dans cet essai. J'ai tenté d'en esquisser, à l'usage des Français, une théorie mesurée qui ne répugnât point à leur claire intelligence, à leur culture faite d'équilibre et de réserve.

S'attachant au génie particulier des peuples, le racisme ne s'oppose point à l'humanisme, culte de ce qu'il y a de commun entre eux.

Si, dans le monde idéal de l'esprit, c'est l'humanisme qui règne en maître, dans la vie pratique ce sont les particularismes raciques et nationaux.

Notre langue, notre terroir, le souvenir de nos ancêtres, notre race ne sont-ils pas des liens immédiats, charnels pour ainsi dire, qui enchaînent étroitement nos sens, notre cœur et notre esprit, et dont l'homme n'a jamais pu s'affranchir ?

Et n'appartient-il pas à un peuple doué de bon sens comme le nôtre de faire le départ entre un racisme agressif et le juste souci de la défense racique, dans les sages limites de l'humanisme ?

À vrai dire, il ne semble pas qu'en France l'on ait suffisamment, jusqu'ici, senti l'intérêt de cette défense. N'entendons-nous pas répéter souvent que : « Nous Français nous n'avons pas le préjugé de race » ?

Sans doute réprouve-t-on l'invasion de notre pays par de mauvais étrangers et reconnaît-on qu'il faut améliorer la santé du peuple français ; mais on songe peu à sa protection racique.

Parce que notre peuple est un composé de races, on incline à croire qu'il peut impunément absorber tous les étrangers du globe, comme si l'octroi d'un parchemin, l'enseignement de notre culture, la vue de nos paysages, la douceur de notre ciel suffisaient à transformer en français le premier Cafre ou Patagon venu ! C'est une erreur grossière.

Le peuple français est un mélange, soit, mais un mélange d'ingrédients bien déterminés, tous de race blanche ».

In (René) GONTHIER, *Vers un racisme français*, Éd. Denoël, 1939, avant-propos.

643 « On divisera les indigènes coloniaux en sujets de race assimilable ou non. Aux seconds seuls le passage dans la classe des citoyens sera fermé. On leur interdira le mariage et tous rapports sexuels avec les citoyens.

Parmi les sujets assimilables on rangera les Arabes et les Berbères.

Il importe toutefois de tenir compte des facteurs du milieu, langue, coutume, religion, santé, qui rendent leur assimilation plus difficile ou dans certains cas peu souhaitable. Il faudrait donc que ces immigrants fussent soumis au choix sanitaire dont j'ai parlé et les sujets tarés ou repris de justice refoulés. On y ajouterait une sévère sélection sociale destinée à écarter les individus louches, malfaiteurs et souteneurs, tous les êtres malpropres, vêtus de haillons, qui hantent les quartiers crapuleux de nos cités.

Véritables Blancs, du moins lorsqu'ils n'appartiennent pas à certaines tribus métissées, les Arabes relèvent de la sous-race arabe, variété brune qui se distingue par une grande taille, une tête très allongée, un visage ovale, un nez aquilin, des yeux et des cheveux noirs. La race brune entrant pour un cinquième dans le composé français, rien ne s'oppose dès lors à ce qu'on leur accorde la naturalisation. Sans doute la sous-race arabe ne saurait se confondre, dans le groupe brun, avec les variétés littorale et ibéro-insulaire, les seules qui soient représentées en France, mais on a vu qu'un racisme mesuré devait négliger ces nuances sous-raciques.

La sous-race berbère diffère de l'arabe par une taille plus petite, une tête moins allongée, un visage quadrangulaire, un nez droit ou concave, et le sourcil plus marqué. Mais il existe un assez

grand nombre de Berbères blonds aux yeux bleus, au pourcentage de sang A élevé. Leur mélange avec les Français n'offre dès lors aucun danger.

Ce sont donc les Jaunes et les Noirs qui devront être déclarés racialement inassimilables, leur intrusion dans le peuple français risquant d'en modifier la composition ».

Ibid., p. 234.

644 (Maurice) BARRES, écrivain français (Charmes Vosges, 1862 – Neuilly-sur-Seine, 1923). Guide intellectuel du mouvement nationaliste, il chercha à concilier l'élan romantique avec les déterminations provinciales et héréditaires (*Du sang, de la volupté et de la mort*, 1893-1909 ; *Les déracinés*, 1897 ; *La colline inspirée*, 1913), passant du « culte du moi » au besoin de tradition et de discipline pour aboutir à un constat de désenchantement (*Un jardin sur l'Oronte, mes cahiers*). In, *Le petit Larousse*, op. cit., p.1167.

645 Pour autant Maurras est parfois méfiant vis-à-vis des facteurs de race. En 1937, il cite dans l'un de ses compte rendus de lecture « vieux de plus de trente ans » : « J'ai pour mon compte, toujours pris garde de séparer les réflexions sur l'hérédité politique et économique d'avec ces généralisations vagues, aventureuses et captieuses sur la stricte physiologique » in « Le nationalisme français et le nationalisme allemand », note publiée à la suite d'une étude de M. ROUX, *Le Nationalisme français*, Paris, Librairie d'Action française, 1937, p.29.

646 « La République est le gouvernement des juifs – des juifs traîtres comme Ollmo et comme Dreyfus, des juifs voleurs comme le baron Jacques de Reinach, des juifs corrupteurs du peuple et persécuteurs de la religion catholique, comme l'inventeur juif de la loi du divorce et le juif inventeur de la loi de séparation.

La République est le gouvernement des pédagogues protestants qui importent d'Allemagne, d'Angleterre et de Suisse un système d'éducation qui abrutit et dépayse le cerveau des jeunes Français.

La République est le gouvernement des francs-maçons, qui n'ont qu'une haine, l'Église – qu'un amour, les sinécures et le Trésor public –, fabricants de guerre civile, de guerre religieuse, de guerre sociale, parasites de nos finances, ils nous mènent à une banqueroute matérielle et morale, celle qui ruinera le rentier et l'ouvrier, le commerçant et le paysan, le fonctionnaire et l'électeur.

La République est le gouvernement de ces étrangers plus ou moins naturalisés, ou métèques, qui ces jours-ci souilleront du cadavre de leur Zola le Panthéon désaffecté, ils accaparent le sol de la France, ils disputent aux travailleurs de sang français leur juste salaire, ils font voter des lois qui ruinent l'industrie, contraignent les capitaux à l'émigration et mettent nos ressources au service d'Édouard VII ou de Guillaume II. Servant de son mieux l'Étranger, la République nous impose tous les déchirements tracassière ou menaçante envers qui possède et fait travailler, elle est aussi le Gouvernement qui a versé le plus de sang ouvrier en Europe. Dès que les Prolétaires viennent lui demander de tenir quelques-unes de ses innombrables promesses, elle répond à coups de sabre et à coups de fusil ».

Affiche reproduite dans *L'action française*, première année, n° 3, 23 mars 1908.

647 Charles MAURRAS, *La Gazette de France*, 26 mars 1895.

648 Cette définition demeure en place jusqu'en 1960 où elle se transforme et se précise. C'est alors le « *Système qui affirme la supériorité d'un groupe racial sur les autres, en préconisant, en particulier, la séparation de ceux-ci à l'intérieur d'un pays (ségrégation raciale)* », et en 1966 on ajoutera « *ou même en visant à l'extermination d'une minorité (racisme antisémite des nazis)* ». Cette dernière définition est celle qui figurait dans l'édition de 1980. En 1992 toutefois, ces précisions concrètes disparaissent et on ne retient que « *l'idéologie* » et le « *comportement* ».

649 La supposition de l'apparition récente du préjugé racial constitue un argument contre une éventuelle origine instinctuelle du racisme. En effet, le racisme a pris son sens et son départ dans un contexte idéologique qui est propre au XIX^e siècle occidental. Cette conception s'oppose au racisme par nature.

650 Édition de 1932.

651 « Tous les Allemands ont bien compris que nous ne supporterions pas les difficultés de cette guerre, si cette peste qui décompose tout, se trouvait encore dans le corps de notre peuple. La phrase : les Juifs doivent être exterminés comporte peu de mots. La question suivante nous a été posée : que fait-on des femmes et des enfants ? Il a fallu prendre la grave décision de faire disparaître ce peuple de la terre. » In (Heinrich) HIMMLER, *Discours à Posen*, 6 octobre 1943.

652 « Le sang de bonne qualité, de même nature que le nôtre, nous le prendrons. Il m'est totalement indifférent de savoir si les autres peuples vivent ou crèvent de faim ; cela ne m'intéresse que dans la mesure où ces peuples nous servent comme esclave de notre culture. Nous autres Allemands qui sommes les seuls à traiter correctement les animaux, nous traiterons correctement ces animaux humains. La plupart d'entre vous savent ce que c'est que de voir un monceau de cadavres. Etre passé par là et en même temps être resté correct, voilà ce qui nous a endurci. C'est là une page glorieuse de notre histoire, une page non écrite et qui ne sera jamais écrite. » In (Heinrich) HIMMLER, *Discours devant les officiers SS*, Posen, 6 octobre 1943.

653 Si le racisme procède bien du rejet de l'Autre, il le fait de façon sélective. Il est le produit d'une construction intellectuelle et en cela il n'est pas naturel, il ne relève pas de l'instinct. En effet, il conduit parfois à rejeter ceux qui appartiennent au groupe, au clan, au peuple, à la nation ou à l'État et à reconnaître siens des étrangers parce qu'ils appartiennent à une race identique. Si dans la xénophobie le rejet de l'Autre est bien patent, le rejet sélectif à partir d'un critère de race n'a jamais été démontré comme étant une caractéristique naturelle de l'être humain.

654 Est-ce à dire qu'avant cette date le droit français ignorait les races et que désormais il reconnaît leur existence ? La réalité est plus complexe : d'une part parce que la race peut constituer le référent implicite d'autres catégories juridiques qui font en quelque sorte office d'équivalents fonctionnels du mot absent ; d'autre part parce qu'on ne peut sans arbitraire assimiler les hypothèses où la race constitue le support direct, l'objet même d'une réglementation positive – comme ce fut le cas, de façon implicite, dans les colonies françaises, et de façon ouverte sous le régime de Vichy – et celles où le terme est utilisé sur le mode de la dénégation dans le contexte de la lutte contre les discriminations « raciales » comme le faisait le décret-loi Marchandeaum et comme le fait l'ensemble de la législation depuis 1945.

655 Le Code Noir, promulgué en 1685, a pour objet de « régler ce qui concerne l'état et la qualité des esclaves » dans les Antilles françaises et en Guyane. Malgré son nom et malgré son objet, on y chercherait en vain le mot race. Il est vrai que ce mot, appliqué aux groupes humains, n'est pas encore d'usage courant, puisque, selon le Robert, il ne serait apparu dans cet emploi qu'en 1684. Mais si l'objet explicite du Code Noir, c'est l'esclave, et non le nègre, il va de soi que l'esclave est noir. Là où la distinction opératoire opposait dans le texte de 1684 les hommes libres aux esclaves, elle s'accompagne ici d'une autre distinction entre Blancs et Noirs : « Défendons à nos sujets blancs de contracter mariage avec les Noirs », énonce par exemple l'article 6 (qui laisse en revanche à l'homme noir, affranchi ou libre, la possibilité d'épouser son esclave) ; de même, l'article 24 prévoit que les esclaves ne pourront être témoins qu'« à défaut de Blancs », et l'article 52 que les affranchis et les nègres libres ne pourront recevoir des Blancs aucune donation ou héritage.

656 La catégorie des citoyens comprend les habitants de souche métropolitaine, auxquels seront progressivement assimilés les habitants des Antilles, de la Guyane et de la Réunion, les Juifs indigènes d'Algérie bénéficiaires du décret Crémieux en 1870, les habitants de Tahiti en 1880, et les ressortissants de quatre communes du Sénégal (Dakar, Rufisque, Saint-Louis, Gorée) en 1916. De façon significative, les métis sont également citoyens, à condition d'être des enfants légitimes ou d'avoir été reconnus par un parent européen.

657 Les sujets français, c'est à dire les Africains noirs, les malgaches, les Algériens, sont soumis au statut de l'indigénat, qui les prive de la majeure partie des libertés publiques et des droits politiques, et leur conserve sur le plan civil leur statut personnel, d'origine religieuse ou coutumière.

658 Loi portant statut des juifs

Nous, Maréchal de France, chef de l'État français, Le conseil des ministres entendu,

Décrétons :

Article 1^{er}. – Est regardé comme juif, pour l'application de la présente loi, toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est juif.

Art. 2. – L'accès et l'exercice des fonctions publiques et mandats énumérés ci-après sont interdits aux juifs :

I. Chef de l'Etat, membre du Gouvernement, conseil d'Etat, conseil de l'ordre national de la Légion d'honneur, cour de cassation, cour des comptes, corps des mines, corps des ponts et chaussées, inspection générale des finances, cours d'appel, tribunaux de première instance, justices de paix, toutes juridictions d'ordre professionnel et toutes assemblées issues de l'élection.

2. Agents relevant du département des affaires étrangères, secrétaires généraux des départements ministériels, directeurs généraux, directeurs des administrations centrales des ministères, préfets, sous-préfets, secrétaires généraux des préfetures, inspecteurs généraux des services administratifs au ministère de l'intérieur, fonctionnaires de tous grades attachés à tous services de police.

3. Résidents généraux, gouverneurs généraux, gouverneurs et secrétaires généraux des colonies, inspecteurs des colonies.

4. Membres des corps enseignants.

5. Officiers des armées de terre, de mer et de l'air.

6. Administrateurs, directeurs, secrétaires généraux dans les entreprises bénéficiaires de concessions ou de subventions accordées par une collectivité publique, postes à la nomination du Gouvernement dans les entreprises d'intérêt général.

Art. 3. – L'accès et l'exercice de toutes les fonctions publiques autres que celles énumérées à l'article 2 ne sont ouverts aux juifs que s'ils peuvent exciper de l'une des conditions suivantes:

a) Être titulaire de la carte de combattant 1914-1918 ou avoir été cité au cours de la campagne 1914-1918;

b) Avoir été cité à l'ordre du jour au cours de la campagne 1939-1940;

c) Être décoré de la Légion d'honneur à titre militaire ou de la médaille militaire.

Art. 4. – L'accès et l'exercice des professions libérales, des professions libres, des fonctions dévolues aux officiers ministériels et à tous auxiliaires de la justice sont permis aux juifs, à moins que des règlements d'administration publique n'aient fixé pour eux une proportion déterminée. Dans ce cas, les mêmes règlements détermineront les conditions dans lesquelles aura lieu l'élimination des juifs en surnombre.

Art. 5. – Les juifs ne pourront, sans condition ni réserve, exercer l'une quelconque des professions suivantes: Directeurs, gérants, rédacteurs de journaux, revues, agences ou périodiques, à l'exception de publications de caractère strictement scientifique. Directeurs, administrateurs, gérants d'entreprises ayant pour objet la fabrication, l'impression, la distribution, la présentation de films cinéματο-graphiques : metteurs en scène et directeurs de prises de vues, compositeurs de scénarios, directeurs, administrateurs, gérants de salles de théâtre ou de cinématographie, entrepreneurs de spectacles, directeurs, administrateurs, gérants de toutes entreprises se rapportant à la radiodiffusion. Des règlements d'administration publique fixeront, pour chaque catégorie, les conditions dans lesquelles les autorités publiques pourront s'assurer du respect, par les intéressés, des interdictions prononcées au présent article, ainsi que les sanctions attachées à ces interdictions. (...)

Fait à Vichy, le 3 octobre 1940. Ph. Pétain

659 Quoi qu'il en soit, la race apparaît bien ici, de façon incontestable, comme une catégorie juridique, puisqu'elle commande l'application de règles spécifiques – en l'occurrence vexatoires, discriminatoires et spoliatrices. Une catégorie juridique dont les tribunaux et la doctrine, interprétant le texte législatif, vont s'attacher à fixer les contours : « Quels moyens de preuve peuvent être fournis par le métis juif pour établir sa non-appartenance à la race juive ? », « L'incidence de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat sur la définition du métis juif », « L'aryanisation des entreprises », « La définition du juif de race », tels sont quelques uns des titres significatifs des chroniques publiées à cette époque dans les revues juridiques sérieuses. Tout un lexique nouveau se forge sur ces bases : à la race juive s'oppose la race aryenne, la confiscation des biens juifs s'opère sous couvert d'aryanisation économique, l'enfant issu d'un parent juif et d'un parent « aryen » est un métis, etc...

660 La mise hors la loi des discriminations raciales « *Le peuple français proclame à nouveau que tout être humain, sans distinction de race, de religion ni de croyance, possède des droits inaliénables et sacrés* », énonce le Préambule de la Constitution de 1946, tandis que l'article 2 de la Constitution de 1958 dispose que la République « *assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion* ». Les principaux instruments internationaux relatifs aux droits de l'homme, de leur côté, obligent les Etats à respecter ces droits sans distinction aucune, notamment « *de race ou de couleur* ».

661 « À quel point l'humanité fait en ce moment fausse route, c'est ce qui prouve l'exemple suivant... De temps en temps les journaux illustrés mettent sous les yeux de nos bons bourgeois allemands le portrait d'un nègre qui, en tel ou tel endroit, est devenu avocat, professeur ou pasteur ou même ténor, tenant les premiers rôles ou, quelque chose de ce genre. Pendant que nos bourgeois imbéciles admirent les effets miraculeux de ce dressage et sont pénétrés de respect pour les résultats qu'obtient la pédagogie moderne, le Juif, rusé, y découvre un nouvel argument à l'appui de la théorie qu'il veut enfoncer dans l'esprit des peuples et qui proclame l'égalité des

peuples. Cette bourgeoisie en décadence n'a pas le plus léger soupçon du péché qu'on commet ainsi contre la raison ; car c'est une folie criminelle que de dresser un être, qui est par son origine un demi-singe, jusqu'à ce qu'on le prenne pour un avocat, alors que des millions de représentants de la race la plus civilisée doivent végéter dans des situations indignes d'eux. On pêche contre la volonté du Créateur quand on laisse les hommes les mieux doués étouffer par centaines de milliers dans le marais du prolétariat actuel, tandis qu'on dresse des Hottentots et des Cafres à exercer des professions libérales. Car il ne s'agit là que d'un dressage comme pour un caniche et non d'une « culture » scientifique. si l'on consacrait les mêmes efforts et les mêmes soins aux races douées d'intelligence, n'importe lequel de leurs représentants serait mille fois plus capable d'obtenir des résultats pareils. »

Adolf HITLER, *Mein Kampf*, in *Le racisme*, (François de) FONTETTE, PUF, pp. 75-76, 1985.

662 « Le sang de bonne qualité, de même nature que le nôtre, nous le prendrons. Il m'est totalement indifférent de savoir si les autres peuples vivent ou crèvent de faim. Cela ne m'intéresse que dans la mesure où ces peuples nous servent comme esclaves de notre culture. Nous autres Allemands qui sommes les seuls à traiter correctement les animaux, nous traiterons correctement ces animaux humains. La plupart d'entre vous savent ce que c'est que de voir un monceau de cent cadavres. Être passé par là et en même temps être resté correct, voilà ce qui nous a endurci. C'est là une page glorieuse de notre histoire, une page non écrite et qui ne sera jamais écrite. »

Heinrich Himmler, Discours devant des officiers SS, Posen, 6 octobre 1943.

663 « L'Aryen est le Prométhée du genre humain, l'étincelle divine du génie a de tout temps jailli de son front lumineux ; il a toujours allumé à nouveau ce feu qui, sous la forme de la connaissance éclairait la nuit. Conquérant, il soumit les hommes de race inférieure et ordonna leur activité pratique sous son commandement, suivant sa volonté et conformément à ses buts. Mais, en leur imposant une activité utile quoique pénible, il n'épargna pas seulement la vie de ses sujets ; il leur fit peut-être même un sort meilleur que celui qui leur était dévolu lorsqu'ils jouissaient de ce qu'on appelle leur ancienne « liberté ». Tant qu'il maintint rigoureusement sa situation morale de maître, il resta non seulement le maître mais aussi le conservateur de la civilisation qu'il continua à développer. Si l'on répartissait l'humanité en trois espèces celle qui crée la civilisation, celle qui en a conservé le dépôt et celle qui l'a détruite, il n'y aurait que l'Aryen qu'on pût citer comme représentant de la première... Si on le faisait disparaître, une profonde obscurité descendrait sur la terre ; en quelques siècles, la civilisation humaine s'évanouirait et le monde deviendrait un désert. « Quant au Juif, il est défini avec tout autant de vigueur » Le Juif... ne satisfait pas à la condition préalable essentielle pour un peuple civilisateur : il n'a pas d'idéalisme. Il est et demeure le parasite-type, l'écornifleur qui, tel un bacille nuisible, s'étend toujours plus loin si tôt qu'un sol favorable l'y incite. Là où il se fixe, le peuple qui l'accueille s'éteint au bout de plus ou moins longtemps. Il empoisonne le sang des autres mais préserve le sien de toute altération... Sa raison d'être est de réduire en esclavage et par là d'anéantir tous les peuples non juifs... Par tous les moyens, il cherche à drainer les bases sur lesquelles repose la race du peuple qu'il veut subjuguier... Ce furent et ce sont encore les Juifs qui ont amené le Nègre sur le Rhin, toujours avec la même pensée secrète et le but évident : détruire, par l'abatardissement ; résultant du métissage, cette race blanche qu'ils haïssent, la faire choir du haut niveau de civilisation et d'organisation politique auquel elle s'est élevée et devenir ses maîtres. »

Adolf Hitler, *Mein Kampf*, traduction française, Paris, pp. 301-325. Cité par Léon Poliakov, op. cit.

664 Otmar von VERSCHUER, *Manuel d'eugénique et hérédité humaine*. Traduction du Dr Georges MONTANDON, Masson, 1943.

665 Les caractéristiques du National Socialisme en font un système inclassable.

1. Le mot d'ordre principal d'un socialisme national, la réconciliation des ouvriers avec l'État national, touche au cœur de la problématique d'alors et a gardé sa signification historique jusqu'à aujourd'hui dans l'idée sans cesse reprise d'une « troisième voie » entre capitalisme et communisme.

2. L'idée de base d'une structure et d'une hiérarchisation raciste de l'humanité constitue une alternative radicale non seulement par rapport à l'idée humanitaire libérale d'une civilisation mondiale, mais aussi par rapport à l'idée courante de l'État national.

La conviction du rôle du racisme comme principe révolutionnaire à l'échelle du monde relaie le nationalisme traditionnel et détermine le mouvement historique en vertu du droit à l'espace vital du peuple racialement supérieur. Ainsi s'enracine l'idée missionnaire universelle appliquée tant à la politique intérieure qu'à la politique extérieure national-socialiste.

3. L'amorce de darwinisme social que contiennent les principes nationaux-socialistes agit elle aussi dans deux directions.

Comme affirmation du droit supérieur du plus fort, elle correspond plutôt à une théorie conservatrice du politique répondant à la doctrine des hommes qui font l'histoire.

Mais la tonalité pessimiste des darwinistes influe aussi sur l'antisémitisme avec son invocation de la menace de décadence qu'est supposée constituer la présence aliénante des Juifs dans le corps social. Elle se trouve inversée dans la conversion de la « doctrine » en idéologie politiquement active et devient ainsi révolutionnaire en tant que force de propulsion d'une politique de puissance totalitaire et d'une extension raciste de la domination.

4. Les conceptions nationales-socialistes de la structure de la société recèlent une relation curieuse de romantisme culturel conservateur et de progressisme économique et technique.

Ce contraste est également caractéristique pour la justification et l'exécution de la politique pratiquée en matière de culture, de société et d'économie à divers moments et dans divers domaines .

5. La combinaison des contraires se montre de façon éclatante quand le maniement le plus moderne des mass media et des techniques des rassemblements de masse est utilisé pour des manifestations aussi traditionalistes, aussi tributaires du romantisme agraire que le Reichsbauerntag, le rassemblement national paysan sur le Buckeberg.

666 Ce modernisme est particulièrement perceptible dans le domaine militaire, composante centrale de la pensée et de l'action en politique extérieure. Aux connaissances si admirées d'Hitler et à son intelligence tant vantée des formes nouvelles, vraiment révolutionnaires de la conduite de la guerre se juxtaposent pourtant à des conceptions fort traditionnelles de la guerre et de la politique étrangère. Les contradictions, le passage rapide d'une perspective à l'autre : le vrai problème est là. Le secret du succès du national-socialisme réside dans ces paradoxes qui ont ainsi réussi constamment à bouleverser les analyses et les attentes dans son camp et chez l'ennemi et aussi à empêcher jusqu'à aujourd'hui un jugement clair.

667 C'est pourquoi que le concept de « *Reich germanique de nation allemande* », développé par Hitler notamment dans son discours de Sonthofen du 23 novembre 1937, donc peu après la réunion de son état-major militaire et politique du 5 novembre où la guerre est préparée (procès-verbal Hossbach), contient cette ambivalence caractéristique. Dans ce discours secret d'Hitler sur l'histoire allemande et sur le destin allemand, tenu devant les futurs chefs politiques en formation dans cet « *Ordensburg* », toutes les vieilles visées habituelles du racisme et de l'idéologie de l'espace vital se trouvent résumées.

668 L'idéologie totalitaire comme l'idéologie historiciste adoptent les traits essentiels de l'interprétation théiste de l'histoire où le peuple élu est remplacé par la race élue. Les prédictions de cette doctrine repose sur une interprétation de l'histoire qui conduit à la découverte d'une loi régissant son évolution.

669 Presque tous les pays d'Europe ont eu des empires coloniaux et depuis l'extermination des juifs et des tzyganes par les Allemands, le néologisme génocide a été utilisé à de multiples reprises. Les colonialismes et les génocides étaient inévitables à partir du moment où les États adhéraient à l'idéologie raciste. Certes, la colonisation a toujours existée et des peuples se sont faits exterminer déjà sous l'Antiquité. Pourtant, les deux phénomènes ne sont pas comparables. Il subsiste une différence dans la motivation des agresseurs. Ce qui était auparavant le résultat d'une politique reposant ouvertement sur la force disparaît pour laisser place à une nouvelle politique qui repose sur la logique de race ce qui justifie conquêtes et massacres.

670 « L'existence de l'hitlérisme a privé à jamais de fondement la foi en l'homme. Hitler a réalisé ce que Kafka avait décrit dans Le Procès comme le comble de l'horreur : « Le mensonge devient l'ordre du monde. » Les objectifs ultimes que visa Hitler – la destruction des Juifs, la soumission et l'extermination des peuples de l'Est, l'« élevage » de la « race arienne » – étaient en eux-mêmes barbares ; mesurés à l'aune des valeurs fondamentales de la civilisation occidentale, ils représentaient un mensonge. Mais Hitler ne cherchait pas à tromper sur ses véritables intentions. C'étaient bien là les objectifs qu'il s'était fixés, ils n'étaient pas feints. Pour les atteindre, tous les moyens étaient bons, y compris le mensonge et la démagogie. Les masses veulent « être trompées de la manière la plus impudent », écrivait-il dans Mein Kampf. »

Rüdiger Safransky, *LE MAL ou le théâtre de la liberté*, Traduit de l'Allemand par Valérie Sabathier, Bernard Grasset, Paris, 1999. p. 283.

671 « Pour mener à bien ce projet meurtrier, il fallait une administration moderne et efficace, un esprit d'invention scientifique, de l'organisation, des capacités techniques et industrielles, et surtout un personnel performant, dépourvu d'états d'âme et habitué à faire son devoir (telles étaient les

vertus secondaires de la machine sociale industrielle). Les institutions et l'organisation du crime de masse ne fonctionnaient pas seulement comme une industrie, elles étaient une industrie liée à l'ensemble du complexe industriel. Les caractéristiques que Max Weber avait associées à la modernité – la bureaucratisation, la division du travail, l'autonomisation des sphères de valeurs, l'objectivation de l'administration, la rupture du travail et de la science avec la morale, le transfert de cette dernière dans la sphère privée – se retrouvaient dans l'organisation du crime de masse. Il s'agissait d'un projet moderne. Cette remarque s'applique en particulier à l'élimination de la morale au profit d'une pensée et d'une action rationalisées. Le pogrome avait fait place à un système organisé. (...) Les structures de la modernité industrielle ne suffisent pas à expliquer l'émergence du crime de masse, planifié et « froidement » exécuté. Un autre élément décisif entre en jeu la décision, précisément. Il fallait une volonté « mauvaise » pour planifier le meurtre de masse, pour aspirer à le mettre en oeuvre et s'emparer du pouvoir à cette fin. La politique de destruction nationale-socialiste n'entretient pas un lien direct avec l'antisémitisme traditionnel. Elle n'est pas le produit « organique » des structures traditionnelles. Elle représente une rupture dans le continuum temporel. Il fallait un homme comme Hitler pour canaliser les énergies dans une certaine situation historique, et la rendre explosive. »

Rüdiger Safransky, *Le Mal ou le théâtre de la liberté*, Traduit de l'Allemand par Valérie Sabathier, Bernard Grasset, Paris, 1999. pp. 262-267.

672 Aux camps de concentration, qui existent dans toute l'Europe occupée par l'Allemagne (Dachau, Buchenwald, Bergen-Belsen, Ravensbrück), s'ajoutent des camps d'extermination (Auschwitz-Birkenau, Belzec, Chelmno, Maidanek, Sobibor, Treblinka), où les chambres à gaz, testées dès 1941, sont utilisées. La « *solution finale* » a entraîné la mort de 5,5 à 6 millions de Juifs dans l'Europe sous contrôle allemand, soit 72 % de la population juive concernée en 1939, dont 2,8 millions de Juifs polonais, 1,5 million de Juifs russes et 90 000 Juifs français. Les victimes tsiganes sont au nombre de 800 000. Les recherches historiques ont confirmé sans équivoque ces chiffres et la réalité du génocide.

673 La précision bureaucratique allemande atteint des sommets dans l'application des lois de Nuremberg: des décisions communales interdisent « la saillie du taureau communal pour des vaches ou des génisses directement ou indirectement achetées à un juif ».

674 En effet, « les Juifs européens se différencient du peuple allemand par les caractères somatiques héréditaires suivants la stature moyenne est de 5 à 9 cm inférieure à celle des groupes allemands de comparaison. La puberté est plus précoce. La charpente est souvent trapue, c'est-à-dire que les bras et les jambes sont courtes en comparaison de la longueur du tronc. La musculature et le tissu conjonctif sont relâchés. La conséquence en est souvent la cage thoracique aplatie, le dos arrondi, du laisser-aller dans le maintien et la fréquence particulière des pieds plats. Les lèvres sont souvent charnues, voire boursoufflées. Ce qui frappe surtout, c'est la lèvre inférieure pendante en avant. Le « nez juif » est caractérisé par cela que la pointe décrit un crochet vers le bas et que les ailes sont relevées. L'oreille est fréquemment charnue, relativement grande et décollée. La peau est souvent peu vascularisée et sa couleur d'un laune mat qui, en comparaison des cheveux noirs, paraît relativement claire... La pilosité du corps et la barbe sont souvent particulièrement fortes. On reconnaît aussi les Juifs à leurs mouvements et à leur mimique... Ils ont souvent recours au médecin, leur crainte des maladies est grande et leur sensibilité à la douleur particulièrement forte ». (...) « On découvre, dans les psychoses, des rapports avec les particularités normales du caractère des Juifs ; besoin de recourir au médecin, sentiment de crainte, capacités corporelles réduites, concentration sur le gain, manque de fantaisie, préférence pour les extrêmes, mimique exagérée... Dans le domaine de la criminalité, le mode de cette dernière est différent en ceci que les Juifs subissent moins de pénalités pour coups et blessures et pour vol, mais notablement plus que la moyenne pour offenses, tromperie et falsification de documents. » Ces lignes n'émanent pas de quelque obscur journaliste plus ou moins engagé, mais du professeur O. Von Verschuer qui fut directeur de l'Institut d'anthropologie, d'hérédité humaine et d'eugénique de Berlin et considéré, non sans raison d'ailleurs, comme l'un des plus éminents biologistes allemands de la première moitié du XX^e siècle.

675 « S'il fallait l'étoile jaune pour reconnaître les Juifs sous l'Occupation, c'est donc qu'ils n'étaient pas si différents que le prétendait la propagande nazie. »

« Les pensées racistes ordinaires ne vont en général pas très loin ; mais il n'est pas nécessaire de voir loin pour y être entraîné. »

André FROSSARD, *Les Pensées*, Le cherche midi éditeur, p.107-109, 1994.

676 A.E. MOURANT, « The blood groups of the jews », in *Jewish J. Sociol.*, 1959, p. 155.

677 Les différences, toujours mineures, que l'on observe entre Juifs et non-Juifs peuvent être imputées soit à des phénomènes de dérive (normaux dans des groupes qui ont vécu dans une certaine endogamie), soit à des apports originaux très anciens, hérités des premières tribus juives du Proche-Orient, mais qui se sont largement dilués au cours des siècles.

678 Rüdiger Safransky, *Le Mal ou le théâtre de la liberté*, Traduit de l'Allemand par Valérie Sabathier, Bernard Grasset, Paris, 1999. p. 282.

679 Michel Wieviorka, *Le racisme, une introduction*, La découverte/Poche. 1998, p. 16.

680 Charles Péguy, *Par ce demi-clair matin* (1905), Paris, Gallimard, 1952, p. 35.

681 Jacob Burckhardt, *Weltgeschichtliche Betrachtungen* (Considérations sur l'histoire universelle), Pfullingen, Historisch-kritische Gesamtausgabe, 1949, p. 143. Les Considérations ont été publiées en 1905, d'après un cours prononcé par Burckhardt en 1870, auquel assista Nietzsche. Voir Jean Nurdin, « Jacob Burckhardt et le refus de la modernité », *Revue d'Allemagne*, t. XIV, no 1, janvier-mars 1982, p. 88-96.

682 Stephen Jay Gould, *L'Éventail du vivant et Le mythe du progrès*, tr. fr. C. Jeanmougin, Paris, Seuil, 1997 (1^{re} éd. améric., 1996).

683 Georges Sorel, *Les Illusions du progrès*, Paris, Marcel Rivière, 1908; 1^{re} éd., 1947.

684 Ibid., p. 10.

685 Georges Bernanos, *La Liberté pour quoi faire ?*, p. 216.

686 Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, tr. fr. J-P. Zimmermann, Paris, Albin Michel, 1948 (1^{re} éd. all., 1944), p. 19-21.

687 Georges Duhamel, *Scènes de la vie future*, op. cit., p. 15-16.

688 Emmanuel Mounier, « Le christianisme et l'idée de progrès », dans *Progrès technique et progrès moral*, Neuchâtel, éd. de la Baconnière, et Paris, Oreste Zeluck, 1948, p. 181.

689 Jean Bernard, *Le sang des hommes*, Paris, Buchet/Chastel, 1981.